
3 1761 04409 5438


HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

Tome IV



LES JOURNÉES AMUSANTES,

DÉDIÉES AU ROI,

Par Madame de GOMEZ.

NEUVIEME ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE,

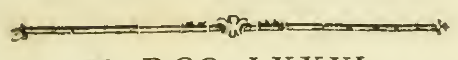
AVEC FIGURES.

TOME SEPTIEME.



A AMSTERDAM,

PAR LA COMPAGNIE.

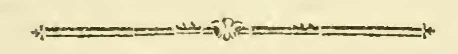


M. DCC. LXXVI.


LIBRARY
JUN 1? 19?7



LES JOURNÉES AMUSANTES.



SEIZIEME JOURNÉE.

SILVIANE & Arélise ne furent pas plutôt éveillées, qu'elles passerent dans l'appartement d'Uranie, qui se préparoit à en sortir pour leur rendre cette civilité. Comme elle n'avoit pas coutume de manquer à ces sortes d'attentions, elle eut quelque regret d'avoir été prévenue ; mais elle s'en excusa d'une maniere si galante, que les deux belles amies auroient été très-fâchées que sa politesse eût dévancé la leur, & les eût privées du plaisir que son retardement leur procuroit. Après un entretien aussi vif que spiri-

tuel, Uranie ne voulant pas que la même chose lui arrivât avec Célimene, se rendit près d'elle avec Silviane & Arélise. Elles y furent bientôt jointes par Félicie, Hortense, Julie, Camille & Florinde.

Lorsque les complimens eurent fait place à une conversation réglée : avouez, dit Célimene en s'adressant à Arélise, que si votre absence ne faisoit pas languir quelqu'un qui vous est cher, vous ne voudriez pas avoir un autre séjour que celui-ci. Je ne dissimulerai point, lui répondit cette belle fille en rougissant, que, si je pouvois accorder ce qui m'attache à Paris avec ce qui m'enchante ici, je me croirois au comble du bonheur.

Il ne tiendra qu'à vous, lui dit Uranie en l'embrassant, de nous donner cette satisfaction ; & lorsque vous serez unie pour jamais à ce que vous aimez, vous me donneriez un chagrin sensible de ne me pas rendre témoin de votre félicité.

Pour moi, interrompit Silviane, le plaisir que je goûte ici, & l'amitié que j'ai prise pour cette belle société, m'ont presque fait oublier que des engagemens assez sérieux demandent mon retour ; & sans le discours de Célimene il y a apparence que je ne m'en serois pas souvenue.

Voilà de vos saillies, lui répondit Arélise ; mais pour votre gloire, ajouta-t-elle en souriant, j'avertis la compagnie que votre cœur désavoue vos paroles, qu'il est trop attaché à Lisimond pour le pouvoir oublier,

& que vous ne connoissez pas souvent vos propres sentimens.

Quoi ! dit Florinde avec précipitation, ce Lisimond dont vous parlez, seroit-il le même qui donna occasion à l'aimable entretien que vous eûtes toutes deux sur l'amour-propre ?

Oui, charmante Florinde, répliqua Arélise, c'est lui-même ; il aimoit Silviane depuis plusieurs années, sans avoir jamais osé se déclarer, quoiqu'il n'ignorât pas que sa recherche ne pût être qu'honorable pour elle : il est homme de condition, riche, aimable de sa personne ; son esprit est orné, amusant & délicat : mais avec toutes ces qualités, il ne laissoit pas d'être confondu dans la foule des adorateurs dont la belle Silviane étoit entourée ; & quelques soins qu'il prît pour découvrir quel étoit le préféré, il ne put y parvenir. Il remarquoit bien qu'elle avoit pour lui des égards particuliers ; mais ne les attribuant qu'à la seule civilité, il ne s'en trouvoit pas plus heureux. Enfin, voulant, à quelque prix que ce fût, savoir ses sentimens pour lui, il cessa tout-à-coup ses assiduités, & parut se donner tout entier à la jeune Mélise. Ce changement de conduite eut l'effet qu'il s'en étoit promis, & fit découvrir à Silviane la situation de son cœur, que jusques-là elle avoit véritablement ignorée ; & comme elle étoit encore dans l'erreur sur ce qui se passoit, elle prenoit pour amour-propre l'amour même, qui, sous cette fi-

gure empruntée, s'emparoit ſans obſtacle de toutes les facultés de ſon ame ; & c'eſt dans cette idée qu'elle me ſoutint avec tant d'eſprit que ſa jalouſie n'étoit que l'effet de l'amour propre.

Mais ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt qu'après avoir quitté l'endroit où nous avions eu cette converſation, nous apperçumes Méliſe & Lidmond qui lui donnoit la main. Silviane les vit plutôt que moi, & me les montrant : la voilà, me dit-elle en changeant de couleur ; elle n'eſt point belle aujourd'hui, ſa coeffure eſt mal rangée, elle me paroît toute extraordinaire.

Je ne ſais, lui répondis-je en ſouriant, ſi mon amour-propre eſt moins clair-voyant que le votre, ou s'il ſait rendre plus de juſtice ; mais je la trouve plus belle que jamais, & parfaitement bien miſe.

A ces mots nous nous trouvâmes ſi près les uns des autres, qu'il fut impoſſible de s'éviter. Comme nous nous connoiſſions toutes, Méliſe aborda Silviane, qui, en la ſaluant, pâlit ſi conſidérablement qu'elle lui demanda ſi elle ſe trouvoit mal ; je la tenois ſous le bras, & je ſentis effectivement qu'elle chanceloit un peu : cela m'affraya ; & comme j'allois la queſtionner ſur ce qu'elle ſentoit, elle répondit auſſi-tôt à Méliſe qu'elle ne ſe portoit pas bien depuis quelques jours, qu'elle étoit venue prendre l'air ce matin, parce que cela lui étoit ordonné ; & paſſant outre, elle les quitta ſans beaucoup de cérémonie.

Nous remontâmes en carroſſe, & nous arrivâmes chez elle, ſans qu'elle m'eût dit un ſeul mot; je ne me mépris point à ſon trouble, à ſon ſilence, ni à ſa feinte maladie; & je vis parfaitement que Liſimond lui étoit beaucoup plus cher qu'elle ne le croyoit.

Cependant ce fidele amant, qui agiſſoit de concert avec Méliſe, & pour laquelle il n'avoit qu'une parfaite eſtime, la pria de lui permettre de la quitter pour joindre Silviane, ſon mal lui donnant une inquiétude qui lui fit oublier l'indifférence qu'il vouloit affecter.

Bien loin de s'oppoſer à ſon deſſein, elle le preſſa de l'exécuter; & ayant vu des Dames de ſa connoiſſance qui ſe promenoient; elle fût à elles, & le laiſſa en liberté de porter ſes pas où il jugeroit à propos. Il fut chez Silviane preſque auſſi-tôt que nous: ſa vue la ſurprit ſi fort, que n'étant pas maîtreſſe des mouvemens différens dont elle étoit combattue, elle tomba évanouie. J'avoue que je fus très-embarraſſée à ce ſpectacle, & que la choſe me parut ſérieuſe.

Je courus aux remedes accoutumés en ces occaſions. Liſimond étoit à ſes genoux comme un homme éperdu, ne faiſant que gémir, pleurer & lui baiſer les mains, ſans pouvoir aider ſes femmes & moi, qui faiſions nos efforts pour la faire revenir. Nous y parvînmes enfin: le premier objet ſur qui elle attacha ſes regards fut Liſimond à ſes pieds, qui lui diſoit les choſes du monde les plus tendres. Elle les écouta aſſez long-

temps, ſans rien dire, avec de grandes marques d'étonnement ; mais tout-à-coup prenant la parole: quoi, lui dit-elle, Liſimond ! vous n'aimez point Méliſe, & il eſt vrai que vous n'aimez que moi ? Je n'ai jamais adoré que vous, lui répondit-il; il y a plus de trois ans que je fais parler mes ſoins, ſans que vous ayez daigné les entendre : je me ſuis retiré dans la crainte que mes aſſiduités ne vous fuſſent pas agréables. Méliſe eſt ma parente, je lui confiois mes peines : elle me conſeilloit de me déclarer, j'avois peur de vous déplaire ; & ſans l'extrême inquiétude que m'a donné la maladie dont vous avez parlé tantôt, & le changement de votre viſage, je ne me ſerois jamais hazardé de paroître ici, que vous ne me l'euſſiez ordonné. Votre évanouiſſement vient d'achever de me rendre téméraire ; vous ſavez le ſecret de mon cœur, c'eſt à vous à préſent à décider de mon ſort.

En vérité, lui répondit Silviane avec une tranquilité dont je fus ſurpriſe, vous vous ſeriez épargné bien des chagrins, ſi vous m'euſſiez déclaré plutôt vos ſentimens. Je ne pouvois les deviner, puiſque j'ignorois même les miens, & que ce n'eſt que par la peine que m'a donné votre changement de conduite avec moi, & le plaiſir que je reſſens à l'aveu de votre amour, que je découvre dans mon cœur une tendreſſe pour vous dont je ne me croyois pas capable. C'eſt la jalouſie, c'eſt l'amour, c'eſt la joie de vous revoir qui m'a miſe dans l'é-

tat où j'ai été : je ne ſuis point accoutumée à de pareils combats ; & comme ils ne s'accordent pas avec mon humeur, pour n'y plus retomber, j'accepte votre cœur, & je recevrai votre foi dès que vous le voudrez. On n'a peut-être jamais entendu une déclaration de cette nature; mais auſſi on n'en a jamais reçu avec plus de joie que celle que Liſimond fit éclater.

Après mille tranſports & mille marques d'une véritable ardeur de part & d'autre, ils convinrent qu'ils s'uniroient par les nœuds de l'hymen auſſi-tôt que Mérine, ma tante, ſeroit de retour de Bretagne, où elle eſt allée pour des intérêts de famille. Comme elle a toujours ſervi de mere à Silviane depuis qu'elle a perdu la ſienne, quoique maîtreſſe de ſes droits, elle n'a pas voulu s'engager ſans qu'elle y ſoit préſente, croyant devoir cette déférence aux ſoins qu'elle a pris de ſon éducation. Je fus appellée à tout ce traité, que je vis conclure avec un plaiſir extrême.

Silviane avoua de bonne foi qu'elle avoit pris pour amour-propre la jalouſie dont elle avoit été ſaiſie au prétendu changement de Liſimond ; & de ſon côté il lui confeſſa qu'il n'avoit feint de s'attacher à Méliſe que pour découvrir ſes ſentimens. Elle lui fit quelques reproches ſur cette ruſe, mais avec tant d'eſprit & de tendreſſe, qu'il ne s'en trouva que plus heureux. Silviane, à qui le contentement du cœur avoit rendu les lumieres de la raiſon, le pria d'aller cher-

cher Mélise, & de lui faire part de leur commune satisfaction. Il y fut, & cette aimable fille, qui devoit dans peu épouser un ami intime de Lisimond, lui ayant fait dire de passer chez elle, ils vinrent tous trois ensemble rendre visite à Silviane. Elles s'embrasserent tendrement ; la confiance & l'amitié prirent la place de la jalousie & de la prévention: comme elles avoient été les seules causes de l'injustice que Silviane avoit faite aux charmes de Mélise, la certitude de ne l'avoir point pour rivale l'obligea à lui rendre tous ses attraits, & elle la trouva aussi belle & aussi charmante qu'elle l'est en effet. Mérine, à qui nous avons écrit cette aventure, a pressé son retour, pour ne pas retarder le bonheur de ces deux amans : elle doit arriver dans quatre jours. Lisimond est allé au-devant d'elle, & c'est ce qui nous a donné le temps de profiter du plaisir que Célimene nous a procuré.

Comme Silviane agit en tout avec une franchise charmante, dès le lendemain de sa réunion avec Lisimond, elle déclara à ceux qui venoient chez elle dans la vue de s'en faire aimer, qu'elle avoit choisi un époux ; que le titre de fille l'avoit autorisée à recevoir leurs soins, pour se determiner à prendre un établissement; mais que ce choix étant fait, le nom de femme de Lisimond, qu'elle alloit prendre incessamment, ne lui permettoit plus de semblables visites.

Chacun se l'est tenu pour dit, & Silviane

a fait voir que si elle s'étoit maintenue dans le plus grand monde avec honneur, elle avoit su s'en retirer avec encore plus de prudence.

Voilà, continua Arélise, ce qui m'a fait dire qu'elle se trompe quelquefois sur les mouvemens de son cœur; & qu'elle doit convenir que, quelques plaisirs qu'elle puisse goûter ici, ils ne lui font point oublier ceux que l'amour & l'hymen lui préparent.

Je vous assure, dit alors Uranie, qu'il n'y a rien de plus joli que cette aventure, & rien de plus charmant que la maniere dont vous l'avez contée.

Je ne crois pas qu'on puisse mieux parler, ajouta Félicie, ni s'énoncer avec plus de grace. Lorsque l'on parle ainsi, interrompit Camille, on ne devroit jamais se taire, & la belle Arélise pouvoit hardiment ne nous pas donner cette histoire en abrégé, & nous en rapporter jusqu'aux moindres circonstances; elle auroit fait durer le plaisir que nous avions à l'entendre, & satisfait plus amplement notre curiosité.

Comme ce sont mes seuls défauts, dit Silviane, qui en font tous les incidens, cela n'est pas assez intéressant ni assez glorieux pour moi pour vous occuper plus longtemps; mais j'avouerai qu'Arélise a rapporté mon histoire d'une façon qui me l'a faite écouter avec la même attention que si c'eût été celle d'une autre, & que j'ai eu du plaisir à m'en voir l'héroïne.

Vous me donnez toutes des louanges bien

délicates, reprit Arélise : j'en connois tout le prix, & voudrois les mériter; mais je vous conjure de les laisser, pour mettre votre attention à ce qui se passe présentement dans l'esprit de la belle Hortense : il regne une certaine inquiétude dans toute sa personne, que je n'ai pu m'empêcher de la remarquer. J'en devine la cause, dit Célimene ; & si nous examinions à la rigueur toute la compagnie, nous verrions que le même trouble l'agite. Toutes les femmes sont ici, continua-t-elle, & les hommes ne s'y sont point rendus ; elles en sont inquietes, & moi-même je commence à trouver étrange qu'ils nous aient négligé de la sorte.

Vous êtes bien pénétrante, lui dit Camille en riant; mais je conviens du fait. Et moi de même, dit Hortense. Uranie, Félicie, Julie & Florinde convinrent aussi que cela étonnoit, & chacune se promit d'en faire des reproches à celui à qui elle étoit unie.

Célimene, qui véritablement s'étoit apperçue que ces aimables femmes étoient un peu troublées de la négligence de leurs époux, leur proposa de les aller surprendre : elles y consentirent ; & comme elles se levoient à ce dessein, elles les virent sortir d'un cabinet qui avoit une issue dans l'antichambre, & une porte qui rendoit où elles étoient, dans lequel ils avoient entendu tout leur entretien. Ils entrerent

dans la chambre, en riant extrêmement de leur colere & de leur étonnement.

Nous ne méritons pas, dit Thélamont, le traitement que vous nous prépariez, nous nous sommes rendus exactement à notre devoir. Nous sommes venus savoir si nous pouvions entrer ; on nous a dit que vous étiez toutes ici, & nous allions nous montrer lorsque nous avons entendu l'aimable Arelise qui commençoit l'histoire de Silvinne : nous n'avons pas voulu vous interrompre, & nous étant mis dans ce cabinet, où nous ne pouvions être apperçus, la portiere étant baissée, nous y avons joui du même plaisir que vous.

Ainsi, ajouta Orophane, c'est nous qui devons vous faire des reproches de vous assembler sans nous admettre à vos entretiens. En vérité, dit Uranie en riant aussi, je vous sais bon gré de cette action, & je suis charmée que vous n'ayez rien perdu du discours d'Arélise : car je vous assure, dit-elle en regardant Thélamont, que je vous ai mille fois souhaité en secret, pour partager notre satisfaction.

Après une pareille réparation, répondit-il, il est impossible de se fâcher ; & je ne me sens pas capable de rien reprocher à quiconque s'excuse avec tant de grace.

Cette spirituelle compagnie se divertit encore quelques momens sur ce sujet ; & comme il étoit déja tard, & que l'on vint avertir qu'on avoit servi, on fut se mettre à table dans un esprit de joie qui rendit

le dîné aussi agréable que la matinée. Lorsqu'il fut fini, on passa dans la Bibliotheque, où, selon la coutume de cette belle société, la conversation reprit sa forme amusante & instructive. Celimene ayant ouvert le premier livre qui s'offrit à sa vue : voilà, voilà, dit-elle en le remettant à sa place, la vie d'un des Empereurs Romains que je hais le plus ; c'est Domitien, fils de Vespasien, & frere de Titus ; & quoiqu'il eût quelques belles qualités, les vices l'emportoient si fort, que je ne puis m'empêcher d'oublier ce qu'il a fait de bon, pour ne me souvenir que de ce qu'il a fait de mal.

Il est vrai, dit Thélamont, que cet Empereur avoit de grands défauts ; mais cependant il faut convenir qu'il possédoit d'excellentes qualités : il eut un soin extrême de faire rendre la justice par les Magistrats de Rome & des Provinces, ne pardonnant jamais à aucun Juge prévaricateur.

Il disoit souvent ces belles paroles : *le Prince qui ne châtie pas les délateurs, les provoque.*

Ce fut lui qui le premier fit voir un combat naval au peuple Romain sur un grand lac qu'il fit creuser, dans lequel il fit entrer les eaux du Tibre, ayant fait construire un grand nombre de galeres & d'autres vaisseaux pour cet effet, sans se soucier des dépenses immenses que ces fêtes lui coûtoient. Cependant les comédies, les jeux, & les différens spectacles qu'il don-

noit dans le Cirque, ne purent jamais lui attirer l'amour des peuples.

Il ôta l'usage des litieres aux femmes de débauche, & par un Edit, les rendit incapables de recevoir des legs & des dons testamentaires. Il chassa du Sénat un jeune Sénateur qui faisoit sa principale occupation de la danse. Mais tous ces beaux réglemens furent mêlés de tant de vices, qu'il ne put parvenir à mériter l'estime publique. Son orgueil extrême le porta à vouloir jouir de son vivant de l'apothéose, exigeant qu'on l'adorât, & qu'on l'appellât Dieu, & tous ceux qui lui refusoient de l'encens étoient proscrits.

Sa rage & sa cruautés furent si loin, qu'après avoir tiré du milieu du Sénat les principaux d'entre les Romains pour les y sacrifier, il exila Saint Jean l'Evangeliste dans l'isle de Pathmos, & fit mourir les Papes Clétus & Anaclet. Enfin le peuple & le Sénat, lassés de tant d'horreurs, firent plusieurs conspirations contre sa vie, l'une desquelles, formée dans son palais par ses propres domestiques, eut toute la réussite qu'ils en espéroient, l'ayant assassiné la quinzieme année de son regne; & ce cruel Empereur, qui avoit voulu être adoré comme Dieu de son vivant, n'eut pas seulement après sa mort les honneurs de la sépulture.

Remarquable rétribution de la Justice divine, qui se joue de la vanité des hom-

mes, & qui tôt ou tard l'abaiſſe & la punit.

Il eſt vrai, dit alors Orſame, que quelque funeſte cataſtrophe ſuit toujours l'orgueil & le crime ; mais, pour ſortir, continua-t-il, des triſtes idées que nous donne la repréſentation de tant de vices, & faire un contraſte plus agréable à notre imagination, oppoſons au ridicule de la vanité l'excellence de la modeſtie : voici un trait de cette derniere, arrivé ſous l'empire de ce même Domitien, qui me paroît bien digne de louange. Cet Empereur avoit envoyé une puiſſante armée en Angleterre, pour ſoumettre toute l'iſle de la Grande Bretagne, qui s'étoit entiérement révoltée. Il mit à la tête de ſes troupes le ſage & le vaillant Agricola, qui trouva les Bretons joints avec les Pictes ou Ecoſſois, & les Hibernois, qui compoſoient une armée formidable. Agricola, ſans s'étonner de leur nombre, les attaqua, força leur camp, & les détruiſit totalement. L'uſage des Généraux Romains étoit d'enfermer des feuilles de lauriers dans les lettres qu'ils écrivoient aux Empereurs ou au Sénat, pour marque de leur victoire ; mais Agricola ne voulut pas ſe ſervir de ce ſymbole, quoique la ſienne fût une des plus mémorables & des plus avantageuſes à l'Empire Romain, non pas par la crainte d'offenſer le jaloux Domitien, mais par l'averſion qu'il avoit pour le faſte & l'oſtentation ; & il rendit compte de ſa victoire à ce cruel Empereur avec

une modeſtie qui augmentoit ſa gloire, faiſant valoir le courage & la vertu de tous les principaux Chefs de ſon armée, ſans parler de lui en aucune façon. Je trouve qu'il y a bien de la grandeur dans cette modération, & que les Généraux Romains ont été de grands maîtres, auſſi-bien que d'excellens modeles.

Nous avons vu de nos jours de grands Capitaines, ajouta Alphonſe, qui ne leur cédoient en rien; & les lettres que le Duc de Lorraine écrivoit à l'Empereur Léopold, au ſujet des victoires qu'il remporta ſur l'armée du Grand-Seigneur, ſont des exemples pour tous les ſiecles à venir.

Celle du Prince Louis de Bade au même Empereur, en lui rendant compte de la bataille qu'il gagna à Salankemen ſur l'armée des Turcs, commandée par le Viſir Coprogly, qui étoit auſſi brave que l'avoient été ſes aïeux, Mahomet & Achmet, Grands-Viſirs, qui avoit bien retranché ſon armée, & dont le camp étoit hériſſé d'une nombreuſe artillerie. Le Prince Louis de Bade n'ignoroit pas la prudence & la valeur de ce Général; mais malgré ces obſtacles il l'attaqua, & après ſix heures de combat il força le camp des Turcs. Le Grand-Viſir fut tué, l'armée Ottomane détruite, & les richeſſes du camp, qui étoient conſidérables, furent le prix de la victoire. Cependant, malgré l'éclat de cette action, qui couvroit de gloire le Prince Louis de Bade, ce Héros toujours ſage & modeſte, en la détail-

lant à l'Empereur, lui fit valoir la valeur de tous les Princes & des Chefs de ſon armée, ſans dire autre choſe de lui, ſinon qu'il les avoit aidés de ſes conſeils.

Eſt-il rien de ſi grand que ce modeſte oubli de ſoi-même ? Il ne faut pas, dit Uranie, dans ces traits de modeſtie oublier celle de M. le Maréchal de Turenne. Après avoir gagné la célebre bataille des Dunes, proche Dunkerque, voici les termes dont il en écrivit à madame ſon épouſe :

Les ennemis ſont venus à nous, ils ont été battus : Dieu en ſoit loué. J'ai un peu fatigué pendant la journée : je vous donne le bon ſoir, & je vais me coucher.

LE MARÉCHAL DE TURENNE.

Que cette modeſtie eſt éloquente ! que cette ſimplicité eſt noble ! Tous les Agricola de l'Univers ſont-il comparables à de tels Héros ?

M. le Maréchal de Luxembourg doit encore trouver place dans nos citations. Après avoir gagné la mémorable bataille de Nerwinde ſur l'armée des Alliés, commandée par le Prince d'Orange, il dépêcha au Roi Louis XIV monſieur d'Artagan, Major-Général de l'armée : voici les termes de ſa lettre, mot à mot.

SIRE,

Monsieur d'Artagan dira à VOTRE MAJESTÉ comme tout s'est passé. Les ennemis ont fait des merveilles ; mais vos troupes ont encore mieux fait : les Princes de votre Sang s'y sont surpassés. Pour moi je n'y ai eu de part que d'avoir pris Huy, d'avoir donné le combat au Prince d'Orange, & de l'avoir battu, ainsi que VOTRE MAJESTÉ l'avoit expressément ordonné.

LE MARÉCHAL DE LUXEMBOURG.

Le grand Prince de Condé, dit alors Orsime, écrivit d'un stile différent ; mais qui n'étoit pas moins digne d'admiration. Lorsqu'il eut gagné la bataille de Rocroy, il écrivit ainsi à la Régente.

L'armée du Roi vient de bien battre l'armée Espagnole. Nous avons gagné leur camp, l'artillerie, leurs munitions & leurs bagages, & fait beaucoup de prisonniers.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Ce grand Prince, après la bataille de Lens, écrivit encore à la Reine en ces termes :

J'ai attaqué les Espagnols dans la plaine de Lens, & j'ai détruit leur armée. Nous avons tous bien combattu.

LE PRINCE DE CONDÉ.

Tous ces traits, dit alors Orophane, nous font voir que la France a produit des Héros aussi grands, aussi prudens & aussi sages que l'Empire Romain, & quoique différens en caracteres, que toutes leurs actions ont été magnanimes & héroïques; que les Rois & les Empereurs des siecles passés, dont nous lisons l'histoire avec tant de curiosité, & dont les moindres attirent notre attention, n'ont rien qui soit au-dessus de ce que nous pouvons recueillir dans la vie de plusieurs de nos Monarques & de nos Princes. Et, sans remonter plus haut, Louis le Grand étoit une source inépuisable d'héroïsme, de magnanimité & de ces discours frappans qui savent se tracer eux-mêmes un chemin à la postérité.

Cette même bataille de Nervinde ou de Landen, dont Uranie vient de parler, qui se donna en 1693, nous en fournit un trait qui peut servir de preuve à ce que j'avance. L'armée de France étoit commandée, comme elle vient de le dire, par M. le Maréchal de Luxembourg; & celle des Alliés par Guillaume III, Roi d'Angleterre: elles étoient à peu-près égales, & composées, sans contredit, des plus vaillan-

tes troupes du monde. Il sembloit que ces deux armées n'étoient là que pour se disputer le prix de la valeur ; toute la science de l'art militaire, les ruses & les finesses de la guerre y furent mises en pratique par les deux grands Capitaines qu'elles avoient à leur tête. Celle de France, pour aller à la victoire, avoit à forcer des retranchemens tracés de la main d'un habile maître, & hérissés d'une formidable artillerie. Cependant elle y réussit, après un combat qui dura presque toute la journée, & pénétra dans le camp des ennemis, qui furent battus de tous côtés. Le Roi d'Angleterre, voyant qu'il n'y avoit nul espoir de rétablir la bataille, fit une belle retraite, qui lui fut d'autant plus glorieose qu'elle lui attira cet éloge magnifique de la bouche de Louis le Grand, qui dit : » que le Duc de Luxembourg avoit attaqué » les ennemis en Prince de Condé, & que » le Prince d'Orange avoit fait une retraite » en Maréchal de Turenne ».

Est il rien de plus beau que ce peu de paroles ? Combien de choses elles renferment ! elles louent à la fois quatre personnes différentes, répétent les actions passées & font honneur aux présentes ! C'est ainsi que cet auguste Prince savoit rendre justice au mérite de ses Sujets & de ses plus grands ennemis. Le Prince de Conti, dont la magnanimité égaloit le courage, en écrivant le détail de cette fameuse journée à la Princesse son épouse, lui parle en ces termes : *le Roi Guillaume, à qui la vertu*

héroïque lui fait mériter la couronne qu'il porte, a fait une retraite qui le comble de gloire.

De pareils témoignages ne partent jamais que des belles ames, & c'est une preuve évidente des vertus qu'on possède que de les louer dans les autres, quelles que soient les inimitiés qui regnent entre les Parties. La compagnie applaudit beaucoup au discours d'Orophane, & par les louanges qu'elle lui donna lui fit aisement connoître le plaisir qu'elle avoit eu. Thélamont, qui avoit pour lui la plus parfaite amitié, lui en marqua son contentement; & lorsque l'on eût fait treve à tout ce que l'on avoit à dire d'obligeant sur ce sujet, l'époux d'Uranie prit ainsi la parole. Il faut convenir, dit-il, qu'il n'y a rien de plus juste que la réflexion d'Orophane, & que nous ne devons pas aller chercher si loin de nous des trésors que nous possédons nous mêmes; que la France est aussi riche de ces biens précieux que l'étoient les Grecs & les Romains.

Si l'on a vu sous les fameux Portiques d'Athenes des Héros, des Philosophes, des Historiens, des Orateurs, & de célebres Poëtes, nous avons dans notre Académie des Aristote; nous y voyons des Socrate & des Périclès, des Alcibiade & des Thémistocle, des Xénophon, des Thucidide & des Sophocle; nous y possédons, ainsi que faisoit Rome, nos Horace, nos

Virgile, nos Catule, nos Tacite, nos Tite-Live, & nos Cicéron.

Avec cet avantage pardessus ces Villes fameuses, que nous voyons dans chacun de ceux qui composent notre illustre Académie, les différentes sciences que ces grands hommes n'avoient que séparément : ils sont à la fois Historiens, Orateurs, Poëtes, Philosophes & nos Héros, qui, après avoir été couronnés des mains de la Victoire, viennent prouver dans cette savante assemblée qu'ils méritent encore de l'être de celles des Muses.

Si les nations Grecques & Romaines ont tiré tant de gloire d'avoir vu naître chez elles ces génies supérieurs & sublimes, quelle vanité doit avoir la nôtre de renfermer dans son sein les mêmes sujets qui faisoient l'orgueil des deux autres ?

Les productions générales & particulieres de cet illustre corps ont porté leurs noms & l'honneur de la France presque par-tout l'Univers. Le présent magnifique que cette savante Académie a fait à la patrie de son admirable Dictionnaire en 1694, est un éternel trophée, élevé à la gloire de la Nation ; c'est dans ce précieux ouvrage qu'on apprend l'art de bien parler & de bien écrire ; c'est là que la Chaire, le Barreau, la Cour & la Ville ont recours pour la force & l'élégance des expressions ; c'est à ce fameux Dictionnaire que nos plus beaux ouvrages sur toutes sortes de sciences sont redevables de l'estime des étrangers.

Ces ouvrages que nos Journaux littéraires, traduits en leurs langues, ont ſoin de leur annoncer, excitent la curioſité des gens d'eſprit, qui, pour les connoître à fond, & en pouvoir juger par eux-mêmes, apprennent la langue Françoiſe, en ſe ſervant du Dictionnaire de l'Académie, & avec un travail aſſidu parviennent à l'entendre, à la parler ſans le ſecours d'un Maître.

Je puis même avancer avec certitude qu'il y a à Récipa & à Saardan, dans la province de Hollande, près Amſterdam, des répétiteurs, qui, ſans pouvoir parler François, liſent nos livres couramment, & les traduiſent en Hollandois, ſans y faire de fautes. Cette vérité m'a été confirmée par des perſonnes de mérite qui en ont été les témoins, & cette merveille eſt le fruit que produit ce Dictionnaire dans toutes les Nations.

Les Romains croyoient avec raiſon qu'il étoit de la grandeur & de la gloire de leur République d'employer toutes ſortes de moyens pour engager les Peuples qu'ils ſoumettoient à leur Empire, à apprendre à parler la langue latine ; pour cet effet ils envoyoient de toutes parts des colonies avec des gens deſtinés pour les écoles. Ceux qui réuſſiſſoient le mieux étoient ſûrs d'une récompenſe. Les Préteurs avoient ſur cela des ordres précis, comme étant un point de politique néceſſaire. Les Villes étoient récompenſées par le droit de bourgeoiſie Romaine, & les particuliers par des em-

plois considérables ; mais ils ont souvent mêlé la sévérité avec les caresses, & par la voie des unes & des autres ils parvinrent à étendre leur langue eu Europe, en Asie & dans l'Afrique.

Les François n'ont pas eu besoin de mettre ces moyens en usage pour porter leur langue bien au-delà de l'empire Romain ; l'amour qu'ils ont pour les belles-lettres, la politesse qui leur est si naturelle, & les charmes de leur société leur ont suffi pour y parvenir ; mais c'est aux lumieres, au profond savoir, & aux soins assidus de notre illustre Académie que nous devons sa richesse, sa perfection & le plaisir que toutes les Nations se font de l'entendre & de la parler.

Je vous avoue, dit alors Félicie en souriant, que je m'étois flattée qu'Orophane auroit aujourd'hui toutes nos louanges ; mais je vois bien qu'il faudroit que Thélamont n'y fût pas.

Cela ne diminue en rien la beauté de ce qu'a dit Orophane, interrompit Silviane : mais il est vrai qu'il est impossible de faire un éloge plus précis & plus magnifique que celui que nous venons d'entendre.

Pour moi, dit Célimene, je suis toujours dans l'admiration des momens que l'on passe ici. Voilà l'effet ordinaire de la vérité, dit Uranie, qui voulut débarrasser son époux des complimens qu'on lui préparoit: elle porte un charme avec elle qui en fait trouver dans les plus simples façons de l'exprimer.

Mais, ajouta Camille avec vivacité, pourquoi faut-il que toutes ces belles choses ne soient qu'en faveur des hommes ? l'antiquité n'a-t-elle pas eu ses Héroïnes, ainsi que ses Héros ? & notre admiration ne s'arrêtera-t-elle jamais sur un sexe, sans lequel on n'auroit pu imiter tant de grands génies & tant de Héros.

La compagnie ne put s'empêcher de rire de la réflexion de l'aimable Camille; & Silviane prenant la parole : il est certain, dit-elle, qu'il y a eu des femmes dignes des louanges de la postérité ; mais comme notre état ne nous permet pas d'entreprendre tout ce que les hommes peuvent, & que notre gloire est fort différente de la leur, les grandes actions de celles de notre sexe ont été regardées comme des choses extraordinaires, qui n'arrivent que rarement, & sur lesquelles on ne peut ni ne doit compter : les hommes, au contraire, étant nés pour commander, il semble que l'on n'attend que d'eux seuls les traits, les actions & les sentimens héroïques. L'émulation qu'ils se donnent les uns aux autres, en forme toujours de recommandables d'un siecle à un autre : & l'on peut dire que les grands hommes se sont perpétués, & se perpétuent chaque jour ; mais nous ne voyons pas que l'exemple des femmes qui se sont illustrées en ait formé beaucoup d'autres. Si quelques-unes ont eu de la valeur, la plus grande partie est restée foible & timide ; si on en a vu qui ont gouver-

né

né avec gloire, mille autres ont mal usé de leur autorité; & comme en général la nature ne les a point faites pour être intrépides ou courageuses, nous ne devons pas trouver étrange, malgré notre amour-propre, qu'elles n aient qu'un rang accidentel dans nos louanges & dans nos citations.

Il y en a même, dit Florinde, dont les noms n'auroient jamais dû passer jusqu'à nous, & dont les actions devroient, pour l'honneur du sexe, être entiérement effacées de la mémoire des hommes; & si notre vanité trouve de quoi se satisfaire dans les Artémise, les Panthée, les Lucrece & les Porcie, elle a cruellement à souffrir dans les Messaline, les Julie, les Rodope, & les Laïs.

Vous auriez pu mettre du nombre des dernieres, interrompit Arélise, l'Impératrice Zoé, dont je lus la vie hier au soir. Je ne connois point cette Princesse, dit Célimene en regardant Uranie. Puisqu'Arélise, lui répondit-elle en souriant, a passé une partie de la nuit avec elle, il faut qu'elle nous donne la satisfaction de nous la faire connoître; quoique quelques-uns de nous sachent ce que c'est, ce récit reprendra dans sa bouche les charmes de la nouveauté. Ce que vous dites, reprit Arélise, est très-obligeant: mais je vous avoue que je trouve beaucoup plus difficile de bien rapporter un fait dont on est déjà instruit, que d'en faire valoir un que l'on ne sait pas: cependant, au hazard d'être reprise

en quelques endroits, je ſuis prête à vous obéir.

Après la mort de Conſtantin, fils de Baſile, Empereur d'Orient, continua-t-elle, l'Empire paſſa à Romain Argiropile, qui avoit épouſé Zoé, Princeſſe de la Famille impériale; elle étoit d'une grande beauté, & d'une ambition démeſurée, voulant que tout lui obéît & fléchît ſous ſa loi. Son eſprit étoit éclairé & capable de conduire les plus grandes entrepriſes; mais ſon ame étoit ſuſceptible de toutes ſortes de paſſions: & comme elle ne les régloit jamais par la raiſon ou le devoir, elle s'y abandonnoit toujours.

L'Empereur, qui l'aimoit tendrement, & qui n'avoit encore découvert en elle que le défaut de vouloir commander, & ſachant de plus les droits qu'elle avoit à l'Empire par ſa naiſſance, lui permettoit de ſatisfaire ſon ambition, en lui faiſant part de l'autorité ſuprême; mais comme ce n'étoit pas le ſeul vice dont elle étoit atteinte, il eut bientôt ſujet de ſe repentir de ſa confiance. Il y avoit à la Cour de Romain un Prince nommé Michel Caléphate, bien fait, brave, adroit, plein d'eſprit, & cachant ſous le voile de la vertu autant d'ambition que Zoé en faiſoit éclater; ſon mérite extérieur frappa le cœur de cette Princeſſe, qui, ſans reſpect pour ſon rang, ſon devoir & ſon honneur, ſe livra ſans réſerve à ſon criminel penchant.

Michel Caléphate ne fut pas long-temps

à s'appercevoir de ſon bonheur ; il étoit trop attentif aux choſes qui pouvoient l'élever, pour négliger le chemin qu'on lui enſeignoit afin d'y parvenir, & Zoé n'étoit pas aſſez ſage pour maîtriſer les regards & les actions qui faiſoient éclater le feu dont elle brûloit. Michel lui rendit des ſoins aſſidus, lui fit ſa cour exactement ; & par les mêmes interpretes qui lui avoient fait voir ſon amour, il lui apprit que le ſien y répondoit. Cette muette intelligence fit bientôt place à un commerce plus effectif ; tous deux également fatigués de ſe tenir dans les bornes que l'honneur & le devoir leur preſcrivoient, ils les franchirent : ils ſe virent, ils s'expliquerent, & acheverent de ſe déshonorer.

Zoé avoit auprès d'elle une Princeſſe de ſon ſang, nommée Théodora, en qui elle avoit une parfaite confiance ; mais comme ſon caractere étoit différent du ſien, qu'elle avoit de la vertu & des ſentimens dignes de ſa naiſſance & du rang qu'elle tenoit à la Cour, elle mit tous ſes ſoins à lui cacher une intrigue dont elle étoit ſûre d'être blâmée ; & cette Impératrice, qui lui découvroit les plus ſecretes affaires de l'Etat, qui la conſultoit ſur les choſes les plus épineuſes, & qui le plus ſouvent ne ſe conduiſoit que par ſes lumieres, lui fit un myſtere de la principale affaire qu'elle eût dû lui confier, dans la ſeule crainte qu'elle ne lui fît connoître l'énormité de ſon crime,

& qu'elle ne s'oppoſât à l'irrégularité de ſa conduite.

Tel eſt le fatal aveuglement de ceux qui s'abandonnent au vice ; ils ſavent le mal qu'ils font, ils voient toute l'horreur de l'abyme dans lequel ils tombent ; & cependant, entraînés par l'attrait funeſte de leurs paſſions, ils évitent de rencontrer la ſecourable main qui pourroit empêcher leur chûte, & la vertu n'eſt plus pour eux qu'un objet de terreur & d'effroi. Mais Théodora fut encore plus pénétrante que Zoé ne fut diſſimulée ; & malgré ſes précautions, elle en vit aſſez pour être perſuadée qu'elle n'offenſoit pas l'Impératrice par un jugement téméraire. La certitude de cet indigne commerce la fit frémir ; ſa ſageſſe, l'amitié qu'elle avoit pour l'Impératrice & la crainte des ſuites de cet amour, la firent réſoudre à lui parler avec franchiſe, & à ne rien négliger pour la retirer du gouffre où ſon malheureux penchant la précipitoit.

Elle en trouva bientôt l'occaſion par la familiarité dans laquelle elles vivoient enſemble ; & un jour qu'elles étoient ſeules, la ſpirituelle Théodora ayant fait tomber leurs entretiens ſur les douceurs d'un hymen heureux : pour vous, Madame, continua-t-elle, Votre Majeſté n'a rien à déſirer de ce côté, & l'Empereur a une tendreſſe ſi parfaite pour elle, que ſi j'étois aſſurée de trouver un époux qui lui reſſemblât, je n'héſiterois pas à me marier.

Vous ne devez point douter, lui répondit l'Impératrice, ſans rien dire de l'Empereur, que celui ſur lequel tomberoit votre choix ne mît toute ſa gloire à vous rendre heureuſe. Mais, ma couſine, ajouta-t elle en ſouriant, quel ſeroit dans l'Empire celui que vous choiſiriez ? Michel Caléphate, dit auſſi-tôt Théodora, eſt le ſeul qui pourroit me plaire; ce Prince me rend des ſoins & me tient des diſcours qui me donnent lieu de croire que j'en ſuis aimée, & j'avouerai à Votre Majeſté que ſi elle vouloit nous ſervir & approuver cette alliance, il ne manqueroit rien à ma félicité.

Ce diſcours fut un coup de foudre pour Zoé: comme elle ne s'y étoit point attendue, elle en fut ſaiſie de maniere qu'elle en perdit preſque le ſentiment; & Théodora, qui l'examinoit avec attention, ne pouvant plus douter de la vérité, courut à elle, & lui prenant les mains entre les ſiennes; raſſurez-vous, lui dit-elle précipitamment, le Prince Caléphate ne m'aime point, je n'ai nulle inclination pour lui; & bien loin de m'avoir inſpiré de tendres ſentimens, je n'ai pour lui que haine & que mépris, puiſqu'il eſt cauſe que mon Impératrice s'eſt livrée à une paſſion indigne de ſon rang, qui lui fait oublier ce qu'elle doit à l'Empereur & ce qu'elle ſe doit à elle-même. Alors, ſans lui donner le temps de lui répondre, elle lui repréſenta avec force le crime qu'elle commettoit, le danger qu'elle couroit, & la honte attachée

aux ſuites de cette aventure. Mais Zoé, plus ſenſible à la joie d'apprendre qu'elle n'avoit rien à craindre de l'infidélité de ſon amant, que touchée des ſages remontrances de ſa parente, lui impoſa ſilence, en lui diſant qu'elle ſe contentât d'avoir pénétré ſon ſecret, ſans vouloir encore prendre ſoin de ſa conduite; qu'elle ſe feroit toujours un plaiſir extrême de la conſulter & de l'écouter ſur ce qui concerneroit les maximes d'Etat; mais que ſur celles que lui dictoit ſon amour, elle ne prendroit conſeil de perſonne; & que, pour mériter le pardon de la ſupercherie qu'elle venoit de lui faire, elle ſongeât à garder un ſilence éternel ſur ce qu'elle avoit découvert, & ne ſe mêlât plus de lui donner des leçons. Elle accompagna ces paroles d'un air à faire trembler toute autre que Théodora: mais cette ſage Princeſſe n'en fut point émue; & quoique pour ce moment elle n'en fit pas davantage, ce ne fut que pour recommencer avec plus de force quelques jours après. Elle n'en tira pas une meilleure réponſe, & tous ſes efforts ne ſervirent qu'à familiariſer Zoé avec ſes remontrances, ſans pouvoir parvenir à l'en faire profiter.

Cependant Théodora ne fut pas la ſeule qui s'apperçut des amours de l'Impératrice, & cette Princeſſe, qui étoit obligée d'avoir des confidentes pour ſes entrevues ſecretes, en trouva de plus complaiſantes que ſa couſine, mais qui ne furent pas ſi diſ-

cretes ; les rendez-vous devinrent si fréquens, que l'Empereur en fut averti : il eut d'abord de la peine à se persuader que l'Impératrice fût coupable d'un pareil excès ; & pour ne rien hazarder, il voulut en être convaincu.

Les moyens lui en furent donnés, & ses yeux ayant été témoins du déshonneur de cette infidelle Princesse, il forma le dessein de se venger de l'amant & de la maîtresse d'une maniere à les faire repentir de leurs déportemens ; mais comme Zoé étoit d'un sang que le peuple adoroit, & que l'Empire lui appartenoit, il prit toutes les précautions qu'il crut nécessaires pour réussir dans son entreprise. Pour cet effet, il s'assura des suffrages du Sénat pour la répudier, comme étant stérile ; & il étoit prêt d'éclater, lorsque la surveille du jour destiné à cette condamnation, les créatures de Zoé l'avertirent de ce qui se tramoit contr'elle. Elle ne balança point sur le parti qu'elle avoit à prendre, & se déterminant sur le champ, elle envoya chercher Michel Caléphate, à qui elle exagéra le péril qu'ils couroient l'un & l'autre, & l'engagea à tuer l'Empereur, en lui promettant l'Empire avec sa main ; cette indigne Princesse n'eut pas plus d'horreur pour le parricide, qu'elle n'avoit eu de honte pour l'adultere.

L'ambitieux Caléphate ne fut pas plus scrupuleux que Zoé ; & prévoyant bien que l'Empereur ne lui préparoit pas une puni-

tion médiocre, & que sa mort pouvoit seule la prévenir, il s'y résolut, d'autant plus qu'elle lui assuroit un Trône sur lequel il brûloit de monter; ainsi ayant tout promis à l'Impératrice, il s'en sépara le plus promptement qu'il lui fut possible, pour aller assembler ceux qu'il savoit être capables de le seconder.

Il ne lui fut pas difficile; & comme depuis long-temps il cherchoit les occasions de se faire des créatures, il n'en trouva que trop pour l'appuyer & l'affermir dans ce criminel dessein. Ain i dès le même soir, après le souper de l'Empereur, Michel Caléphate, à la tête des conjurés, entra dans son appartement, & le poignarda à la vue de toute sa Cour; & dans le temps qu'il ôtoit la vie à ce Prince infortuné, la plupart des complices, dispersés dans le Palais, dans la Ville, ameutoient les grands & les petits, en criant à haute voix : » que Ro-
» main, qui devoit l'Empire à Zoé, par
» une horrible ingratitude, avoit projeté
» de la chasser du Trône & de lui ravir le
» jour, & que, pour sauver un sang si pré-
» cieux, il avoit été nécessaire de répandre
» celui de l'Empereur. "

Cette funeste catastrophe causa un grand désordre dans Constantinople; les plus hardis ne savoient quel parti prendre, & le trouble s'augmentoit à mesure qu'on cherchoit à quoi se résoudre. Mais la criminelle Zoé eut le secret de tout calmer, & dès le lendemain elle harangua le Sénat

& le Peuple ; & par un discours éloquent & pathétique, elle eut l'art de rendre Romain si coupable, & donna des couleurs si noires au dessein qu'il avoit formé de la répudier, qu'elle rangea tous les cœurs de son parti : bien loin de la condamner on l'approuva, on la plaignit, & tout lui fut soumis. Elle ne se vit pas plutôt maîtresse absolue, qu'elle songea à s'acquitter de sa parole envers son amant ; mais, pour garder une espece de bienséance, elle eut l'adresse d'engager sous main le Sénat à lui faire une députation authentique pour la prier de choisir un époux. Ce choix fut bientôt fait, & Michel Caléphate reçut sa main avec l'Empire, pour le prix de son crime.

Les premiers soins de ce nouvel Empereur parurent n'être employés qu'à plaire à l'Impératrice, à lui marquer sa reconnoissance, & à n'avoir point d'autres volontés que la sienne ; mais comme il la connoissoit, & qu'il ne présumoit pas avoir un meilleur sort que Romain, si quelqu'autre venoit à s'emparer du cœur de cette infidelle Princesse, il fit des brigues secretes dans le Sénat, dont il gagna la plus grande partie, & par ses générosités & ses bienfaits s'acquit les Officiers & le peuple, & sous différens prétextes tous les Princes du sang de Zoé qui pouvoient aspirer à l'Empire furent faits eunuques.

Zoé, qui étoit encore dans le fort de sa passion, approuvoit tout ce que l'Empereur

faisoit. Ce Prince, dont la dissimulation étoit extrême, donnoit à ses actions des raisons si plausibles, qu'elle étoit la premiere à faire exécuter ses volontés ; & toutes choses ne sembloient partir que des ordres de cette Princesse. Mais Caléphate n'agissoit ainsi que pour faire tomber le blâme sur elle ; & tandis qu'en secret il la portoit à la violence, il plaignoit en public ceux dont elle signoit la condamnation.

Théodora, la pénétrante Théodora, qui n'avoit pu voir sans horreur tant de tragiques événemens, n'ayant pas eu assez de pouvoir sur Zoé pour les empêcher, fit un dernier effort pour la tirer de son aveuglement sur la conduite de Michel ; elle lui en découvrit toute la politique, & la conjura de prendre garde à elle : mais cette Princesse ne fit pas plus de cas de ses avis salutaires, que de ses sages leçons, & s'endormant, pour ainsi dire, dans les bras de son fol amour, elle donna au perfide Empereur tout le temps qu'il lui falloit pour accomplir ses projets.

En effet, ce Prince ayant fait la paix avec ses voisins, & s'étant assuré du Sénat & de toutes les provinces de l'Empire, & se voyant maître absolu, ne tarda pas à rendre les soupçons de Théodora véritables ; car peu de jours après qu'elle eût parlé à Zoé, il fit enlever cette Impératrice, la fit conduire dans un Couvent, où il la fit raser, &, le poignard sur la gorge, la voulut forcer de faire des vœux. Elle le promit, mais elle demanda du temps pour s'y préparer : comme

on ne pouvoit lui refuſer ce délai, il fallut y ſouſcrire. Après cette expédition, Michel ſe croyant en ſûreté, ne ſongea plus qu'à régner paiſiblement.

Mais la Princeſſe Théodora, qui avoit ſi bien prévu les malheurs de Zoé, ne voulut rien négliger pour les faire ceſſer ; & quoiqu'elle la trouvât digne du châtiment qu'elle ſouffroit, comme elle ne l'avoit mérité que par l'excès de ſa paſſion pour Michel Caléphate, il ne lui en parut que plus coupable : & joignant à l'horreur que lui donnoit ſa barbare ingratitude, l'attachement qu'elle avoit pour l'Impératrice, elle mit tout en uſage pour perdre ſon perſécuteur, & la faire remonter au Trône. La vertu de Théodora lui avoit fait des amis de tous les gens de bien : elle les fit agir en cette occaſion avec un zele incroyable ; & ſans leur vouloir excuſer la conduite de Zoé, elle ſut ſi bien rejeter ſes fautes ſur la fatalité de ſa deſtinée, qui l'avoit portée à reſſentir une paſſion ſurnaturelle pour le perfide Caléphate, que l'indignation qu'on avoit pour elle fit place à la pitié, & que la pitié fit renaître l'amour que l'on avoit pour l'auguſte ſang dont elle ſortoit.

Théodora, profitant de ces ſentimens, les engagea à les inſpirer aux autres, de ſorte qu'elle eut bientôt un parti formé dans la Ville ; mais ne s'en tenant pas encore à cela, elle ſe traveſtiſſoit toutes les nuits, & ſe rendoit chez tous les Sénateurs, auxquels elle faiſoit connoître le véritable caractere du ty-

ran, son injustice & son ingratitude envers l'Impératrice; & enfin elle travailla avec tant de zele & de succès, que le Sénat donna un Arrêt par lequel il rappelloit Zoé à l'Empire.

Le peuple, que les émissaires de Théodora avoient gagné en répandant de grandes sommes, comme venant de l'Impératrice, n'eût pas plutôt été informé des résolutions du Sénat, qu'il courut en foule au Monastere, d'où cette Princesse fut tirée, & ramenée en triomphe au Palais.

Michel Caléphate, épouvanté de cette subite révolution; craignant pour sa vie, s'enfuit avec précipitation, se mit dans un Couvent, où il prit l'habit & fit des vœux : mais comme l'amour outragé se change ordinairement en haine implacable, celle de Zoé ne lui permit pas de s'en tenir à la peine qu'il s'étoit imposée volontairement; & connoissant par expérience combien ce Prince étoit ambitieux & fourbe, elle lui fit crever les yeux, pour lui ôter toute espérance de remonter au Trone.

Lorsqu'elle se vit dans un état tranquille, elle ne songea qu'à marquer sa reconnoissance à Théodora, en lui faisant part de l'autorité suprême, & ne se conduisant que par ses conseils. cette sage Princesse se flatta alors que l'Impératrice, ayant éprouvé les revers qui suivent presque toujours les passions & le crime, effaceroit ses fautes passées par une conduite toute différente, & se laisseroit enfin guider par la raison & la vertu. Zoé elle-

même en prit la résolution, & tant qu'elle lui continua, elle gouverna l'Empire conjointement avec Théodora, d'une maniere à s'attirer les bénédictions du Peuple. Mais cette situation étoit trop douce pour être de longue durée, & le cœur de cette Impératrice étoit trop susceptible de tendres impressions pour ne pas succomber aux premieres attaques de son penchant. Le mérite de Constantin Nonomaque, l'homme le mieux fait de l'Empire & le plus grand Capitaine de son temps, la toucha si vivement, que, malgré les sages remontrances de Théodora, elle se résolut de l'associer à l'Empire, & de l'épouser.

Constantin étoit jeune & galant; il connoissoit parfaitement le caractere de Zoé : il n'ignoroit pas de quoi elle étoit capable dans sa haine & dans son amour; mais un Trône est un puissant attrait, & l'on franchit bien des risques pour y monter. Ceux qu'il pouvoit courir dans les suites ne l'effrayerent point : quoiqu'il n'eût aucune tendresse, & peut-être nulle estime pour l'Impératrice, comme on ne pouvoit regner qu'en recevant sa foi, il n'hésita pas à l'accepter, il l'épousa avec un consentement unanime; & sans paroître ambitieux ou méconnoissant, il sut si bien se rendre le maître, qu'il la mit hors d'état de rien entreprendre contre lui. Mais comme ce Prince ne l'aimoit pas, & qu'il avoit toujours quelques maîtresses qui tenoient dans son cœur la place qu'elle auroit voulu y occuper, elle

ne mena pas une vie heureuſe dans ce troiſieme hyménée, & fit ſouvent retomber ſa rage ſur celles qu'elle ſoupçonnoit chercher à plaire à l'Empereur. Les crimes ne lui coûtoient rien, & ne pouvant s'attaquer à lui, celles qu'il aimoit étoient autant de victimes immolées à ſon reſſentiment.

Conſtantin n'ignoroit pas d'où partoient les coups; mais conſultant plutôt ſa prudence que ſon indignation, il eut toujours de grands égards pour elle pendant qu'elle vécut, & il ſe conduiſit ſi bien, qu'il ſut mettre à l'abri de ſa barbare jalouſie une jeune beauté, nommée Némie, de la race des Alain, dont l'eſprit, la douceur & la ſageſſe avoient eu l'art de le fixer.

Zoé mourut enfin la douzieme année de ſon mariage; & laiſſa Conſtantin dans la liberté de faire un plus aimable choix; ce qu'il fit en épouſant la belle Némie, qui par ſes vertus s'acquit une réputation bien différente de celle de Zoé.

Voilà une étrange femme, dit alors Hortenſe, & je ne puis m'empêcher d'être ſurpriſe qu'elle ſoit morte ſur le trône.

J'avoue, reprit Camille, que je m'attendois à quelque funeſte cataſtrophe; mais, continua-t-elle, la dépravation de Zoé, auſſibien que de celles qui l'ont précédée ou ſuivie, ne doit pas faire mettre en oubli celles qui méritent des éloges. Cette Théodora n'étoit-elle pas digne de louanges? Némie ne l'a-t-elle pas été du Trône? &

peut-on refuser son admiration à la belle & malheureuse Etelgive, dont Félicie nous fit hier l'histoire ?

Il est vrai, dit Florinde, que cette derniere nous a été dépeinte avec des vertus bien rares, & que l'on ne peut réfléchir sur sa destinée sans en être attendri. L'épouse du Prince Edmond, son fils, ne fut guere plus heureuse ; & il semble que les événemens tragiques se soient rassemblés pour troubler la félicité des femmes que le pere & le fils ont aimées.

Comment, interrompit Erasme ! vous savez la vie du fils d'Etelred & d'Etelgive, & vous nous priveriez du plaisir de l'entendre ? Ah ! ma chere Florinde, je ne souffrirai jamais un pareil silence, & je conjure Uranie de ne vous point laisser en repos que vous n'ayez satisfait notre curiosité.

Je ne crois pas, répondit Uranie, que la belle Florinde veuille se dispenser de nous donner cette satisfaction, & elle sait trop combien nous aimons à l'entendre pour nous refuser l'occasion qui s'en présente. Cela nous sera d'autant plus agréable, ajouta Julie, que nous serons instruits chronologiquement des aventures de toute la famille. Mais, continua-t-elle, puisque jusqu'à présent nous avons toujours réservé les histoires de longue haleine pour l'heure qu'on peut être dans les jardins, je suis d'avis que nous nous rendions sur la terrasse pour jouir de la beauté du jour, en

donnant notre attention au récit de Florinde.

Je vois bien, répondit cette aimable femme, qu'il n'y a pas moyen de reculer, & que vous comptez trop sur mon obéissance pour tromper votre attente ; ainsi je suis prête à vous satisfaire.

Sur toutes choses, interrompit Camille, avec sa vivacité ordinaire, n'allez pas nous faire des abrégés comme Arélise, mais nous découvrez jusqu'aux moindres circonstances.

Vous en voulez terriblement à ma façon de conter, dit Arélise en riant ; mais chacun doit connoître ses forces : & comme je ne me sens pas capable d'une longue narration, je me renferme dans les faits les plus importans.

Vous vous en acquitteriez mieux qu'aucune autre, répondit Uranie en se levant, & ce sont les preuves que vous nous en avez données aujourd'hui qui nous font désirer le plaisir de vous entendre parler plus long-temps. Mais, continua-t-elle, je vois que la compagnie est dans l'impatience d'apprendre l'histoire du Prince Edmond, & qu'elle voudroit être déjà sur la terrasse.

A ces mots, chacun fit paroître un égal empressement pour s'y rendre, &, sans vouloir former de conversation réglée en se promenant, on ne songea qu'à se placer de façon à ne rien perdre du discours de Florinde. Cette charmante femme n'eût pas plutôt vu ses amis en état de l'écouter, qu'elle prit la parole en ces termes :

HISTOIRE DE NÉGALISSE,

PRINCESSE D'ANGLETERRE.

L'Hiſtoire de la belle Etelgive nous eſt ſi préſente, que je ne prendrai celle des Princes ſes fils que lorſqu'Etelred eût épouſé la Princeſſe de Normandie. Félicie vous a inſtruite que cette nouvelle Reine prit un tendre attachement pour les enfans d'Etelgive, & que ſur-tout elle aima le Prince Edmond, qui étoit l'aîné, d'un véritable amour de mere. En effet, ſoit que la triſte deſtinée de celle qu'il avoit perdue la rendît ſenſible, par un pur mouvement de compaſſion, ſoit que les graces dont toute la perſonne de ce jeune Prince étoit ornée, la contraigniſſent à l'aimer, ou ſoit enfin par le pouvoir invincible des ſecrets reſſorts de la ſympathie, il eſt certain qu'elle en prit un ſoin particulier, & que, lorſque l'âge eût mis au jour les belles qualités qui le rendirent l'amour & l'eſpoir de l'Angleterre, elle eut pour lui une amitié ſi parfaite, que ſes propres enfans ne lui étoient pas plus chers.

Le Prince Edmond avoit dix ans lorſque le Roi ſon pere épouſa Emme; ſon jeune cœur étoit encore tout plein de la douleur d'avoir perdu une mere dont il étoit adoré, & dont l'hiſtoire lui avoit été contée

mille & mille fois ; & quoique dans un âge ſi tendre on ne ſoit pas ordinairement capable d'une grande attention ſur les événemens heureux ou funeſtes, ſon eſprit étoit ſi fort avancé, qu'il fut auſſi touché de la mort d'Etelgive & de la dureté d'Etelred, que s'il eût eu bien des années de plus.

Un état ſi douloureux ne ſembloit pas promettre qu'il pût répondre à l'attachement que la Reine prit pour lui ; mais cette Princeſſe ſut l'accompagner de careſſes ſi tendres, & de paroles ſi conſolantes, que le jeune Edmond y devint ſenſible. Elle ne l'entretenoit jamais comme un enfant ; & conformant ſes diſcours à l'étendue de ſon eſprit, plutôt qu'à la foibleſſe de ſon âge, leurs converſations avoient quelque choſe de ſi touchant & de ſi ſingulier, qu'on les admiroit également l'un & l'autre.

Rien n'eſt ſi flatteur pour la jeuneſſe qui commence à ſe ſentir capable des grandes choſes, & de qui la raiſon devance les années, que ces marques de diſtinction. Edmond connut tout le prix de celles de la Reine, il en fut touché, & s'attacha à elle auſſi fortement qu'elle put le déſirer ; & ſi ce Prince retrouva une mere en elle, elle eut en lui un fils, un conſolateur, un véritable ami. Trois ans s'écoulerent ainſi, & comme chaque jour faiſoit remarquer quelque nouvelle perfection dans le Prince Edmond, il devint bientôt l'amour des Peuples. Sa treizieme année n'étoit pas ac-

complie lorſque le Roi Etelred fit à la Reine Emme le même traitement qu'à la malheureuſe Etelgive.

Vous avez ſu de Félicie toutes les particularités de l'inconſtance de ce Monarque ; ainſi je me contenterai de vous dire que ce fut en ce temps-là qu'Edmond fit connoître à la Reine qu'il étoit digne de l'eſtime qu'elle lui témoignoit : la conformité de ſon malheur avec celui de ſa mere la lui rendit encore plus chere ; & conciliant ſa pitié pour elle avec le reſpect qu'il devoit à ſon pere & ſon Roi, il eut l'art de conſoler l'une, ſans irriter l'autre. Il ſut ſe ménager ſi bien, que, quoiqu'il ſe déclarât hautement pour la Reine, & qu'il ne la quittât preſque point, Etelred ne put avoir lieu de s'en plaindre.

Les choſes étoient en cet état, quand Suénon, Roi de Danemarck, fit une deſcente en Angleterre. Vous avez ſu, par l'hiſtoire d'Etelgive, qu'Etelred fut au-devant de ſon ennemi, qu'il lui livra bataille, qu'il fut défait & contraint de fuir, & d'avoir recours à la Reine ſon épouſe, pour trouver un aſyle auprès du Duc de Normandie, ſon frere ; mais vous ignorez que ce fut en cette funeſte occaſion que le Prince Edmond commença à porter les armes, & qu'il donna des preuves éclatantes d'un courage héroïque. Il cambattit toujours aux côtés du Roi ſon pere, lui ſauva deux fois la vie, & fit des actions de valeur qui méritoient un ſuccès plus heu-

reux. Mais la fortune s'étant déclarée en faveur de Suénon, il fallut qu'Edmond lui cédât, & qu'il accompagnât ſon pere dans ſa fuite, comme il l'avoit ſuivi dans le combat.

La Reine Emme fut preſque auſſi ſenſible à la gloire qu'il s'étoit acquiſe, qu'au retour du cœur de ſon époux. Vous ſavez qu'elle obtint tout ce qu'elle voulut de Richard II, Duc de Normandie, ſon frere, & qu'elle conduiſit à ſa Cour le Roi Etelred & toute la Famille royale, prenant autant d'intérêt au ſort d'Edmond & du jeune Edouin ſon frere, qu'en ſes propres enfans. Vous ſavez auſſi que, par les ſoins de Richard, Etelred compoſa une armée formidable, à la tête de laquelle il combattit & vainquit le jeune Canut, fils & ſucceſſeur de Suénon, & le força de fuir précipitamment, de reprendre la route du Danemarck, & d'abandonner l'Angleterre.

La valeur du Prince Edmond, qui fut alors ſecondée par celle de la Nobleſſe Françaiſe, lui donna une glorieuſe part à cette grande victoire, & le fit regarder du Roi, ſon pere, comme le ſeul digne de regner après lui. Etelred rentra dans Londres avec ce fils illuſtre, aux acclamations d'un Peuple innombrable, qui faiſoit voler leurs noms juſqu'au Ciel. Lorſque la tranquillité y fut rétablie, la Reine y revint avec le reſte de la Famille royale, & pendant quelque temps il ne parut à la Cour que joie & qu'intelligence. Cependant Etelred, qui

vouloit entiérement ôter aux Danois l'espoir de rentrer en Angleterre par les intrigues secrettes qu'ils avoient pratiquées, chercha avec exactitude tous ceux qui s'étoient attachés à leurs intérêts pour les en punir; il châtia plusieurs des Princes du nord, qui avoient facilité la descente de Suénon, & ensuite la conquête de tout le Royaume.

Entre les Grands, le plus considérable étoit Sigefred, originaire de Danemarck, allié au sang royal, qui s'étoit ét bli à Oxfort, où il avoit accumulé des richesses immenses, tant en terres & châteaux, qu'en matieres d'or & d'argent. Il fut un des premiers qui leva des troupes, & qui se joignit à Suénon, lorsqu'il descendit en Angleterre, qui l'aida à chasser Etelred du Trône, & qui après Suénon y maintint le jeune Canut, son fils. Mais ce Prince ayant été contraint de se rembarquer & d'abandonner cette belle conquête, Sigefred, qui n'avoit pu le suivre, ramassa les débris de son armée, appella près de lui tous les mécontens, qui craignoient le ressentiment de leur Roi légitime, se fortifia dans ses châteaux, les pourvut de bonnes garnisons, & de toutes les munitions nécessaires pour soutenir un long siége, entretenant des correspondances avec Canut, & l'exhortant à ne se pas rebuter, l'assurant d'un prompt & puissant secours.

Etelred, qui n'ignoroit pas toutes ces pratiques, en voulut prévenir les suites; & fai-

ſant marcher ſes troupes contre Sigefred, il l'attaqua, le vainquit & le prit priſonnier: il le fit conduire à Londres, & lui donna des Commiſſaires, qui le déclarerent criminel de haute trahiſon, & le condamnerent à perdre la tête.

Canut, informé du malheur de Sigefred, le réclama comme ſon parent & ſon ſujet; mais Etelred ſe moqua des ſollicitations & des menaces des Danois, & ſans ſe ſouvenir qu'une pareille aventure avoit donné occaſion à Suénon de venir en Angleterre, il ordonna, en préſence des Ambaſſadeurs de Canut, que la Sentence des Commiſſaires fut exécutée: & dès le même jour, le malheureux Sigefred fut mené dans la grande place, où il eut la tête tranchée.

Pendant l'inſtruction de ſon procès Etelred lui avoit fait dire pluſieurs fois qu'il lui laiſſeroit la vie à condition qu'il donnât ſes ordres pour lui faire livrer les places dont il étoit le maître; mais Sigefred, qui comptoit ſur la protection du Roi de Danemarck, & qui ſavoit ce que ſes Ambaſſadeurs faiſoient en ſa faveur, ne voulut jamais rien accorder, & fut enfin la victime de ſon obſtination.

Les Ambaſſadeurs Danois firent de grandes plaintes du peu d'égard qu'Etelred avoit eu pour les prieres d'un ſi grand Roi; & pour toute réponſe ce Prince les chaſſa honteuſement de ſes Etats, ſa haine & ſon reſſentiment contre cette Nation ne lui

permettant pas de réfléchir sur la violence de ses actions.

Dans le trajet que les Ambassadeurs de Canut avoient à faire pour repasser en Danemarck, ils furent attaqués, pris & mis aux fers par des Corsaires des isles Orcades, dont ils ne purent sortir qu'après avoir payé une grosse rançon. Lorsqu'ils furent de retour à Copenhague, ils apprirent à Canut la tragique fin du Prince Sigefred, & accuserent Etelred d'avoir fait poster sur leur route les Corsaires des Orcades, pour les traiter avec la derniere indignité.

Le Roi de Danemarck, vivement irrité contre celui d'Angleterre, jura de porter encore le fer & le feu dans ce Royaume, & de faire la guerre à outrance à Etelred : il donna des ordres précis pour assembler une puissante armée, & tous les vaisseaux qui étoient dans ses ports. Ces préparatifs ne furent pas ignorés en Angleterre, & le Roi Etelred arma par terre & par mer pour se mettre en état de résister à son ennemi : mais pour n'avoir que cette guerre à soutenir, & terminer entiérement celle qui pouvoit l'occuper dans ses propres Etats, il ne voulut pas négliger la prise des châteaux dont Sigefred s'étoit emparé, & qui pouvoient être d'un grand secours au Roi de Danemarck dans la descente prochaine dont il le menaçoit. La principale de ces places étoit Siekfort, très-forte d'elle-même, & bien munie d'hommes & de vivres; mais ce qui la rendoit encore plus redouta-

ble, étoit la rare valeur de celle qui y commandoit.

Négaliſſe, veuve de Sigefred, Princeſſe jeune & belle, qui joignoit un courage martial à toutes les graces de ſon ſexe, & qui, dès ſa tendre jeuneſſe, s'étoit accoutumée aux fatigues de la guerre, animée du deſir de venger la mort de ſon époux, s'y étoit renfermée dans le deſſein d'en faire le théâtre ſanglant de ſon juſte reſſentiment. Etelred n'ignoroit pas la prudence & la fermeté de cette belle guerriere; mais les difficultés ne pouvant le rebuter, il fit marcher ſon armée contre Siekfort, & mit à ſa tête le vaillant Prince Edmond, en lui donnant pour Généraux les plus expérimentés de ſes Capitaines. Edmond arriva devant Siekfort, & fit inveſtir la place: elle étoit ſituée ſur une hauteur, entourée de précipices & de rochers eſcarpés; on ne pouvoit y aborder que par un ſentier qui paſſoit au travers d'un marais qui regnoit autour de la hauteur, & qui paroiſſoit impraticable. Cependant l'intrépide Edmond ſurmonta tous ces obſtacles; le marais fut deſſéché, & on trouva moyen de faire avancer les machines pour battre les murailles, qui furent bientôt ébranlées par leurs efforts, & firent enfin une breche aſſez large pour contenir un bataillon. Ces approches ne purent ſe faire qu'après des combats qui coûterent bien du ſang de part & d'autre. Les Aſſiégés, qui n'eſpéroient aucun quartier des Anglois, & qui n'avoient

pas

pas dessein de leur en accorder, se défendoient en désespérés.

La belle Négalisse, qui les commandoit, donnoit ses ordres si fort à propos, que les plus vieux Capitaines étoient surpris de sa sagesse & de sa prudence : armée de toutes pieces, on la voyoit pourvoir à tout, prévenir tout, & s'exposer à tout, animant par son courage héroïque le moindre de ses soldats. Dans les sorties que faisoient les assiégés, les Anglois qui tomboient entre leurs mains devenoient à l'instant les malheureuses victimes de la vengeance de cette Princesse, en les faisant précipiter, à la vue de l'armée, du haut des remparts, sur les affreux rochers qui les entouroient, qui mettoient leurs corps en pieces. Les assiégeans de leur côté ne traitoient pas leurs prisonniers avec moins de barbarie, & ces cruautés réciproques avoient produit entre les deux partis une haine qui tenoit de la fureur.

Le Prince Edmond entendoit souvent parler de Négalisse; mais il ne se pouvoit persuader que sa valeur & sa prudence fussent assez considérables pour retarder ses progrès; & comme elle avoit avec elle plusieurs Capitaines d'une haute réputation, il leur attribuoit tout l'honneur d'une défense si opiniâtre : mais quoi qu'il en fût, il lui parut si honteux qu'une place commandée par une femme lui résistât si long-temps, qu'il résolut de faire les derniers efforts.

Aussi-tôt que la breche fût pratiquable, il

fit sommer les assiégés de se rendre ; & pour toute réponse il ne reçut que des reproches de la mort de Sigefred, & des cruelles menaces de la venger sur sa tête & sur celle du Roi, son pere. Alors ce Prince se prépara à l'assaut général, qui fut donné le lendemain à la pointe du jour. Le combat dura trois heures, sans que les Anglois pussent pénétrer dans la place. Edmond voyant qu'il perdoit beaucoup de monde, & que par la valeur d'un Guerrier des assiégés, qui portoit par-tout la terreur & l'effroi, ses efforts devenoient inutiles, il fit sonner la retraite, & prit de nouvelles mesures pour emporter la place.

Trois jours après, la breche ayant été plus élargie & applanie, il commanda l'élite de ses troupes, & se mit à leur tête, pour donner un dernier assaut, dans le ferme dessein de vaincre ou de périr. Négalisse avoit fait faire des coupures dans le corps de la place, qu'elle avoit bien fortifiées, où elle rangea ses troupes, & mit ses défenses en de si bonnes dispositions, que les assiégés crurent pouvoir résister encore longtemps à leurs ennemis. Enfin ce sanglant assaut se donna sur les six heures du matin, le 4 septembre de l'année 1014 : les Anglois attaquerent les assiégés avec fureur, ils se défendirent de même, & chacun fit périr les plus braves du parti contraire.

Le combat avoit déjà duré deux heures, sans que les Anglois eussent pu se loger sur la breche. Le même Guerrier que le Prin-

re d'Angleterre avoit remarqué plusieurs fois, faisoit un cruel ravage parmi les siens, & sembloit seul s'opposer aux efforts de l'armée. Edmond piqué de cette résistance, & peut-être en secret jaloux de trouver une valeur comparable à la sienne, chercha avec soin le moyen de joindre ce redoutable ennemi. La fortune le favorisa; & comme son adversaire n'avoit pas dessein de l'éviter, & que quelqu'un le lui avoit fait connoître pour le Prince Edmond, il vint à sa rencontre au même instant que le Prince d'Angleterre s'ouvroit un passage jusqu'à lui. Ils s'attacherent l'un à l'autre avec une égale fureur, & après plusieurs coups portés dans le dessein de s'arracher la vie, le Guerrier en porta un si terrible sur le casque du Prince, qu'en coulant il en coupa les courroies, brisa les mailles de son brassal, & le bessa de maniere à faire croire qu'il lui avoit coupé le bras. Le sang & la douleur animerent de telle sorte le Prince Edmond, dont la visiere tombée laissoit voir tout le visage, qu'il parut en avoir repris un nouveau courage; & ayant donné à son tour un coup d'un bras fort & vigoureux sur la tête de son ennemi, il le fit tomber sur ses genoux. Alors le Prince profitant de son avantage l'abbattit entierement à terre, & tâchoit de lui ôter son casque pour achever sa victoire, quand les assiégés, qui prenoient un vif intérêt au sort du vaincu, firent des efforts surprenans pour le secourir.

Mais l'opposition des Anglois les en éloi-

gagna ; & ces derniers, qui, par les cris de leurs ennemis, venoient d'être instruits de l'importance du combat de leur Prince, encouragés par son exemple, & profitant du trouble des assiégés, les attaquerent avec tant de valeur, qu'ils les chasserent de dessus la breche, & s'y logerent. Pendant ce temps Edmond, qui vouloit à quelque prix que ce fût ôter la vie à son ennemi, étant parvenu à délier les courroies de son casque le lui arracha avec fureur, & levoit déjà le bras pour lui couper la tête, lorsqu'il fût frappé de l'éclat de la plus parfaite beauté qui se fût encore offerte à ses regards. Les armes lui tomberent des mains, & le nom de Négalisse, qui retentissoit autour de lui; lui ayant fait connoître quel étoit l'ennemi qu'il venoit de combattre, il resta dans un étonnement & une consternation qui ne mirent guere de différence entre le vainqueur & le vaincu. Mais enfin, s'étant remis assez promptement pour ne pas faire paroître tout ce qui se passoit dans son cœur, il ordonna sur le champ qu'on la portât dans sa tente, & qu'on eût autant de soin d'elle que de lui-même ; & ayant fait continuer l'assaut, les retranchemens intérieurs furent forcés, & les assiégés mis dans un désordre horrible.

Edmond vit bien alors que la Princesse Négalisse avoit été l'ame de son parti, & que sa perte seule lui livroit la place ; il fit offrir bon quartier aux assiégés ; mais ces désespérés le refuserent & se firent tous

tuer. La place gagnée fut donnée au pillage du ſoldat, à la réſerve du donjon du château, où le Prince ſavoit que les tréſors de Sigefred étoient enfermés. Pendant le reſte de l'action il envoyoit ſavoir de moment en moment des nouvelles de ſa priſonniere ; & ſur le ſoir ayant appris qu'elle étoit revenue de ſon évanouiſſement, & qu'à la réſerve de quelques contuſions, il ne paroiſſoit aucunes bleſſures ſur ſon corps, il ſe dépêcha de donner ſes ordres pour aſſurer ſa conquête ; mais, malgré tous ſes ſoins, il lui fut impoſſible de retourner au camp, que bien avant dans la nuit, où il rentra avec une ſi grande agitation d'eſprit, qu'il ne tarda pas à connoître qu'un violent amour s'étoit emparé de ſon cœur. Cependant Négaliſſe, malgré ſon animoſité contre le ſang d'Etelred, n'avoit pas plutôt vu le viſage du Prince Edmond, lorſque le coup qu'elle lui porta avoit fait tomber la viſiere de ſon caſque, que toute ſa fureur s'étoit tournée en admiration. La chaleur du combat, qui donnoit de nouveaux charmes à ce jeune Héros, le lui fit croire encore plus redoutable pour ſon cœur que pour ſa vie : le feu dont ſes yeux étoient animés paſſa dans ſon ame ; ſa vengeance ſe ralentit, ſes forces diminuerent, & elle n'étoit preſque plus capable d'aucune défenſe, quand le Prince crut devoir employer tout l'effort de ſon bras pour l'accabler ; & peut-être que cette victoire lui auroit coûté plus de peine, ſi la tendreſſe naiſſante de cette Prin-

cesse ne lui eût aidé à la remporter. Le coup avoit été si cruel, que la douleur qu'elle en ressentit lui ôta le sentiment, & lorsqu'elle fut transportée dans la tente d'Edmond, ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on la fit revenir: mais elle n'eut pas plutot ouvert les yeux, & recouvré la connoissance, qu'elle porta ses regards sur tous ceux qui l'environnoient, & ne voyant point celui qu'elle cherchoit, elle ne put s'empêcher de soupirer.

Edmond avoit eu l'attention, lorsqu'il fut entré dans la place, d'en faire sortir toutes les femmes attachées à cette Princesse, & de les lui envoyer: elles s'en approcherent, & par leurs transports & leurs larmes elles prouverent combien elle en étoit aimée. La Princesse reçut avec bonté les témoignages de leur tendresse, & s'adressant à la principale d'entr'elles: Eduige, lui dit-elle, nous sommes donc captives, & tous mes efforts ont été inutiles?

Madame, lui répondit cette personne, le Prince Edmond est le maitre de la place, sa victoire est entiere; & quoiqu'il ait voulu épargner le sang des vôtres en leur faisant des offres avantageuses, le désespoir de votre perte les a portés à tout refuser; mais leur opiniâtre résistance n'a servi qu'à relever encore la gloire de votre invincible ennemi, en les faisant tous tomber sous les coups de son bras redoutable.

Ainsi, dit alors la Princesse, ils ont tous péri, & j'en suis la cause. Voyons le Prince,

continua-t-elle, & sauvons, s'il se peut, ceux des autres places qui sont en notre pouvoir, en implorant sa clémence : peut-être n'a-t-il pas l'ame aussi cruelle que son barbare pere !

Comme elle prononça ces paroles assez haut pour être entendues de ceux à qui le Prince l'avoit confiée, ils l'assurerent qu'elle devoit tout attendre de sa générosité, & que par les soins qu'il avoit ordonné que l'on prît de sa personne, & l'inquiétude extrême où il paroissoit être de l'état où il l'avoit mise sans la connoître, il étoit facile de juger qu'elle le trouveroit favorable dans ce qu'elle pourroit désirer.

On lui apprit ensuite qu'elle étoit dans la tente de ce Prince ; & comme il envoyoit à chaque instant savoir de ses nouvelles, ces marques de bontés acheverent de gagner son cœur, & de lui faire espérer un traité avantageux pour les autres places qu'elle tenoit. Cette pensée la tranquillisa sur les suites de cette guerre ; mais le trouble nouveau qui commençoit à s'élever dans son ame ne lui permit pas de s'abandonner au repos : elle chercha vainement dans les motifs de sa haine contre le pere des préservatifs au tendre penchant qui l'entraînoit vers le fils. En vain elle se rappelloit la violence d'Etelred & la tragique fin de son époux ; tous ces objets funestes disparoissoient lorsqu'elle se retraçoit l'image du Héros qui venoit de la vaincre. Elle paf-

ſa la nuit dans un continuel combat entre ce qu'elle croyoit devoir aux mânes de Sigefred, & l'amour qui lui parloit en ſaveur d'Edmond; & le jour ſembla ne frapper ſes yeux que pour lui mieux faire voir ſa double défaite.

Le Prince Edmond n'étoit pas dans un état plus tranquille; il étoit arrivé ſi tard au camp, qu'il n'oſa demander à voir ſa priſonniere : il ſe ſentit même incapable de s'offrir ſi-tôt à ſa vue, ſe croyant le plus criminel des hommes d'avoir attaqué une ſi belle vie. Il ſe reprochoit ſans ceſſe ſa fureur & ſon aveuglement; & dans la véhémence de ſa colere contre lui-même, il s'imagina qu'il ne pouvoit réparer ſa faute que par l'ardeur d'un amour auſſi violent que l'avoit été ſa haine : ainſi, bien loin de s'oppoſer à la flamme dont il commençoit à brûler, il n'employa ſa raiſon & toutes ſes réflexions qu'à la mieux allumer.

Cependant le deſir de revoir cette belle Princeſſe ſuivit de près la reſolution de l'adorer éternellement : dès qu'il crut que ſa viſite ne lui ſeroit point incommode, il lui en fit demander la permiſſion. Négaliſſe, qui s'attendoit à cette civilité & qui ſe trouvoit entiérement rétablie, la reçut avec douceur, & témoigna même une impatience obligeante pour cette entrevue.

Le Prince ne tarda pas à paroître, ſuivi des principaux Officiers de l'armée : il étoit vêtu ſuperbement; mais il tiroit bien plus d'éclat de ſa perſonne, que de la ma-

gnificence de ſon habilicment. C'étoit le plus bel homme & le mieux fait de ſon temps : à la guerre, on ne pouvoit le combattre ſans le craindre; déſarmé on ne pouvoit le voir ſans l'aimer.

Négaliſſe avoit éprouvé déjà l'un & l'autre, & cependant elle ne put s'empêcher d'être ſurpriſe & de le témoigner par un geſte d'admiration. Elle n'en inſpira pas moins au Prince Edmond; & ſi ſon amour avoit pris naiſſance au milieu du ſang & du carnage, il s'affermit pour jamais dans ſon ame par les douceurs de cette entrevue. La Princeſſe étoit en Amazone, la tête nue, ſes cheveux du plus beau blond du monde, flottant à groſſes boucles ſur ſes épaules, & cet ajuſtement laiſſoit ſi bien remarquer la fineſſe de ſa taille, la régularité de ſes traits, & la majeſté qui regnoit en toute ſa perſonne, qui lui étoit impoſſible de la regarder ſans lui livrer ſon cœur.

L'amoureux Edmond eut une peine extrême à modérer ſes tranſports à l'aſpect de tant de beauté, & il n'auroit pu cacher la vivacité de ſes ſentimens, ſi un murmure de louanges & d'acclamations, qui s'éleva parmi ceux de ſa ſuite, ne lui eût donné le temps de ſe remettre. Enfin, après l'avoir ſaluée reſpectueuſement : » que je ſuis coupable, Madame, lui dit-il, & que ma » victoire me coûte cher, puiſque je ne » la dois qu'à la criminelle audace d'avoir » attaqué les jours de l'incomparable Né» galiſſe! Je ne veux point chercher à me

» justifier, en vous assurant que vous m'étiez
» inconnue, & je ne parois à vos regards
» que pour offrir ma vie à votre juste res-
» sentiment. " Il accompagna ces paroles
d'une action si passionnée, & il paroissoit
tant d'amour dans ses yeux, que la tendre
Négaïsse ne put ignorer dès ce moment
l'effet de ses charmes. Cette connoissance
mit un incarnat sur ses joues qui ne la rendit
que plus belle; & avec une action qui n'avoit
rien d'ennemi : » Seigneur, lui répondit-
» elle, si l'on doit taxer de crime ce qui se
» pratique à la guerre, je suis bien plus cri-
» minelle que vous; je savois qui vous étiez,
» je vous ai combattu, & je voulois votre
» mort. Comment, Seigneur, continua-
» t-elle en jettant la vue sur le bras qu'il avoit
» en écharpe, l'Angleterre pourra-t-elle me
» pardonner jamais d'avoir porté des mains
» sacrileges sur le plus grand & le plus ai-
» mable Prince qu'elle ait encore vu naître?
» Mais, Seigneur, ajouta-t-elle, oublions
» ce qui s'est passé, & souffrez que la paix
» que je vous demande termine tous nos
» différens. "

Le Prince, qui vit bien que l'intention de Négalisse n'étoit pas qu'il lui répondît sur les choses obligeantes qu'elle venoit de lui dire, ne le fit que par une action modeste & respectueuse, en lui protestant qu'il ne négligeroit rien pour porter le Roi, son pere, à finir cette guerre avantageusement pour elle; & après plusieurs complimens de part & d'autre, ils se séparerent avec des senti-

mens biens différens de ceux dont ils avoient été animés quelques jours auparavant.

Le Prince d'Angleterre ne l'eut pas plutôt quittée, que son premier soin fut d'envoyer un courier au Roi, pour lui faire le détail de ce fameux siege : sa lettre étoit remplie de louanges pour chacun de ceux qui s'y étoient signalés, & d'un éloge général sur la valeur de ses Troupes, sans parler de lui ni de son combat avec Négalisse; lui marquant seulement que cette Princesse étoit sa prisonniere, que les richesses de Sigefred étoient en son pouvoir, & qu'il le supplioit de lui laisser la liberté de traiter avec la veuve de ce rebelle, pour le mettre en état de mieux résister au Roi de Danemarck : & passant ensuite aux raisons politiques qui devoient engager Etelred à finir cette guerre, il les spécifioit avec tant d'esprit & de prudence que le Roi & son Conseil en furent pénétrés d'admiration. Ce Monarque lui manda qu'il le rendoit le maître, non-seulement des biens & du sort de sa prisonniere, mais qu'il lui promettoit encore de ratifier tout ce qu'il feroit avec elle.

Tandis que la Cour étoit dans de si favorables dispositions pour lui, le cœur de la belle Négalisse en renfermoit de plus douces encore. Cette seconde vue avoit si bien affermi l'amour dans son ame, qu'il ne fut plus en son pouvoir de l'en chasser; & lorsqu'après l'entrevue elle se vit seule avec Eduige, qui possédoit toute sa confiance, elle ne put s'empêcher de lui parler du Prince en des

termes si remplis d'admiration sur les rares qualités qu'il possédoit, & les charmes de sa personne, que cette Dame reconnut aisément de quelle source partoient des louanges si passionnées. Négalisse s'apperçut de sa pénétration; & la regardant avec un air charmant: Eduige, lui dit-elle, je vois que tu lis dans le fond de mon cœur; je ne crains point tes reproches, il ne faut que voir Edmond pour excuser ma foiblesse. Mais, continua-t-elle en soupirant, puisque tu sais si bien découvrir les sentimens secrets, n'as-tu donc rien deviné de ceux de mon vainqueur?

Ni les siens, ni les vôtres, lui répondit-elle, ne m'ont point échapés, & puisque vous me donnez la liberté de vous expliquer ce que je pense, soyez persuadée, Madame, que de quelque tendresse dont votre ame soit atteinte pour le Prince, la sienne est encore plus violente.

Je l'examinois avec soin, tandis qu'il vous parloit; l'amour étoit peint dans ses yeux, il éclatoit dans toutes ses actions, & lorsque sa générosité le portoit à vous offrir sa vie pour réparer le crime de vous avoir combattue, ce même amour sembloit vous demander grace. Voilà, Madame, continua-t-elle en souriant, qu'elles sont mes découvertes, & je me trompe fort, ou vous en verrez bientôt la vérité.

Ce discours fit tant de plaisir à Négalisse, que pour prolonger la conversation elle ne déguisa rien à sa confidente de tout ce qui se

paſſoit dans ſon cœur, & de ce qu'elle avoit cru voir dans celui du Prince ; & ſe fortifiant l'une & l'autre dans leurs idées, la Princeſſe ſortit de cet entretien avec le doux eſpoir d'être aimée auſſi parfaitement qu'elle le deſiroit.

Edmond de ſon côté n'avoit pas dè ſi flatteuſes eſpérances ; ſon amour étoit accompagné de cette ſorte de crainte qui eſt preſqu'inſéparable des grandes paſſions : & comme il joignoit à toutes ſes autres perfections celle de vouloir ignorer combien il étoit digne d'être aimé, il ne faiſoit rien que pour l'être, ſans jamais croire le mériter.

Cette modeſte défiance de lui-même lui faiſoit faire des réflexions qui ne lui donnoient pas d'heureux momens; mais ſa flamme étoit trop violente pour ſe renfermer dans les bornes d'un exact ſilence ; & n'oſant encore la déclarer à l'objet qui l'avoit allumée, il chercha à ſoulager ſa peine en la découvrant à quelqu'ami fidele.

Entre tous les Seigneurs qui l'avoient ſuivi ; Oüels, jeune Prince qui étoit de ſon âge, s'y étoit particuliérement attaché; un eſprit éclairé, une figure aimable, & mille vertus éclatantes, le rendoient autant au-deſſus de tous les Seigneurs de la Cour, qu'Edmond l'étoit de tous les hommes du Royaume : l'amitié qui les uniſſoit faiſoit l'éloge de l'un & de l'autre, & ce fut à lui ſeul que le Prince Edmond confia le trouble dont il étoit agité.

Oüels, qui le connoiſſoit mieux qu'il ne

faiſoit lui-même, employa toute ſon éloquence pour lui donner une meilleure opinion de la réuſſite de ſes feux. Non Seigneur, lui dit-il, je ne ſuis point en doute que le Prince Edmond ne ſe faſſe aimer, ſi-tôt qu'il voudra l'être ; mais, s'il m'eſt permis de vous donner d'autres ſujets de craintes, je prévois mille obſtacles à votre bonheur de la part du Roi : vous faites tout l'eſpoir de l'Angleterre, vous en êtes les délices ; votre alliance avec les plus grandes Princeſſes peut lui procurer des avantages ſolides, & vous anéantirez toutes ces belles prétentions en épouſant Négaliſſe. Etelred n'y conſentira pas, & ſi vous paſſez outre malgré lui, que de cruels chagrins viendront vous aſſaillir ! Voilà, Seigneur, la ſeule choſe qui m'accable, & la ſeule qui doit vous troubler : car pour vous, Seigneur, continua-t-il, qui pourroit réſiſter à la gloire d'une pareille conquête? Votre préſence attire tous les cœurs ; un regard, une parole vous les aſſujettiſſent pour jamais. Comment donc pourriez-vous penſer que, joignant un ſi tendre amour à des charmes ſi puiſſans, on puiſſe n'y pas répondre ?

Mon cher Oüels, lui dit le Prince en l'embraſſant, ſouffrez que je ne réplique rien à des choſes ſi flatteuſes : votre amitié vous aveugle, & cherche à me croire tout le mérite qu'elle voudroit me voir poſſéder. Je n'ai pas été ſans me dire ce que votre zele vient de me repréſenter ; mais je vous.

avoue que tout cede au pouvoir de Négalisse : elle l'emporte dans mon cœur sur les considérations les plus importantes. L'Etat, le Roi, moi-même, tout enfin s'efface de mon souvenir, pour n'adorer qu'elle, ne plaire qu'à elle, & ne songer qu'à elle.

Edmond prononça ces paroles d'un air si touchant, qu'Oüels en fut attendri ; mais comme il savoit que la raison avoit un puissant empire sur lui, il ne voulut lui rien cacher de ce qu'il prévoyoit des suites de son amour, afin qu s'il ne pouvoit le bannir de son cœur, il fût du moins préparé à tous les événemens qu'il pouvoit produire.

Le Prince y répondit avec une sagesse & une modération qui ne démentoient point la beauté de son caractere ; mais en même temps il fit connoître à ce fidele ami une constance si parfaite, & une fermeté si fort inébranlable sur son amour, qu'il vit bien que c'étoit-là un de ces coups du Ciel, que toute la prudence humaine ne peut parer. Ainsi, sans s'amuser à le combattre davantage, il se dévoua entiérement à lui, & l'assura que, quelque chose qui pût arriver, il ne se sépareroit jamais de ses intérêts.

Le Prince Edmond savoit trop bien le prix d'un tel secours pour le refuser; il l'en remercia dans les termes les plus obligeans, en lui protestant à son tour qu'il n'oublieroit jamais le zele qu'il venoit de lui faire paroître, & ne s'écarteroit de ses conseils que le moins qu'il lui seroit possible. C'est

de cette ſorte que ſe paſſa le reſte du jour de l'entrevue du Prince & de Négaliſſe. Le lendemain, & ceux qui le ſuivirent, il rendit des ſoins aſſidus à cette Princeſſe, & ſans oſer lui parler de ſon amour, ſes regards eurent ſi bien l'art de l'inſtruire, que les termes les plus expreſſifs ne l'en auroient pas mieux perſuadée.

Elle le recevoit toujours avec une douceur pleine d'attraits; mais elle étoit accompagnée de tant de retenue & de modeſtie, qu'il ne put pénétrer ſes ſentimens: & quoiqu'il la vît toujours avec plaiſir, il ne s'en ſéparoit jamais ſans douter de ſon bonheur. Le retour du courier en fit la déciſion; il n'eut pas plutôt vu le pouvoir que le Roi lui donnoit, qu'il courut porter ſes dépêches à Négaliſſe.

Elle étoit ſeule avec Eduiſe, & le Prince ne ſe fit ſuivre que d'Oüels; comme il lui avoit confié ſon deſſein, après les premiers complimens, Oüels, ayant engagé Eduige dans une converſation particuliere, donna àEdmond une entiere liberté d'entretenir la Princeſſe. Le Roi, dit-il alors, Madame, me laiſſe le maître des articles du traité, & je viens vous en rendre la maîtreſſe, & vous donner une occaſion favorable de vous venger de l'offenſe que je vous ai faite. Ce n'étoit pas aſſez d'avoir oſé vous attaquer, vous combattre & vous prendre priſonniere, il manquoit encore à tant de témérité celle de vous adorer, de vous le dire, & de vous proteſter que mille morts préſentées à mes

yeux ne me feroient pas changer de ſentiment. Ainſi, Madame, vengez-vous ſur l'amant de la fureur de l'ennemi, & puniſſez l'ennemi des fautes de l'amant : j'attends votre arrêt, & je le ſubirai ſans murmurer.

Il faudroit pouvoir ſe repréſenter tous les agrémens qui brilloient dans la perſonne du Prince d'Angleterre, pour concevoir de quels charmes il accompagnoit ſon diſcours. Négaliſſe en fut ſi pénétrée, & elle ſe trouva ſi glorieuſe d'une telle conquête, qu'elle ne fut plus capable de diſſimuler ſa paſſion; & regardant le Prince avec des yeux où la joie ſe mêloit avec l'amour: eh ! de quelles fautes, Seigneur, lui dit-elle, êtes-vous coupable, dont je ne la ſois autant que vous? Vous me haïſſiez, & vous m'aimez ; je voulois votre mort, & je donnerois ma vie pour aſſurer vos jours. Oui, Seigneur, continua-t-elle avec ardeur, je me regarderois avec horreur ſi je pouvois haïr encore ce qu'il y a de plus aimable au monde. N'ai-je pas des yeux comme toute l'Angleterre ? Ai-je un cœur moins ſenſible au mérite que tous vos ſujets? Non, Seigneur, & je ne veux déſormais me diſtinguer d'une foule ſi nombreuſe que par l'excès de ma tendreſſe.

On peut aiſément ſe figurer l'effet que fit cet aveu ſur le Prince: jeune, ardent, brûlant d'amour, il n'eſt pas difficile de ſe repréſenter ſes transports. Il oublia Oüels, Eduige, & toute la terre, pour ſe livrer à ſon bonheur; il ſe jetta aux pieds de la Princeſſe malgré elle, & dans cette poſture il

lui rendoit graces, il remercioit le Ciel, il attestoit l'un & l'autre de sa constance & de sa fidélité; & l'obligeant à lui redire à chaque instant qu'il en étoit aimé, il lui répéta autant de fois qu'il l'adoroit éternellement. Enfin toutes ses actions furent si véhémentes, si passionnées, qu'il fut impossible aux deux confidens de porter plus loin leur discrétion, & de ne pas prêter attention à une scene si intéressante. Négalisse, qui ne pouvoit parvenir à faire relever le Prince, leur fit signe de s'approcher, & tendant la main à Edmond, pour l'obliger à changer de situation : vous voyez, Seigneur, lui dit-elle en souriant, que nous ne sommes pas seuls, & que vous publiez mon secret.

Ah! Madame, s'écria-t-il en lui obéissant, le Prince Oüels connoit mon ame toute entiere; & la sage Eduige vous est trop chere pour que vous lui ayez caché mon bonheur. Alors il se fit entre ces quatre personnes une conversation pleine de confiance, où tout ce que l'amitié, le zele, l'estime & l'amour ont de plus attirant fut déployé. Après avoir donné un assez long espace de temps à cette douce occupation, le Prince Edmond voulut que Négalisse réglât les articles du traité; mais elle s'en défendit si fortement, qu'il fut contraint d'en prendre le soin. La chose n'eut pas de peine à se conclure : la Princesse, qui n'avoit pas intention de rien refuser au fils, accorda tout au pere.

Elle abandonnoit toutes ses places fortes

au Roi, avec les munitions de guerre & de bouche, & le Roi lui en laiſſoit les revenus pour elle & pour les ſiens : ce Monarque ratifia le traité, & le renvoya au Prince, ſans y faire aucun changement. Cependant les nouvelles de ſa victoire n'avoient pas plutôt été répandues dans Londres, & dans le reſte du Royaume, qu'on y célébra ſa gloire & ſon triomphe d'une maniere éclatante. Les Généraux de l'armée ayant envoyé des relations du ſiege à leurs amis, dans leſquelles ils détailloient les grandes actions d'Edmond, & ſur-tout ſon combat particulier avec la vaillante Négaliſſe, ils les publierent à la Cour & à la Ville, dont la ſurpriſe & l'admiration furent extrêmes, en voyant la modeſtie qu'il avoit obſervée dans les lettres qu'il avoit écrites à ce ſujet: ce qui augmenta de telle ſorte l'amour qu'on avoit pour lui, qu'on le regardoit comme le ſeul des enfans d'Etelred, digne de lui ſucceder.

La Reine Emme, à qui la gloire de ce Prince étoit auſſi chere que la ſienne, lui en écrivit en des termes qui lui prouverent qu'il avoit toujours en elle une tendre mere & une véritable amie. Mais toutes ces félicitations ne touchoient que foiblement ſon cœur, au prix des douceurs qu'il goûtoit aux pieds de Négaliſſe. Auſſi-tôt que le traité eut été ratifié, ce Prince fit mettre le château de Siekfort en état de la recevoir, & voulut qu'elle quittât le camp, comme étant un lieu trop tumultueux & peu conve-

nable à la tranquillité dont elle devoit jouir par la paix.

Quelques jours après qu'elle y fut rentrée, Edmond, de qui l'amour s'augmentoit à chaque instant, la conjura d'achever de le rendre heureux, en consentant à l'épouser secrettement, lui faisant entendre que le Rôi, son pere, s'opposeroit à cet hymen, s'il en étoit instruit ; mais que lorsque la chose seroit faite, il espéroit des soins de la Reine, de ceux de ses amis, & de l'amitié même d'Etelred, un consentement qu'il n'osoit hazarder de demander alors.

La Princesse, qui l'aimoit avec autant d'ardeur qu'elle en étoit aimée, ne desiroit pas moins cette union que lui; mais l'inconstance trop ordinaire aux hommes en général, & si fréquentes parmi les Princes de l'âge d'Edmond, la faisoit trembler. Je n'ai rien à vous refuser, Seigneur, lui dit-elle, & quoique ma gloire puisse souffrir par un hymen caché, je vous la sacrifierai avec joie, pour vous prouver ma tendresse. Et ! que m'importe, ajouta-t-elle, que mon bonheur soit ignoré, pourvu qu'il soit durable ? Mais, Seigneur, c'est-là ce qui cause ma crainte, & ce qui peut seul m'empêcher de faire ce que vous desirez: vous m'aimez aujourd'hui, mais qui m'assurera que vous m'aimerez toujours ? qui pourra me rassurer sur les effets que peuvent produire la colere d'un pere & les considérations de l Etat ? On vous fera regarder comme un

crime une alliance ſi peu ſortable : on vous repréſentera que vous avez épouſé la veuve d'un rebelle & d'un ennemi; que votre âge & votre rang ne vous permettoient pas de vous engager ſans l'aveu de votre Roi : on vous fera ſuccéder aux reproches les plus cruels, l'image du brillant avenir qui vous attend ; on vous exagérera la gloire d'un hymen plus illuſtre & plus utile à l'Angleterre ; on ébranlera votre fidélité, vous rougirez d'avoir trop écouté votre amour, & je le verrai ſuccomber ſous le poids du courroux d'un pere, ou aux approches d'un objet plus digne de vous.

Alors, Seigneur, alors, continua la Princeſſe en laiſſant couler quelques larmes, que deviendra la malheureuſe Négaliſſe ? La honte & le déſeſpoir ſeront le prix de ſa complaiſance & de ſon amour. Je ſuis ſûre de mon cœur, il vous aimera juſqu'au tombeau ; mais, hélas ! rien ne peut m'aſſurer du vôtre.

Le Prince Edmond ſe ſentit ſi fort pénétré de douleur à ce diſcours, que quelqu'envie qu'il eût de l'interrompre, il lui fut impoſſible d'y parvenir; le ſaiſiſſement de ſon ame ſe manifeſtoit dans toute ſa perſonne, & ce ne fut même qu'avec beaucoup de peine qu'il put rompre le ſilence. Enfin, prenant la parole : je ſuis bien malheureux, Madame, lui dit-il en la regardant triſtement, que mon cœur ne vous ſoit pas aſſez connu pour vous le faire croire incapable de la plus lâche des inconſtances ! Si

mon amour extrême n'a pu vous inſpirer des ſentimens plus favorables, que pourroient faire mes paroles, qui n'en ſont que les interpretes ?

Mais s'il eſt vrai que vous m'aimez, pourquoi ne liſez-vous pas dans le fond de mon cœur, que, quand avec la couronne d'Angleterre on m'offriroit celle de l'univers pour m'obliger à rompre mes nœuds, on ne pourroit jamais m'y contraindre ?

Une ame ſi ferme à l'éclat de tant de grandeurs ne le ſera pas moins à l'orage du couroux d'un pere, & des murmures de l'Etat : je ſais que je vais m'y livrer, & que vous y ſerez expoſée ; mais je ſais auſſi que, quelque grand qu'il puiſſe être contre vous & contre moi, votre gloire ne pouvant dépendre que de ma fidélité, elle ne peut être altérée, puiſque je mourrai plutôt que de manquer de foi. Rendez-moi votre époux, & je le ſerai juſqu'à mon dernier ſoupir. Les effets ſeuls peuvent vous prouver cette vérité : ne me refuſez donc pas la ſatisfaction de vous faire connoître la grandeur de ma flamme, & ſongez qu'en vous oppoſant à mon bonheur, vous offenſez mon amour, vous faites un outrage ſanglant à ma probité, & que vous me donnez la mort.

Le Prince Edmond n'eût pas beſoin d'affirmer plus fortement ce qui ne ſe voyoit déjà que trop ſur ſon viſage : une pâleur mortelle s'y étoit répandue, & ſes yeux, fixés ſur ceux de Négaliſſe, ſembloient n'at-

tendre que sa réponse pour se fermer à jamais. Cette Princesse en fut effrayée, & ne pouvant plus douter d'un amour si parfait : mon cher Prince, s'écria t-elle en lui prenant les mains avec tendresse, Négalisse est à vous, disposez entiérement de toutes ses volontés : pardonnez mes soupçons & mes craintes, la cause vous en doit être chere ; mais enfin tout cede à la gloire de vous être unie : commandez, & je souscris à tout.

Quelques charmes que ces paroles eussent pour le Prince, la tristesse s'étoit si fort emparée de ses sens, qu'il ne put sitôt se livrer à la joie ; & quoiqu'il la témoignât dans les termes les plus passionnés, une certaine langueur qui accompagnoit ses discours, faisoit bien voir de qu'elle sensibilité il avoit été à celui de la Princesse ; aussi la persuada-t-il mieux par cette tendre douleur, qu'il n'auroit pu faire par les transports les plus violens. Elle employa toutes les graces dont la nature l'avoit partagée pour bannir la mélancolie dont elle avoit été la cause ; & après mille protestations redoublées d'une éternelle fidélité, ils conclurent que l'Aumônier de la Princesse, en qui elle avoit une parfaite confiance, les marieroit secretement dans la chapelle du château, & que le Prince Oüels avec Eduige seroient les seuls témoins de cette cérémonie : ce qui fut exécuté la nuit du lendemain, avec un tel secret, qu'aucun de ceux du camp, ni de la place, n'en eurent

alors nulle connoiſſance. Ce myſtere dura pluſieurs mois, au grand contentement des deux époux, qui goûtoient ſans troubles toutes les douceurs dont l'hymen eſt ſuivi quand il eſt éclairé par l'amour : il ſembloit que la même ame les animoit tous deux, qu'une ſeule volonté les fît agir ; & leurs penſées leur étoient ſi bien connues, que ſouvent ils ſe répondoient ſur leurs ſeuls regards.

Mais le deſtin, jaloux d'un bonheur ſi parfait, ne pouvant rien ſur leurs cœurs, s'en voulut venger ſur le repos dans lequel ils s'endormoient.

La longue abſence du Prince Edmond commença à donner des ſoupçons au Roi, ſon pere ; & ne comprenant pas ce qui pouvoit le diſpenſer de venir jouir à la Cour du fruit de ſa victoire, il envoya au camp des perſonnes fidelles, pour en pénétrer le ſujet, avec ordre de ne rien faire connoître du motif de leur arrivée, & de s'inſtruire avec art de tout ce qui s'y paſſoit.

Par malheur pour le Prince, cette commiſſion fut donnée à ces ſortes d'eſprits ruſés, aux yeux deſquels rien ne peut échaper. Ils examinerent le Prince avec tant d'attention qu'ils connurent bientôt ſon amour pour Négaliſſe : cette découverte leur fit faire les autres, & ſans qu'on ait pu ſavoir qu'elles intrigues ils employerent, ils furent informés de cet hymen ſecret. Auſſitôt ils en donnerent avis au Roi, de qui la fureur fut à tel exrès à cette nouvelle, qu'il

qu'il eſt difficile de la repréſenter ; & ſur le champ il envoya ordre au Prince de remettre le commandement de l'armée au Comte de Kent, & de venir rendre compte de ſa conduite au pied de ſon Trône.

Cet ordre ſuprême fut un coup de foudre pour ces tendres époux ; ils ne douterent point qu'ils n'euſſent été trahis, & qu'Etelred ne rappellât le Prince par un effet de ſa colere. Cependant le courroux du Roi étoit ce qui l'allarmoit le moins : il avoit pris ſon parti, & s'y étoit préparé ; mais il ne pouvoit penſer, ſans déſeſpoir, qu'il étoit obligé de quitter Négaliſſe, & de l'abandonner à ſes inquiétudes, dans un temps où ſa ſanté pouvoit en être altérée : elle portoit déjà dans ſon ſein les marques de leur ſecrete intelligence, & cet état lui rendoit ſon départ encore plus rude. La Princeſſe n'avoit pas de moindres ſujets de douleur ; elle ne redoutoit pas plus qu'Edmond ce que le Roi pouvoit faire contr'elle, ſon courage la mettoit au-deſſus des incidens qui pourroient partir de ce côté : la ſeule crainte de perdre le cœur de ſon époux, & de le voir changer, occupoit ſon eſprit. Cependant il fallut obéir ; & le Prince, qui ne vouloit pas que ſon retardement aggravât la colere du Roi, ſe hâta de mettre ordre à tout ce qui étoit néceſſaire pour la ſûreté de Négaliſſe : il obligea Oüels de reſter auprès d'elle pour la conſoler, & pour veiller à ſa conſervation. Oüels de ſon côté lui donna un Gentilhomme dont le

zele lui étoit connu, afin que, de quelque façon que les choses tournassent, il pût les instruire de ses volontés.

Après toutes ces précautions, ces tendres époux se séparerent avec des transports de douleur si violens, que les témoins de leurs amours crurent plusieurs fois les voir expirer. Edmond employa les plus fortes expressions pour assurer Négalisse de sa fidélité ; & cette Princesse se servit de tout ce que l'amour a de plus délicat pour le conjurer de lui garder sa foi ; & s'étant embrassés mille fois, ils se dirent un adieu d'autant plus touchant qu'ils ignoroient le temps qui devoit les rassembler.

Le Prince Edmond arriva à Londres plein de douleur & d'incertitude sur la réception que le Roi lui préparoit ; mais la violence de son amour lui ayant fait surmonter toutes sortes de crainte, il se présenta aux yeux de ce pere irrité avec une assurance respectueuse, qui, loin de le toucher, augmenta encore son courroux. Il l'accabla d'abord des plus cruels reproches sur le mariage clandestin qu'il avoit contracté avec la veuve de l'ennemi de son Roi & de sa patrie, l'accusant d'une intelligence criminelle contre l'un & l'autre ; & sans faire aucune réflexion aux excès où l'amour l'avoit porté lui-même, il déploya à ses yeux toutes les raisons qui auroient bien mieux servi à sa propre conduite qu'à celle de son fils ; tant il est vrai que, dans quelque rang

que la Providence place les hommes, ils ne se veulent jamais rendre justice.

Le Prince d'Angleterre écouta ce torrent d'injures avec une soumission parfaite; & voyant qu'Etelred lui laissoit enfin la liberté de répondre, il se jetta à ses pieds, & le regardant avec cet air charmant dont il gagnoit tous les cœurs : j'avoue, Sire, lui dit-il, que je suis coupable de m'être engagé sans votre aveu : la crainte de ne le pas obtenir a fait mon crime; non que j'aie jamais pensé que vous dussiez regarder Négalisse comme un objet de haine après le traité avantageux qu'elle a fait avec vous. J'ose même vous le dire, Sire, qu'il nous auroit peut-être coûté plus de sang, sans l'amour qui s'est emparé de nos cœurs. Je n'appréhendois dans le vôtre que l'ambition d'une plus grande alliance, & c'est ce qui m'a porté à me livrer à mon ardeur, plutôt qu'à mon devoir. Mais, Sire, quel crime est plus pardonnable que le mien? Si vous connoissiez les charmes qui m'ont vaincu, vous me loueriez au lieu de me blâmer. Oui, continua-t-il avec transport, j'adore Négalisse, j'en suis aimé de même; mais ce n'est point Négalisse armée contre mon Roi dont j'ai reçu la foi, c'est une Princesse soumise à vos loix, fidelle à son devoir, prête à périr pour vous & pour l'Etat, dont vous voyez l'époux embrasser vos genoux, & vous demander grace.

Etelred, malgré tout son courroux, sen-

tit en ce moment qu'il étoit pere ; il soupira, & fut quelque temps à se déterminer; mais s'armant contre la tendresse dont il commençoit à se laisser toucher : eh bien ! lui dit il, si vous êtes tous deux si soumis à mes loix, prouvez-moi ce zele & cette obéissance en vous séparant pour jamais, & recevez une autre épouse de la main d'un pere qui vous aime ; c'est le seul moyen de mériter votre pardon, & de m'obliger à ne pas traiter Négalisse en irréconciliable ennemie.

Si ce n'est que par-là, répondit le Prince en se relevant, que nous pouvons attirer votre clémence, c'est avec respect, Sire, que je suis contraint de vous avouer que nous n'en ressentirons jamais les effets. Nous sommes prêts, Négalisse & moi, à perdre la vie pour vous; mais nous la sacrifierons plutôt mille fois que de rompre nos nœuds: ils sont sacrés, ils sont volontaires, ils seront éternels.

Le Prince prononça ces derniers mots avec une fermeté qui surprit Etelred, & ranima sa premiere fureur ; & il alloit le faire arrêter, lorsque la Reine entra dans le cabinet où ils étoient. Cette Princesse se doutant bien que la conversation seroit vive, voulut en être, pour en empêcher les suites : elle connut aisément sur leurs visages les mouvemens de leurs ames ; & voyant le Roi dans le dessein de s'assurer de la personne du Prince, elle l'en empêcha, en le priant de lui donner un mo-

ment d'audience, qu'ensuite il agiroit selon qu'il le jugeroit à propos; ajoutant qu'elle lui répondoit d'Edmond: & en même-temps ayant fait signe à ce Prince de sortir, elle resta seule avec Etelred, auquel elle représenta fortement le tort qu'il se feroit en usant de violence sur un fils dont la gloire étoit encore récente; que l'Etat étoit dans une situation trop fâcheuse, par les menaces du Roi de Danemarck, pour qu'il dût hazarder de le troubler encore par la détention du Prince, qui ne manqueroit pas d'exciter le murmure des peuples, & de les porter à quelqu'extrêmité; qu'elle le conjuroit même d'agir avec prudence à l'égard de Négalisse, & de ne rien entreprendre contre sa personne, la rebellion n'étant peut-être pas assez bien éteinte pour ne se pas rallumer dans les places qu'elle avoit cédées, & parmi ceux de son parti, s'il venoit à lui faire quelqu'outrage; & que c'étoit sa douceur & sa clémence qui devoient achever d'assurer la victoire de son fils.

Quoique ce Monarque n'eût pas encore repris pour Emme sa premiere tendresse, & qu'il vécût avec elle assez froidement, les obligations qui lui avoit, ne lui permettoient pas de négliger ses avis; & son raisonnement étoit trop sensé pour n'en pas concevoir la solidité: il en fut frappé, & son courroux s'étant ralenti pendant son discours, il lui promit de ne rien entreprendre contre Négalisse, & de ne point

faire arrêter le Prince ; mais il fut impossible à cette belle Reine de le faire consentir à leur mariage : quoiqu'elle s'y employât avec autant de force que d'adresse, elle se vit forcée de le quitter, sans avoir rien obtenu sur cet article. En rentrant dans son appartement, elle trouva Edmond qui l'y attendoit.

Elle lui rendit un compte exact de ce qu'elle avoit fait, en lui témoignant le chagrin qu'elle ressentoit de ceux où elle prévoyoit bien qu'il s'alloit exposer : car enfin, lui dit-elle, j'ai si peu de pouvoir sur Etelred, que vous ne devez pas vous flatter qu'il m'accorde de plus grandes graces ; & je suis très-persuadée que si mes demandes n'avoient pas été fondées sur des apparences aussi plausibles, il me les auroit toutes refusées. Ainsi, mon cher Edmond, je ne puis que vous plaindre & partager vos peines, en vous promettant de les adoucir par tout ce qui sera en mon pouvoir.

Le Prince lui rendit mille graces de toutes ses bontés, & sur-tout de ce qu'elle avoit fait en faveur de Négalisse, la priant d'avoir pour cette Princesse la même amitié dont elle lui donnoit de si tendres témoignages ; & en lui montrant le portrait qu'il avoit sur lui, il lui fit avouer qu'il étoit bien difficile de se garantir de tant d'attraits. Animé par les louanges qu'elle donnoit à sa beauté, il lui peignit celles de son ame d'une maniere à lui prouver qu'on ne parviendroit jamais à le détacher d'une personne si par-

faite, & que par sa constance il se rendroit aussi malheureux qu'Etelred l'avoit été par ses infidélités.

Dès le lendemain le Roi lui donna des Commissaires, devant lesquels il fut forcé de comparoître; & ayant été interrogé sur son mariage, il le soutint bon & valable, protestant qu'on ne le contraindroit jamais d'abandonner une épouse si chere. Cette fermeté n'ayant fait qu'aigrir le Roi, il obligea les Commissaires à juger. Par leur Sentence le mariage fut déclaré nul, avec défenses aux Parties de se fréquenter, sous peine de désobéissance: & cette Sentence fut envoyée à Négalisse de la part du Roi, lui ordonnant de s'y conformer sous peine de la vie.

Cette belle Princesse étoit informée de toute la procédure avec exactitude, le Prince Edmond lui donnant chaque jour de ses nouvelles par des couriers exprès. Elle s'attendoit à ce cruel jugement, & cependant ne laissoit pas que de le craindre; malgré les assurances qu'elle recevoit de la fermeté avec laquelle il soutenoit sa cause, elle étoit dans des allarmes continuelles. Le Jugement ne fut pas plutôt rendu, que le Prince, se doutant bien qu'il seroit signifié à Négalisse, fit partir à l'instant le Gentilhomme qu'Oüels lui avoit donné, chargé d'une lettre pour la Princesse, & d'une autre pour ce fidele ami, afin qu'ils les reçussent avant la Sentence.

Dans celle d'Oüels Edmond le prioit de

mettre toute son attention à empêcher que la Princesse ne pût lire les nouvelles qui lui viendroient de la Cour avant qu'elle eût vu ce qu'il lui mandoit, & de ne rien épargner pour la consoler. Cette précaution ne fut pas inutile, le courrier du Prince n'ayant devancé que de deux heures celui du Roi; Oüels, qui sentit toute la conséquence de la chose, fut aussi-tôt à l'appartement de Négalisse, où le Gentilhomme lui remit la lettre du Prince, qu'elle ouvrit avec précipitation, & y lut ces paroles :

LE FIDELE EDMOND

A SA CHERE NÉGALISSE.

SI chaque trait de malheur qui nous arrive ne portoit avec lui une preuve de ma constance & de mon amour, je ne me hâterois pas de vous les annoncer; mais, ma chere Princesse, comme je sais qu'il n'y a que ma fidélité qui puisse vous les faire supporter, je veux être le premier à vous les apprendre, afin que les nouvelles assurances de ma foi s'emparent si bien de votre ame qu'elles n'y laissent aucune place à la douleur que vous auriez ressentie en lisant le Jugement qui vient d'être rendu contre nous. On nous condamne à ne nous voir jamais, & l'on prétend nous y contraindre par les peines les plus cruelles. Cependant ce coup ne m'a point abattu, mon amour en a pris de nouvelles forces, ma foi en est encore devenue

plus inviolable ; & ce qui n'est fait que pour nous désunir, va nous lier plus que jamais. Je vous réitere ici les sermens que je vous ai faits de vous aimer jusqu'au tombeau, de vous préférer à toutes les Princesses de la terre, & de m'exposer plutôt à la mort que de subir en rien l'injuste Sentence qu'on vient de rendre. C'est de quoi je vous conjure d'être persuadée, si vous voulez que je vive. Recevez les ordres du Roi sans douleur & sans colere ; pardonnez-lui les premiers mouvemens de la sienne : il en reviendra, la bonté de son cœur me le fait croire ; mais quoiqu'il puisse arriver, je vous jure par ce qu'il y a de plus sacré, que je serai jusqu'au dernier moment de ma vie votre fidele époux,

LE PRINCE EDMOND.

Négalisse ne put faire cette lecture sans répandre des larmes : l'affront qu'elle recevoit par la Sentence lui fut des plus sensibles : mais quelque indignation dont elle se sentît atteinte, elle fut encore plus touchée des marques qu'elle recevoit de l'amour de son époux ; & faisant réflexion que véritablement sa gloire n'en pouvoit recevoir aucune tâche, tant que le Prince lui garderoit sa foi, elle s'arma de constance sur les formalités, pour ne songer qu'aux douces assurances de la fidelité de son époux. Quoique le procédé d'Etelred lui parût d'une violence extrême, elle voulut marquer au Prince Edmond la déférence qu'elle avoit pour ses volontés, en

ne faiſant paroître aucune aigreur à ceux qui viendroient lui annoncer celles de ce Monarque.

A peine avoit-elle pris cette réſolution, qu'on lui préſenta l'ordre & la Sentence qu'il lui envoyoit: elle reçut l'un & l'autre avec un courage digne de celui d'Edmond; & remettant ſa cauſe à la Juſtice du Ciel, elle ne parut occupée que de la crainte de ne voir le Prince de long-temps.

Quelques jours après elle mit au monde un fils, qu'elle fit nommer Edmond comme ſon pere: cette nouvelle donna tant de joie au Prince d'Angleterre; qu'il en oublia tous ſes malheurs.

Il en fit part à la Reine, à ſes principaux amis, qui, ſans trop s'inquiéter de ce que diroit le Roi, la publierent, & en firent des réjouiſſances authentiques. Etelred, qui par les effets de ſa légéreté naturelle commençoit à ſe repentir d'avoir traité le Prince ſi rigoureuſement, fit ſemblant d'ignorer la cauſe de tant de joie, & ne s'oppoſa point à la ſatisfaction du peuple de Londres, qui, de ſon propre mouvement, en fit des fêtes pendant trois jours. Edmond, qui ne pouvoit vivre ſans voir Négaliſſe, ne fut pas plutôt qu'elle étoit rétablie, qu'il la fit approcher juſqu'à ſix milles de Londres, où il alloit la voir tous les jours. Ces fréquentes entrevues donnerent la naiſſance à un ſecond Prince, qui fut nommé Edouard: ce fut en ce temps-là que la lettre de la malheureuſe Etelgive ralluma dans le cœur

d'Etelred tout l'amour qu'il avoit eu pour elle, & que la Reine Emme profitant de ce retour de tendreſſe pour la mere, la fit retomber ſur le fils. Elle lui parla avec tant de ſageſſe, & lui fit connoître que le Prince avoit un caractere trop vertueux pour abandonner une Princeſſe qu'il aimoit avec tant d'ardeur, qu'elle lui fit reprendre des ſentimens de pere; & l'attendriſſant encore par la naiſſance de ſes deux petits-fils, pour leſquels il ſentoit déjà remuer ſes entrailles, elle parvint à lui faire ſouhaiter de voir la mere & les enfans.

La pitié qu'il avoit du deſtin d'Etelgive, l'amour qu'il reprit pour elle, toute morte qu'elle étoit, & la honte qu'il eut de ſa conduite paſſée, ayant rappellé dans ſon ame ſes premieres vertus, il remercia la Reine; & voulant lui marquer combien il étoit touché de tout ce qu'il avoit dit, il ordonna dans le moment qu'on fit venir le Prince.

Edmond, qui depuis ſa converſation avec ce Monarque n'avoit pu parvenir à lui faire ſouffrir ſa préſence, & qui au milieu de la Cour vivoit comme un exilé, fut aſſez ſurpris de ce commandement; il ne ſavoit à quoi l'attribuer, & eut même quelque répugnance à obéir: mais ſévere obſervateur de ſon devoir, il vainquit ce qui ſembloit s'y oppoſer, & ſe rendit dans le cabinet du Roi, l'eſprit dans une aſſiette peu tranquille. La préſence de la Reine bannit une partie de ſes craintes, & le Roi ne

le vit pas plutôt entrer, que lui tendant les bras : mon fils, lui dit-il, recevez dans cet embrassement le pardon de votre faute, & la récompense de vos vertus. Le Prince, qui dès les premieres paroles d'Etelred s'étoit jetté à ses pieds, reçut ces caresses si peu attendues avec un transport de joie qui fit aisément connoître au Roi combien sa tendresse lui étoit précieuse.

Edmond, continua-t-il, la Reine, à laquelle nous avons vous & moi les plus fortes obligations, les augmente encore en me permettant d'avouer que j'ai trop aimé votre mere pour que vous ne me soyez pas extrêmement cher ; je lui ai fait des injustices que je veux réparer en vous : c'étoit dens cette intention que je me suis opposé aux nœuds que vous avez formés. Je fondois sur vous de grandes espérances ; votre mariage les a détruites : cependant je reconnois à présent qu'il est indigne d'un grand Prince d'abandonner une femme qu'on a trouvée digne de recevoir sa foi, dont on est véritablement aimé, & qui par une heureuse fécondité semble serrer des nœuds si doux.

Cette raison, mon fils, dissipe tout mon courroux, & vous rend votre pere ; reprenez près de moi une place que vous êtes si digne d'occuper, & que désormais l'union parfaite de la famille royale serve autant à détruire les progrès de nos ennemis, que la force de nos armes.

Ah ! Sire, s'écria le Prince en embrassant ses genoux, par quelles actions pourrai-je effacer mon crime, & mériter ce tendre retour de vos bontés ? Qu'elles me rendent heureux ! & que mon sang & ma vie me paroissent peu de chose à vous offrir pour le prix des graces que vous me faites !

Cette conversation étoit si touchante & si singuliere, que la Reine ne put retenir ses larmes ; & malgré la dignité royale, Etelred fit de vains efforts pour cacher les siennes. Enfin, lorsque ces premiers mouvemens de tendresse & de joie furent un peu calmés, le Roi permit au Prince de marquer sa reconnoissance à la Reine, & ces augustes personnes se témoignerent en ce moment tout ce que peuvent inspirer la nature, l'estime & l'amitié. Le Roi d'Angleterre, qui jugeoit bien de l'impatience que le Prince devoit avoir d'aller apprendre cette nouvelle à Négalisse, abrégea cet entretien pour lui donner cette satisfaction. Mon cher Edmond, lui dit-il, tout ce que vous avez fait m'a trop instruit de votre amour pour me laisser lieu de douter du plaisir que vous aurez à partager votre contentement avec la Princesse : je ne vous contrains point, portez-lui vous-même un ordre bien différent du premier ; c'est de vous aimer toujours l'un & l'autre d'un amour aussi tendre que mon retour est sincere.

Si je pouvois avec bienséance me rétracter authentiquement de ce que j'ai fait con-

tre votre mariage, je le ferois dès-à-présent, mais le temps n'est pas favorable au dessein que j'en ai ; l'Angleterre est trop menacée de troubles, pour nous occuper d'autres soins que de ceux de nous garantir des efforts de nos ennemis : ils vous donneront occasion de cueillir de nouveaux lauriers, à l'abri desquels je pourrai sans honte ratifier votre hymenée, & le faire approuver de tout le Royaume ; recevez-en la parole royale que je vous en donne, & goûtez en attendant, sans crainte & sans inquiétude, les douceurs d'une union à laquelle je ne mettrai plus d'obstacles.

Le Prince Edmond se jetta encore une fois aux pieds du Roi, son pere, pour lui rendre graces ; & comme c'étoit avoir beaucoup gagné que de l'avoir amené jusqu'à ce point, il ne crut pas devoir en exiger davantage : &, lorsqu'il put s'en séparer sans affectation, il partit & se rendit auprès de Négalisse, avec un empressement digne de son amour.

Cette Princesse, qui le vit arriver avec un air de contentement qu'il n'avoit eu depuis long temps, lui en témoigna sa joie ; mais elle augmenta bien autrement lorsqu'il lui en eût appris le motif.

Quelques charmes qu'on puisse trouver dans le mystere, la véritable sagesse s'en alarme toujours ; rien ne paroît plus rude à l'ame pure que d'être forcée à cacher comme un crime ses actions les plus innocentes ; & les plaisirs qu'elle est en droit

de goûter par l'autorité d'un lien légitime, font remplis pour elle de peine & d'inquiétude, ne pouvant s'empêcher de les regarder comme autant de larcins qu'elle a faits à la vertu.

Telle étoit la situation de Négalisse; mais le consentement du Roi d'Angleterre lui donnant une entiere liberté de suivre & de faire éclater l'amour qu'elle avoit pour son époux, elle en fut si pénétrée de joie, qu'elle pensa produire ce que la douleur & la contrainte n'avoient pu faire. Elle trouva dans l'aveu de ce Monarque des avantages si considérables, qu'elle ne pouvoit les envisager qu'avec transport : sa gloire rétablie, la sûreté des nœuds qu'elle avoit formés, & l'état de ses enfans, étoient des choses trop nécessaires à son repos pour y être insensible. Elle fut quelques instans à douter de la vérité des paroles du Prince, n'osant se flatter d'un bonheur si peu attendu; mais il lui circonstancia si bien de quelle maniere tout s'étoit passé, qu'elle en fut enfin persuadée.

Ce fut alors qu'elle signala l'excès de son contentement par toutes ses actions; les larmes couloient de ses yeux, en même-temps que sa bouche rendoit graces au Ciel : tantôt elle embrassoit ce cher époux, en lui tenant des discours obligeans, & tantot un silence encore plus éloquent que ses paroles exprimoit les mouvemens de son cœur; & ce ne fut qu'avec une peine extrême que le Prince d'Angleterre parvint à la cal-

mer. Il passa trois jours auprès d'elle dans une satisfaction inconcevable, pendant lesquels Négalisse écrivit au Roi & à la Reine : la lettre pour Etelred étoit remplie de respect, d'amour & de majesté, & celle de la Reine l'étoit de reconnoissance & de mille protestations de zele & de tendresse.

Ces lettres acheverent de gagner le cœur de ce Monarque ; il n'y a point de doute qu'il n'eût passé par-dessus toutes sortes de considérations pour rendre Edmond entiérement heureux, sans les tristes nouvelles qu'il reçut que le Roi de Danemarck avoit forcé les retranchemens qu'il avoit fait faire au nord du Royaume pour empêcher qu'il n'y pénétrât; que les troupes qu'il y avoit placées avoient été battues, & que les Danois, ayant Canut à leur tête, avoient fait descente, au nombre de soixante mille hommes. Etelred rappella promptement le Prince, qui laissa Négalisse dans les plus vives allarmes : mais comme elle avoit un courage au-dessus de son sexe, & qu'elle voyoit la nécessité qu'il y avoit qu'Edmond se rangeât auprès du Roi, elle ne fit voir aucune marque de foiblesse, & quoique leurs adieux fussent touchants, comme la gloire & le bien de l'Etat étoient seuls cause de leur séparation, ils s'y conformerent sans murmurer.

Le Roi d'Angleterre, à la tête de son armée, courut au secours de ses provinces ; mais, contre le sentiment du Prince

ſon fils, qui vouloit qu'il ſe contentât de harceler les ennemis & de les battre en détail, ſans en venir à une action déciſive, il donna bataille. Les deux armées en vinrent aux mains, où, malgré la valeur du pere & du fils, les Danois remporterent la victoire, & tout ce qu'Etelred put faire après ce malheur, fut de mettre de bonnes garniſons dans ſes meilleures places, & de revenir à Londres.

Ce Prince infortuné, accablé par cette derniere défaite, pourſuivi par l'image d'Etelgive, dont la vie & la mort étoient toujours préſentes à ſa mémoire, preſſé de remords & de douleurs, tomba malade à ſon retour d'une fievre ardente qui l'emporta en moins de huit jours, & mourut dans ſa Capitale ſur la fin de l'année 1016, ſan avoir mis aucun ordre à ſa ſucceſſion. Il avoit eu deux fils de la Reine Emme, Alfred & Edouard; mais leur grande jeuneſſe, & la confuſion où l'Etat ſe trouvoit, ne permettant pas à la Reine de faire valoir leurs droits à la couronne, joint à cela l'eſtime qu'elle avoit pour Edmond, dont elle connoiſſoit les vertus, la firent conſentir ſans peine au deſir que le peuple témoignoit pour le faire monter au Trône: ainſi il fut proclamé & couronné Roi d'Angleterre dans l'Abbaye de Weſtminſter, aux acclamations des Grands & du peuple.

Après cette cérémonie, le premier ſoin de ce jeune Monarque fut de rétablir l'ar-

mée, & d'appeller auprès de lui la belle Négaliſſe & ſes deux fils. L'arrivée de cette Princeſſe fit oublier pour quelque temps la calamité publique ; elle fit le charme de la Cour, & l'admiration de tout le monde. La Reine Emme & elle ſe lierent d'une amitié tendre & ſolide; & le Roi Edmond, qui connoiſſoit mieux que qui que ce ſoit le mérite de Négaliſſe, l'étendue de ſon eſprit & ſa prudence dans les affaires les plus importantes, qu'elle ſavoit démêler comme les plus habiles politiques, prenoit ſes avis ſur tout ce qui regardoit le dehors & le dedans de l'Etat, & n'eut jamais ſujet de ſe repentir de cette confiance.

Cependant les Danois, profitant de leur victoire, avançoient du côté de Londres. Cette Capitale du Royaume fournit au nouveau Roi des ſommes conſidérables pour le mettre en état de leur réſiſter ; & en effet, avec les débris de l'armée d'Etelred il parvint à éloigner ſes ennemis pendant une année entiere, en les harcelant & leur coupant les vivres, de façon qu'il les auroit ſans doute chaſſés entiérement à force de les fatiguer, s'il n'avoit pas été écrit dans le livre ſacré des Deſtinées que les enfans d'Etelgive ne jouiroient pas long-temps de leur gloire qu'elle n'avoit joui de la ſienne.

Dans le cours des travaux militaires d'Edmond contre Canut, la Reine Emme fit remarquer une triſteſſe ſi profonde, que ce jeune Monarque s'en apperçut. Il crut d'abord que la mort du feu Roi en étoit la

cauſe; & , comme il n'ignoroit pas qu'elle n'avoit jamais eu d'amour pour lui, & que le devoir & ſa vertu avoient ſeuls contribué à la conduite qu'elle avoit tenue , il s'étonna que les déférences qu'il avoit pour elle, les reſpects qu'il lui faiſoit rendre , & l'union qui regnoit entr'elle & Négaliſſe , ne miſſent point de treve à ſa douleur : mais n'oſant encore lui en rien témoigner, il en entretenoit ſouvent la Reine ſon épouſe. Cette Princeſſe en étoit auſſi ſurpriſe que lui, n'en pouvant pénétrer le ſujet : cependant elle inſtruiſit le Roi qu'elle avoit pluſieurs fois vu couler ſes larmes ; & que, malgré la contrainte qu'elle ſe faiſoit en ſa préſence, elle lui avoit entendu pouſſer des ſoupirs qui marquoient une vive douleur ; qu'elle avoit voulu la preſſer de lui découvrir ce qui cauſoit cet excès de mélancolie, ſans qu'elle eût jamais répondu à ſes ſollicitations, que par des careſſes & des raiſons qui ne lui avoient point paru vraiſemblables. Ce diſcours de Négaliſſe fortifia Edmond dans le deſſein de ſavoir abſolument de quoi la Reine pouvoit ſe plaindre ; les obligations qu'il lui avoit, la lui faiſoient toujours regarder comme ſa mere , & il enviſageoit comme une tache à ſa gloire qu'elle eût quelque ſujet de mécontentement dans un lieu où il étoit le maître. Prévenu de cette idée, & voulant s'éclaircir à quelque prix que ce fût , il ſe rendit à ſon appartement ; il y entroit ſi ſouvent dans une même journée, & l'on étoit ſi

bien instruit de l'intelligence qui regnoît dans toute la Famille Royale, que les cérémonies ne s'y pratiquoient que rarement, & que l'on négligeoit la plupart du temps de l'annoncer : ainsi il pénétra jusqu'au cabinet de la Reine, sans que personne l'en avertît. Elle étoit seule, assise dans son fauteuil, le coude appuyé sur une table, la tête penchée sur une main, dans laquelle étoit un mouchoir ; & tenant dans l'autre un portrait en miniature, qu'elle regardoit avec une si grande attention, qu'elle n'entendit rien du bruit que fit le Roi en entrant.

Ce Prince la contempla un moment sans rien dire ; mais ayant avancé la tête pour voir le portrait, il fut si surpris d'y voir celui de Canut, Roi de Danemarck, son mortel ennemi, qu'il fit un cri perçant qui tira Emme de sa rêverie de la maniere du monde la plus cruelle. La présence d'Edmond la troubla de telle sorte qu'elle laissa tomber le portrait, & qu'un torrent de larmes lui baigna tout le visage. Le Roi fut touché de l'état où elle étoit ; mais voulant continuer de s'instruire de ce qu'il n'avoit déjà que trop bien pénétré, il ramassa la boîte, & s'asseyant près d'elle : je vous demande pardon, Madame, lui dit-il, d'être la cause d'une douleur si violente ; j'ai été frappé, je l'avoue, de la vue de cette peinture ; elle rassemble dans mon imagination tant de fâcheux objets, que tout le respect que j'ai pour vous n'a pu me forcer au silence : j'y vois les traits d'un Prince qui

à fait deux fois la désolation de ma Famille & de l'Etat; qui a détrôné mon pere, qui l'a vaincu, & qui cherche à m'arracher l'Empire avec la vie. Pour comble de malheur, j'y vois un Prince qui, malgré tous les maux qu'il nous a faits & qu'il veut nous faire, a trouvé le chemin de votre cœur, pour qui vous brûlez en ſecret, & pour les jours duquel vous faites des vœux ardens, au moment que je cherche à le ſacrifier à l'Etat, à ma gloire & aux mânes de mon pere.

Voyez, Madame, dans quelle affreuſe ſituation vous réduiſez le malheureux Edmond! Vous m'avez ſervi de mere, je vous honore & je vous aime autant que ſi j'étois votre fils: cependant, ſi je veux ſuivre inviolablement les loix qu'un nom ſi doux exige de moi, il faut que je renonce au Trône, à l'honneur & à la vie, en rendant les armes à mon ennemi; & ſi j'écoute, comme j'y ſuis obligé, la gloire de mon rang, celle de ma naiſſance, & ce que me demande la conſervation de l'Etat & la mienne propre, en pourſuivant Canut, en attaquant ſa vie, j'attaque la vôtre; en perçant ſon cœur, je vous donne le coup mortel: chaque victoire que je pourrai remporter ſur lui feront autant de crimes commis contre vos jours. Si je lui cede, je ſuis indigne de vivre & de regner; & ſi je lui diſpute la vie & la couronne, je deviens envers vous ingrat & parricide.

Ah! Madame, continua-t-il en lui prenant les mains, faites-moi ſortir d'une alter-

native si terrible : je ne demande pas que vous cessiez d'aimer, je connois par moi-même qu'il est des feux qui ne peuvent s'éteindre ; mais par pitié éclairez mon esprit offusqué par de si cruels objets; donnez-moi les moyens d'accorder votre amour & ma gloire, & soyez ma mere pour un moment encore.

Le Roi prononça ces paroles avec une action si soumise, que la Reine, qui avoit eu le temps de se remettre pendant son discours, en fut émue jusqu'au fond du cœur; & voyant qu'il n'étoit pas question de déguiser une flamme que son imprudence venoit de manifester, elle prit sur le champ son parti ; & rappellant sa vertu, après avoir essuyé les larmes qui couloient le long de son visage : oui, Seigneur, lui répondit-elle, vous êtes mon fils, & je serai toujours votre mere; des sentimens qui me sont étrangers ne l'emporteront jamais sur ce que je vous dois, & sur ce que je me dois à moi-même. Ne croyez pas que je veuille me parer ici d'une fausse sagesse, je suis coupable, & tout à la fois innocente : coupable, de n'avoir pu me garantir d'un funeste amour ; innocente, parce qu'il est ignoré de toute la terre; que celui qui l'a fait naître ne le saura jamais,& que tout ardent qu'il est, il ne m'a point portée à faire les vœux que vous me reprochez : ma foiblesse a triomphé de ma vertu en me faisant aimer Canut; mais ma vertu a su triompher à son tour de tout ce qui pouvoit attaquer

vos intérêts & votre gloire. J'aime Canut comme Roi de Danemarck, & je le déteste comme usurpateur de l'Angleterre; & bien loin de souhaiter qu'il remporte la victoire, je ne désire que de le voir sortir de vos Etats. Le bruit de sa renommée, les lauriers dont il est couvert, ont peut-être contribué au fatal penchant que j'ai pour lui. Suivez, Seigneur, tout ce que vous inspire contre lui l'honneur & l'orgueil de votre rang; poursuivez-le & chassez-le de votre Royaume; au lieu d'être ingrat & parricide, peut-être assurerez-vous ma vie & mon repos, & qu'en diminuant sa gloire, en le bannissant de l'Angleterre, vous le bannirez aussi pour jamais de mon cœur.

Quoique cette belle Reine pensât véritablement ce qu'elle disoit, & qu'Edmond lui connût assez de grandeur d'ame pour ne rien faire qui fût indigne d'elle, la tristesse qui étoit répandue sur toute sa personne, & l'amour qui perçoit à travers sa mélancolie, lui fit facilement juger que de tels sentimens coûtoient cher à son cœur: il la plaignit; mais il se trouvoit encore plus malheureux d'être dans l'obligation de traiter comme le plus cruel de ses ennemis un homme que cette Princesse aimoit si tendrement, & qu'il auroit aimé lui-même s'il eût été un autre que Canut.

Cette réflexion l'affligeoit sensiblement; & la situation où le mettoit cet amour si extraordinaire, le lui fit regarder comme le plus grand de tous les malheurs. Cepen-

dant, pour ne pas augmenter la douleur de la Reine, il feignit d'être content des résolutions que lui faisoit prendre sa vertu ; & il sut si bien ménager sa confiance, qu'elle lui avoua que cette passion s'étoit emparée de son cœur dès le vivant même d'Etelred : & que le portrait du Roi Canut, qui venoit de le trahir en ce moment, étant tombé entre ses mains avec plusieurs bijoux qu'elle avoit achetés, les traits de ce Prince l'avoient si frappée, qu'elle n'en avoit pu détourner ses yeux ni sa pensée ; & que, pour achever de la perdre, elle avoit eu la curiosité de s'informer si les qualités de ce Monarque répondoient à la beauté de sa physionomie; qu'on lui avoit dit tant de bien, que l'amour s'étoit insensiblement glissé dans son ame; & que le plaisir qu'elle avoit eu à en entendre parler lui ayant ouvert les yeux sur ses propres sentimens, elle avoit reconnu avec un véritable désespoir que l'amour la faisoit agir ; mais qu'ayant rappellé son devoir & sa vertu, ils avoient étouffé pour un temps cette funeste tendresse, qui, n'étant nourrie d'aucun espoir, avoit semblé s'éteindre jusqu'au temps de la mort du Roi son époux : que la liberté que cette perte lui avoit rendue, avoit rallumé ses feux, & que la honte de se retrouver plus tendre que jamais pour leur ennemi commun, joint au combat continuel qu'elle rendoit contr'elle-même pour vaincre ce fatal penchant, avoit causé la mélancolie dont il s'étoit alarmé : mais qu'en-

fin

elle lui répondoit de triompher entiérement de sa foiblesse, & de perdre plutôt la vie que de rien entreprendre contre ce qu'elle devoit à l'Etat & à sa gloire.

Ce récit confirma Edmond dans ses tristes pensées; il savoit par expérience qu'une passion contrainte n'en devient que plus violente; les suites de celle de la Reine le faisoient trembler: & quoiqu'il crût Emme incapable de trahison, il ne pouvoit s'empêcher de craindre que cela ne contribuât quelque jour à la perte du Royaume. Il ne fit rien connoître à cette Princesse des soupçons qui commençoient à le troubler; & l'ayant consolée le mieux qu'il lui fut possible, & assurée d'un secret inviolable, il fut chercher auprès de Négalisse sa propre consolation, & les moyens de prévenir les malheurs dont il croyoit que cet amour le menaçoit.

La jeune Reine fut extrêmement surprise au détail que lui fit Edmond de ce qu'il venoit d'apprendre; mais comme les femmes, de quelque grand génie qu'elles soient, ne portent pas leurs vues si loin que les hommes en matiere d'Etat, elle ne crut pas que le Roi se dût si fort alarmer d'une chose qui, selon son idée, pouvoit lui devenir favorable.

Elle fit donc entendre à ce Prince que si on pouvoit adroitement insinuer au Roi de Danemarck les mêmes sentimens pour Emme qu'elle avoit pour lui, cet hymen feroit peut-être faire la paix; que ce Mo-

narque étoit jeune, & par conséquent susceptible de passion ; qu'à vingt-quatre ans, & passant avec vérité pour une des belles Princesses de l'Europe, il étoit de toute apparence que Canut ne seroit pas insensible à tant de charmes ; mais qu'il falloit employer pour une chose de cette importance des personnes d'une fidélité à toute épreuve, & d'une adresse à ne faire jamais découvrir que cela fût préparé à dessein, lui conseillant même de paroître redoubler ses soins pour chasser Canut, dans le temps que l'on chercheroit à lui inspirer de l'amour pour la Reine, afin qu'il fût assuré que ce seroit un effet du hazard, & non un trait de sa politique.

Ce conseil parut si sensé au Roi d'Angleterre, qu'il ne balança point à le suivre : ainsi ils conclurent qu'il travailleroit dès ce jour même à ce grand projet, & que la Reine Emme n'en sauroit jamais rien, afin de ne lui pas donner un faux espoir, & ne la point entretenir dans celui qu'elle pouvoit avoir. Tout l'embarras de ce Prince étoit de savoir sur qui il jetteroit les yeux pour cette commission, & de quelle maniere on pourroit s'y prendre auprès de Canut. Enfin il fut résolu que l'on se confieroit au Prince Oüels, dont le zele étoit irréprochable, & que l'on se serviroit de ses lumieres, d'autant plus que le Roi savoit qu'il avoit des amis jusqu'auprès de Canut, & qu'il lui seroit plus facile qu'à un autre de faire réussir ce dessein.

Cela fut exécuté de point en point. Le Roi instruisit Oüels de ce qu'il avoit projetté. Cet illustre Favori, qui aimoit Edmond au-dessus de toute chose, fut extrêmement flatté de sa confiance, & lui promit de faire ce qu'il souhaitoit, d'autant plus aisément qu'il étoit lié d'une étroite amitié avec Raoul d'Astringk, Seigneur de la Cour de Canut, que ce Monarque favorisoit particuliérement. Oüels & lui avoient un commerce de lettres régulier, malgré l'animosité des deux partis: mais toujours prudens & fideles à leurs Maîtres, leurs écrits n'étoient que jeux d'esprit, & rouloient la plupart sur des sujets de galanterie.

Le Roi d'Angleterre avoit souvent pris plaisir à la lecture de ces lettres, qu'Oüels lui faisoit voir réguliérement. Le Danois entretenoit presque toujours son ami des maux & des plaisirs que l'amour faisoit ressentir, & lui reprochoit sans cesse de ne connoître ni les uns ni les autres; puisqu'il ne disoit jamais rien de ses aventures, que cela lui faisoit présumer qu'il étoit insensible, ou bien discret.

Oüels dit à Edmond qu'il vouloit prendre cette occasion de faire une fausse confidence à son ami, en lui envoyant le portrait de la Reine Emme, comme si c'étoit celui de sa maîtresse; qu'il ne doutoit point qu'il ne le fît voir au Roi de Danemarck, avec lequel il étoit très-familier, & qu'indubitablement il l'instruiroit de l'effet qu'il auroit produit; & selon que la chose auroit

réussi, il lui manderoit qu'il l'avoit trompé, pour ne lui pas dire son véritable secret, puisque c'étoit le portrait de la Reine qu'il lui avoit envoyé, & qu'il n'étoit pas assez téméraire pour adresser ses vœux si haut.

Cette imagination plut extrêmement à Edmond; il en remerciat Oüels, & le pria de ne point perdre de temps : pour que rien ne manquât à cette entreprise, il lui donna un portrait en miniature de la Reine Emme, d'une ressemblance parfaite, qu'il avoit fait faire autrefois par une main des plus habiles. Oüels, muni du principal objet, fut à l'instant effectuer son projet de la même maniere qu'il l'avoit expliquée au Roi.

Tandis que ces choses se tramoient, la Reine, qui, par l'aveu qu'elle avoit fait à ce Monarque, se trouvoit extrêmement soulagée, voyant bien qu'elle tireroit sa consolation de ce qui faisoit auparavant sa crainte, rendoit compte à Négalisse de tous les secrets de son cœur, ne voulant pas lui faire un mystere de ce qu'elle avoit découvert au Roi. Cette marque d'amitié persuada cette Princesse de l'innocence de ses intentions ; & comme elle la vit entiérement résolue à se vaincre, elle l'y encouragea, en mêlant avec prudence aux motifs qui devoient l'y porter, les plus tendres preuves de la part qu'elle prenoit à ce qui troubloit son repos. Le Roi d'Angleterre de son côté agissant toujours de la même maniere avec elle, & faisant tous ses efforts pour la distraire de sa mélancolie, elle passa quelque-temps

dans l'espérance de perdre les sentimens avantageux qu'elle avoit pour Canut.

Cependant le favori de ce Prince n'eût pas plutôt reçu la lettre d'Oüels, qu'il courut lui en faire part. Comme il ne venoit rien de Londres à son armée qu'il n'en fût d'abord informé par le bon ordre qu'il y avoit mis, il savoit déjà l'arrivée de ce paquet ; & ce Seigneur, qui avoit pour lui la même déférence qu'Oüels pour Edmond, les ouvroit ordinairement en sa présence, chacun de son côté ne voulant donner aucun sujet de soupçon à son Souverain.

Ce fut donc devant lui qu'il ouvrit la lettre d'Oüels, où il trouva le portrait & ces paroles :

LE PRINCE OUELS

AU COMTE D'ASTINGK.

COmme il n'y a rien de plus offensant pour un homme que d'être jugé insensible, je me suis senti si piqué de ce que vous m'en croyez capable, que j'ai passé sur toutes sortes de considérations pour vous prouver le contraire. Voyez, s'il est possible, d'être indifférent à l'aspect de tant de beautés ; mais quoique cette peinture soit très-ressemblante, l'objet qu'elle représente a mille autres attraits dont on ne peut exprimer la perfection. Sachez-moi gré de ma confiance, & me faites la grace d'y répondre en me renvoyant ce portrait, que je n'aurois jamais exposé à vos regards, si je ne

vous savois prévenu pour d'autres apas, dans la crainte de me faire un rival du plus cher de mes amis.

OUELS.

Le Roi de Danemarck prêtoit l'oreille à la lecture de cette lettre, tandis que ses yeux étoient occupés à regarder le portrait; il l'examinoit avec une si grande attention, & laissoit voir sur son visage un trouble si considérable, que le Comte d'Astingk craignit dès ce moment que le Prince Oüels ne se fût attiré un rival bien plus dangereux que lui; & pour faire ensorte de détourner ce qu'il croyoit être un grand malheur pour son ami, connoissant le caractere de Canut, qui étoit violent & capable de tout entreprendre pour se satisfaire: Sire, lui dit-il, le Prince Oüels est le Seigneur de la Cour d'Angleterre le plus spirituel; & je suis assuré que, pour m'en faire accroire, il m'a envoyé le portrait de quelque Dame de sa famille, morte peut-être depuis long-temps.

Canut sourit de cette idée, & le regardant fixement: Comte, lui répondit il, je veux être instruit de la vérité; mon cœur commence à prendre un vif intérêt à cette personne. Sachez son nom, sa qualité; enfin rendez ma curiosité satisfaite sur tout ce qui la touche, & mandez à votre ami que vous ne lui rendrez point le portrait qu'il ne vous ait informé de ce que je vous demande.

Astingk se trouva alors très-embarrassé;

il craignoit que le Prince Oüels ne s'offensât sérieusement de ce qu'il mettoit le retour de sa peinture à un prix qui devoit coûter si cher à sa discrétion : il fit entendre au Roi de Danemarck les raisons de son inquiétude, en le conjurant de ne pas rendre un jeu de galanterie une affaire d'importance ; mais Canut, qui, à de très-belles qualités, joignoit de grands défauts, & qui imaginoit que le titre de Roi lui rendoit tout permis, lui répondit avec fierté, que, pour se mettre à l'abri de tout soupçon auprès de son ami, il n'avoit qu'à lui mander que c'étoit lui-même qui gardoit le portrait.

Le Comte ne balança plus; & très-content d'avoir une permission qui le mettoit à couvert sur tout ce qui pouvoit arriver, il fit réponse sur le champ au Prince Oüels. Sa lettre étoit en ces termes :

RAOUL D'ASTINGK,

AU PRINCE OUELS.

JE voudrois bien présentement, Seigneur, que vous fussiez véritablement insensible, afin que la perte de votre portrait vous la fût aussi ; je dis sa perte, car il est en des mains qui, je crois, n'ont pas intention de le rendre. L'autorité suprême s'en est emparée & marque un empressement à connoître l'original, qui me fait augurer que vous n'aimerez pas seul. Sa Majesté m'ordonne de vous questionner : instruisez-moi, si vous pouvez ; cela devient de

conséquence pour moi, & je suis obligé de manquer aux loix de l'amitié, pour suivre celles d'un devoir qui m'est sacré.

RAOUL D'ASTINGK.

Cette lettre fit un plaisir extrême au Roi d'Angleterre, auquel Oüels la porta d'abord. Voyant son dessein qui commençoit à si bien réussir, ce Monarque lui fit écrire aussi-tôt en sa présence la lettre que voici.

LE PRINCE OUELS

AU COMTE D'ASTINGK.

CEci devient sérieux, mon cher Comte; & quoique je me trouve fort heureux de vous avoir trompé, la chose ne laisse pas de m'embarrasser. Si le portrait que votre Monarque me retient étoit véritablement l'objet de mes feux, je ne serois peut-être pas si facile à le nommer; mais je n'ai pour celui qu'il représente que le profond respect & l'attachement qu'un Sujet doit à sa Souveraine, puisque c'est l'admirable Emme de Normandie, Reine douairiere d'Angleterre, dont les attraits y sont dépeints. Cependant, comme on ne doit jamais faire servir à ses divertissemens des personnes de ce rang, faisons treve aux nôtres, je vous prie, & que cette aventure demeure ensevelie.

LE PRINCE OUELS.

Le Roi d'Angleterre ne douta point que

cette lettre n'achevât d'enflammer Canut; & il formoit déjà les plus doux projets, lorsqu'il se vit attaqué d'une violente maladie, causée par les peines & les fatigues de la guerre & du Gouvernement, qui le mit au tombeau à la fleur de son âge. Le dixieme jour de son mal, qui fut le quatrieme avant sa mort, il manda le Comte de Kent, son premier Ministre; & en présence de la Reine Emme, de Négalisse, & de tout son Conseil, il lui donna les instructions nécessaires pour résister aux Danois, sans rien hazarder, & pour les chasser du Royaume. Ensuite ayant fait retirer tout le monde, à la réserve des Reines Emme & Négalisse, qui fondoient en larmes : je meurs, dit-il, Madame, en s'adressant à la Reine Emme, & dans un temps où ma vie étoit plus utile que jamais aux personnes qui me sont cheres. Le Ciel ne veut pas que j'exécute mes desseins ; ainsi il ne me reste plus que l'espoir que vous protégerez toujours, & contre Canut même, le précieux dépôt que je mets entre vos mains. C'est cette malheureuse Princesse, continua-t-il en prenant les mains de Négalisse, & ce sont mes enfans. Malgré les ordres que je viens de donner, je ne prévois que trop le destin de l'Angleterre. Vos charmes adouciront notre ennemi ; mais l'amour qui l'obligera peut-être à respecter mes freres, parce qu'ils sont vos fils, n'aura pas les mêmes égards pour les miens. Ne les abandonnez pas, Madame, & daignez récompenser dans les enfans

l'inviolable attachement que vous avez trouvé dans le pere. Et vous, ma chere Princesse, dit-il à Négalisse en lui baisant les mains, conservez-vous pour eux : votre amour ne me laisse pas lieu de douter de l'excès de votre douleur; & de quelque fermeté dont je veuille m'armer moi-même, je me sépare de vous avec un regret qui me fait juger du vôtre.

Cependant, ma chere Négalisse, il faut triompher de toutes ces foiblesses, & ranimer notre courage l'un & l'autre ; moi, pour vous quitter, & vous, pour ne songer qu'à garantir vos fils de la fureur de nos ennemis. Le Ciel vous le commande ; je vous en prie, ajouta-t-il, en la pressant entre ses bras, par l'ardeur du parfait amour qui nous unissoit.

La désolée Négalisse fit de vains efforts pour répondre à ce Prince mourant; ses sanglots lui couperent la voix, un torrent de larmes offusquerent ses yeux, & inondoient à la fois son visage & celui de son époux, qu'elle tenoit embrassé si étroitement, qu'on eût dit qu'elle croyoit par-là retenir son ame, ou l'obliger à recevoir la sienne. La Reine Emme n'étoit pas dans un état moins douloureux ; & ce qu'il y eut d'extraordinaire, fut que celui qui devoit avoir besoin d'être exhorté à la mort, exhortoit & consoloit les autres. Il passa les quatre derniers jours de sa vie dans cette occupation, témoignant dans toutes ses actions & ses paroles, une constance héroï-

que, & rendit enfin ses derniers soupirs entre les bras de sa chere Négalisse.

C'est ainsi que l'Angleterre perdit le plus aimable Prince qu'elle eût jamais eu ; il possédoit toutes les beautés de sa mere & les vertus de son pere, sans en avoir les défauts; la nature avoit rassemblé en lui autant de belles qualités qu'il en auroit fallu pour faire admirer plusieurs grands hommes : il étoit adoré des peuples, tendrement aimé des Courtisans, respecté & craint des uns & des autres.

S'il est vrai que la part que nous voyons prendre à nos afflictions a le pouvoir de les adoucir, celle de ces tristes Princesses dût recevoir une grande consolation par la douleur publique. Ce fut un deuil général dans tout le Royaume ; mais un deuil du fond du cœur, que l'amour fait plutôt porter que le devoir, & dont le morne silence fait mieux le panégyrique des Rois, que les paroles les plus éloquentes.

Il n'y eut personne qui ne s'imaginât avoir perdu dans cet aimable Prince son pere, son fils, ou son époux ; & la situation présente de l Etat augmentant encore la désolation, on ne voyoit que pleurs, on n'entendoit que soupirs & que gémissemens ; & dans le nombre des Sujets du Roi Edmond, le Comte de Kent, son premier Ministre, fut le seul à qui cette mort parut être propice à ses intérêts. Le Roi de Dannemarck n'eût pas plutôt appris le trépas de celui d'Angleterre,

qu'il tenta la fidélité de ce Ministre par les offres les plus avantageuses, & comme depuis la derniere lettre du Prince Oüels au Comte d'Astingk, ce Monarque avoit joint à son ambition démesurée le plus violent amour pour la Reine Emme, & que sa passion s'accordoit avec sa politique, il n'épargna ni prieres ni promesses pour obliger le Comte de Kent à lui faciliter la conquête de l'Angleterres.

Le Comte, qui avoit autant d'ambition que Canut, écouta ses propositions ; & tandis qu'il faisoit avec lui son parti, il le laissa arriver sans obstacle jusqu'aux portes de Londres.

A ses approches la Reine Négalisse se retira avec toute sa famille dans Siekfort, après avoir encouragé la Reine Emme à mettre en sûreté les deux fils qu'elle avoit eus d'Etelred, ne voulant lui rien découvrir de l'amour de Canut, dans la crainte qu'elle ne prît trop de confiance au pouvoir de ses charmes, & que cela ne lui fît négliger le salut des restes précieux de la Maison royale ; au contraire, elle lui peignit ce Prince, ambitieux, cruel & capable d'agir plutôt en tyran qu'en vainqueur généreux. Ainsi, quelque prévenue qu'elle fût en faveur de Canut, comme elle ignoroit véritablement ses sentimens, & que le plus sûr pour elle étoit d'éloigner les Princes, elle promit à Négalisse de suivre ses conseils, si elle voyoit qu'il fallût absolument se rendre au Roi de Danemarck, espérant encore

qu'on pourroit lui résister. Mais ayant été informée des secretes menées du Comte de Kent, & ne doutant point de la perte de l'Etat, puisque ce Ministre la trahissoit, elle confia les Princes ses fils à des serviteurs fideles, qui eurent l'adresse de les conduire en Normandie, où le Duc Richard les reçut avec la même générosité qu'il avoit eue autrefois pour le Roi Etelred, leur pere.

Cependant Canut, ayant offert au Comte de Kent des biens immenses & des emplois considérables, avec la main de la Princesse Thire, sa fille, sœur du Prince Harald, que ce Monarque avoit eus d'une jeune Danoise, sa maîtresse, il parvint enfin à bannir de son ame ce qui y restoit de fidélité pour ses légitimes Souverains. Leur traité fut bientôt conclu; & tout ayant été arrêté entr'eux, Canut ne trouva plus d'obstacles à se soumettre le Royaume; & ayant donné ses ordres en conquérant pour assembler les Etats à Londres, il y fut reconnu pour légitime Roi d'Angleterre, la crainte leur ayant ôté tous égards pour le sang de leurs anciens Rois: après quoi Canut fit une superbe entrée dans la Capitale; & les cérémonies de son triomphe ne furent pas plutôt achevées, qu'il ne songea plus qu'à ce qui touchoit son cœur, en rendant visite à la Reine.

Cette Princesse avoit abandonné le Palais, & s'étoit retirée dans celui qu'elle avoit fait bâtir du vivant du Roi Etelred. Les desor-

dres de l'Etat & ceux de ſon ame la mettoient dans une ſituation des plus cruelles ; ſa paſſion n'avoit trouvé nulle diminution dans tous ces troubles ; & elle ſe reprochoit ſans ceſſe, comme un crime, d'aimer un Prince qu'elle n'auroit dû regarder qu'en mortel ennemi. Elle étoit dans l'irréſolution du parti qu'elle devoit prendre, de paſſer en Normandie, ou de reſter en Angleterre pour y tenir les eſprits dans une aſſiette favorable à ſes enfans, en cas de quelqu'événement nouveau, lorſque Canut lui fit demander la permiſſion de la voir, & ſuivit de ſi près ſon envoyé, que la Reine le vit plutôt entier qu'elle n'eut le temps de répondre. Il étoit accompagné des plus grands Seigneurs d'entre les Anglois & les Danois. Cependant la pompe dont il étoit environné ne fut pas ce qui arrêta les yeux de la Reine ; ſa perſonne ſeule attira toute ſon attention. Ce Prince étoit grand, bien fait, les regards pleins d'eſprit & de feu, l'air affable & prévenant, mais grand politique & cruel à l'excès.

Ces qualités extérieures étant celles qui éclatoient le plus en ce moment, acheverent de lui livrer le cœur de cette Princeſſe. Sa beauté ne fit pas moins d'impreſſion ſur l'eſprit de Canut ; & s'ils s'étoient aimés l'un & l'autre ſur de ſimples portraits, la réalité des perfections qu'ils ſe trouverent en ſe voyant les enchaina pour jamais. Comme ce n'eſt point l'hiſtoire de leurs amours que je dois vous raconter, & que même

elle n'a pas eu des incidens capables de nous y arrêter, je me contenterai de vous dire que cette conversation se passa en complimens réciproques, & que le lendemain ce nouveau Roi d'Angleterre envoya le Comte de Kent à la Reine, pour la prier de reprendre son appartement dans le Palais, où il vouloit qu'elle fût traitée & respectée comme du vivant du Roi son époux, accompagnant cette priere de présens magnifiques.

Cette Princesse, qui se défioit de tout ce que le Comte négocioit, refusa les offres de Canut, ainsi que ses présens, afin d ôter une entiere connoissance de ses sentimens, mais, étant en secret extrêmement sensible à la considération qu'il lui témoignoit, elle fut lui rendre sa visite, & le remercier de ses attentions. Canut parut si charmé d'elle à cette seconde vue, qu'il résolut de ne pas tarder à s'expliquer; & comme il avoit remarqué le mépris qu'elle avoit pour le Comte de Kent, il ne voulut point faire passer ses propositions par sa bouche, & demanda lui même à la Reine une audience particuliere.

Cette belle Princesse, qui s'étoit apperçue d'une partie de ce qui se passoit dans l'ame du Monarque, se douta de ce qui l'obligeoit à lui faire cette priere; & l'amour lui persuadant que l'intérêt de ses enfans étoit de le ménager, elle lui marqua une heure pour cet entretien. Le Roi s'y rendit avec empressement; la conversation fut secre-

te ; mais Canut en ſortit ſi content, que les plus confidens de la Reine jugerent qu'elle avoit reçu ſans colere l'aveu de ſa flamme.

En effet ce Monarque, perſuadé que les Anglois lui ſauroient gré de leur donner pour Souveraine celle dont ils étoient accoutumés de reſpecter les ordres, donna les ſiens dès le lendemain pour la cérémonie de leur mariage ; & quelques jours après ils s'épouſerent avec un applaudiſſement général. Canut ayant découvert à la Reine par quelle voie il avoit eu ſon portrait, elle ne douta point que ce trait ne fût parti de l'amitié que le Roi Edmond avoit eue pour elle, & que ce Prince, ſans lui en rien dire, n'eût eu le deſſein de travailler à cet hymen. L'idée qu'elle en eut lui ayant été confirmée par le Prince Oüels, à qui elle ordonna de dire la vérité, redoubla extrêmement ſa reconnoiſſance envers la mémoire de ce grand Roi ; & ne pouvant en donner des marques plus ſenſibles qu'en partageant ſa gloire & ſon bonheur avec ſon illuſtre veuve, elle écrivit à Négaliſſe une lettre remplie de tendreſſe, en la conjurant de revenir à la Cour ; qu'elle y ſeroit traitée en Reine, & que cette complaiſance pour elle & pour Canut produiroit peut-être un grand bien pour ſes fils, d'autant plus qu'elle emploieroit tout le pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit de ce Prince pour faire aſſurer leur ſort.

Mais la vertueuse Négalisse, qui connoissoit mieux Canut que la Reine son épouse, & qui savoit le péril que ses fils couroient auprès de lui, lui répondit qu'elle la supplioit de ne la point gêner là-dessus ; qu'il n'étoit pas en son pouvoir de rentrer dans un Palais où tout lui retraceroit son bonheur passé, & lui feroit envisager sa condition présente, ni vivre dans une Cour soumise aux loix d'un Prince étranger, occupant le Trône de son époux, tandis que ses fils étoient forcés de passer leurs jours comme de simples particuliers.

La Reine Emme, qui vit bien qu'il étoit impossible de la guérir de sa crainte sur la vie de ses fils, & qui commençoit, mais trop tard, à connoître le caractere cruel de Canut, ne lui en parla plus, & se contenta d'avoir avec elle un commerce de lettres de confiance & d'amitié. Les Anglois charmés que ce Prince leur eût donné Emme pour Reine, se soumirent entiérement à ce nouveau Maître ; ensorte que le Royaume se trouva bientôt paisible dans toutes ses parties.

Cependant Canut, dont l'ambition étoit sans bornes, projettant les fondemens d'une monarchie universelle, & possédant déjà depuis le midi de l'Angleterre jusqu'au fond du septentrion, voyoit avec chagrin de grands obstacles à ce fameux dessein. La vie des Princes du Sang royal d'Angleterre y fournissoit un empêchement que sa politique cherchoit à vaincre ; & pour y mieux

parvenir, il consulta le Comte de Kent son gendre, qui, plus ambitieux encore que son beau-pere, se flattoit qu'il pourroit bien lui-même monter un jour sur le Trône, Canut n'ayant point d'enfans légitimes, ce qui le rendoit le plus proche de la couronne. Dans cette vue il ne balança point à lui conseiller de fairepérir les restes précieux du sang de ses Rois, & de commencer par les fils du Roi Edmond, & le Prince Edouin, second fils d'Etelgive, qui étoit à la Cour, auquel Canut, par politique, faisoit beaucoup d'amitié, & lui avoit assigné des fonds proportionnés à la grandeur de sa naissance.

Ce conseil étoit trop du goût de Canut pour ne le pas suivre; tout l'embarras étoit de pouvoir se rendre maitre des deux jeunes Princes que Négalisse gardoit avec un soin extrême dans une place forte: d'y employer la violence, toute la Nation auroit pris leur parti; ainsi il fut résolu par ces deux Politiques sanguinaires qu'on se serviroit de la ruse pour avoir ces deux illustres victimes. Le Roi commença par presser lui-même Négalisse de venir à la Cour, pour y tenir le rang qui lui étoit acquis, & y recevoir tous les honneurs qui lui étoient dus, & accompagna ses lettres de plusieurs présens superbes.

Mais cette prudente Princesse ne se laissa pas éblouir à ces magnifiques promesses, & sous divers prétextes se tint toujours à Sickfort. Canut ne pouvant réussir par cette

voie, le Comte de Kent gagna le Gouverneur de ces jeunes Princes, qui promit de les livrer au Roi moyennant de grosses sommes, dont une partie lui fut donnée d'avance. Il y avoit des troupes dans le comté d'Oxfort, dont le Commandant eut ordre d'obéir au Gouverneur des Princes, & de tenir la chose secrete : il ne manquoit plus à ce perfide qu'une occasion favorable pour exécuter sa lâche entreprise, & le hazard la lui fournit bientôt telle qu'il la désiroit.

Négalisse, dont l'humeur guerriere ne s'étoit pas refroidie par les délices de la Cour, ni par les vifs chagrins dont elle avoit été accablée, ne prenoit point d'autre amusement que celui de la chasse ; & lorsqu'elle faisoit quelque partie d'éclat dans cet exercice, toute la Noblesse circonvoisine se faisoit honneur de l'y accompagner.

Le perfide Gouverneur des Princes choisit le temps d'une de ces parties pour s'acquiter de ce qu'il avoit promis au Comte de Kent. Il n'en eût pas si tôt appris le jour, qu'il fit venir d'Oxfort un chariot bien attelé, avec trente Cavaliers choisis, qu'il mit en embuscade dans un bois qui donnoit derriere le parc de Siekfort, & la Princesse étant partie de très-grand matin avec sa troupe, ce traître se voyant en liberté de se saisir de sa proie, fit lever les deux Princes, & sous prétexte de les vouloir divertir, il leur fit traverser le parc, & ayant ouvert la porte qui rendoit dans le bois, il fit le signal dont

il étoit convenu, & le charriot & l'escorte s'avancerent. Alors il y fit monter les Princes, malgré l'opposition d'un homme de leur suite, appellé Delmack, qui, se doutant de quelque trahison en voyant tant de monde, fit tous ses efforts pour empêcher les Princes de monter dans le char : mais le Gouverneur ayant fait faire main-basse sur ce fidéle domestique, ils le mirent hors d'état de leur nuire, & le croyant mort, on fit partir le charriot avec une promptitude extrême.

Cependant les Officiers des Princes, qui avoient ordre de ne les quitter jamais, ayant sû qu'ils étoient dans le parc, s'y rendirent en diligence, & ayant poussé jusqu'à la porte du bois, qu'ils trouverent ouverte, ils virent le malheureux Delmack expirant; ils s'en approcherent, & les ayant reconnus : courez, leur dit-il, au secours des Princes que leur lâche Gouverneur vient d'enlever. A peine eût-il prononcé ce peu de mots, qu'il rendit l'esprit, & les Officiers, sans perdre un moment, monterent à cheval,& coururent à toute bride au rendez-vous de la chasse, où ils annoncerent à Négalisse le malheur qui venoit d'arriver. Cette grande Princesse ne s'amusa point à répandre des larmes ; & sur le champ ayant invité toute la Noblesse dont elle étoit accompagnée, à la seconder, elle reprit le chemin de Siekfort, où s'étant fait armer, & ayant pris un cheval frais, suivie de sa compagnie &

des Officiers de sa maison, elle fut à bride abattue sur les traces des ravisseurs.

Elle fit une si grande diligence, qu'elle joignit le charriot à quelques milles de Londres. A cette vue, l'excès de sa fureur augmentant son courage, elle fondit sur la troupe, le sabre à la main, sans examiner le nombre de ses ennemis, & s'étant approchée de leur chef, du premier coup elle lui fit sauter la tête. Le traitre Gouverneur, qui vit bien qu'il n'y avoit point de quartier pour lui, sortit promptement du charriot, monta à cheval, & se mit en défense, animant l'escorte du geste & de la voix. Alors la vaillante Négalisse, qui n'avoit pu être suivie dans sa rapide course que de six Gentilshommes, se vit entourée de toutes parts par les ravisseurs; mais, sans s'étonner, elle se défendoit & attaquoit avec une valeur si prodigieuse qu'elle donna le temps au reste de son monde de la rejoindre : elle avoit déjà mis hors de combat plusieurs de ses ennemis, quand toute sa troupe arriva.

Comme elle étoit composée d'hommes accoutumés aux périls de la guerre, & de plus animés par ce qu'ils voyoient faire à cette Princesse, les choses changerent bientôt de face : les ravisseurs furent attaqués de tous côtés; plus de la moitié y perdit la vie, & l'autre eut recours à la fuite. Mais Négalisse poursuivit si vivement le Gouverneur, qu'il ne put échapper à sa juste vengeance; & ce traitre, loin d'implorer sa clémence, eut encore l'audace de mesurer

ſon épée contre la Princeſſe. Le combat ne fut pas long ; Négaliſſe lui porta un coup ſi terrible, qu'elle lui abattit le bras droit, & l'ayant ſaiſi, elle l'obligea de lui avouer que le Comte de Kent l'avoit payé pour commettre cet attentat, & lui remettre les Princes. Il ne put en dire davantage, la quantité de ſang qu'il perdoit lui ayant ôté l'uſage de la voix, & peu de temps après la vie : mort trop honorable pour un traître, qui méritoit d'expirer dans les plus affreux tourmens, ſous le fer des bourreaux.

La victorieuſe Négaliſſe ramena ſes fils à Siekfort, où tout étoit en allarme ; mais lorſqu'on la vit arriver à la tête de ſa vaillante troupe, au milieu de laquelle marchoit le chariot des Princes, les cris de joie & les félicitations prirent la place de la crainte & de la douleur. La Princeſſe envoya faire des plaintes au Roi & à la Reine de cet attentat ; la Cour & la Ville, qui en furent informés, déclamerent hautement contre le Comte de Kent & ſa perfidie, & firent bien connoître à Canut que le ſang des légitimes Rois d'Angleterre leur étoit encore infiniment cher.

Ce Monarque, qui ſut que le Gouverneur étoit mort, qu'on ne pouvoit rien prouver contre lui, nia fortement d'avoir eu aucune part à cette action, & s'en juſtifia en plein Conſeil ; enſorte que toute l'infamie retomba ſur le Comte de Kent, qui étoit déjà mortellement haï. Cependant les inquiétudes cruelles où la Reine Négaliſſe

étoit continuellement ſur la vie de ſes enfans, depuis ce funeſte jour, ne lui laiſſant aucun repos, altérerent ſi fort ſa ſanté, qu'elles lui causerent une maladie de langueur, qu'on eut ſoin d'abréger par le poiſon qu'un ſcélérat de Médecin lui donna comme un remede qui devoit la ſoulager. Comme elle ne craignoit que pour les Princes, elle n'avoit d'attention que pour eux, & n'étoit en garde ſur rien de ce qui pouvoit lui nuire à elle-même, s'imaginant que ſes jours n'étant d'aucune conſéquence pour Canut, il ne pouvoit rien entreprendre contre ſa perſonne. Mais cette tendre mere devoit bien concevoir que ſa vigilance & ſon exactitude à garantir ce précieux tréſor des pieges de ceux qui avoient intérêt de s'en ſaiſir, la leur faiſoit regarder comme un obſtacle à leurs déſirs, & qu'ils emploieroient toutes ſortes de moyens pour s'en délivrer.

Ils y parvinrent, les barbares, & cette grande Princeſſe, qui, par la force de ſon courage & de ſa vertu, avoit ſoutenu les plus cruels revers de la fortune, ſuccomba enfin ſous les traits cachés & envenimés de ſes ennemis. Dès les premieres douleurs que la force du poiſon lui fit reſſentir, elle ne douta point du genre de ſa mort, & elle s'y prépara avec une fermeté digne d'admiration : la ſeule choſe qui ébranloit quelquefois ſa conſtance, étoit de laiſſer ſes fils en proie à ceux qui ne lui faiſoient perdre la vie que pour ſe rendre maîtres de la leur.

Dans le fort du saisissement que cette pensée lui donnoit, elle écrivit ce peu de mots à la Reine.

NÉGALISSE

A LA REINE D'ANGLETERRE.

MA mort seroit peu de chose, Madame, si elle n'étoit pas un présage assuré de celle de mes enfans. Il falloit nécessairement commencer par moi pour passer jusqu'à eux: nos ennemis vont être satisfaits; mais, s'il m'est permis de vous faire souvenir de l'amitié que vous m'avez jurée, & de celle que vous aviez pour le feu Roi, mon époux, souffrez que je vous conjure en mourant de la prouver aux précieux restes de son sang. Empêchez que ma mort ne devienne utile aux desseins sanguinaires de leurs persécuteurs: c'est tout ce qu'exige de vous la mourante

NÉGALISSE.

Cette lettre, qui fut rendue à la Reine dès le lendemain de la mort de cette Princesse, la toucha sensiblement: & dès le même moment elle fut trouver le Roi, qu'elle conjura, les larmes aux yeux, de ne point attaquer la vie d'Edmond & d'Edouard, enfans du feu Roi & de Négalisse; & pour l'y engager, elle employa les termes les plus tendres, & les caresses les plus touchantes. Mais que peut l'amour sur un cœur

cœur ambitieux & cruel ! Canut l'écouta, & répondit à ces marques de tendresse en homme aussi charmé de l'Empire que de ses appas; & en lui promettant que les Princes ne mourroient pas, il lui fit entendre que sa sûreté dépandoit de les avoir en sa puissance, & de les mettre hors d'état de rien entreprendre contre lui; que, si elle l'aimoit véritablement, elle ne devoit point s'opposer au dessein qu'il avoit de les éloigner de la vue d'un peuple toujours prêt à se soulever en faveur de la nouveauté.

Ce discours fit sentir à la Reine un déplaisir qu'elle eut assez de peine à cacher; mais voyant qu'elle n'en pouvoit obtenir davantage, elle se retira pénétrée de la plus vive douleur. Quelques jours après le Prince Edouin, second fils d'Etelred & d'Etelgive, frere du feu Roi Edmond, fut arrêté & renfermé dans un château inaccessible, & les deux fils de Négalisse furent enlevés, & confinés dans une forteresse au fond de la Suede, où Canut espéroit que ce climat barbare, & bien éloigné des douceurs de celui dans lequel ils avoient été nourris, les feroit périr.

En effet, le Prince Edmond, qui étoit l'aîné, n'y put résister, & mourut peu de temps après y avoir été transféré. Edouin, son oncle, ne lui survécut que de trois mois; mais le jeune Edouard, dernier fils du Roi Edmond & de Négalisse, qui étoit doué de toutes les beautés & des vertus de son pere & de sa mere, su si bien captiver le cœur

de ſes gardes, & leur témoigner de l'indifférence pour ſa liberté, qu'ils s'accoutumerent inſenſiblement à lui en laiſſer plus qu'il ne leur étoit permis; & cet aimable Prince, profitant de leur négligence, trouva le moyen de ſe ſauver en Allemagne, où il fut reçu favorablement de l'Empereur Henri, troiſieme du nom, qui dans la ſuite lui procura un ſort heureux & tranquille.

Pour Canut, après avoir regné vingt ans en Angleterre, & fait toutes les cruautés qui pouvoient aſſurer ce Royaume à ſa poſtérité, ayant eu un fils de la Reine Emme, il mourut enfin en l'année 1036. Mais la Providence, qui ſe joue des projets des humains, en diſpoſa autrement. La Norwege ſe révolta & ſe choiſit un Roi. Harald, bâtard de Canut, dont le Comte de Kent avoit épouſé la ſœur, avec le ſecours de ſon beau-frere, s'empara de la couronne & du trône d'Angleterre, & le fils de Canut & d'Emme, qui ſe nommoit Canut comme ſon pere, n'hérita que du Royaume de Danemarck.

C'eſt ainſi que la monarchie univerſelle que ce Prince ambitieux avoit préméditée, fut diſperſée, & que les reſtes de la famille d'Etelred & d'Edmond furent obligés de vivre ſous la protection des Princes étrangers; Alfred & Edouard, fils d'Etelred, en Normandie; & le jeune Edouard, fils d'Edmond, en Allemagne: & telle a été la deſtinée des enfans d'Etelgive & de

Négaliſſe, qui, dans leurs vies & leurs amours, n'ont pas été plus heureux que leurs vertueuſes meres.

Toute la compagnie remercia Florinde d'une façon à lui faire juger de l'extrême plaiſir qu'elle avoit pris à ſon récit, & lui donna les louanges qu'elle méritoit ſur les agrémens qu'elle y avoit répandus.

Je vous proteſte, dit Orſame, que j'aurois été très-touché en mon particulier que la belle Florinde ne nous eût pas rapporté cette hiſtoire, puiſqu'elle a fait revivre dans notre ſouvenir un Prince qui méritoit de plus longues années, & de plus heureux jours. Il faut convenir, ajouta Julie, qu'Edmond étoit un Monarque accompli, & qu'il eſt bien triſte de voir mourir ſi-tôt de tels hommes. L'ambition, dit Camille, eſt une terrible paſſion, lorſqu'elle ne regne pas dans une ame vertueuſe : elle ne porte les méchants qu'à de mauvaiſes actions ; & au contraire, elle n'inſpire aux grands cœurs qu'un deſir de gloire, qui ne les conduit jamais qu'aux belles choſes.

Le Comte de Kent, répondit Alphonſe, nous prouve, par ſes trahiſons, combien un Sujet fidele & zélé eſt reſpectable & digne d'une mémoire éternelle, & que les Rois & les Peuples doivent bénir ſans ceſſe le bonheur d'avoir à la tête du Miniſtere des hommes dont la prudence, la modération, le déſintéreſſement & la vertu ſont les uniques guides.

Votre réflexion, dit alors Thélamont, est une leçon pour nous, parce que nous jouissons de cette suprême félicité ; mais les éloges que méritent les illustres personnes qui se sont présentées à nos yeux en ce moment, nous meneroient trop loin, & nous devons nous contenter d'admirer en silence ce que nous ne pouvons louer assez dignement. Et puisque nous sommes tombés, continua-t-il, sur le cas que l'on doit faire des sujets véritablement attachés à leurs maîtres & au bien de l'Etat, je crois que la compagnie ne sera pas fâchée que je lui rappelle un trait dont la singularité ne peut manquer de lui faire plaisir.

Darius, fils d'Hidaspes, n'étant encore que particulier, avoit contracté la plus tendre amitié avec Zopirus, Général des Perses ; & comme elle étoit établie sur les principes de la vertu, rien n'étoit capable d'en altérer la solidité. Ce fut par les avis & les conseils de Zopirus que Darius donna la mort au Mage qui, par ruse, s'étoit emparé de l'Empire, & le gouvernoit en tyran ; & ce fut encore par l'adresse de ce fidele ami que Darius monta sur le trône : car, après la mort du tyran, tous les Princes & les grands Seigneurs de Perse, étant convenus de se rendre dans un même endroit, & que celui dont le cheval henniroit le premier avant le lever du Soleil, seroit Roi, celui de Darius ayant rendu un clair hennissement, éleva son maître à la suprême puissance ; ce qui n'arriva que par la précaution de Zo-

pirus, qui eut le ſecret d'obliger cet animal à ſe faire entendre le premier. De pareilles obligations jettent dans de belles ames de ſi profondes racines de reconnoiſſance, qu'elles n'en peuvent être jamais arrachées.

Darius, tout rempli de la ſienne, ne trouvoit point de félicité plus parfaite que celle d'avoir un ami tel que Zopirus. Cependant les premiers jours de ſon avénement à l'Empire ayant exigé de lui des ſoins & des occupations qui l'empêcherent de témoigner à Zopirus la vivacité de ſes ſentimens, ce tendre ami s'en affligea, & s'imaginant que l'éclat du trône éblouiſſoit Darius, & le rendoit peut-être ingrat, une triſteſſe mortelle s'empara de ſon cœur, & ſe répandit ſi fortement ſur ſon viſage, qu'il fut impoſſible à Darius de ne s'en pas appercevoir.

Tout ce qui le regardoit lui étoit trop ſenſible pour être ſans inquiétude. En cette occaſion il lui marqua un empreſſement extrême pour ſavoir la cauſe de ſa mélancolie, en le conjurant de s'expliquer librement avec lui. Mais Zopirus, prévenu de ſes idées, ne voulut point rompre le ſilence ſur ce ſujet, & devenoit chaque jour d'autant plus méconnoiſſable, qu'il n'ouvroit ſon cœur à perſonne ſur ce qui le rongeoit.

Darius vivement touché de ne pouvoir pénétrer ce triſte myſtere, s'examina lui-même, pour connoître s'il avoit manqué en quelque choſe à ſon ami; mais ſe trouvant innocent dans toute ſa conduite, il crut que

c'étoit peut-être l'ambition qui dévoroit Zopirus, & qu'il n'avoit pas assez fait pour lui : dans cette pensée il le combla d'honneurs & de richesses.

Mais Zopirus, dont le cœur étoit frappé d'un trait plus noble, & qui faisoit consister tout son bonheur dans la seule amitié du Roi, s'imaginat que tous ces dons ne partoient que de sa politique & d'une vaine gloire; pour ne pas paroître ingrat les reçut avec respect, mais sans aucune marque de joie. Enfin, Darius ne sachant plus à quoi attribuer une tristesse qui le désespéroit, le fit entrer un jour dans son cabinet, résolu de ne le point laisser sortir qu'il ne lui eût découvert la cause de son chagrin.

Mon cher Zopirus, lui dit ce Monarque, je ne puis supporter plus long-temps l'état où je vous vois. Au nom de la tendre amitié qui nous unit ne m'en cachez plus le sujet, tel qu'il puisse être ; je vous jure que s'il depend de moi d'y apporter du remede, il n'y a rien dans mon Empire, rien de soumis à ma puissance, & rien de cher à mon cœur, que je n'emploie, ou que je ne vous sacrifie. Parlez donc, & rompez un silence qui me tue, en me persuadant que vous ne m'aimez plus.

Que je ne vous aime plus, s'écria Zopirus, pénétré des bontés du Roi ! Ah ! Seigneur, c'est pour vous trop aimer que je suis dans l'état où vous me voyez ; & puisque vous me forcez de m'expliquer, apprenez que la seule crainte de n'être plus dans

votre cœur, comme je m'y ſuis vu avant votre élévation, eſt le motif de ma triſteſſe. J'ai cru m'appercevoir de votre changement pour moi; l'air de majeſté qui accompagne vos bienfaits en ôte à mes yeux tout le prix: c'eſt le Roi qui me les donne, ce n'eſt plus cet ami à qui j'étois ſi cher, & dont la confiance & l'amitié faiſoient toute ma félicité; c'eſt un grand Monarque, que je n'aborde qu'en tremblant, que je dois adorer, & qui croit qu'un de ſes regards jetté ſur moi me diſtingue à préſent de ſes Courtiſans, autant que je l'étois jadis de tous les Perſes par le choix que Darius a fait de moi pour être ſon ami; enfin ce n'eſt plus Darius qui m'aime, c'eſt le Roi qui daigne quelquefois m'honorer de ſes bontés.

Ah! Seigneur, reprenez tous vos dons, & rendez-moi votre cœur; je ne veux rien du Souverain Monarque de la Perſe, & je veux tout devoir à l'amitié de Darius. C'eſt manquer au profond reſpect que l'on doit à ſon Roi de ſe dire ſon ami; cependant ce titre m'eſt mille fois plus précieux que les honneurs & les richeſſes dont vous m'avez comblé: votre amitié, votre confiance & votre premiere familiarité ſont les ſeuls tréſors qui peuvent ſatisfaire mon ambition; & ſi vous croyez que la dignité royale ne peut s'accorder avec cette conduite, ſouffrez, Seigneur, que je vous rende vos préſens, & me laiſſez mourir.

Pendant tout ce diſcours Darius avaloit à longs traits le plaiſir de ſe voir aimer pour

lui-même, & de ne rien devoir à sa grandeur de l'attachement d'un Sujet fidele & digne de toute son estime ; félicité d'autant plus grande pour un Roi, qu'elle est rare parmi eux : toujours craints, obéis & respectés, ils n'ont pas la douceur de connoître si c'est le cœur ou le devoir qui fait agir ceux qui leur rendent hommage. S'ils pouvoient quitter un moment la puissance suprême, qu'ils verroient de cœurs à découvert ! que de sentimens dévoilés ! que d'ambition découverte ! & que de zele & d'amitié sinceres éclateroient à leurs regards !

Darius goûta cette satisfaction ; & son ame en fut si pénétrée, qu'il fut quelques momens sans répondre à Zopirus, pour se livrer aux agréables réflexions que lui faisoit faire son bonheur ; mais enfin, rompant le silence : mon cher Zopirus, lui dit-il en l'embrassant avec tendresse, je me croirois indigne du trône où vos soins m'ont fait monter, si je changeois un instant de ma vie à votre égard. Votre crainte vous a séduit, & je vous proteste ici que je ne serai jamais Roi pour vous, que vous trouverez toujours en moi Darius votre ami, & que je préfere votre amitié à toutes mes couronnes. Bien loin que je croie faire tort à la majesté royale en vivant avec vous familiérement, je crois lui faire honneur. Rien n'est plus glorieux à un Monarque que de pouvoir se vanter d'avoir un ami, & il ne le peut prouver qu'en le faisant connoître pas ses actions. Vivons donc,

continua-t-il en lui tendant les bras, comme nous faisions autrefois; je suis toujours Darius, soyez toujours mon cher Zopirus: conservez mes présens, ils ne sont point les effets de ma générosité, ce ne sont que de simples marques de la plus parfaite amitié; & si je me souviens quelquefois avec vous que je suis Roi, ce n'est que par la joie de me voir en état de vous prouver mon estime & ma confiance.

De si tendres assurances ne pouvoient manquer de calmer Zopirus, & de détruire ses craintes; il rougit d'avoir eu des pensées si peu conformes aux grands sentimens de Darius. La délicatesse de son amitié pour lui fit croire qu'il l'avoit offensé en le jugeant capable de changer; il lui en demanda pardon, en lui rendant grace de la continuation de ses bontés; & cet entretien serra plus que jamais les nœuds de leur amitié. Zopirus reprit son humeur ordinaire, & Darius sa premiere familiarité; & comme il ne pouvoit douter d'être aimé sincérement de Zopirus, il écoutoit avec douceur les remontrances qu'il lui faisoit quelquefois sur les choses où il le voyoit manquer à l'exacte justice, ce fut à ses conseils que les Juifs eurent la permission que ce Monarque leur donna d'achever de bâtir le temple de Jerusalem.

Mais le zele de Zopirus pour son Maître ne s'en tint pas là, & il eut bientôt une occasion de le faire paroître d'une maniere si extraordinaire, qu'on peut assurer

que ce trait est unique, & le plus singulier qui soit jamais arrivé.

Les Babyloniens s'étant voulu soustraire de la domination des Perses, d'un consentement unanime, égorgerent tous ceux qui se trouverent dans Babylone, & secouerent le joug. Darius, informé de cette révolte, marcha à la tête d'une puissante armée, & vint mettre le siege devant cette superbe Ville ; mais ayant trouvé des difficultés & une résistance qu'il n'avoit pas attendue, il se vit, après un long & pénible siege, à la veille de le lever honteusement.

Ce Prince au désespoir ne confioit son chagrin qu'au seul Zopirus, qui, ne trouvant aucun moyen de le faire réussir dans son entreprise par les voies ordinaires de la guerre, imagina une ruse, pour y parvenir, qui n'a point eu d'exemples. Après y avoir long temps rêvé, & s'être fortement affermi dans son dessein, qu'il cacha avec soin au Roi & à toute l'armée, il se fit couper le nez & les oreilles, & tout sanglant se fut présenter aux portes de Babylone. On le conduisit aussi-tot dans l'assemblée des principaux de la Ville, dont il fut d'abord reconnu : alors Zopirus déclamant contre l'ingratitude de Darius, leur dit que c'étoit ce Prince qui l'avoit fait traiter ainsi pour lui avoir donné des conseils utiles à sa gloire; qu'outré d'avoir reçu ce sensible affront, il vouloit s'en venger à quelque prix que ce fût, & qu'il ne trouvoit point d'occasion plus digne de lui que celle de leur offrir

ſon bras & les reſtes de ſa vie, pour les aider à chaſſer ce barbare Prince de devant leurs murailles.

Les Babyloniens, ſachant qu'il étoit le meilleur Général des Perſes, & qu'il joignoit la ſageſſe & la prudence à la plus rare valeur, le reçurent avec une joie extrême, le comblerent d'honneurs, & d'un commun accord lui déférerent le gouvernement & la garde de leur Ville. Lorſqu'il ſe vit revêtu de cette dignité, il donna des ordres qui firent ſi bien connoître ſon habileté, que les Babyloniens ſe croyant en ſûreté, ſe repoſerent entiérement ſur lui.

Cependant le bruit de la déſertion de ce Général s'étant répandu dans l'armée des Perſes, tout le monde en fut alarmé; & chacun s'imagina qu'il n'y avoit plus qu'à lever le ſiege, puiſqu'un homme ſi néceſſaire par ſes avis & ſon courage avoit paſſé chez les ennemis.

Le ſeul Darius étoit tranquille; & quoiqu'il ne portât point ſes idées au véritable motif de cette action, jugeant des ſentimens de ſon ami par les ſiens, il ne douta pas un inſtant qu'il n'y eût du myſtere dans la démarche de Zopirus, & que cette aventure ne cachât quelque grand deſſein. Dans cette penſée, loin de ſonger à lever le ſiege, il fit redoubler les attaques, où il fut toujours repouſſé par la valeur de Zopirus: mais, ſans ſe rebuter, & fermant l'oreille à tout ce qu'on lui diſoit contre lui, perſuadé de la fidélité de ſon ami, il avançoit

toujours ses travaux, les pressentimens que lui donnoit son amitié le faisant concourir, sans le savoir, au dessein de Zopirus.

Enfin, ce grand homme voyant les travaux de Darius dans l'état qu'il les désiroit, trouva moyen de lui faire dire de s'approcher d'une des portes de la Ville, qu'il la trouveroit sans défense, lui indiquant les endroits dont il devoit s'emparer, & le nombre des troupes qu'il falloit qu'il fît entrer. Le Roi de Perse exécuta de point en point les avis de ce Général, sans en rien communiquer à personne, & sans autre assurance que l'idée où il étoit que Zopirus étoit incapable de le trahir. Ainsi il s'avança à la porte qu'il lui avoit indiquée, la trouva dans la situation qu'on lui avoit promise ; & avec le nombre de troupes que son ami lui avoit prescrit, il entra lui-même dans la Ville sans crainte & sans défiance : ensorte que l'alarme s'étant donnée, tout fut en mouvement dans Babylone : mais les mesures avoient été si bien prises, que tout ce qui se présenta pour se défendre fut taillé en pieces, & la Ville réduite sous l'obéissance de Darius, qui, à la priere de Zopirus, fit grace aux habitans.

Mais que devint ce Monarque, & qu'elle fut sa douleur, lorsqu'il vit qu'il ne devoit la réduction de Babylone qu'au funeste état de ce parfait ami, qui que ce soit n'ayant su cette mutilation ! Darius en répandit des larmes, son cœur en gémit, & son désespoir lui fit prononcer ces belles

paroles, qui, avec l'action de Zopirus, ont passé à la postérité : » qu'il eût donné cent » Babylones pour voir ce fidele ami exempt » d'une telle difformité. «

Je ne crois pas, dit alors Silviane, qu'il y ait dans aucune histoire une pareille preuve de zele & d'amitié ; j'en ai l'ame saisie. J'en suis effrayée, ajouta Camille, & mon admiration est accompagnée de tous les mouvemens de la terreur. Je savois ce magnifique trait, interrompit Erasme ; mais comme j'ignorois les particularités qui l'ont dévancé, il a eu pour moi les graces de la nouveauté. Il est sans contredit que l'action de Zopirus est la plus belle & la plus singuliere dont on ait jamais entendu parler : mais il faut aussi convenir que la confiance de Darius a quelque chose de grand, & qu'il y a autant d'héroïsme dans son amitié, qu'il y en a dans les preuves de celle de Zopirus.

Pour moi, dit agréablement Hortense, je trouve qu'ils n'ont rien à se reprocher. Si Zopirus s'est défiguré pour tromper les Babyloniens, & les réduire sous l'obéissance de leur Roi, Darius s'est exposé lui-même aux incidens les plus étrangers, sur la seule confiance qu'il avoit en lui ; & cette sécurité me paroît une preuve d'amitié qui peut être mise au même degré de celle de Zopirus.

Enfin, reprit Orsame, sans la ruse de ce Général, le Roi de Perse eût été contraint de lever le siege, & de laisser les rebelles impunis. Cela est certain, dit Orophane,

& il eſt des occaſions où la ruſe eſt d'un grand ſecours ; il en eſt mille exemples qui ne ſont pas du genre de celle de Zopirus, mais qui n'en ont pas été moins néceſſaires.

Le commerce trop étendu d'Himera en Sicile, Ville grande & puiſſante, ayant donné de la jalouſie aux Carthaginois, ils réſolurent de la détruire. Pour cet effet, Amilcar, leur Général, avec une armée de deux cents mille hommes & de cinq cents vaiſſeaux ou galeres, vint l'aſſiéger par mer & par terre. Les habitans d'Himera juſtement allarmés, implorerent l'aſſiſtance de Gélon, Roi de Syracuſe, qui ne tarda pas à venir au ſecours de ſes Alliés ; mais ne jugeant pas ſes forces ſuffiſantes pour attaquer de front celles des Carthaginois, il ſe contenta de ſe poſter dans des lieux forts d'aſſiete, & de harceler les ennemis en leur coupant les vivres & en prenant ſes avantages pour attaquer les fourageurs, où ſes troupes avoient toujours le deſſus. Cependant ces légeres faveurs de la fortune ne décidant rien, il étoit dans l'embarras de ce qu'il devoit faire, lorſque le hazard fit tomber entre ſes mains des députés qu'Amilcar envoyoit à ceux de Sélucie, avec des dépêches, par leſquelles ce Général ordonnoit aux peuples de cette Ville de lui envoyer toute leur Cavalerie, dans le temps qu'il leur preſcrivoit.

Cette découverte fit venir une idée à Gélon, qu'il ne communiqua à perſonne, & qu'il exécuta de cette ſorte. Il fit enfer-

mer les députés d'Amilcar, & les fit si bien garder, qu'il leur fut impossible d'instruire les Carthaginois de leur sort; & environ le temps marqué par les dépêches de leur Général, il fit équiper sa meilleure cavalerie des armes & de la livrée des Séluciens, leur donna des ordres secrets, & les fit partir pour le camp des Carthaginois, accompagnés de deux faux députés, avec des lettres où les Séluciens paroissoient s'empresser de montrer leur obéissance & leur exactitude

Ces députés, à la tête de cette cavalerie, ne furent pas plutôt arrivés, qu'on les conduisit devant Amilcar; ils jouerent si bien leur personnage, que ce Général les reçut à bras ouverts, leur fit des présens magnifiques, assigna à leurs troupes le quartier le plus commode du côté de la mer, & donna les ordres pour qu'on leur fournît toutes les choses nécessaires.

Ces troupes entrées dans le camp des Carthaginois, y furent accueillies comme Alliés, & bons amis du peuple de Carthage. Le lendemain de leur arrivée Amilcar fit dresser un autel sur les bords de la mer, pour faire un sacrifice à Neptune en actions de graces; & comme il faisoit lui-même les fonctions de Pontife, les Siracusains déguisés, profitant de ce moment où tout le camp étoit désarmé & en dévotion, trancherent la tête au Général, & ensuite le sabre à la main firent main-basse sur les principaux Officiers qui assistoient au Sa-

crifice. Tandis qu'une partie faifoit cette expédition, l'autre courut du côté de la mer, & mit le feu aux navires, dont la flamme & la fumée étant le fignal dont Gélon étoit convenu, il s'avança, fondit fur le camp & le força. Ceux d'Himera voyant ce défordre, & les enfeignes du Roi de Siracufe au milieu du camp de leurs ennemis, fortirent de la Ville & joignirent ce Prince, qui faifoit tout paffer au fil de l'épée. Il fut impoffible aux Carthaginois de fe mettre en ordre pour fe défendre : leurs Généraux ayant été tués, ils ne fongerent plus qu'à fuir; mais ils furent pourfuivis avec tant de vivacité & d'exactitude, qu'il n'en échappa que très-peu. La flotte de Gélon acheva de détruire ce que les flammes avoient épargné. Jamais fpectacle ne fut plus terrible, & cette perte fut la plus confidérable que les Carthaginois euffent foufferte depuis l'établiffement de leur République. Il en coûta la vie à cent cinquante mille d'entr'eux; ce qui mit un deuil général dans la ville de Carthage, jufques-là accoutumée aux faveurs de la fortune & de la victoire; & ce fut par cette rufe que Gélon parvint à délivrer la ville d'Himera du péril qui la menaçoit.

Quoique cette action, dit Félicie, ait quelque chofe de barbare, je ne faurois être fâchée de la punition des Carthaginois; je hais ces Puiffances orgueilleufes, qui ne peuvent fouffrir le bonheur des autres, &

qui, par une ambitieuſe jalouſie, cherchent ſans ceſſe à les troubler.

Je ſuis de votre ſentiment, répondit Florinde, & je ſouhaiterois que chacun ſe voulût contenter de ſes avantages, ſans en chercher de plus grands aux dépens de ceux qui jouiſſent paiſiblement des leurs.

Si toutes les Puiſſances de la terre penſoient ainſi, dit Alphonſe en ſouriant, on ne verroit régner que l'indolence & la pareſſe ; c'eſt le deſir de s'agrandir ou d'empêcher que les autres ne portent trop loin leur domination, qui réveille dans les cœurs l'amour de la gloire, & qui donne aux hommes les occaſions de ſe ſignaler.

Cela eſt très-vrai, ajouta Julie ; mais ce que je trouve de ſurprenant, c'eſt que toutes ces actions ſe faſſent de ſang froid : il me ſemble que je pardonnerois plutôt à ceux qui ſont aveuglés par la colere.

Rien n'eſt plus blâmable, charmante Julie, interrompit Uranie, que les actions que la colere commande ; & de tous les mouvemens dont l'homme eſt agité, il n'y en a point de plus dangereux que ceux de la colere : elle voile la vérité, triomphe de la juſtice, & détruit la raiſon ; elle ne reſpire que haine & que vengeance, & ne fait faire que des projets inhumains. Un Grand & Philoſophe a dit » que l'homme qui s'a-» bandonne à ſa colere, n'exécute jamais » rien qu'il n'ait ſujet de s'en repentir » après. «

L'Empereur Théodoſe, continua-t-elle,

que sa valeur & son mérite éleverent sur le trône, par l'adoption de l'Empereur Gratien, en l'an de Jesus-Christ 378, étoit un Prince sage, vertueux, grand Capitaine, victorieux pendant la guerre, prudent dans la paix, & par-tout heureux. Cependant ce grand Prince, dont les Historiens font de beaux éloges, avoit le défaut de se laisser maitriser par la colere. Mais ce vice, qui fait la honte de tous ceux qui en sont atteints, ne servit qu'à relever sa gloire.

Il revenoit triomphant du tyran Maxime, & de rétablir sur le trône d'Occident Valentinien, frere de Gratien, lorsqu'il apprit que les habitans de Thessalonie s'étoient révoltés contre les Magistrats qu'il y avoit établis; & qu'après avoir parlé avec insolence de lui & de son autorité, ils les avoient lapidés, & fait main-basse sur tous les Officiers inférieurs.

Théodose fut tellement transporté de colere à cette nouvelle, qu'il les condamna à être tous passés au fil de l'épée; & pour exécuter son Arrêt, il partit avec son armée, & arriva devant cette malheureuse ville. Les habitans, ayant reconnu leur faute, lui envoyerent des députés pour implorer sa clémence & lui demander grace. Mais ce Prince ne voulut point les écouter, & il entra dans la Ville sans vouloir permettre qu'on lui fît les honneurs qui lui étoient dûs. Le sixieme jour de son arrivée ayant ordonné des jeux dans le superbe am-

phithéatre de cette Ville, tous les habitans s'y rendirent en foule pour y participer. Alors l'Empereur les voyant tous assemblés, se laissa tellement transporter de colere, qu'il ordonna aux légions de faire main-basse sur ce misérable peuple; ce qui fut exécuté sur le champ avec une cruauté inouie, tous y ayant presque péri.

Ce Prince étant retourné en Italie, passa par Milan, & ayant été à la basilique pour y faire ses prieres, S. Ambroise, Evêque de Milan, lui en fit fermer les portes, en le repoussant, lui reprochant la barbarie dont il avoit usé contre les membres de l'Eglise, & lui dit que son crime étoit si grand, qu'il ne pouvoit plus être reçu dans le temple de Dieu, qu'après en avoir fait une pénitence publique.

Théodose fut extrêmement surpris de la hardiesse de S. Ambroise; mais en même-temps ouvrant les yeux, & réfléchissant sur l'action qu'il avoit faite, il reconnut sa faute, en fit l'aveu publiquement, & se soumit à la pénitence que le saint Evêque voulut lui imposer. Est-il rien de si beau que cette humilité? & n'est-ce pas avoir une vertu bien haute d'avouer son crime authentiquement, & d'en faire exactement la pénitence qui lui étoit prescrite?

Voilà un trait, dit alors Orophane, qui, par sa rareté, mérite des éloges éternels; & je trouve Théodose encore plus grand après sa faute, que dans son innocence, parce qu'elle lui donna occasion de triom-

pher de la vanité commune à tous les hommes, & de l'orgueil attaché à l'autorité ſuprême.

S. Ambroiſe, continua Uranie, qui connoiſſoit le caractere de ce Prince, pour l'empêcher de tomber dans de pareilles fautes, lui fit faire une loi, par laquelle il étoit défendu d'exécuter aucun jugement de mort que trente jours après qu'il auroit été prononcé, afin de donner à l'Empereur le temps de la réflexion, & de faire céder à ſa clémence l'ardeur de ſon courroux.

La ſageſſe de cette loi ſauva, quelques années après, la ville & les habitans d'Antioche ; car s'étant rebellés contre l'autorité de l'Empereur, & dans le fort de la ſédition ayant maſſacré tous les Officiers de ce Prince, abattu & traîné dans les rues la ſtatue de l'Impératrice Placilla, qu'il aimoit tendrement, il jura de punir l'inſolence de ce peuple, en condamnant la Ville à être détruite de fond en comble, ruinée à jamais, & tous les habitans à la mort ; & pour exécuter ſon Ordonnance il partit, animé de colere & de vengeance, avec une puiſſante armée.

Mais étant arrivé à une journée de cette malheureuſe Ville, un ſaint Hermite, nommé Macédonius, fut au-devant de lui, & lui ayant repréſenté les effets de la miſéricorde de Dieu, dont il tenoit la place ſur la terre, & qu'il devoit imiter par ſa clémence, il l'attendrit, & ſe ſouvenant de la loi que ſaint Ambroiſe lui avoit fait faire,

il suspendit sa vengeance, & il dit " qu'il " étoit vrai qu'il seroit injuste de faire périr tant d'images de Dieu pour celle d'une femme ". Ainsi dans les trente jours de son jugement il se rétracta, s'appaisa, & pardonna à la Ville & aux habitans d'Antioche.

Je vous assure, dit Félicie, que la bonté de Théodose l'emportoit sur son tempérament colérique, & voilà deux exemples de modération qui passent de beaucoup les premiers mouvemens de sa violence. Il faut posséder, ajouta Félicie, un grand fond de piété & une connoissance parfaite de sa propre foiblesse, pour se vaincre soi-même dans ces sortes d'occasions; & l'on ne peut trop admirer un Prince qui en use de la sorte, d'autant plus que dans les traits qu'Uranie vient de rapporter, le ressentiment de Théodose étoit plein de justice, & que ceux de Thessalonie & d'Antioche méritoient d'être punis très-sévérement.

Comme Julie achevoit de parler, on vint avertir que le souper étoit servi. Cette belle compagnie fut se mettre à table; & comme on avoit poussé la conversation dans cette journée plus loin qu'à l'ordinaire, sur les choses les plus sérieuses, elle fut égayée, pendant le repas, par les traits les plus spirituels que peuvent inspirer l'amour & la joie; & la soirée s'étant écoulée, on ne vit arriver l'heure du repos qu'avec regret. cette charmante société ne fut s'y livrer

que dans l'espoir de se donner le lendemain les mêmes plaisirs qu'elle venoit de goûter.

Fin de la seizieme Journée.



DIX-SEPTIEME JOURNÉE.

L'Heure d'entrer dans l'appartement des dames ne fut pas plutot arrivée, qu'Erasme se rendit à celui d'Uranie, pour la prier d'engager la compagnie à passer cette journée auprès de Florinde, qui avoit été très-indisposée la nuit, & qui n'étoit pas en état de quitter la chambre. Cette nouvelle alarma Uranie, & elle témoigna à Erasme qu'elle étoit extrêmement fâchée qu'on ne fût pas venu l'éveiller, pour aller donner ses soins à cette chere amie. Erasme l'assura que son mal n'étoit pas assez considérable pour l'inquiéter; mais que sa tendresse pour elle lui faisant craindre que l'air ne lui fût contraire, il avoit exigé d'elle de ne point sortir de son appartement de tout le jour.

Uranie approuva fort l'attention de ce tendre époux; & lui ayant donné la main pour passer chez Célimene, ils la trouverent avec le reste de la compagnie, qui venoit dans le dessein de la prévenir.

A peine cette belle société fût-elle informée de l'indisposition de Florinde, qu'elle se rendit auprès d'elle avec un empressement

qui prouvoit visiblement l'estime & l'amitié qu'elle avoit pour cette charmante femme. Félicie, qui y étoit attachée par son inclination & par une étroite alliance, Erasme étant frere d'Orophane, avoit déjà prévenu la compagnie, qui la trouva avec Florinde, accompagnée de Thélamont, d'Alphonse & d'Orophane.

Lorsque Florinde les vit entrer, elle voulut se lever de dessus un sopha où elle étoit à demi-couchée; mais Uranie l'en ayant empêchée: nous nous rassemblons tous ici, lui dit-elle, pour vous obliger à prendre aujourd'hui le repos qui vous est nécessaire, ma chere Florinde, & vous prier de trouver bon que votre appartement nous serve dans cette journée de bibliotheque & de promenade.

Quelque plaisir que je ressente, lui répondit Florinde, de vous voir tous auprès de moi, je vous avoue que je ne laisse pas d'être mortifiée qu'Erasme ait exigé cette preuve de votre complaisance. Faisons treve aux complimens, interrompit Orophane; & puisque votre mal n'est pas assez grand pour que vous soyez incommodée de notre présence, & que nous pouvons suivre ici comme ailleurs, la loi que nous avons établie, trouvez bon que nous y prenions séance.

A ces mots, ayant fait asseoir la compagnie, & plaçant chacun selon son inclination, d'une maniere galante & enjouée il contraignit cette spirituelle assemblée de

bannir une eſpece de triſteſſe dont elle avoit été ſaiſie en apprenant la maladie de Florinde. Comme, par la diſpoſition qu'Orophane avoit fait des places, chaque mari ſe trouvoit auprès de ſa femme, & que Célimene, Aréliſſe & Silviane étoient les ſeules arrangées de ſuite & ſans mêlange, Célimene ne put s'empêcher de le faire remarquer. A ce que je vois, dit-elle en riant, Orophane prend autant de ſoin des abſens que de ceux qui ſont préſens, n'ayant fait occuper par aucun de la compagnie les places des amans de Silviane & d'Aréliſſe. Cette réflexion, dit Thélamont, pourroit paſſer pour une fine critique, ſi nous n'étions pas perſuadés que, quoi que vous diſiez, vous approuvez en ſecret l'attention d'Orophane.

Sans doute, s'écria-t-elle, & je voudrois qu'Alcipe & Liſimond fuſſent ici, pour être témoins de l'union qui y regne, & ſuivre un ſi charmant exemple. Ils n'auront beſoin, dit alors Florinde, que de leur amour & des attraits de leurs épouſes pour s'y conformer. Mais, continua-t-elle, Alcipe nous eſt inconnu; & quoique je liſe dans les yeux de la compagnie qu'elle juge comme moi, qu'il doit être cher à la belle Aréliſſe, il me ſemble qu'elle devroit nous le faire connoître entiérement. Florinde a raiſon, ajouta Julie; & puiſqu'Aréliſſe nous a conté les aventures de Silviane, c'eſt à Silviane à nous apprendre celles d'Aréliſſe.

Pour moi, dit Camille avec vivacité, j'avoue

voue que j'ai une extrême envie de les entendre ; mais si la belle Silviane est du même goût que son amie, elle ne sera pas plus d'un quart-d'heure à nous réciter ce qui se sera passé en plusieurs années ; & cette maniere abrégée de faire des histoires, désespere mon attention. On rit de l'expression de cette aimable femme ; & Arélise, qui cherchoit à détourner la conversation : il n'y a rien, dit-elle, d'assez intéressant dans ma vie pour vous être raconté, & toutes mes aventures se bornent à vous avouer qu'Alcipe est le nom de celui que ma famille a choisi pour être mon époux.

Ma chere Arélise, dit alors Silviane, vous ne m'avez pas assez ménagée pour que j'en use plus discrétement que vous ; &, quoique je convienne que dans le récit qu'on me demande il n'y a rien d'assez considérable pour former une histoire telle que la belle Camille la souhaiteroit, je ne puis déguiser qu'il y a des choses dont la singularité est digne d'être rapportée ; & puisque je trouve une si belle occasion de me venger, permettez que je la saisisse ; & sans lui donner le temps de lui répondre :

Le pere d'Arélise, continua-t-elle, s'appelloit Armond, il étoit d'une ancienne noblesse, très-riche, & parfaitement honnête homme. Il n'eut qu'Arélise d'enfans d'un mariage qu'il contracta avec une fille de qualité, qui mourut peu de temps après la naissance de sa fille. Armond ne voulant

point prendre un ſecond engagement, donna tous ſes ſoins à l'éducation d'Aréliſe ; & ſuivant la coutume de ceux de ſa condition, il la mit dans un couvent, pour paſſer ſes premieres années : ce n'eſt pas qu'il n'eût une ſœur à qui il eût pu la confier, Mérine étant une dame d'une vertu épurée & d'un mérite diſtingué ; mais elle n'étoit pas à Paris en ce temps-là, ce qui le détermina à mettre Aréliſe au couvent.

Elle n'eût pas plutôt atteint l'âge de raiſon, que ſon inclination ſe tourna entiérement à l'étude des ſciences, où elle fit plus de progrès qu'on n'en doit attendre d'une perſonne de ſon ſexe. Cet amour lui fit trouver des charmes dans ſa retraite, & l'y retint beaucoup plus de temps que ſon pere ne l'avoit projetté. Mérine étoit veuve & maîtreſſe de ſes actions, & il déſiroit fort lui donner Aréliſe pour la diſtraire du trop grand attachement qu'elle avoit à l'étude, dans la crainte que cela ne lui fît préférer le Cloître à un établiſſement dans le monde.

Mais Aréliſe, qui touchoit à ſa quinzieme année, l'ayant aſſuré qu'elle n'avoit aucun goût pour la vie religieuſe, & qu'elle ne le prioit de la laiſſer au couvent que pour ſe perfectionner ſans diſtraction dans ce qu'elle vouloit ſavoir, il conſentit à ce qu'elle ſouhaitoit.

Mérine la viſitoit ſouvent : j'étois depuis quelques années avec elle, ma mere étant

morte ; comme elles avoient été unies de la plus tendre amitié, elle avoit ſoin de mon éducation avec la même attention qu'elle auroit eue pour ſa fille. Je l'accompagnois toutes les fois qu'elle alloit voir Arélise : nous prîmes une vive amitié l'une pour l'autre, & je déſirois ardemment qu'elle quittât le couvent. Armond en avoit encore plus d'envie ; il ſe voyoit en elle une fille unique, riche, belle, jeune, ſavante, & capable de lui faire beaucoup d'honneur dans le monde par ſon mérite, & un mariage avantageux.

Ces penſées, qui ſe préſentoient inceſſamment à ſon eſprit, le firent réſoudre à lui choiſir un époux. Elle avoit déjà beaucoup de prétendans ; ſon bien & le bruit qui ſe répandoit de ſa beauté attiroit chaque jour chez Armond un grand nombre de perſonnes qui lui faiſoient la cour, dans le deſſein d'être préférés. Mais l'ancienne amitié qui étoit entre lui & un Gentilhomme, nommé Célion, l'emporta ſur le mérite des autres.

Célion étoit d'une condition égale à la ſienne, ſon bien étoit conſidérable, & il n'avoit qu'un fils, qui, après avoir eu l'éducation que l'on donne ordinairement à la jeune Nobleſſe, étoit allé voyager. Armond ſavoit que le jeune Célion avoit dans ſa perſonne & dans ſon eſprit tout ce qu'il falloit pour plaire. Ainſi il ne balança point à lui deſtiner ſa fille ; & ſans s'amuſer à de vaines formalités, il découvrit ſon deſſein

au vieux Célion, qui, charmé de pouvoir unir sa famille à celle d'un ami qui lui étoit si cher, accepta son offre avec joie, & dès ce moment écrivit à son fils de faire treve à ses voyages, & de presser son retour pour recevoir de sa main une femme jeune & belle.

Armond de son côté fut au couvent, & déclara à Arélise qu'il lui avoit choisi un époux, & qu'il falloit quitter le cloître pour prendre l'air & les manieres du monde : il lui apprit que c'étoit au fils de Célion qu'elle étoit promise ; que ce jeune cavalier seroit de retour incessamment, & qu'il ne vouloit pas qu'il la trouvât dans le couvent à son arrivée.

Arélise, qui faisoit un usage journalier de réflexions sensées, ne vit qu'avec chagrin qu'il falloit qu'elle épousât un homme dont elle ne connoissoit ni l'esprit ni le caractere : elle envisageoit un hymen formé de la sorte comme l'avant-coureur des plus grands malheurs. Dans cette pensée elle répondit à son pere qu'elle étoit prête à quitter le couvent aussi-tôt qu'il le voudroit ; mais qu'elle le supplioit de ne la point marier avec cette promptitude, & de lui donner le temps d'examiner si elle conviendroit à celui qu'il avoit choisi, & si son humeur s'accorderoit avec la sienne ; lui faisant un portrait spirituel & touchant de l'état malheureux de deux personnes qui ne s'unissent que par la volonté de leurs

peres, & qui n'ont l'un pour l'autre qu'une froide indifférence.

Armond fut très-content d'entendre parler Arélise avec tant d'esprit; mais comme il étoit persuadé que le jeune Célion lui plaîroit, il ne goûta point sa morale; & lui ayant dit que sa parole étoit donnée, & qu'il falloit qu'elle la dégageât aussi-tôt que le fils de Célion seroit de retour, il la quitta, en lui ordonnant de se préparer à sortir de sa retraite le lendemain.

En effet, Mérine, à qui Armond communiqua ses intentions, fut la retirer le jour suivant, & l'amena chez elle, où elle devoit rester jusqu'à son mariage.

Je ne vous parlerai point du plaisir que nous eûmes de ne nous plus quitter, ni des louanges que son esprit & sa beauté lui attirerent de tous ceux qui la virent: je veux ménager sa modestie sur cet article, n'ayant pas intention de l'épargner sur de plus importans. Le vieux Célion en fut enchanté: il faisoit l'amour pour son fils avec tant d'agrémens, que je ne sais pas, de l'humeur dont est Arélise, si elle ne l'eût point préféré. Quoi qu'il en soit, elle avoit pris une telle aversion pour cet engagement, qu'elle en devint d'une mélancolie qui fit craindre pour sa santé.

Mérine, qui ne connoissoit point le jeune Célion, ne pouvoit la blâmer entiérement de la crainte où elle paroissoit être de ne le pas trouver aimable. Cependant elle combattoit sa répugnance autant qu'il lui étoit

possible, sans parvenir à la vaincre. Arélise me découvroit toutes ses pensées, & m'entretenoit sans cesse de la douleur où elle étoit de passer, d'une vie heureuse & tranquille, dans les bras d'un homme qu'elle n'avoit pas le temps de connoître.

Tandis qu'elle ne s'occupoit que de ces tristes idées, le vieux Célion reçut réponse de son fils, par laquelle il lui mandoit qu'il se préparoit à lui obéir, quoique le mariage dont il lui parloit demandât de sérieuses réflexions; qu'il espéroit lui faire goûter les siennes lorsqu'il seroit auprès de lui, & qu'il comptoit s'y rendre dans deux mois au plus tard.

Cette lettre ne fut communiquée qu'au pere d'Arélise & à Mérine; mais comme elle vouloit adoucir son chagrin, elle lui en dit la teneur, pour lui faire espérer que son mariage pourroit bien ne se pas conclure, puisque le jeune Célion paroissoit n'avoir pas plus d'empressement pour elle, qu'elle n'en avoit pour lui.

Arélise fut effectivement d'une joie extrême à cette nouvelle; mais en même-temps elle fit naître dans son cœur une espece d'aversion pour le jeune Célion, s'imaginant qu'il devoit la connoître, & qu'il y avoit du mépris dans la façon dont il s'expliquoit; ce qui la détermina à faire tous ses efforts pour rompre cet engagement dans deux mois qu'elle devoit attendre.

Quelques jours après cette lettre, Mérine en reçut une d'une terre qu'elle a à vingt

lieues de Paris, où elle étoit appellée pour régler quelques affaires : comme elle ne pouvoit s'en difpenfer, elle pria Armond de lui laiffer emmener Arélife, d'autant plus que Célion n'arrivoit pas fi-tôt; lui promettant que dans ce petit voyage elle feroit enforte de la rendre entiérement foumife à fes volontés ; que les plaifirs & les divertiffemens de la campagne lui rendroient la fanté & fon premier enjouement.

Armond, à qui la trifteffe de fa fille commençoit à déplaire, & qui ne vouloit abfolument pas changer fa réfolution, acquiefça à la demande de fa fœur, & nous partîmes toutes trois dans une fituation d'efprit des plus agréables; Arélife, parce qu'elle n'entendroit plus parler de Célion; moi, parce que la nouveauté & le changement de lieu me divertiffoient ; & Mérine, par le plaifir de nous en procurer. Elle ne fut pas plutôt arrivée, que toute la Nobleffe circonvoifine s'empreffa de la venir voir.

Entre ceux qui furent des premiers, un vieux Gentilhomme, qu'elle eftimoit beaucoup, ne manqua pas de s'y rendre: il avoit un fils qui revenoit de l'armée, qu'il lui préfenta, & un ami, nommé Alcipe, dont il lui fit un grand éloge.

Mais il n'avoit pas befoin de beaucoup d'éloquence pour nous perfuader fon mérite. Alcipe a de ces phyfionomies frappantes, qui préviennent en leur faveur du premier abord : il eft grand, réguliérement bien-fait, les plus beaux cheveux du monde,

noirs, longs & bouclés, les yeux de la même couleur, tendres & remplis d'esprit; la bouche & les dents admirables: avec cela il est très-savant, sans vouloir le paroître, & y joint encore une façon de s'énoncer qui a mille charmes.

Cet Alcipe, tel que je vous le dépeins, attira toute notre attention; j'en fus charmée: pour Arélise, à peine pouvoit-elle en détourner les yeux; son cœur en fut ému, & se révolta plus que jamais contre l'hymen qu'on lui préparoit. Mais si la belle Arélise se trouva trop sensible au mérite d'Alcipe, il ne fut pas moins frappé du sien; sa beauté le surprit, son esprit lui donna de l'admiration, & trois heures de conversation acheverent de faire naître dans son ame l'amour le plus violent. Comme j'étois sans préoccupation, je m'apperçus d'abord de leurs secrets sentimens, & j'avoue que je pris beaucoup de plaisir au trouble d'Arélise.

Cette premiere visite fut suivie de plusieurs autres de la part d'Alcipe, qui n'attendoit pas que son ami l'amenât pour se donner la satisfaction de venir chez Mérine. Comme ce vieux Gentilhomme, qui le lui avoit présenté, lui étoit infiniment recommandable par plusieurs endroits, elle faisoit un accueil très-gracieux à Alcipe, qui de son côté avoit pour elle de très-grandes attentions. Cependant, quoique la passion d'Alcipe fût extrême, il ne faisoit parler que ses regards, sans oser se déclarer davantage. J'avois tant pressé Arélise sur ce qu'elle avoit

ſenti à ſa vue, qu'elle m'avoit avoué qu'elle eût bien déſiré que l'époux qu'on lui deſtinoit, eût le même mérite ; mais je n'en pus jamais tirer un aveu plus étendu.

L'affaire de Mérine traînoit en longueur : un mois s'étoit déjà écoulé ſans qu'elle l'eût terminée. Aréliſe n'en étoit pas fâchée, & l'amour d'Alcipe nous fourniſſoit des divertiſſemens qui m'empêchoient de m'ennuyer. Pendant ce temps-là Aréliſe & lui eurent celui de ſe connoître parfaitement, & de prendre une entiere confiance l'un pour l'autre : ils ſe voyoient tous les jours, & ſe trouvant à chaque inſtant quelques nouvelles qualités, ils vinrent à s'aimer avec ardeur, ſans jamais ſe le dire. Comme on ne nous avoit point dit qui il étoit, & que nous ne ſavions rien de lui, ſinon qu'il étoit homme de condition, l'envie me prit d'en ſavoir davantage ; & pour cet effet je demandai à l'ami de Mérine un éclairciſſement ſur cela.

Le ſecret de nos amis, me répondit-il, n'eſt point à nous, nous n'en pouvons diſpoſer ſans crime ; ainſi permettez que je ne déclare point celui d'Alcipe : tout ce que je vous puis dire, c'eſt qu'il eſt chez moi à l'inſçu de ſa famille, qui le croit bien loin. Une affaire importante l'oblige d'en uſer ainſi : je ſuis intime ami de ſon pere, & je dois aller à Paris pour le mettre d'accord.

Ce diſcours, qui ne m'inſtruiſoit de rien ne laiſſa pas de m'inquiéter : je m'imaginai

que quelqu'intrigue désagréable à la famille d'Alcipe l'avoit brouillé avec elle, & que peut-être il étoit marié secrettement. Je ne pus m'empêcher de découvrir mes soupçons à Arélise : elle en fut troublée ; & se sentant un penchant pour Alcipe qu'elle ne pouvoit vaincre, elle résolut de savoir la vérité de sa propre bouche.

En effet, dès le lendemain Alcipe étant venu à son ordinaire, & nous ayant trouvées seules, il se mit aux genoux d'Arélise, & en la regardant avec tout l'amour qu'il ressentoit : Mérine, lui dit-il, nous a appris hier une nouvelle qui me donne la mort. On vous marie, belle Arélise, & le malheureux Alcipe ne vous verra, dans la plus belle Ville du monde, qu'entre les bras d'un époux !

Car, enfin, continua t-il sans lui donner le temps de l'interrompre, je ne puis plus vous cacher que je vous adore ; & puisqu'en vous perdant je suis assuré de perdre la vie, je ne veux point la quitter sans vous faire connoître tout l'amour que vous m'avez inspiré.

Arélise fut si interdite à cette déclaration, qu'elle demeura quelques momens sans pouvoir répondre ; mais s'étant remise : puisqu'on vous a appris, lui dit-elle, que je vais me marier, vous deviez m'épargner un aveu qui m'outrage doublement ; comme fille, le respect vous demandoit plus de ménagement, & l'état qu'on vous a dit que

je vais prendre vous obligeoit à un éternel ſilence.

Je me ſuis bien attendu à cette rigueur, lui répondit Alcipe, avec un déſeſpoir qui ſe faiſoit remarquer dans toute ſon action : je ne ſuis point venu dans l'idée de faire approuver mes feux ; & ſans le coup mortel que l'on m'a porté, vous ne les auriez appris que de ceux qui peuvent diſpoſer de vous ; mais en vous perdant je n'ai rien à ménager, & la ſeule grace que j'oſe exiger de vous, c'eſt de me laiſſer expirer à vos pieds.

Sa douleur étoit ſi bien peinte ſur ſon viſage, & il avoit tant de graces dans ce funeſte état, qu'Aréliſe en fut touchée. Hélas! lui dit-elle en laiſſant couler quelques larmes, vous ne ſerez pas le ſeul malheureux ; je ſuis mon devoir avec peine : je ne connois point celui qui m'eſt deſtiné, je ne l'ai jamais vu, & l'amour n'a point de part à ce triſte hymenée.

O Ciel, s'écria Alcipe ! quelle conformité ! Je ne ſuis ici, continua-t-il, que pour éluder un engagement que mon pere a formé pour moi ſans conſulter mon cœur : je ne connois point celle qu'il m'a choiſie ; je n'en ſais pas même le nom. Ce n'a point été les traits d'une autre paſſion qui m'ont rendu cet hymen odieux ; je vivois ſans attachement avant que de vous avoir vue : la ſeule répugnance de paſſer mes jours avec une perſonne qui ne me ſera connue qu'au moment de notre union m'en

a éloigné. Jugez quelles ont été mes résolutions depuis que vous m'avez donné des chaînes qui ne se rompront jamais.

Non, continua-t-il avec transport; non, Célion, n'esperez jamais que votre fils, ne pouvant posséder Arélise, en puisse aimer une autre.

Grand Dieu, nous écriames-nous toutes deux à la fois! que dites-vous, Alcipe? Quoi, lui dit Arélise avec un étonnement dont elle ne pouvoit revenir! Alcipe seroit le fils de Célion?

Oui, Madame, lui répondit-il presqu'en tremblant, ne sachant à quoi attribuer notre surprise: seroit-il connu de vous? Ah! mon cher Alcipe, s'écria-t-elle en lui tendant la main, je puis donc sans crime avouer que je vous aime.

Des termes si tendres & si peu attendus firent tout concevoir à l'amoureux Alcipe; & baisant mille fois la main qu'elle lui avoit donnée: seroit-il possible, ma charmante Arélise, que vous fussiez l'objet que je croyois si fatal à mon repos, & que je fusse l'heureux mortel à qui vous alliez vous sacrifier?

Arélise étoit si pénétrée de joie & d'étonnement, que je fus obligée de prendre la parole pour elle, & d'instruire Alcipe de tout ce que je vous ai raconté. Il nous apprit ensuite qu'il n'avoit pas plutôt reçu la lettre de son pere, qu'il avoit pris la poste pour se rendre chez l'ami de Mérine, afin de le prier de parler à Célion pour l'obliger à ne pas précipiter un mariage pour lequel il ne

se sentoit aucune inclination, voulant vivre encore quelques années sans prendre d'engagement, & n'en point contracter qu'il ne connût parfaitement le caractere de celle qu'il épouseroit.

Alcipe finissoit son récit, comme Mérine entra avec le vieux Gentilhomme qui lui donnoit la main : la situation où ils nous trouverent les surprit extrêmement. Arélise, à qui cet événement avoit tiré des larmes, tenoit un mouchoir sur ses yeux : Alcipe, avec une joie immodérée, embrassoit ses genoux, & lui baisoit les mains, sans qu'elle l'en empêchât ; & moi j'éclatois de rire. Ce spectacle leur parut si nouveau, qu'ils furent quelque temps à nous contempler sans rien dire. Enfin, Mérine prenant la parole : Silviane, me dit-elle, qu'est-il donc arrivé? La plus charmante de toutes les aventures, Madame, lui répondis-je. Ces mots ayant fait connoître à Alcipe & à Arélise les témoins qui venoient de leur arriver, ils se leverent aussi-tôt. Alcipe courut, comme un homme transporté, se jeter aux pieds de Mérine, sans pouvoir s'expliquer, quoiqu'il soit l'homme du monde qui s'énonce le plus aisément : Arélise fut se renfermer dans son cabinet, pour cacher tous les mouvemens dont elle étoit agitée ; & il n'y eut que moi qui pusse rendre un compte exact à Mérine de tout ce qu'elle voyoit.

Je le fis le plus succinctement qu'il me fut possible, pour laisser à Alcipe le plaisir de lui en apprendre les circonstances. Jamais

joie ne fut plus parfaite que celle de cette Dame à cette nouvelle ; elle embrassa mille fois Alcipe, en bénissant le moment qui l'avoit conduit à sa terre. Le vieux Gentilhomme charmé de ce qu'il ne quitteroit point la sienne pour aller accorder le pere & le fils, le félicita en ami sincere sur son bonheur, & tous ensemble nous fûmes assiéger le cabinet d'Arélise, qui ne put nous voir sans rougir : mais la vertueuse Mérine lui ayant témoigné le contentement que lui donnoit cette aventure, on ne parla plus que d'amour & de joie. Mérine écrivit aussi-tôt à son frere, & joignit à sa lettre celle qu'Alcipe lui écrivoit, & une autre à Celion. Vous jugez bien de la satisfaction de ces deux amis, lorsqu'ils apprirent cette reconnoissance. Mérine, qui ne vouloit pas être cause que cet hymen fût retardé, laissa un pouvoir à son ami pour terminer son affaire sans elle, & nous revînmes à Paris avec Alcipe, dans des sentimens bien différens de ceux que nous avions eus en le quittant.

Nos amans, charmés l'un de l'autre, voyoient avec assez d'impatience les apprêts de leurs noces, lorsque le pere d'Arélise fut attaqué d'une fievre violente qui l'emporta en très peu de jours. Cette mort mit un triste intervalle à leur joie, Arélise ayant voulu laisser finir le temps de son deuil avant que de s'engager. Quoiqu'Alcipe vît ce retardement avec douleur, il s'y conforma en amant soumis. Cette année ne leur

a donné que plus de temps pour se connoître & pour cimenter leurs nœuds par la constance, les soins & les tendres attentions qu'ils ont eus l'un pour l'autre ; & comme elle est expirée depuis trois semaines, & que Mérine étoit absente, Alcipe & Lisimond ayant appris qu'elle revenoit, sont allés au-devant d'elle pour la prier que les deux mariages se fassent le même jour.

Silviane ayant cessé de parler, toute la compagnie lui marqua son contentement sur le récit qu'elle venoit de faire. Uranie & ses amies embrasserent tendrement Arélise, en la félicitant, & cette belle fille perdit dans l'excès de leurs caresses la confusion que lui avoit donné le discours de Silviane. Nous aurions été très-fâchés, dit Thélamont, si on nous avoit privés du plaisir que nous venons d'avoir ; & l'intérêt qu'Uranie & ses amies prennent en vous méritoit cette marque de confiance.

Je vous assure, répondit-elle en souriant, que mon dessein étoit de prier Célimene de vous la donner après mon départ, ne pouvant me résoudre d'y être présente ; & Silviane m'a fait une trahison que j'aurai bien de la peine à lui pardonner.

Nous prendrons tous son parti contre vous, dit Orsame, n'ayant rien fait qu'à notre priere, & pour augmenter l'estime parfaite que vous nous avez inspirée. La reconnoissance d'Alcipe, dit alors Camille, est très-singuliere & des plus jolies, & j'avoue que

pendant le récit de Silviane je souhaitois en secret que cela fût ainsi.

La vôtre avec votre chere Alphonsine, lui répondit Florinde, ne fut pas moins intéressante, & je suis persuadée que celle d'Alcipe vous en a fait souvenir plus d'une fois. Il n'y a rien de plus vrai, ajouta Erasme; Alphonse & la belle Camille se sont jettés des regards à cet événement qui ne donnent pas lieu d'en douter.

Cette galante raillerie fut quelque-temps le sujet de la conversation; & l'heure du dîner s'étant faite entendre, Uranie fit servir dans l'appartement de Florinde. Après le repas & un instant d'entretien particulier, la conversation devint générale, & Célimene prenant la parole : quand on devroit m'obliger, dit-elle, à ne parler de la journée, pour me punir de donner des louanges à la façon dont on vit ici, je ne puis me dispenser de faire remarquer à Silviane & à Arélise un des plus grands agrémens que j'y trouve : c'est, continua-t-elle, que tout ce qui s'y dit, & ce qu'on y rapporte, a le charme de la nouveauté; &, quoique souvent on se souvienne de la plupart des traits, ils sont cités d'une maniere à nous persuader que nous ne les savions pas.

Il n'y a rien de plus obligeant pour nous que cette remarque, répondit Uranie; & nous devons nous trouver très-heureux si, depuis le temps que vous nous honorez de votre présence, vous ne vous êtes point encore ennuyée.

Pour moi, dit Camille avec enjouement, je me retranche du nombre de ceux à qui cette louange eſt adreſſée : j'écoute ce qu'ils diſent avec un plaiſir extrême ; je fais mon poſſible pour en profiter ; mais j'avoue que je n'ai pas un aſſez grand fond de lecture pour prendre place auprès d'eux.

Une grande lecture, ajouta Alphonſe, ne donne pas toujours aux diſcours les agrémens dont Célimene vient de parler, & je crois que l'entretien d'un homme qui ne feroit que rapporter les faits dont ſa mémoire ſeroit chargée, fatigueroit beaucoup à la ſuite des temps.

Il n'en faut point douter, dit alors Thélamont, & ce n'eſt que par l'uſage que l'on fait de la lecture, qu'on la peut rendre utile à ſoi-même, & paroître agréable aux autres. Tous les hommes, & principalement ceux qui veulent s'attacher à l'étude des belles lettres, & tirer quelqu'avantage de leurs veilles, doivent faire choix des plus excellens Auteurs, les lire avec exactitude ; à pluſieurs repriſes, réfléchir & méditer continuellement ſur ce qu'ils ont lu, en ſéparer les ſujets dans leur eſprit, quelquefois les réunir, & mettre dans leur mémoire chaque choſe à ſa place, afin que, par ces diſtinctions, & de profondes méditations, ils puiſſent dans l'occaſion s'en ſervir avec gloire, & former un beau tour des différentes matieres dont ils ont nourri & embelli leur eſprit, & par la fécondité de leur génie y donner un arrangement qui faſſe voir qu'ils

se sont acquis & rendus propres d'excellentes choses.

Semblables au Peintre habile, lorsque, pour composer les couleurs, il assemble les matieres que la nature produit dans les quatre parties du monde, il les broie, les mêle, les sépare, & leur donne les nuances propres à traiter le sujet dont il a formé le plan dans son idée : il prend son pinceau, & travaillant à l'exécution de son projet, l'art est si bien secondé par son heureux génie, qu'il peint l'esprit & les sentimens, donne de l'ame à ses figures, & rend sa peinture si vivante & si parfaite, qu'il devient l'admiration de tous les siecles.

C'est ainsi qu'à l'exemple du Peintre l'homme d'esprit doit user de sa lecture. Le Peintre a si bien mêlé, séparé & réuni ses matieres, qu'il est impossible de distinguer de quel côté du monde elles sont venues. L'homme d'esprit en doit faire autant de ce qu'il lit, afin que dans ses productions on ne puisse s'appercevoir que la matiere soit d'un autre.

Celui qui n'a pas cette attention, ne peut passer que pour plagiaire, n'ayant lu que pour apprendre par cœur, & rapporter simplement ce que les autres ont dit ou écrit, ne s'étant pas assez orné le génie pour y pouvoir donner une tournure nouvelle & un arrangement qui le fasse au moins participer à la gloire de ceux qu'il est obligé de citer, ou dont il emploie les ouvrages.

Toutes choses ont été dites, mais les

différentes manieres de les dire, de les exprimer, & de les faire ſentir, ne ſont pas épuiſées: l'homme qui fait un bon uſage de ſa lecture, forme des maximes & des préceptes ſur les maximes & les préceptes des autres; & par le ſoin extrême qu'il a pris de ſe rendre propre cet amas de faits, de traits & d'exemples, ſur leſquels il a réfléchi & médité avec tant d'application, il parvient à y donner des agrémens, & à les rapporter d'une façon qui leur rend la grace de la nouveauté.

En voilà une de nous inſtruire, dit Orſame, qui eſt pleine de charmes, & qui m'a fait un plaiſir que je ne puis exprimer.

Il eſt vrai, ajouta Eraſme, que ſi chacun liſoit avec l'attention que Thélamont demande, l'eſprit en ſeroit plus orné, la mémoire moins chargée, & les productions plus agréables.

On voit bien, interrompit Julie, que Thélamont a fait ce qu'il déſire dans les autres, tout ce qu'il dit ayant l'art d'inſtruire & d'amuſer.

Orophane, qui vit bien qu'on ſe préparoit à faire ſouffrir la modeſtie de ſon ami, empêcha Julie de continuer, en avertiſſant la compagnie que, puiſque l'on ne pouvoit ſe promener, on devoit du moins jouir de la vue de la terraſſe, ſur laquelle donnoit l'appartement de Florinde; & comme elle aſſura qu'elle n'en ſeroit point incommodée, on ouvrit les portes des deux balcons qui donnoient ſur les jardins & ſur

la riviere. A ce dernier objet, Camille s'écria avec vivacité : je ne comprends pas pourquoi cet élément, qui est si vaste, si riche & si formidable, n'a pas ses Rois comme la terre, & que les hommes n'aient pas cherché à s'approprier les mers, comme ils ont fait des Royaumes & des Souverainetés.

Cette réflexion fit rire la compagnie ; mais Alphonse, qui s'apperçut que son aimable épouse ne l'avoit pas faite sans dessein : la mer, lui répondit-il, est à tous les hommes en général, l'art de la navigation l'ayant rendue l'ame du commerce, par le moyen duquel les Royaumes & les Républiques, les moins considérables dans leur origine, sont devenus assez puissans à la suite du temps pour oser mesurer leurs armes avec les Monarques les plus opulens, & en sont devenus les vainqueurs ; ensorte, ma chere Camille, que, pour répondre à votre idée, on peut dire que l'empire de la mer appartient presque toujours au plus fort.

Il est vrai, dit alors Thélamont, que les forces maritimes sont le plus ferme appui d'un Etat, & que quiconque est le maître de la mer, le devient bientôt de la terre ; & pour prouver combien il est nécessaire aux Souverains d'employer toutes sortes de moyens pour avoir sur mer des forces capables de contenir leurs ennemis, & d'entreprendre les grandes choses que nous avons vu faire à nos voisins depuis deux siecles, il ne faut que se rappeller à quel point de

grandeur monterent les Grecs, par le ſecours que la marine leur fournit.

Avant eux, ajouta Orophane, les Aſſyriens, les Indiens, les Perſes & les Egyptiens ſe ſont attribués l'empire de la mer; & depuis, les Carthaginois, les Romains, & pluſieurs autres, en ont dit autant.

Il eſt vrai, continua Thélamont, que tous ces peuples ont prétendu s'approprier cette ſouveraineté, ſelon qu'ils s'y ſont trouvés les plus forts, chacun l'attribuant à ſa Nation : & c'eſt ſur l'incertitude de ceux qui l'ont eu les premiers, que les Grecs ont toujours ſoutenu qu'entre tous les Princes ſortis du ſein de la Grece, Minos, Roi de Crete, eut le premier le ſouverain empire ſur la mer : diſant que Neptune, fils de Saturne, ayant inventé l'art de la navigation, le Roi ſon pere lui donna le commandement de ſon armée navale, dont il s'acquitta avec tant de gloire & de bonheur, que la poſtérité lui dreſſa des temples, lui éleva des autels, & lui fit des ſacrifices, le regardant comme le Dieu de la mer; & que Minos, fils de Jupiter, frere de Neptune, fit de ſi grands exploits ſur la mer, qu'il s'en attribua la ſouveraineté.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt conſtant que de tout temps les Syriens, les Egyptiens, les Rhodiens, ceux de Chypre, & ſur-tout les Phéniciens, ont eu l'avantage de paſſer pour les plus vaillans & les plus expérimentés dans l'art de la navigation, & que ce

ſont ceux qui ont porté le commerce dans l'Aſie, l'Afrique & l'Europe, où ils établirent des colonies qui fonderent de grandes & ſuperbes Villes, dont la plupart ſubſiſtent encore. Quant à ce qui regarde les Grecs, il eſt prouvé, par ce qu'en diſent Thucydides & Libanius, que les Corinthiens furent les premiers qui firent conſtruire des navires propres à la guerre; qu'Aminocles de Corinthe en fabriqua quatre pour les Samiens, & que le premier combat naval qui ſe donna dans les mers de la Grece fut entre ceux de Samos & les Corcyriens: & ce qui doit nous confirmer dans la penſée de la foibleſſe des Grecs ſur la mer, dans ces commencemens, du peu de gens qu'ils avoient qui fuſſent propres pour la marine, & peu verſés dans l'art de la navigation, c'eſt que, lorſque les Athéniens donnerent la bataille contre les Æginetes, à peine purent-ils mettre en mer cinquante galeres de trois eſpaliers par rame; & que cette République n'avoit alors que le port de Phalerum, fort étroit, mal conſtruit & très incommode pour l'entrée & la ſortie des vaiſſeaux.

C'eſt pourtant de ce petit port, ajouta Eraſme, que partit Théſée pour ſe rendre en Crete, afin de ſatisfaire à la vengeance que Minos vouloit prendre de la mort d'Androgée ſon fils.

Et c'eſt auſſi, reprit Thélamont, d'où Mneſtée mit à la voile pour conduire à l'armée des Grecs, contre les Troyens, ce

fameux secours tant vanté, & si fort grossi par les Poëtes. Mais enfin les forces des Athéniens sur mer, leurs ports & leurs arsenaux étoient alors & furent très-peu de chose jusqu'au temps de Thémistocles, qui, prévoyant le retour des Perses, leur persuada de détruire le Pirée, qui n'étoit qu'un lieu d'assemblée & de conseil public, & d'y construire un port qui pût contenir en sûreté un grand nombre de navires, & des arsenaux fournis de tout ce qui seroit nécessaire pour équiper leurs galeres. La charge lui en fut donnée, & ce grand homme, pour mieux réussir dans son dessein, engagea les Athéniens d'affranchir tous les étrangers, & de donner les droits des anciens habitans à tous ceux qui voudroient aider la République de leurs personnes & de leurs biens, pour avancer & perfectionner ce grand ouvrage.

Ce décret ayant été publié, on vit arriver de tous côtés nombre de gens qui apportoient les secours nécessaires, tant en argent, qu'en travailleurs; ce qui avança tellement les travaux, que, malgré la jalousie des voisins de cette République, & les ennemis particuliers de Thémistocles, il parvint à faire ce qu'il avoit projetté : il fit encore construire le port de la Munichie, & mit les choses en tel état, que la République d'Athenes, qui croissoit tous les jours en grandeur & en puissance, vit aussi croître, par ces différens moyens, le nombre de ses habitans, agrandir ses Villes,

& trois beaux ports de mer pour la commodité de ſon commerce & de ſes arſenaux, qui étoient le Phalere, le Pirée, & la Munichie.

Thémiſtocles propoſa encore de faire conſtruire cent galeres, pour joindre aux anciennes, & d'en faire bâtir vingt tous les ans, afin d'augmenter inſenſiblement les forces navales de la République, & obliger par-là toute la jeuneſſe Athénienne d'apprendre l'exercice de la mer, qui ſeul pouvoit aſſurer l'Etat, & le rendre riche & puiſſant par le commerce; ce qui réuſſit ſi parfaitement, que lorſqu'entre les Grecs les Lacédémoniens eurent perdu le ſouverain commandement ſur mer, ils reconnurent tous Ariſtides l'Athénien pour Général dans l'entrepriſe qu'ils firent d'affranchir tous les Grecs ſujets des Perſes, & ceux de l'Afrique & de l'Europe. Mais ce qu'il y eut de ſurprenant dans la ſubite augmentation de la grandeur des Athéniens, c'eſt que, lorſque par la divine éloquence de Gorgias, le Rhéteur, Ambaſſadeur des Léontins Siciliens, ils furent perſuadés de leur donner du ſecours contre les Siracuſains, ils mirent en mer deux cents cinquante galeres, & nommerent pour Amiraux Etimédon & Sophocles.

Enſuite, la République ayant chargé Licurgue, fils de Licophron, de faire un puiſſant armement naval, il équipa juſqu'à quatre cents galeres; & ce fut alors que, par les conſeils de Thémiſtocles, de Péricles,

clès, & de ce même Licurgue, on agrandit encore le port de Pirée & les arſenaux. On augmenta conſidérablement le nombre des ouvriers qui travailloient aux choſes néceſſaires pour équiper cette grande quantité de navires; & tout étoit rangé dans un ſi bel ordre, & une diſpoſition ſi remarquable, que pluſieurs Auteurs ont écrit que le ſuperbe arſenal de Veniſe a été formé ſur le plan de celui des Athéniens.

Lorſqu'ils furent montés à ce haut degré de puiſſance, ils établirent deux Magiſtrats, avec un pouvoir très-étendu; l'un étoit chargé d'équiper les navires, & d'en fournir le nombre dont la République avoit beſoin; l'autre avoit le ſoin de les faire ſortir du port, de les faire remorquer, & de les conduire au lieu du rendez-vous, où il les remettoit à l'Amiral, que les Grecs appelloient *Thalaſſiache.* Les Capitaines de chaque galere, qu'ils nommoient *Triarchy*, s'empreſſoient, à l'envi les uns des autres, de bien équiper & d'embellir leurs navires.

Ce fut alors que les Athéniens porterent leur commerce dans toutes ces mers, & que leurs victoires firent reſpecter & craindre leurs bannieres : leurs vaiſſeaux étoient par-tout privilégiés & favoriſés; & par ce moyen, & l'heureux ſuccès de leurs armes, ils apportoient dans leurs ports des richeſſes immenſes. Le tréſor public en augmentoit, & les particuliers en devenoient chaque jour plus opulens; mais cette opulence amena le luxe & la débauche : l'un

& l'autre firent naître la division entre les Citoyens ; & l'ambition des Grands s'étant jointe à la désunion, enfanta les séditions, que leurs ennemis prirent soin de fomenter, qui causerent enfin le bouleversement de l'Etat; & cette riche & puissante Ville, qui avoit produit tant de grands hommes en tout genre, & qui avoit été regardée avec tant d'admiration, tomba dans le mépris & la dépendance.

Ce que j'ai trouvé de plus étonnant parmi les Athéniens, ajouta Alphonse, est la superstition outrée qui y regnoit, malgré le nombre de leurs Savans, qui, par leurs lumieres devoient être au-dessus de ces sortes de foiblesses ; ce qui leur fit commettre des injustices aussi pleines d'extravagances, qu'elles l'étoient de cruauté, témoin la mort de Socrate, dont ils se repentirent, mais trop tard. Ils conservoient dans leur port, par un motif de religion, deux galeres qu'ils appelloient *Sacrées* : l'une étoit *la Délie*, sur laquelle Thésée fut conduit à Minos, Roi de Crete, & l'autre *la Paralus*, ainsi nommée du nom d'un Héros dont la mémoire étoit respectable dans Athenes. Ils avoient tant de vénération pour *la Délie*, que lorsqu'il y manquoit une piece, une autre y étoit remise à l'instant, ensorte qu'ils la conserverent jusqu'au temps de Démétrius Phalerus, qui fut celui de leur décadence totale. Leur superstition alloit si loin sur cet article, que tous les ans cette galere étoit ornée & enrichie de mille singularités: toutes

les grandes maiſons briguoient la faveur de contribuer à ſon embéliſſement par tout ce qu'ils avoient de plus précieux, & les places pour ſa conduite & pour ſa défenſe étoient également ſollicitées : enſuite elle étoit menée ſomptueuſement à Délos, à un ſacrifice ſolemnel qu'on y faiſoit; & depuis ſon départ juſqu'à ſon retour il étoit défendu, par une loi expreſſe, de punir ni d'exécuter perſonne à mort dans Athenes. Ceux qui la montoient s'appelloient *Delliates-Théory*; ils avoient doubles appointemens, & étoient exempts de toutes ſortes de charges & d'emplois pendant le cours de l'année. *La Paralus*, que l'on nommoit auſſi *Salamine*, avoit les mêmes privileges: on s'en ſervoit dans la pompe & les cérémonies des Panathénées; & ceux qui la montoient s'appelloient *Parally*.

Voilà des ſuperſtitions que je ne puis pardonner à un peuple dont la ſcience profonde ſembloit ſervir d'exemple à toutes les autres Nations.

Cela ne doit point ſurprendre, dit Florinde, puiſque toute leur ſcience, leur ſageſſe & leur philoſophie n'ont pu les garantir du luxe, de l'orgueil & de l'ambition qui cauſerent enfin leur ruine.

Pour en revenir à la navigation, reprit Thélamont, les Phéniciens, ceux de Tyr & de Sydon, ont été les premiers qui ont porté cet art au-deſſus de tous les peuples de leurs ſiecles. S'étant acquis la ſupériorité ſur ceux de l'Aſie, de l'Afrique & de

l'Europe, ils donnerent du secours par mer aux Puissances qui leur étoient alliées, qui leur firent remporter des victoires signalées; & ce furent eux qui, les premiers, apprirent des routes nouvelles pour pénétrer & porter leur commerce dans les pays les plus reculés, qui, pour lors, étoient absolument inconnus.

Ces peuples furent les fondateurs de plusieurs grandes & belles Villes: Utique, Hiponne, Lepte en Afrique, Thebes en Grece, Thebes en Egypte, Gades, & Carthage en Espagne; mais le plus fameux de leurs établissemens, & qui leur a fait le plus d'honneur, fut la Carthage d'Afrique, qui eut de si petits commencemens, & qui par son heureuse situation devint si considérable par son commerce & par ses victoires. La forme de son gouvernement étoit si sage & si sensée, que le Sénat de cette République s'acquit une haute réputation. Ils ne se furent pas plutôt rendus maîtres des côtes d'Afrique, depuis l'Egypte jusqu'au détroit des colonnes d'Hercule, qu'ils entreprirent la conquête de l'Espagne, où ils réussirent au-delà de leurs espérances; & voyant que la fortune leur étoit favorable, ils y fonderent la nouvelle Carthage, y établirent un Sénat, des magasins, des munitions, & de braves Gouverneurs, soutenus d'une puissante armée, qui acheva de leur soumettre toute l'Espagne.

Comme le Sénat de Carthage n'avoit eu

vue que de grandes choses, il fit un décret par lequel il étoit ordonné à un des Généraux qui commandoit la flotte en Espagne de passer le détroit, & de découvrir toutes les côtes d'Afrique du côté de l'océan. Ce Général, qui s'appelloit Hannon, partit du détroit avec sa flotte, pourvue de toutes sortes de munitions, & eut le bonheur de doubler tous les caps qui ont arrêté pendant tant d'années nos Navigateurs modernes, & parvint enfin jusqu'à la mer d'Arabie avec toute sa flotte, & ayant pénétré jusqu'au fond de la mer rouge, il arriva à Suez, d'où il fit partir le jeune Asdrubal, son neveu, pour porter au Sénat de Carthage la nouvelle du succès de son heureuse navigation, avec une ample relation de toutes les côtes de l'Afrique, tant orientales qu'occidentales, dans laquelle il décrivoit les avantages que la République en recevroit.

Après que les Romains eurent détruit Carthage, cet écrit en langue punique, qu'ils conservoient soigneusement dans leurs archives, fut traduit en latin par ordre du Sénat de Rome, & transporté à Rome comme un monument authentique de leur victoire & de l'esclavage des Carthaginois. Ces précieux mémoires, ainsi que ceux de Himite, autre Amiral des Carthaginois, qui avoit découvert dans le même-temps la plupart des côtes de l'Europe, jusqu'au fond du nord, furent mis & gardés très-exactement dans le trésor public de Rome,

d'où cette République a tiré des avantages considérables. Il paroissoit encore dans divers écrits des Carthaginois qu'ils avoient établi un commerce réglé avec les habitans des côtes d'Afrique, du coté de l'océan, dont ils tiroient une prodigieuse quantité d'or; mais les Romains, ni si hardis sur mer, ni si bons Navigateurs que les Carthaginois, ne profiterent pas de ces belles découvertes.

La République de Carthage, dit alors Erasme, ne pouvoit manquer d'être détruite; ses conquêtes éclatantes, & ses richesses immenses, ayant excité l'envie & la jalousie de tous les Potentats de son temps; la réputation des Carthaginois, & le bruit de leurs victoires, qui voloient par tout l'Univers, parvint à Alexandre le Grand, qui revenoit vainqueur des Indes: piqué du haut dégré de la puissance de ce peuple, il résolut d'enlever l'Afrique & toutes les conquêtes des Carthaginois; mais la fortune réservoit cette gloire aux Romains.

Alexandre, interrompit Silviane, n'auroit peut-être pas si bien réussi dans cette entreprise que dans les autres; & cette conquête a tant coûté aux Romains, que nous pouvons juger, sans blesser la mémoire d'Alexandre, qu'elle ne lui eût pas été facile.

Je ne puis me dispenser, dit Camille, de m'applaudir hautement de ma curiosité; & la compagnie devroit m'en savoir gré, puisqu'elle a donné occasion à une conversation si digne d'elle. Il est vrai, répondit Clé-

limene, que, si je n'y avois pas été présente, j'aurois eu peine à croire qu'un détail circonstancié de vaisseaux, de commerce, de navigation & d'armemens eût occupé tant de femmes si agréablement.

A peine Célimene achevoit ces mots, qu'on lui vint dire qu'un de ses gens demandoit à lui parler : & quoique la compagnie voulût qu'elle le fît entrer, elle se leva & sortit pour s'instruire de ce que c'étoit. Pendant qu'elle l'entretenoit, Arélise, qui étoit à côté d'Uranie, lui dit à voix basse, en rougissant ; mon cœur me fait deviner de quelle part vient ce message, & je parierois qu'Alcipe & Lisimond sont actuellement au château de Célimene.

Je voudrois, lui répondit Uranie sur le même ton, que votre pressentiment fût véritable, ayant une envie extrême de connoître celui qui vous a rendue sensible, & de lui témoigner l'estime que son choix nous a fait prendre pour lui.

Thélamont, qui avoit entendu ce qu'elles disoient, voyant rentrer Célimene avec un air riant, fut à elle aussi tôt, & lui donnant la main pour la remettre à sa place : nous vous conjurons tous, lui dit-il, Madame, d'agir ici avec une pleine liberté, & si c'est quelqu'un de vos amis qui soit arrivé, d'ordonner qu'on l'amene, afin que nous ne soyons pas si-tôt privés de votre présence.

Je suis si persuadée de votre politesse, lui répondit-elle, & je connois si bien le caractere de ceux qui sont assemblés ici,

que je n'ai pas hésité un moment à faire ce que vous souhaitez, en mandant à deux cavaliers que je considere infiniment, & qui viennent d'arriver chez moi, de se rendre chez vous, où je leur promets une réception digne de leur mérite.

Me voilà au fait, dit Camille : Arélise a rougi en parlant bas à Uranie, Silviane rêve, & un air content qui regne sur le visage de tous tant que nous sommes, m'apprend que chacun de nous espere trouver dans ces deux cavaliers Alcipe & Lisimond.

Pour moi, dit Florinde, je le désire ardemment : & nous n'en doutons point, ajouterent Julie, Félicie & Hortense.

Puisque vous êtes toutes si pénétrantes, reprit Célimene, je vous avouerai que ce sont eux qui, avant hier ramené Mérine à Paris, impatiens de revoir ce qu'ils aiment, & les sachant chez moi, y sont arrivés avec empressement ; & qu'ayant appris que nous étions ici, n'osant s'y rendre, par respect pour Uranie, m'ont fait prier de retourner au château : mais, comme je l'ai déjà dit, assurée du plaisir que cela feroit à cette belle société, je leur ai mandé de se rendre ici.

Il est singulier, dit Orophane, que la charmante Silviane, qui est presqu'aussi vive que Camille, se soit abandonnée à la rêverie ; & que l'aimable Arélise, qui est aussi réservée & sérieuse que Florinde, ait pressenti la premiere l'arrivée de deux personnes qui leur sont si cheres.

Je ne puis nier, répondit Silviane, que je n'aie un moment réfléchi fur ce que l'on venoit dire à Célimene avec tant d'empreſſement, n'oſant me flatter que celui de Liſimond en fût le ſujet.

Pour moi, ajouta Aréliſe, j'avoue ingénument que j'ai jugé d'abord de ce que ce pouvoit être, & que je l'ai dit à Uranie. On ſe préparoit à lui répondre, lorſque l'on entendit le bruit d'un équipage qui entroit dans la cour. Auſſi-tôt Thélamont, Orophane, Eraſme, Alphonſe, Orſame & Mélente furent au-devant de Liſimond & d'Alcipe, qui s'étant faits montrer Thélamont, lui rendirent les honneurs dûs au maître de la maiſon.

L'époux d'Uranie ne fut pas en reſte de politeſſe avec eux; & après leur avoir témoigné le plaiſir qu'il reſſentoit de leur préſence, il leur préſenta ſes amis, de qui ils reçurent les mêmes marques d'eſtime & d'amitié.

Enſuite ils les conduiſirent à l'appartement de Florinde, où ils ne furent pas plutôt entrés, que Célimene, s'avançant à eux, & les prenant chacun d'une main, les préſenta à Uranie : voilà, leur dit-elle, le chef de la charmante ſociété dont vous m'avez tant entendu parler, qui veut bien que vous & vos charmantes épouſes en veniez quelquefois augmenter le nombre.

Alcipe & Liſimond répondirent à ce diſcours avec beaucoup d'eſprit; & Uranie, qui liſoit dans leurs yeux l'impatience qu'ils avoient de voir finir les complimens, pour

entretenir Arélise & Silviane ; après qu'ils eurent salué toutes les Dames en général, s'adressant à Alcipe avec un aimable souris : faites treve aux cérémonies, dit-elle, toute cette compagnie vous connoît parfaitement l'un & l'autre, & vous a mis au rang de ses amis, avant que de vous avoir vus ; ainsi suivez, sans balancer, devant elle, les mouvemens de votre cœur, en la rendant témoin de la joie où vous êtes de revoir ce que vous aimez.

Cet ordre, reprit Alcipe, a trop de charmes pour moi pour n'y pas obéir ; & puisqu'il m'est permis, continua-t il en s'approchant d'Arélise, de vous entretenir un moment de tout l'amour que vous m'avez inspiré, souffrez, ma chere Arélise, que je le fasse éclater aux yeux de cette admirable assemblée. Lismond tenoit à-peu-près le même langage à Silviane, qui se préparoit à lui répondre avec l'air de liberté qui lui étoit naturel, lorsqu'Arélise, tendant la main à Alcipe : vous êtes persuadés l'un & l'autre, dit-elle, du plaisir que nous donne votre vue ; cette charmante société connoît nos sentimens & les vôtres : mais nous ne devons pas abuser de la complaisance d'Uranie, & je prévois que nous avons encore si peu de temps à rester avec elle, qu'il est juste d'en profiter. Alors, faisant appercevoir à Alcipe que toute la compagnie étoit debout, les civilités recommencerent, & chacun ayant pris la place

qui lui étoit destinée, Orophane rompit le silence.

Vous voyez, dit-il à Célimene, que j'avois un pressentiment de l'arrivée d'Alcipe, en ne mettant aucun de nous auprès d'Arélise & de Silviane. Je ne sais, reprit Uranie, ce que vous avez pensé; mais je puis bien assurer que le cœur de la belle Arélise l'a d'abord instruite de la vérité.

Pour moi, dit Florinde, je suis persuadée que la nature & l'amour donnent toujours de justes pressentimens. Du moins, ajouta Camille, ils se trompent rarement; & je crois fermement qu'un pere, par la seule émotion de son cœur, reconnoîtra son fils entre plusieurs enfans qui lui seront inconnus.

Il est tant d'exemples de ces sortes de reconnoissances, répondit Félicie, qu'on n'en peut presque pas douter; mais je ne conviendrai pas que l'amour, quelque grand qu'il puisse être, produise les mêmes effets que la nature, les idées que donnent cette passion ne provenant que d'une imagination frappée, toujours tendue à l'objet qu'elle désire, qui le représente mille & mille fois sous des formes différentes, qui le font croire présent, proche, absent, inconstant ou fidele, sans que pour cela il ait rien de réel dans toutes les pensées; au lieu qu'il est bien difficile de ne pas avoir des notions infaillibles sur ceux à qui l'on a donné le jour: les enfans renfermant dans leurs veines le sang qui les a formés, il est impossi-

ble qu'il ne soit ému à l'aspect de celui dont il est sorti. De même un pere, qui par quelque malheur aura perdu son fils au berceau, ne laissera pas de le reconnoître longtemps après, par les mouvemens intérieurs dont il sera agité, puisque le sang du pere faisant la meilleure partie de celui du fils, la rencontre des mêmes esprits, animés par la puissance du regard, ne peut manquer de les attirer l'un vers l'autre, sans qu'il en sache la raison. Alors cette conformité fait naître les soupçons : on les approfondit, & l'on reconnoît par la vérité que la nature ne se dément jamais.

Voilà une charmante définition, dit alors Célimene, & je ne pense pas qu'on y puisse rien répondre.

Pour moi, dit Uranie, j'en suis si contente, que je n'y veux rien ajouter. Je n'en agirai pas de même, interrompit agréablement Silviane ; & pour prouver la solidité du raisonnement de Félicie, il faut qu'Amélise paie ici le tribut, en faisant part à la compagnie d'une histoire qu'elle a tirée du fameux Michel Cervantes de Saavédra, & qu'elle a traduite d'une maniere qui me paroît digne d'attention.

Voilà une attaque, répondit cette belle fille, à laquelle je ne m'attendois nullement, & c'est vouloir m'embarrasser que de m'obliger à montrer de si foibles productions ; mais ce qui me console, ajouta-t-elle en riant, c'est la certitude où je suis qu'Alcipe

& Lisimond ne sont ici que pour nous ramener à Paris, & que nous ne devons songer qu'à partir.

Si ce n'est que cela, lui dit promptement Alcipe, qui peut nous priver du plaisir de vous entendre parler, je vous annonce, ma chere Arélise, que vous avez encore toute la journée de demain à rester ici, & que nous ne partirons tous qu'après demain matin : ainsi vous n'avez point d'excuse, il faut subir la loi.

Tant mieux, s'écria Camille, puisque cela nous procurera la satisfaction d'écouter une histoire dont la belle Arélise ne pourra rien retrancher.

Toute la compagnie s'étant jointe à Silviane pour engager son aimable amie à faire ce que l'on désiroit d'elle, cette belle fille n'y résista plus, & commença son récit en ces termes.



LA FORCE DU SANG,

Nouvelle Espagnole.

SOUS le regne de Ferdinand & d'Isabelle, Dom Louis de Zagréda, d'une des plus anciennes & des plus nobles familles d'Espagne, après avoir passé ses premieres années au service de son Roi & de sa patrie, s'étoit retiré à Tolede, ville de la nouvelle Castille, située sur les bords du

Tage, pour ne s'occuper que du soin d'élever une fille unique dont la sagesse, l'esprit & la beauté lui faisoient concevoir de hautes espérances pour former une illustre alliance.

Léocadie (c'est le nom de cette belle personne) n'avoit que quatorze ans lorsque Dom Louis son pere quitta la Cour pour ne songer qu'à son éducation, qui, par les soins d'une mere vertueuse, avoit eu des commencemens si heureux, qu'on pouvoit la regarder dès cet âge-là comme la fille la plus parfaite de toutes les Espagnoles. La perte que fit Dom Louis par la mort d'une épouse si chere, l'avoit encore déterminé à la retraite. Les femmes vivent dans une si grande solitude dans ce pays, & sont forcées de mener une conduite si austere, que la belle Léocadie, quoique nourrie & élevée à Tolede, n'y étoit connue de personne; mais comme Dom Louis avoit parcouru des climats plus heureux pour le sexe, il voulut adoucir la solitude de sa fille par tous les divertissemens qu'il pouvoit lui donner, sans rien enfreindre des coutumes de son pays.

Pour cet effet, il embellit une maison de plaisance qu'il avoit sur les bords du Tage, à une très petite distance de Tolede, & là, il procuroit à Léocadie tous les amusemens convenables à son âge & à sa condition C'étoit en ce lieu que, sous le prétexte de la liberté que donne la campagne, il permettoit que les maîtres de danse, de musique

& d'instrumens se rassemblassent pour former des concerts en sa présence, qui pussent occuper agréablement cette jeune personne, & toutes les femmes qu'il avoit mises auprès d'elle. Ainsi, lorsqu'elle faisoit treve à la peinture, à la lecture, & aux sciences capables d'orner l'esprit, la musique & la danse terminoient ce qui lui restoit de temps.

Lorsque Dom Louis revenoit à Tolede, il la ramenoit avec lui, & jamais elle n'étoit sans lui, à la ville ou à la campagne, ne se fiant qu'à lui de la garde d'un trésor qui chaque jour lui devenoit plus cher. Léocadie touchoit à sa quinzieme année, & son pere songeoit déjà à se choisir un gendre qui en fût digne par son mérite & par sa naissance, quand ses projets se trouverent renversés par le plus cruel de tous les malheurs.

Il avoit passé plusieurs jours à la campagne, lorsque Dom Louis, pour quelques affaires, fut obligé de revenir à Tolede. Comme c'étoit dans la saison la plus chaude de l'année, il attendit le déclin du Soleil, pour donner à Léocadie le plaisir de faire à pied le peu de chemin qu'il y avoit de cette maison à la Ville; promenade d'autant plus belle, qu'ils ne quittoient point les bords du Tage, & que les yeux sont agréablement occupés par la diversité des jardins dont ils sont ornés de ce côté. Ils avoient envoyé leurs gens & leur équipage les premiers, & n'avoient réservé pour toute suite qu'une

des femmes de Léocadie, qui la tenoit d'un bras & son pere de l'autre : la soirée étoit charmante; ils marchoient lentement, ils étoient seuls dans le chemin; & pour jouir de la douceur de l'air, Léocadie avoit levé son voile.

A peine avoient-ils fait la moitié de leur route, qu'ils virent quatre cavaliers bien montés, & superbement habillés, qui paroissoient venir de Tolede. Ils ne furent pas plutôt à une distance capable de faire distinguer les objets, que Léocadie abaissa son voile pour n'en être point vue; mais, malgré sa promptitude à se cacher, elle n'en eut pas encore assez pour empêcher que l'éclat de tant de charmes ne vînt frapper les regards du plus apparent de ces cavaliers. Ils alloient assez vîte pour faire croire qu'ils avoient quelqu'impatience d'arriver où ils vouloient se rendre : mais celui qui avoit jetté les yeux sur Léocadie, ralentissant le pas de son cheval, obligea les autres d'en faire autant; & ce jeune homme ne suivant que l'impétuosité de son âge & d'un tempérament fougueux, sans se laisser conduire aux lumieres de la raison, leur parla de la sorte.

Je ne sais, leur dit-il, si vous avez eu le temps de remarquer les personnes que nous venons de voir; pour moi, la beauté de la plus jeune des deux femmes que ce vieillard accompagne m'a fait une blessure que je suis résolu de guérir : ainsi, au lieu d'aller nous divertir à la campagne, comme nous

l'avions projeté, retournons ſur nos pas, & me ſecondez dans le deſſein que je viens de former, d'enlever cette jeune perſonne, des charmes de laquelle je promets de vous faire part lorſque je m'en ſerai rendu le maître.

Ce diſcours, qui n'étoit pas fait à des gens plus ſages, ni plus ſcrupuleux que celui qui le prononçoit, les anima tellement, qu'ils tournerent auſſi-tôt leurs chevaux, & coururent à bride abattue ſur les traces de Dom Louis & de Léocadie, qui, ne penſant à rien moins qu'à l'affront qu'on leur préparoit, marchoient d'un pas égal, tant pour ne pas fatiguer Léocadie, que pour s'accommoder au grand âge de Dom Louis, qui ne lui permettoit pas d'aller plus vîte.

Les cavaliers les eurent bientôt atteints: & s'étant cachés une partie du viſage avec leurs manteaux, ils les entourerent le ſabre & le piſtolet à la main: deux d'entr'eux mirent pied à terre; l'un ſaiſit Léocadie, & l'arrachant des bras de Dom Louis, que le chef des raviſſeurs & ſon camarade contenoient, la mit promptement dans ceux de ſon amant, tandis que l'autre, le piſtolet ſous la gorge, empêchoit la femme qui ſuivoit de s'oppoſer à leur deſſein par ſes cris & par ſa réſiſtance.

Rodolphe (ainſi ſe nommoit leur chef) n'eût pas plutôt Léocadie en ſon pouvoir, qu'il partit avec une vîteſſe extrême, laiſſant le reſte à démêler à ſes compagnons. Le malheureux Dom Louis, à qui ce funeſte

accident ôta le souvenir de sa vieillesse, avoit mis l'épée à la main ; mais ses forces ne répondant point à son courage, il fut désarmé & terrassé. Les ravisseurs le laissant dans cet état, & la femme presque morte de peur, remonterent à cheval & regagnerent Tolede, où ils jugeoient bien que Rodolphe seroit rentré.

En effet, ce jeune téméraire ayant fait plusieurs tours pour dépayser ceux qui auroient pu le suivre, rentra dans la Ville lorsque la nuit étoit déjà close, & par des rues peu fréquentées gagna le chemin d'une maison dont il n'étoit que trop le maître, où il entra par une porte secrete dont il avoit la clef. Il auroit pu aller encore plus loin, sans craindre que Léocadie l'en empêchât, cette belle fille s'étant évanouie dès le moment de son enlévement, sans avoir repris aucune connoissance, malgré la course impétueuse de son ravisseur : mais comme il n'avoit pas dessein de la faire revenir à elle, il la prit entre ses bras, & descendant doucement de cheval avec sa proie, il la porta dans son appartement, où s'étant enfermé, il accomplit au milieu des ténebres l'indigne projet que cette innocente beauté lui avoit inspiré.

Le crime ne fut pas plutôt commis, que les réflexions le suivirent. Le long évanouissement de Léocadie laissoit à Rodolphe tout le temps d'en faire : elle ne reprenoit point ses esprits, & le sien débarrassé des voiles dont une ardeur véhémente l'avoit offusqué,

lui fit naître des remords qui le déchirerent avec autant de violence, que sa passion lui en avoit fait commettre.

De quelque dépravation que les mœurs soient remplies, la vertu reprend bientôt son empire sur ceux qu'un sang illustre anime, & auxquels une noble éducation en a donné les premiers principes. Rodolphe étoit d'une famille qui, par son rang, ses biens & ses dignités, n'en voyoit guere au-dessus d'elle : il possédoit personnellement toutes les qualités qui rendent un cavalier aimable ; ses traits, sa taille, son esprit, son grand air, tout en lui paroissoit se rassembler pour lui livrer les cœurs ; mais ces perfections, qui auroient dû faire son bonheur & sa gloire, ne servirent qu'à le plonger dans le vice. Fils unique d'un pere & d'une mere trop tendres, il n'eût pas plutôt fait briller une partie de son mérite, qu'ils le rendirent son maître dans un âge où l'on en a plus de besoin que jamais : livré à lui-même de trop bonne heure, & répandu dans le monde avant que de le connoître, une folle & bouillante jeunesse lui fascina les yeux sur le choix de ses amis. N'ayant égard qu'à la naissance, sans en avoir pour la sagesse, il fut suivi dans peu d'un nombre de jeunes Seigneurs qui n'avoient rien de recommandable que le sang dont ils sortoient : leurs vices & leurs défauts devinrent les siens ; la débauche, les injustices & les violences faisoient leurs plaisirs les plus doux ; & se croyant à l'abri de la cen-

ſuite par le rang qu'ils tenoient, ils commettoient impunément les plus honteux déſordres.

Rodolphe, que l'amour aveugle de ſon pere & de ſa mere mettoit dans une entiere liberté, ſortoit & rentroit chez lui à toutes les heures du jour & de la nuit, ſans nulle contrainte ; & ſon appartement, éloigné du reſte du corps de la maiſon, lui donnoit une pleine licence d'y faire tout ce qu'il vouloit ſans témoins, ſes gens ayant ordre de ne venir à lui que lorſqu'il les appelleroit; ce qui le mit en état de rendre Léocadie la victime de ſa paſſion, ſans craindre d'être ſurpris.

Mais enfin, comme je l'ai déjà dit, ſes remords rappellant ſa raiſon, il ne regarda plus qu'avec horreur l'action qu'il venoit de faire ; & ſe reprochant la promeſſe qu'il avoit faite à ſes amis, ne pouvant rendre l'honneur qu'il venoit de ravir à Léocadie, il ſongea du moins à ne la pas expoſer davantage ; & voyant qu'elle ne reprenoit point ſes ſens, il s'en rapprocha pour lui jeter au viſage des eaux de ſenteur qu'il portoit ſur lui : s'étant apperçu qu'elle commençoit à revenir, il ſortit promptement de l'appartement, & l'ayant refermé avec ſoin, il fut chercher ſes camarades, auxquels il dit qu'au détour d'une rue qu'il leur nomma, cette fille avoit fait des cris ſi perçans, que, dans la crainte d'être ſurpris & reconnu, il l'avoit miſe à terre, & qu'elle avoit

fui d'une si grande vîtesse, qu'il l'avoit bientôt perdue de vue.

Il rapporta cet accident avec un si grand air de vérité, que ses amis n'en douterent point ; & comme leur feu s'étoit ralenti en l'attendant, ils le louerent tous d'avoir laissé aller cette inconnue.

Cependant cette malheureuse beauté étoit enfin revenue à elle, & se trouvant sur un lit, & dans l'obscurité, elle ne se flatta point, & jugea sans hésiter de toute l'étendue de son infortune : ses larmes, ses soupirs & ses sanglots suivirent de près cette triste connoissance ; & le silence qui régnoit autour d'elle l'ayant assurée qu'elle étoit seule, n'écoutant que son désespoir, elle se leve avec précipitation, cherche les fenêtres de cette chambre, & les ouvre dans le dessein de se précipiter, & de terminer par sa mort une vie qu'elle ne croit plus pouvoir passer sans honte : mais de gros barreaux de fer dont elles étoient grillées depuis le haut jusqu'en bas, s'opposant à sa cruelle résolution, & la clarté de la lune lui faisant entrevoir la porte, elle y courut, espérant l'ouvrir, & fuir le retour de son ravisseur.

Son attente se trouvant encore trompée, ses pleurs recommencerent avec leur premiere violence ; enfin se rappellant tout ce qui s'étoit passé, & sa raison lui montrant que les crimes ne portoient ce nom que par l'aveu qu'on y donnoit, & qu'étant absolument innocente de celui qui venoit de se commettre, elle devoit bien moins songer à s'en

punir, qu'à chercher les moyens de s'en venger.

Cette réflexion, que la pureté de l'ame affermit dans son esprit, lui fit prendre la résolution d'examiner avec soin le lieu où elle étoit ; pour cet effet, elle retourna aux fenêtres, & les ouvrant de façon à lui pouvoir donner assez de clarté pour distinguer les objets, elle vit une chambre meublée superbement. La tapisserie, & ce qui couvroit les fauteuils & les carreaux, brilloient d'une magnifique broderie en or & en argent; pour s'en assurer elle y porta les mains, elle compta exactement le nombre des fauteuils, & s'approchant du lit, elle le trouva tout couvert & relevé de la même broderie, ayant une crêpine d'or des plus belles autour de chaque pente. Ensuite appercevant un cabinet de la Chine, éclatant de nacres de perles & d'autres pierres précieuses, y voyant la clef, elle l'ouvre, & dans un des tiroirs trouve une croix enrichie de diamans, qui lui paroît être de l'Ordre de Calatrava, & d'un très-grand prix; elle s'en saisit à dessein de la rendre l'instrument de sa vengeance : & comme elle se préparoit à continuer sa recherche, un bruit sourd qu'elle entendit sur l'escalier lui faisant juger que quelqu'un alloit entrer, elle referma doucement la fenêtre, & s'assit dans un fauteuil, bien résolue de faire retentir cette maison de ses cris, si l'on vouloit encore attenter à sa gloire.

C'étoit Rodolphe, qui, s'étant débarrassé

de ſes compagnons, venoit dans un eſprit bien différent des idées qui troubloient Léocadie. Il ne fût pas plutôt entré, que cette belle fille le ſentant s'approcher, ſe leva promptement, & le repouſſant d'un bras dont le tremblement faiſoit aſſez voir ſa crainte: qui que tu ſois, lui dit-elle, s'il te reſte quelqu'ombre de vertu, contente-toi d'un triomphe que tu ne dois qu'à mon lâche évanouiſſement; n'aggrave point ton crime par une indigne récidive; & puiſque les ténebres & le ſilence ont été les ſeuls témoins de ma honte, répare en quelque ſorte l'outrage que tu m'as fait, en l'enſevéliſſant dans un profond oubli. Si tu ne me connois point, ne cherche point à me connoître, & me laiſſe en liberté de ſortir d'un lieu qui m'eſt d'autant plus odieux, que tu l'as rendu le tombeau de mon innocence; ou par mille cris redoublés je raſſemblerai près de toi ceux que l'éloignement ou le ſommeil empêchent à préſent de m'entendre.

Le ſon de voix de Léocadie avoit quelque choſe de ſi doux, & la frayeur le rendoit ſi touchant, que chacune de ſes paroles furent autant de traits dont l'amour ſe ſervit pour enflammer ſon raviſſeur; mais ce ne fut plus d'un feu téméraire, indiſcret, & capable de tout entreprendre pour ſe ſatisfaire; l'ardeur dont il ſe ſentit brûler fit évanouir l'audace & la fureur de celui qui l'avoit précédé. Le regret, la douleur, & le reſpect prirent leur place, & pouſſant un profond ſoupir:

Je ne viens point, lui dit-il, pour vous faire une nouvelle offense ; mille fois plus indigné que vous du crime que j'ai commis, je voudrois au prix de tout mon sang le pouvoir réparer, & vous êtes suffisamment vengée par mes remords & le trouble dont mon ame est agitée : ce n'est point dans la crainte que vos cris n'appellent ici des témoins que je vous tiens ce discours ; vous feriez de vains efforts pour avoir du secours, si je voulois encore vous outrager ; maître absolu dans ce lieu, personne ne viendroit m'y troubler, & vous ne devez qu'à vous seule une retenue que je voudrois avoir toujours observée. Rassurez-vous donc, continua-t-il : pour vous convaincre de ma sincérité, je vous promets de vous conduire en toute sûreté où vous jugerez que je le puis faire sans que cela me donne aucun éclaircissement de ce que vous êtes, à condition que vous souffrirez que je mette un bandeau sur vos yeux, afin de vous ôter aussi la connoissance d'un homme qui ne peut être que l'objet de votre haine. Vous me haïrez, je le sais, mais j'aurai la consolation de vous avoir caché l'auteur de votre malheur, comme vous aurez la vôtre en me laissant ignorer qui est celle dont les charmes ne sortiront jamais de ma mémoire.

Ces mots faisant connoître à Léocadie que le plus sûr pour elle étoit de prendre le parti qu'on lui offroit, impatiente de quitter cette maison : tiens promptement ta promesse, lui dit-elle, & ferme plutôt mes yeux

yeux pour jamais, que de me retenir ici davantage. Alors Rodolphe lui ayant bandé les yeux, & s'étant enveloppé le visage de son manteau, la prit sous le bras, & sortit avec elle aussi doucement qu'il étoit entré; & Léocadie lui ayant dit qu'il la menât dans la grande rue de Tolede, il l'y conduisit, après avoir fait plusieurs tours pour qu'elle ne pût connoître le quartier d'où elle sortoit; mais, si ces précautions l'empêcherent d'être instruite de sa demeure, elles ne purent ôter de sa mémoire tout ce qu'elle avoit remarqué de l'appartement : elle avoit même compté jusqu'aux marches de l'escalier, lorsqu'elle descendit. Tout cela joint avec la croix qu'elle avoit prise, lui donnoit une si forte espérance de savoir sur qui sa vengeance devoit tomber, qu'elle ne s'opposa en rien au chemin que Rodolphe lui fit faire. Lorsqu'il l'eût mise à l'entrée de la grande rue : vous pouvez désormais, lui dit-il en lui quittant le bras, porter vos pas où vous le désirerez, sans crainte d'être suivie : nuls regards indiscrets ne troubleront votre retraite. Adieu, continua-t-il; si mon exactitude à vous tenir parole peut vous prouver le regret que j'ai de vous avoir offensée, ne faites aucunes tentatives pour savoir qui je suis.

A ces mots s'éloignant d'elle avec précipitation, & se jettant dans la premiere rue qu'il trouva, il la laissa dans la liberté d'ôter son bandeau, & de prendre le chemin

de chez elle. Mais, quoiqu'il ne voulût point examiner ce qu'elle feroit, il ne s'écarta pas si loin qu'il ne pût entendre ses cris, si quelqu'un vouloit l'outrager, bien résolu de la défendre, au péril même de sa vie, en cas d'accident; mais après avoir écouté longtemps, n'entendant rien qui pût lui faire croire qu'il y eût aucun danger pour elle, il se retira chez lui l'ame remplie de remords, de honte & de douleur.

Pour Léocadie, elle ne se vit pas plutôt seule, qu'elle défit le mouchoir qui lui cachoit les yeux; & sans oser tourner seulement la tête, elle gagna une église qu'on ne faisoit que d'ouvrir, n'étant encore que trois heures du matin : elle y entra, & regardant alors de tous côtés, bien assurée que personne ne la suivoit, elle reprit le chemin de la maison de son pere, qu'elle trouva dans une consternation que la sienne seule pouvoit égaler.

Ce malheureux vieillard, que les ravisseurs avoient laissé sans armes & terrassé, s'étant relevé, & ne voyant plus autour de lui que la femme qui les accompagnoit, à qui le saisissement ôtoit l'usage de la parole, s'en approcha, & l'ayant faite revenir du mieux qu'il lui fut possible, il rentra avec elle dans Tolede & chez lui, sans que l'un ni l'autre eussent fait aucune treve aux sanglots & aux soupirs. Dom Louis envoya ses gens de toutes parts pour voir s'ils n'appercevroient point quelque trace de cet en-

lévement ; mais tous étant revenus sans en avoir rien appris, il s'abandonna à la plus vive douleur, ne sachant quel parti prendre dans cette extrêmité, & il attendoit le jour avec impatience pour se déterminer à ce qu'il devoit faire, quand Léocadie, par sa présence, calma son désespoir, & termina son irrésolution. Tout le monde étoit sur pied lorsqu'elle arriva, qui que ce soit n'ayant voulu donner au sommeil un temps que le maître passoit dans le désespoir : ainsi elle n'eût pas plutôt frappé, qu'on lui ouvrit, & que chacun s'empressa de faire retentir son nom, pour être le premier à porter cette nouvelle à Dom Louis. Ce tendre pere, qui n'espéroit plus la revoir, vint la recevoir avec des transports de joie qui penserent le faire expirer ; mais tandis que ses larmes témoignoient son ravissement, Léocadie en répandoit avec une si grande abondance, qu'il ne douta point qu'elles ne partissent d'une autre cause que les siennes, d'autant plus qu'elle les accompagnoit de paroles qui ne lui annonçoient rien que de sinistre. O mon pere, lui disoit-elle en l'embrassant ! modérez ces marques précieuses de votre tendresse, je n'en suis plus digne : & si je viens me jeter entre vos bras, ce n'est que pour m'y voir expirer de honte & de douleur !

Un discours si cruel ne pouvoit manquer de troubler la satisfaction de Dom Louis ; mais se préparant à tout, son amour pour sa fille, le plaisir de la revoir, n'en fu-

rent pas moins vifs. Cependant, voulant s'instruire du motif d'un si grand désespoir, il fit retirer tout le monde ; & s'étant enfermé avec la seule Léocadie, il lui demanda ce qui pouvoit l'obliger à lui parler de la sorte, & lui commanda de ne lui rien cacher.

Toute modeste qu'est l'innocence, elle devient hardie lorsqu'elle n'a rien à se reprocher. Léocadie, dont le front eût rougi cent fois si quelqu'autre eût raconté devant elle une pareille aventure, fit à Dom Louis le récit de la sienne avec la pudeur & la simplicité qui servent toujours de compagnes à la vérité ; mais ce ne fut pas sans le faire suivre des plus éclatantes marques de douleur.

Dom Louis fut vivement touché d'un affront si sanglant ; mais sa prudence lui faisant prendre son parti sur le champ, il recommença de témoigner à cette belle affligée toute la tendresse qu'il avoit pour elle ; & par ces preuves incontestables de l'amour paternel ayant un peu calmé son ame :

Léocadie, lui dit il, les fautes sont personnelles, & les crimes pour ceux qui les commettent ; le malheur qui vous est arrivé ne vous ôte rien de votre pureté ni de votre sagesse : vous n'en êtes ni moins digne du sang dont vous sortez, ni du tendre attachement que j'ai pour vous. Que cette vérité vous rassure & vous console : quant à notre vengeance, il est de notre honneur d'attendre l'occasion dans un profond silen-

ce. Selon votre rapport, & la croix que vous me montrez, votre ravisseur doit être d'un rang fort au dessus du mien; si nous éclatons & demandons justice, en produisant ce qui peut le faire connoître, son autorité l'emportera sur nous: irrité de notre poursuite, il dira contre vous ce qui pourra rétablir son honneur, en ternissant le vôtre, & nous resterons sans gloire & sans vengeance. Votre malheur n'a point eu de témoins, ne lui en donnons pas; si celui qui vous a outragée en a un véritable repentir, il se doutera de la main qui lui a fait ce vol, sans oser jamais le réclamer: ainsi, ne vous connoissant point, ne cherchant point à vous connoître, & craignant lui-même de mettre au jour son indigne action, elle restera dans les ténebres, ainsi qu'elle y a été commise. Si, au contraire, par des paroles indiscretes, il a la témérité d'en donner quelque connoissance, alors, sachant qui il est, sans qu'il sache qui nous sommes, reposez-vous sur moi du soin de venger votre offense, sans commettre votre gloire. Ainsi, ma chere Léocadie, continua-t-il en l'embrassant, gardons ce funeste secret; faites ensorte d'oublier votre infortune dans les embrassemens d'un pere qui ne cessera jamais de vous aimer, & remettez le reste à celui qui soutient & protege l'innocence.

Un discours si sage & si sensé fit tout l'effet qu'il en avoit attendu. Léocadie se trouva moins malheureuse, en voyant son pere devenir son consolateur; son désastre lui pa-

fut moins grand, puiſqu'il vouloit bien en être le confident & le vengeur ; & ſe conformant à ſa volonté, elle ne ſongea plus qu'à lui ôter le ſouvenir de cette aventure par ſes ſoins & par ſes complaiſances. Mais quelque tempsaprès s'étant apparçue qu'elle portoit dans ſon ſein des marques évidentes de ce triſte accident, ſes plaintes & ſes regrets recommencerent plus fortement que jamais. Son pere, à qui elle découvrit l'état où elle étoit, fut encore occupé à calmer l'excès de ſa douleur. Cependant, comme il falloit de néceſſité ſe confier à quelqu'un dans cette extrêmité, Léocadie, du conſentement de Dom Louis, choiſit entre ſes femmes celle qui l'accompagnoit lors de ſon enlévement, dont l'attachement & la fidélité lui étoient connus.

Cette fille, qui avoit été élevée & nourrie avec Léocadie, avoit pris pour elle une amitié ſi tendre, que rien de ce qui la regardoit n'échappoit à ſa pénétration : la profonde mélancolie de Léocadie depuis ſon enlévement, ſes ſoupirs & les larmes dont elle la trouvoit ſouvent baignée, lui avoient fait ſoupçonner une partie de la vérité; mais le reſpect qu'elle avoit pour elle la contraignant à cacher ſes idées, l'avoit toujours empêchée de s'en éclaircir; &, lorſque Léocadie eût pris avec ſon pere la réſolution de lui confier ſon ſecret, elle eut bien moins de ſurpriſe que de ſenſibilité pour une telle marque de confiance. Lucie (ainſi ſe nommoit cette fille) aſſura ſa maîtreſſe d'une in-

violable fidélité, & lui promit de la servir en cette occasion avec tant de zele, que personne au monde ne découvriroit l'état où elle étoit, & celui où elle alloit se trouver.

Cette nouvelle confidente fut un surcroît de consolation pour Léocadie; & son cœur ne pouvant s'ouvrir entiérement à Dom Louis, par l'effet de la modestie attachée à son sexe, trouva une grande douceur à s'épancher avec une amie : Lucie ayant ce titre auprès d'elle, plutôt que celui de domestique, étant née d'une famille noble, mais pauvre; ce qui avoit porté ses parens à la mettre auprès de la mere de Léocadie, qui, l'ayant élevée comme elle, lui avoit inspiré les mêmes sentimens de vertu : elle avoit quelques années de plus qu'elle, ce qui la rendoit moins scrupuleuse à dire ses pensées à sa jeune maîtresse, de qui la timide innocence se faisoit un crime des plus petites choses.

Lorsque Lucie fût entiérement initiée dans ce mystere, elle en fit souvent le sujet de ses conversations avec Léocadie, & elle l'accoutuma si bien à l'entendre parler, qu'elle l'enhardit elle-même à l'entretenir. Ce furent dans ces fréquens entretiens qu'elle lui découvrit, non sans rougir, que le respect & le repentir que son ravisseur lui avoit témoigné par sa derniere action, avoient touché son cœur, & que, malgré l'horreur que lui donnoit sa cruelle aventure, elle sentoit avec le dernier regret

qu'elle n'avoit pas assez de haine pour celui qui en étoit l'auteur, & que même depuis qu'elle avoit vu qu'elle alloit être mere, il ne lui étoit plus possible d'avoir des desirs de vengeance contre un homme qui étoit le pere de l'enfant qu'elle alloit mettre au jour.

Ces sentimens, qui n'étoient point amour, mais qui en approchoient beaucoup, paroissoient si naturels à Lucie, que, ne trouvant que de très-foibles raisons pour les combattre, elle n'employoit que celles qui pouvoient empêcher Léocadie de prendre une passion infructueuse pour un objet qu'il y avoit apparence qu'elle ne reverroit jamais; & elle sut si bien ménager son esprit, qu'en la portant à la douceur par rapport à l'enfant, elle l'éloignoit toujours d'un espoir frivole à l'égard du pere. C'est ainsi que le temps s'écoula, & que le terme arriva où Léocadie mit au jour un fils dont la naissance ne fut célébrée que par des torrens de larmes.

Cependant Dom Louis, aidé de l'industrieuse Lucie, prit de si justes précautions, que son domestique même ignora la véritable cause de la maladie de sa fille. Lucie, qui avoit eu le soin d'arrêter une nourrice long-temps auparavant, à laquelle elle avoit dit que c'étoit pour une personne de sa connoissance qui étoit en campagne, & qui viendroit accoucher à Tolede, en lui promettant de la venir chercher, prit l'enfant de Léocadie à l'instant même qu'il eût vu

la lumiere, & l'ayant bien enveloppé & mis dans une corbeille, elle le sortit de la maison à la vue de tout le monde, sans que l'on pût se douter de ce que ce pouvoit être, & l'ayant porté à la nourrice, elle lui dit que sa mere venoit de mourir, & que trouvant inutile de la faire venir dans une maison où tout étoit en combustion, elle s'étoit chargée de lui donner l'enfant. Ces mots furent accompagnés d'une bourse pleine d'or, qui mit cette femme en état de croire tout ce qu'on lui disoit.

Lucie, dont elle ne connoissoit ni le nom ni la demeure, lui promit de la visiter souvent, & que la bourse ne seroit jamais vuide, & la quitta bien satisfaite pour retourner à Léocadie, à qui elle rendit un compte fidele du dépôt qu'on lui avoit confié. Cette belle personne reprit en peu de temps une santé parfaite, & ses charmes prenoient chaque jour un tel accroissement, qu'il étoit impossible de la regarder sans admiration: mais elle se cachoit avec tant de soin, & passoit sa vie dans une si grande solitude, que sa famille seule étoit témoin des progrès de sa beauté.

Dom Louis, qui se voyoit dans un âge avancé, & qui ne trouvoit nulle apparence à pouvoir connoître l'auteur de son malheur, fit tous ses efforts pour la résoudre à prendre un époux; mais elle le conjura si vivement de ne la pas contraindre, & de permettre qu'elle ne s'engageât jamais qu'il y consentit, & la laissa vivre à sa fan

taire. Lucie voyoit exactement l'enfant, qu'on avoit nommé Dom Carlos; & ses visites étoient si lucratives à la nourrice, qu'elle ne s'embarrassoit de rien pourvu qu'elle la vît. Le petit Dom Carlos ne fût pas plutôt en état de s'en passer, que Dom Louis le fit retirer & venir chez lui comme son neveu, qu'un frere qu'il avoit dans le royaume de Valence lui avoit envoyé; & & sous ce titre il lui donna l'éducation ordinaire aux enfans de son âge & de sa condition.

Léocadie, qui n'avoit aux yeux de tout le monde que le nom de cousine, l'élevoit avec un soin extrême; & sa tendresse pour lui étoit d'autant plus grande, que ne pouvant la partager avec le pere, il étoit seul l'objet de l'amour dont son cœur étoit rempli. La beauté du jeune Dom Carlos, la vivacité de son esprit, qui se fit connoître dès qu'il pût parler, & le tendre attachement qu'il témoignoit à Léocadie & à Dom Louis, le leur rendit si cher, qu'il y avoit des instans où il sembloit qu'ils auroient été fâchés s'il ne fût pas venu au monde.

La raison dévança de si loin le nombre de ses années, que Dom Louis se vit obligé de lui donner des maîtres de très-bonne heure; ce qui le rendit dès l'âge de sept ans un prodige d'esprit. Il parut dès-lors en lui une partie des graces qu'il devoit avoir un jour; outre la beauté de son visage, il avoit la taille haute, fine & bien prise; un air de noblesse qui le faisoit distinguer d'entre tous ceux de

ſon âge, qui étoient admis à ſes innocens plaiſirs ; une vivacité charmante, & quelque choſe de ſi attrayant dans toute ſa perſonne & ſes actions, qu'il étoit difficile de ne le pas aimer dès qu'on le voyoit.

Il n'avoit de conformité avec ſa mere que par un air de famille, & ſa beauté étoit entiérement différente de la ſienne : ce qui ôtoit abſolument toutes les idées qu'on auroit pu avoir ſur une plus grande proximité : mais cette différence faiſant juger à Léocadie qu'il devoit reſſembler à ſon pere, cimentoit inſenſiblement dans ſon ame le penchant qu'elle ſe ſentoit à l'aimer ſans l'avoir vu.

Si mon raviſſeur, diſoit-elle à ſa confidente, m'a laiſſé ſon portrait dans cet aimable enfant, que je ſuis malheureuſe, ma chere Lucie, de ne lui avoir inſpiré qu'une paſſion aveugle & paſſagere, & qu'il m'eût été doux de l'avoir fait brûler d'un feu plus digne de moi ! que je l'aurois aimé, continuoit-elle en ſoupirant ! & que mon ſort eſt à plaindre !

Sept ans s'étoient entiérement écoulés dans ces regrets & ces réflexions, ſans que Léocadie, qui n'en avoit que vingt-deux, ni Dom Louis, ſon pere, euſſent pu rien découvrir ſur ſon enlévement ; ils en perdirent même l'eſpérance, & ne s'occupoient plus que du ſoin d'élever Dom Carlos, qui faiſoit toute leur conſolation, lorſqu'un nouveau malheur vint encore troubler le repos dont ils commencoient de jouir.

Un jour que cet enfant se divertissoit à plusieurs jeux avec quelques-uns de ses camarades, dans une place qui étoit assez loin de la maison de Dom Louis, n'ayant avec lui qu'un valet de chambre qui l'accompagnoit par-tout, voulant aller d'un côté de la place à l'autre trop précipitamment, tomba dans l'instant que venoit un char, attelé de huit mules, qui sembloient plutôt voler que marcher, qui lui passérent sur le corps, & le laissérent étendu comme mort. A ce spectacle, les cris du peuple & de ceux qui étoient dans le char obligerent le cocher d'arrêter. Aussi-tôt le Comte de Rabéiros, Grand-d'Espagne, & la Comtesse son épouse, à qui étoit cet équipage, descendirent promptement du char, & par un mouvement de compassion & de générosité, coururent au jeune Carlos, le prirent entre leurs bras ; & sa rare beauté, malgré le sang qui couloit sur son visage, ayant frappé leurs yeux, ils se sentirent saisis d'une telle douleur de cet accident, & pénétrés d'une si vive tendresse pour cet enfant, qu'ils ne voulurent point permettre qu'on le leur ôtat, & remontant avec lui dans leur char, l'emmenerent à leur palais, où ils ne furent pas plutôt arrivés, qu'ils le firent coucher & visiter ses blessures par des Chirurgiens qui furent appellés d'abord.

Cet aimable enfant, qui avoit repris ses esprits par les tendres baisers que lui donnoient tour-à-tour le Comte & la Comtesse,

se souvenant de ce qui venoit de lui arriver, & se voyant entre les bras de personnes inconnues, dans un appartement & un lit magnifique, ne se déconcerta point, & répondant à toutes les caresses qu'on lui faisoit avec une grace charmante, étonna si fort Dom Fernand de Ribéiros, & Stéphanie, sa femme, qu'ils ne pouvoient se laſſer de l'admirer. Enfin, ayant mis treve à leurs tendres amitiés, pour le laisser panser, ils apprirent des Chirurgiens, avec une joie sans égale, qu'il n'avoit que de légeres contusions sur le corps, & un seul coup à la tête, qui n'auroit rien de dangereux, par le soin qu'ils alloient y apporter, & que c'étoit le seul endroit d'où sortoit le sang qui les avoit effrayés : ils y mirent le premier appareil, & recommanderent qu'on ne le fît pas beaucoup parler.

La Comtesse de Ribéiros s'assit au chevet de son lit, ne pouvant s'en séparer ; & comme les habits qu'il portoit, étoient assez riches pour lui faire croire qu'il étoit d'une condition relevée, elle le pria, en le baisant tendrement, de lui dire son nom & celui de ses parens. Alors, sans hésiter, & d'un air de noblesse qui la charma : je m'appelle Carlos, lui dit il, & suis neveu de Dom Louis de Zagiéda, qui m'aime comme son fils, & qui sans doute seroit déjà ici, s'il étoit informé de mon accident. Tandis qu'il parloit, les yeux du Comte & de la Comtesse se remplissoient de larmes malgré eux ; ils se sentoient émus d'amour,

d'admiration & de compassion, avec autant de force, que si cet enfant leur eût appartenu.

Il n'eût pas plutôt nommé Dom Louis de Zagréda, que le Comte de Ribéiros, qui le connoissoit parfaitement, ordonna qu'on attelât un char, & qu'on le fût chercher.

Cependant le valet de chambre, qui avoit été témoin du malheur de Dom Carlos, outré de désespoir, & le croyant mort, courut, comme un homme éperdu, annoncer cette funeste nouvelle à Dom Louis. Léocadie eût à peine entendu ce triste récit, qu'oubliant toutes les raisons qui devoient lui faire cacher une partie de sa sensibilité, elle se fit promptement conduire sur la place. Lucie & Dom Louis l'y suivirent d'un pas précipité; & le monde qui y étoit encore assemblé leur apprit, sans ordre & sans suite, l'accident de l'enfant, & la générosité du procédé du Comte & de la Comtesse de Ribéiros, chacun leur racontant la chose d'une façon différente. Mais enfin sachant qu'il étoit dans leur palais, ils ne balancerent point à s'y rendre, & ils entrerent au moment que le Comte ordonnoit qu'on les fût chercher. Il ne fût pas plutôt averti de leur arrivée, que la Comtesse & lui furent au-devant d'eux.

Je suis vivement touché, dit le Comte à Dom Louis, qu'une si triste occasion me procure l'honneur de vous voir chez moi; mais, Seigneur Dom Louis, commencez

par vous assurer qu'il n'y a rien à craindre pour votre admirable neveu, dont Stéphanie & moi sommes si charmés, qu'il nous est devenu aussi cher qu'à vous-même.

Tandis qu'il tenoit ce discours, & que Dom Louis y répondoit avec le respect qui étoit dû au rang de Dom Fernand, la Comtesse embrassoit Léocadie, qui, ayant levé son voile, lui fit voir une beauté si parfaite, qu'elle en recula quelques pas d'étonnement & d'admiration. Eh quoi, s'écria-t-elle en recommençant ses caresses! Dom Louis renferme chez lui les trésors les plus précieux, sans en faire part à personne! Léocadie repartit à ces paroles obligeantes avec une modestie & un esprit qui achevèrent de lui gagner le cœur de Stéphanie qui, la prenant par la main, la conduisit à l'appartement où l'on avoit mis Dom Carlos, où le Comte conduisit aussi Dom Louis. Lorsque cet aimable enfant les eût apperçus, il se mit sur son séant, leur tendant les bras : ne vous affligez point, Seigneur, dit-il en s'adressant à Dom Louis ; mon mal n'est rien en comparaison de ce que je dois à ces généreuses personnes. Dom Louis l'embrassa, & jugeant de l'impatience de la tendre Léocadie, il lui céda sa place. Les caresses qu'elle ne put s'empêcher de faire à son fils, & celles qu'elle en recevoit, étoient si vives & si touchantes, que Dom Louis craignant que cela ne parût extraordinaire au Comte & à la Comtesse, qui n'ôtoient pas un moment leurs yeux de dessus Dom

Carlos, il prit la parole pour détourner cette attention : ma fille, leur dit-il, a pris elle-même le ſoin d'élever cet enfant; elle l'aime auſſi ardemment que s'il étoit ſon frere, ce qui ne doit pas rendre étrange les tranſports de ſa joie.

On ne peut trop l'aimer, répondit Stéphanie : & du premier moment que je l'ai vu, je me ſuis ſentie pour lui les mêmes entrailles que pour mon fils. Hélas! continua-t elle en les faiſant aſſeoir, il m'a rappellé les jeunes années de ce fils qui m'eſt ſi cher, & dont la longue abſence répand une nuit obſcure ſur les jours de ſon pere & les miens. Il y a près de ſept ans, continua t-elle en eſſuyant ſes larmes, qu'il nous a quittés d'une ſi cruelle maniere qu'elle ne ſort point de ma mémoire. Nous avons été très-long-temps ſans ſavoir dans quels lieux il avoit porté ſes pas; & quoique depuis trois ans nous ſoyons inſtruits qu'il eſt en Flandres, nous n'en ſommes pas moins affligés par le refus obſtiné qu'il fait de revenir. Pardonné, ajouta-t elle, ſi je vous entretiens de ces choſes, l'aimable Dom Carlos en eſt la cauſe : toute ſa perſonne eſt accompagnée des graces que je trouvois à mon fils lorſqu'il avoit ſon âge; & quoiqu'à vingt-trois ans, qui eſt celui qu'il avoit quand il partit, ſes traits n'euſſent plus la même delicateſſe, je ne laiſſe pas de voir dans ceux de cet enfant une reſſemblance avec les ſiens qui me ſurprendroit, ſi je ne ſavois pas que la nature ſe joue ſouvent dans les effets de ſes productions.

Pendant ce discours, Léocadie, qui avoit eu le temps de se remettre du trouble que lui avoit causé l'accident de Dom Carlos, devenant plus attentive aux objets qui s'offroient à sa vue ; à mesure qu'elle reprenoit sa tranquillité, promenoit ses regards curieux sur la magnificence de l'appartement : se souvenant tout-à-coup de celle de la chambre où ses malheurs avoient commencé, elle examina avec plus de soin qu'auparavant ce qu'elle voyoit autour d'elle ; & ses yeux ayant été frappés d'un cabinet de la Chine semblable en tout à celui qu'elle avoit vu, son cœur s'émut ; & faisant un examen général des meubles, elle y reconnut le lit, la crêpine d'or, la tapisserie, le même nombre de fauteuils & la superbe broderie dont ils étoient enrichis. Alors jettant encore la vue sur ce cabinet, elle s'oriente, & trouve qu'il occupe la même place que dans celle où elle entra, & que les fenêtres en sont aussi grillées du haut jusqu'en bas. Une conformité si grande avec un lieu si présent à sa pensée, la trouble : un tremblement universel agite son corps, & les dernieres paroles de Stéphanie achevant de la mettre hors d'elle-même, elle tombe évanouie dans les bras de cette Dame, auprès de laquelle elle étoit assise.

Fin du septieme Tome.

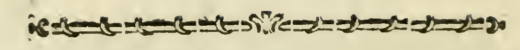


TABLE DES JOURNÉES ET HISTOIRES

Contenues dans ce ſeptieme Tome.

Fin de la Table.

LES JOURNÉES AMUSANTES,

DÉDIÉES AU ROI;

Par Madame de GOMEZ.

NEUVIEME ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE;

AVEC FIGURES.

TOME HUITIEME.



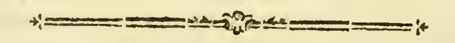
A AMSTERDAM,

PAR LA COMPAGNIE.

M. DCC. LXXVI.



LES JOURNÉES AMUSANTES.



Suite de la dix-ſeptieme Journée.

CETTE foibleſſe imprévue mit tout le monde en alarmes. Dom Louis, qui s'imaginoit que c'étoit un reſte de la frayeur qu'elle avoit eue, pria la Comteſſe de la mener dans un autre endroit, pour lui faire prendre l'air, aſſurant que ce ne ſeroit rien. Stéphanie, qui avoit eu la même idée, la prit à l'inſtant ſous les bras avec Lucie, & la porta dans ſon appartement, où l'on ouvrit les croiſées qui donnoient ſur un ſuperbe jardin.

Là, la Comteſſe, ſes femmes & Lucie ayant défait de ſon habillement tout ce qui

pouvoit la gêner, étalerent à leurs yeux des beautés si merveilleuses, qu'elles s'empressoient autant à lui donner des louanges, qu'à la faire revenir. Cependant à force de la tourmenter, & de lui jeter des eaux odoriférantes, elle reprit ses esprits; & se trouvant presque nue dans les bras de tant de monde, une modeste rougeur lui couvrit le visage, au même instant qu'un torrent de larmes, trop long-temps retenu, vint en ternir l'éclat. Stéphanie appuyant sa bouche sur la sienne : belle Léocadie, lui dit-elle, revenez à vous, calmez votre douleur, & puisqu'il n'y a rien à craindre pour Dom Carlos, ne troublez point la joie que nous en ressentons, & celle que j'ai de vous connoître, en nous faisant appréhender pour vous.

Léocadie ne lui répondoit qu'en lui baisant les mains, qu'elle arrosoit de ses pleurs; & par de violens soupirs, lui faisant connoître que quelque chose de plus fort préoccupoit son ame; elle ordonna à ses femmes de se retirer, & à Lucie de s'éloigner. Lorsqu'elle fut seule avec elle : charmante Léocadie, lui dit cette Dame en la pressant dans ses bras, un motif plus considérable que le mal de votre cousin vous agite, & je me sens si portée à vous aimer & à vous servir, que je vous conjure de me le déclarer. J'ai même résolu que vous ni Dom Carlos ne sortirez point de chez moi qu'après son entiere guérison; ainsi, regardez-moi comme votre amie, comme

votre mere, enfin comme une femme qui sent pour vous & pour lui les plus tendres mouvemens.

Que je serois heureuse, Madame, lui répondit Léocadie, si j'étois sûre de vous voir toujours les mêmes sentimens! Mais, continua-t-elle, il faut l'éprouver quoi qu'il puisse en arriver. J'ai de surprenantes choses à vous dire: je risque tout en vous les découvrant. Cependant vos bontés & les mouvemens intérieurs qui vous parlent en faveur de Dom Carlos me font juger que je risquerois encore plus en vous les taisant; mais, Madame, ordonnez qu'on fasse venir mon pere, & permettez que lui seul soit présent au secret que je vais vous confier: vous en ferez après l'usage qu'il vous plaira, & serez la maîtresse de le communiquer au Comte, votre époux.

Stéphanie, que ces paroles commencerent à intéresser, envoya Lucie prier Dom Louis de passer à son appartement, & dire au Comte de vouloir bien rester auprès de Dom Carlos, pour des raisons dont elle l'instruiroit. Cela fut ponctuellement exécuté comme elle le désiroit. Dom Louis entra, & dès que Léocadie le vit: Seigneur, lui dit-elle, il est temps de rompre le silence; mais avant toutes choses, si vous avez sur vous le dépôt que je vous ai remis, je vous supplie de le montrer à Madame pour voir si elle en a quelque connoissance.

Dom Louis, extrêmement surpris du discours de sa fille, & jugeant qu'il falloit

qu'elle eût de fortes convictions pour avoir pris une ſemblable réſolution, tira d'une boîte qu'il portoit toujours ſur lui, la croix de diamans que Léocadie avoit priſe à ſon raviſſeur, & la préſentant à la Comteſſe : je ne marche jamais ſans cela, lui dit-il, pour être à tout moment en état d'en retrouver le maître.

Stéphanie n'eût pas plutôt jetté la vue deſſus : ſi je connois cette croix, s'écria-t-elle ! eh ! qui peut en douter, puiſqu'elle appartient à Rodolphe, ce fils ſi cher, dont je vous parlois tantôt ? C'eſt un préſent que lui fit notre grande Reine, le même jour que leurs Majeſtés l'honorerent de l'Ordre de Calatrava : je croyois qu'il l'avoit emportée, & je ne puis comprendre par quelle aventure elle ſe trouve entre vos mains.

Cette aventure, reprit Léacodie, eſt ſi cruelle pour moi, que le ſeul ſouvenir m'en fait frémir d'horreur. Alors, avec une voix entrecoupée de ſanglots, elle conta tout ce qui s'étoit paſſé entr'elle & ſon raviſſeur, n'oubliant aucune des circonſtances qui pouvoient prouver la vérité de ſes paroles ; & venant au vol qu'elle avoit fait de cette croix, & à l'examen des meubles de l'appartement; la reſſemblance que j'ai trouvée, continua-t-elle, entr'eux & ceux de celui où vous avez mis mon fils, jointe à celle que vous avez remarquée du vôtre avec cet enfant, & le temps dont vous nous avez dit qu'il eſt abſent, m'ont ſi fort ſaiſie de crainte, de douleur & d'eſpérance, que je n'ai pu

résister à la violence de tant de mouvemens à la fois, & ils m'ont mise dans l'état où je suis tombée. Tout ce qui m'embarrasse à présent, pour une plus grande certitude, c'est qu'il me semble que je n'ai point passé par la cour où nous sommes entrés aujourd'hui, & que n'ayant pas vérifié le nombre des marches de l'escalier, j'ignore si c'est le même; mais il y en avoit quinze à celui que mon ravisseur me fit descendre.

C'en est trop, dit la Comtesse en se jettant toute en pleurs au cou de Léocadie; il n'en faut pas davantage pour me prouver que c'est mon sang qui coule dans les veines de Carlos. Ma prompte inclination pour lui, ma douleur en le voyant blessé, mon attendrissement en l'entendant parler, & le secret plaisir que je ressentois en le caressant, m'instruisent bien mieux de la vérité que toutes vos observations. Ma chere Léocadie, ajouta-t-elle, je ne vous regarde plus que comme ma fille; & s'il est des malheurs que l'on puisse bénir, bénissons mille fois celui-ci, puisqu'il va nous unir pour jamais. Alors, ne voulant pas que le Comte de Ribéiros ignorât plus long-temps le sujet de cet entretien, elle le fit appeller; & sans donner le temps de parler à Dom Louis & à sa fille, elle lui redit tout ce qu'elle venoit d'apprendre.

Ce Seigneur, pour qui le point d'honneur étoit une chose sacrée, pensa dans l'instant comme son illustre épouse; & la na-

ture, qui avoit produit les mêmes effets en lui, à la vue du jeune Carlos, le convainquit aussi fortement qu'elle de la vérité. Il embrassa Dom Louis, en le conjurant d'oublier le crime de Rodolphe, puisqu'il le lui feroit réparer si glorieusement pour Léocadie, que rien ne manqueroit à sa satisfaction. Ensuite s'étant approché d'elle, il voulut partager les tendres caresses que lui faisoit Stéphanie. Mais Léocadie, pénétrée de joie & de reconnoissance, se jetta à ses pieds, malgré les efforts qu'il fit pour l'en empêcher; & ne pouvant trouver de termes assez expressifs pour faire connoître ce qui se passoit dans son cœur, elle embrassoit ses genoux, baisoit ses mains, & par toutes ses actions témoignoit mieux que par ses paroles l'excès de son contentement.

Enfin, Dom Fernand l'ayant relevée, la prit dans ses bras, & l'appellant cent fois sa fille, la pria de faire treve aux pleurs & aux respects, en lui disant qu'il regardoit son alliance aussi honorable pour son fils, qu'elle pouvoit envisager la sienne; & que s'il y avoit quelque différence entre les biens, il se trouvoit très-heureux d'en avoir d'assez grands pour la rendre la plus riche femme d'Espagne. Des manieres si généreuses ne furent pas sans replique de la part de Dom Louis, qui, malgré la noblesse de son sang, n'eût jamais espéré de pouvoir donner à sa fille un époux du rang du Comte de Ribéiros.

Quand ces premiers mouvemens de joie

& de reconnoiſſance furent un peu calmés, Stéphanie dit à Léocadie qu'elle ne s'étoit trompée en rien dans ce qu'elle avoit remarqué dans ſon palais ; que la porte par où Rodolphe entroit ordinairement chez lui, donnoit dans une autre cour, qui avoit une entrée au bas de l'eſcalier, dont les marches étoient au nombre qu'elle avoit dit : & je ne m'étonne plus, continua-t-elle, de l'étrange façon dont il nous quitta, & du ſens obſcur que renferme la lettre que nous trouvâmes dans ſon appartement, & qui étoit adreſſée à ſon pere. Selon la date de cette lettre & le jour de l'enlévement de Léacodie, il partit dès le lendemain. Il y avoit pluſieurs jours que nous ne l'avions vu ; & notre aveugle tendreſſe pour lui lui donnant trop de liberté, nous commençions à nous en repentir & à nous inquiéter de ce qu'il faiſoit, ayant appris qu'il avoit des amis dont la compagnie étoit dangereuſe ; & nous ſongions aux moyens de l'en retirer, lorſqu'un de ſes gens nous apporta la lettre qu'il avoit trouvée ſur ſa table.

A ces mots, la Comteſſe ayant ouvert un coffre de filagramme, qui étoit ſur ſa toilette, en tira un papier, & y lut ces paroles :

AU COMTE DE RIBÉIROS.

Seigneur, l'oiſiveté & l'ardeur d'une folle jeuneſſe m'ont ſi fort éloigné de la glorieuſe éducation que vous m'avez donnée, & m'ont

fait courir une carriere si peu digne de ma naissance, que je ne peux plus sans honte demeurer à Tolede, ni paroître à vos yeux : mes fautes me font horreur, & il eût été heureux pour moi que cette nuit eût été la derniere de ma vie. Je vais chercher dans d'autres pays à me rappeller les sentimens d'honneur & de vertu que vous aviez voulu m'inspirer ; & si mes remords ne m'y quittent pas, du moins mes vices ne m'y suivront point, & vous ne rougirez plus d'avoir donné le jour au malheureux RODOLPHE.

Cette lettre, dit Dom Fernand, nous toucha beaucoup, & nous mit dans une grande perplexité, ne sachant de quelle faute & de quel malheur il vouloit parler ; mais n'entendant point de plaintes contre lui, n'ignorant pas que sa conduite avoit été peu réguliere, je ne fus point fâché qu'il eût pris le parti de voyager. Nous n'avons su aucun des lieux où il a été, ce qui m'a fait croire qu'il marchoit *incognito* & sous un autre nom. Il y a deux mois que nous avons appris qu'il est en Flandres : nous lui avons écrit plusieurs fois de revenir, & il nous a toujours refusé ; mais pour cette fois il n'en sera pas le maître, & je vais faire partir un Gentilhomme en poste, qui ne le quittera point qu'il ne me l'ait amené.

La résolution du Comte de Ribéiros fut exécutée sur le champ, & le Gentilhomme partit avec des lettres très-pressantes, & des ordres précis à Rodolphe pour l'obli-

ger à revenir en Espagne. Les dépêches de Dom Fernand & de Stéphanie étant faites, & le courrier parti, on ne songea plus dans ce palais qu'au plaisir & à la joie. Léocadie, qui pendant qu'ils écrivoient étoit retournée auprès de Dom Carlos, se livrant à toute sa tendresse, se donna pour la premiere fois la satisfaction de l'appeller son fils, en lui donnant mille baisers, que l'enfant recevoit avec le même amour; mais n'étant pas accoutumé au tendre nom qu'elle lui donnoit, & n'osant l'appeller sa mere, il lui en demandoit la raison, quand la Comtesse les vint joindre; & comme elle entendit les questions pleines d'esprit qu'il faisoit à Léocadie, elle s'approcha de lui, & lui prenant la main: oui, Dom Carlos, lui dit-elle, l'incomparable Léocadie n'est plus votre cousine, c'est votre mere, & vous ne devez plus lui donner d'autre nom.

Cet aimable enfant, bien loin de s'étonner de cette nouveauté, tendit les bras à Léocadie; & lui rendant ses caresses avec usure: j'en suis charmé, répondit-il; mais qui est donc mon pere! ne m'en donnerez-vous pas un aussi? Je vous le promets, repartit Stéphanie, qui prenoit un plaisir extrême à le faire parler, & vous le connoîtrez bien-tôt.

La plus grande partie du jour se passa dans cette douce occupation; & le Comte & la Comtesse ne voulant pas absolument que Léocadie retournât chez elle, il fallut qu'elle consentît à rester dans leur palais, où

elle lui fit donner un appartement superbe, qui rendoit dans le sien ; & comme Dom Carlos auroit été trop éloigné de leurs yeux dans celui de Rodolphe, elles le firent transporter dans un pavillon qui communiquoit au leur par une magnifique galerie. Enfin, rien ne peut s'ajouter à tout ce que Dom Fernand de Ribéiros & Stéphanie firent en cette occasion ; & Dom Louis, qui ne voulut point y rester, se retira chez lui pénétré de joie & de reconnoissance.

La belle Léocadie ne prit de toutes ses femmes que la seule Lucie, tant pour donner moins d'embarras à ses généreux hôtes, que pour n'avoir qu'elle qui fut témoin de ce qui alloit se passer. Le jeune Dom Carlos fut rétabli en moins de huit jours ; & pendant ce temps la Comtesse & son époux ayant eu celui de mieux connoître Léocadie, la regarderent comme un miracle d'esprit & de vertu. Sa douceur & ses complaisances lui gagnerent les cœurs de tous ceux de cette maison, & charmant également par ses talens, son caractere & sa beauté, on peut assurer qu'elle fit autant de conquêtes qu'il y avoit de personnes en ce lieu. Dom Louis y venoit tous les jours, & il ne s'en passoit point qu'il ne reçût du Comte & de la Comtesse mille bénédictions pour avoir mis au jour une fille aussi parfaite. Stéphanie, qui étoit une Dame d'un mérite éminent, trouva tant de charmes dans la conversation de Léocadie, qu'elle n'en sortoit presque plus, se faisant une douce habitude de

la voir & de l'entendre. Comme elle avoit la voix des plus belles, & qu'elle jouoit de plusieurs instrumens dans la perfection, tous les soirs étoient destinés à cet amusement ; & quoique qui que ce fût du dehors n'y fut admis, Léocadie ne laissoit pas d'avoir un grand nombre d'admirateurs, plusieurs personnes de condition, dans l'un & l'autre sexe, étant attachées au Comte & à la Comtesse.

C'est ainsi qu'ils trouverent le moyen de charmer la longueur du temps qu'il falloit passer pour avoir des nouvelles de Rodolphe, dont ils s'entretenoient à toute heure, & sur tout Léocadie avec sa chere Lucie, à laquelle elle ne cachoit rien de ce qui agitoit son cœur. Comme elle se voyoit dans la liberté de suivre son penchant sans honte, elle s'y livroit toute entiere ; mais au milieu du doux espoir de se voir dans peu l'épouse de Rodolphe, la crainte de n'en être pas aimée venoit troubler ses plus agréables idées. Une ardeur insensée, disoit-elle à Lucie, un emportement de jeunesse porterent autrefois ce téméraire à désirer ma possession, sans m'avoir presque vue : & peut-être que, revenu de ses premiers transports, détestant ses déportemens, il n'en pourra voir l'objet qu'avec peine ; & que mes foibles attraits, loin de ramener l'amour dans son cœur, n'y feront naître que du mépris ou de l'indifférence.

Lucie, qui étoit vive & enjouée, ne pouvant souffrir qu'elle eût une crainte si

mal fondée, voyant les choſes en un état à ne pouvoir ſe rompre, donnant un libre cours à ſes ſaillies: pour moi, Madame, lui répondoit-elle, je juge tout autrement des ſentimens de Rodolphe; ſi pour ne vous avoir regardée qu'un inſtant il ne put réſiſter au feu dont il fut embraſé, que deviendra-t-il à l'aſpect de mille charmes qu'il ne s'eſt pas donné le temps d'examiner? J'appréhende bien plutôt, continua-t-elle en riant, qu'après ce qu'il a fait en ne vous voyant qu'imparfaitement, il ne perde entiérement la raiſon lorſqu'il vous verra tout-à-fait.

C'étoit par de ſemblables diſcours qu'elle rappelloit la joie & l'eſpérance dans l'ame de ſa maîtreſſe; mais tandis que dans ce palais chacun s'empreſſoit à lui marquer ſon zele & ſon attachement; le Gentilhomme qui devoit ramener Rodolphe ſe rendit à Gan, où l'Archiduc tenoit ſa Cour; il y trouva dans une eſtime & une conſidération qui auroient dû le ſatisfaire, ſi ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur lui eût laiſſé quelques ſentimens d'amour-propre; mais tous les honneurs qu'il recevoit du Prince, les amitiés que lui faiſoient les courtiſans, & les plaiſirs dont cette Cour étoit remplie, ne pouvoient effacer de ſa mémoire la derniere nuit qu'il avoit paſſée à Tolede: ſon inconnue le ſuivoit par-tout, le ſon de ſa voix ſe faiſoit entendre à tout moment à ſes oreilles; & malgré la diſſipation qu'avoit du lui cauſer la diverſité des lieux où ſa curioſité

l'avoit conduit, les raretés de l'Italie, & les beautés de la France qu'il avoit parcourues, il fut toujours obsédé de l'objet de sa peine & de son amour. Sa peine venoit de l'offense qu'il lui avoit faite; cependant son amour étoit né de cette même offense: & ce qui le détruit ordinairement dans le cœur des autres hommes, fut ce qui le cimenta dans le sien. Toutes les circonstances de cette aventure, qui revenoient sans cesse à sa pensée, en le portant à se haïr lui-même, lui faisoient adorer celle qui les avoit causées; & dans le cours de sept années que dura son absence, il n'y eut ni treve à sa douleur, ni ralentissement à son amour.

Mais ce qui le troubloit encore, étoit qu'il ne doutoit point que ce ne fût l'inconnue qui eût pris sa croix pour s'en servir à le découvrir; il l'avoit mise lui-même dans le cabinet de la Chine, lorsqu'il résolut d'aller à la campagne avec ses amis, ne portant jamais ces marques de distinction dans ses parties de plaisir. Personne n'étoit entré depuis dans son appartement, il en avoit la clef; la seule inconnue y étoit restée, ce qui le persuada, lorsqu'il voulut la prendre en partant, & ne la trouvant plus, qu'elle s'en étoit saisie: ce qui l'affligeoit d'autant plus, que nul Seigneur n'en avoit de si magnifique, & que toute la Cour la connoissoit pour être à lui.

Et lorsqu'il venoit à songer que cette fille, pour laquelle il brûloit d'amour, sauroit

un jour par-là que Rodolphe de Ribéiros étoit celui dont elle avoit reçu le plus sensible outrage, il frémissoit de honte & de rage.

Situation d'autant plus violente, qu'il s'étoit imposé la févere loi de ne se confier à personne, & qu'il se refusoit par-là la seule consolation qu'il pouvoit avoir : toujours seul à s'en entretenir, il s'abymoit dans ses tristes réflexions, sans pouvoir s'opposer des raisons qui pussent le satisfaire. Il étoit dans ce cruel état lorsque le Gentilhomme de son pere arriva, & lui présenta ses dépêches. Il est si naturel à ceux dont l'esprit est préoccupé d'une chose, de croire que tout ce qu'ils voient ou ce qu'ils entendent y a quelque rapport, que Rodolphe, s'imaginant que son secret étoit découvert, ouvrit ces lettres avec autant de crainte que de précipitation. Celle de son pere étoit en ces termes :

A RODOLPHE

DE RIBÉIROS.

Une affaire d'honneur & des plus pressantes m'oblige à vous ordonner de partir à l'instant, & de vous rendre près de moi. N'hésitez point à m'obéir, si ma gloire & la vôtre vous sont encore cheres.

D. Fernand de Ribéiros.

Dans celle de Stéphanie il trouva ces paroles.

A RODOLPHE DE RIBÉIROS.

Partez promptement, mon fils, venez réparer un affront sanglant; & puisque nous n'avons que vous seul pour soutenir la gloire de notre sang, montrez-vous-en digne par votre empressement, si vous voulez retrouver une tendre mere dans la Comtesse DE RIBEIROS.

Ces termes d'affront, d'honneur & de gloire firent sur Rodolphe tout l'effet qu'on en espéroit. Il crut que son pere avoit été outragé, & qu'il ne l'appelloit que pour laver son affront dans le sang de son ennemi. Dans cette pensée, brûlant de porter un fer vengeur dans le sein de l'offenseur : partons, s'écria-t-il, & faisons voir à Dom Fernand que Rodolphe est son fils. Mais, Léonard, dit-il au Gentilhomme, ne me direz-vous rien de cette affaire, & n'avez-vous pas ordre de m'en instruire? Mais lui qui en avoit de le mettre en peine, sans lui rien découvrir, lui répondit que sa commission ne s'étendoit pas plus loin; que tout ce qu'il savoit, étoit que le Comte & la Comtesse lui avoient paru fort agités en lui donnant leurs lettres, & lui avoient expressément recommandé de ne point revenir sans lui. Il n'en fallut pas davantage pour presser Rodolphe de partir; rempli de valeur, de respect & d'amour pour son pere, il se hâta, dans l'espoir d'en donner des preuves éclatantes; & ce fut-là

le ſeul inſtant où ſes ſecretes inquiétudes l'abandonnerent.

Il mit promptement ordre à ſes affaires, prit congé de l'Archiduc, & partit en poſte avec le Gentilhomme, qui le quitta à une certaine diſtance de Tolede, pour avertir le Comte & la Comteſſe de ſon retour. Deux mois s'étoient écoulés depuis le départ de Léonard; & Stéphanie, qui comptoit tous les momens, s'attendoit à cette nouvelle. Lorſque ce courier parut, la joie & les mouvemens furent grands entre tant de perſonnes intéreſſées; mais leur plan étoit déjà fait ſur la conduite qu'ils vouloient tenir: ils mirent bientôt les choſes dans l'état qu'ils avoient projetté.

La Comteſſe fit retirer Léocadie avec ſon fils dans ſon appartement, dont elle ne devoit ſortir qu'au temps marqué entr'eux. Le ſecret fut ordonné à tout le monde: comme chacun vouloit avoir ſa part du plaiſir que devoit donner cet événement, il fut exactement gardé.

Enfin Rodolphe arriva; & quoique l'équipage d'un homme qui court la poſte ne lui parut pas ſéant, il n'en prit point d'autre pour ſe montrer au Comte & à la Comteſſe, afin de leur mieux témoigner ſon empreſſement. Cette entrevue ne put ſe faire ſans répandre beaucoup de larmes; & Dom Fernand, qui avoit formé le deſſein de garder toute ſa gravité, ne put tenir ſa réſolution, en voyant ſon fils à ſes pieds.

Stéphanie & lui l'embrassérent mille fois ; & sept ans d'absence avoient apporté un changement si avantageux à sa personne, qu'il leur fut impossible de ne le pas regarder avec admiration. La beauté de ses traits, la perfection de sa taille, & sur toute chose, l'air de noblesse & de grandeur qui accompagnoient ses moindres actions, le firent paroître aussi accompli en homme, que Léocadie l'étoit en femme : mais ce qui les attendrit encore plus en le voyant, fut sa parfaite ressemblance avec le jeune Carlos, dont ils ne purent plus douter.

Quand les transports furent un peu calmés, Rodolphe demanda à son pere de l'instruire de ce qu'il avoit à faire pour se montrer digne de lui, & réparer les fautes de sa premiere jeunesse. Mon fils, lui répondit Dom Fernand, je suis charmé de vous voir cette impatience, & content de votre obéissance. L'affaire est accomodée; je n'étois pas offensé de façon que je ne pusse en recevoir d'autre satisfaction que par le sang : mes premiers mouvemens m'ont emporté quand je vous ai écrit ; mais je n'en suis pas fâché, puisque cela vous a rendu à votre famille. Allez-vous reposer, demain je vous apprendrai ce que vous désirez savoir.

Rodolphe, qui s'apperçut que son pere n'avoit pas dessein d'en dire davantage, ne le pressa plus sur cet article : mais il le pria de permettre qu'il fût seulement changer

d'habit, & qu'il revînt jouir le reste du jour de la satisfaction d'entretenir sa mere. A ces mots on le conduisit à son appartement où toutes ses tristes idées le reprirent en y entrant. Il ne put revoir ce lieu sans être agité des plus cruelles pensées ; & la mélancolie, qui l'avoit abandonné un instant par le plaisir de se revoir dans sa patrie & le sein de sa famille, reprit un tel empire sur ses sens, que si Dom Fernand & Stéphanie l'avoient vu dans ce moment, ils auroient eu peine à le reconnoître.

Cependant, la Comtesse qui jugeoit bien de ce qui pouvoit se passer dans le cœur de Léocadie, n'eût pas plutôt quitté son fils, qu'elle fut la rejoindre : elle la trouva toute en pleurs, tenant Carlos en ses bras, en conjurant le Ciel d'inspirer à Rodolphe des sentimens de pere pour cet aimable enfant. Stéphanie la pria de n'en point douter, & de se faire un effort sur elle-même, pour que leur projet s'accomplît sans accident. Cette belle personne avoit été si émue par les cris de joie dont tout ce palais avoit retenti à l'arrivée de Rodolphe, & par celle de se savoir si près de lui, qu'elle n'avoit pu retenir ses larmes, que la crainte & l'espérance faisoient également couler : mais Stéphanie la rassura si bien, qu'elle lui promit qu'elle seroit en état d'exécuter ses volontés avec la fermeté qu'elle désiroit.

La Comtesse, ne voulant donner aucun

ſoupçon à ſon fils en s'abſentant trop longtemps, ſe retira auſſi-tôt qu'elle eût calmé Léocadie; & Rodolphe, à qui la vue de ſon appartement rappelloit de cruels ſouvenirs, ſe rendit près d'elle preſqu'au même inſtant. Dom Fernand, qui vouloit laiſſer agir la Comteſſe, & donner à ſon fils une entiere liberté de s'expliquer, ſachant bien que ſa préſence lui imprimeroit un reſpect qui le contraindroit, s'étoit déjà retiré. Stéphanie, qui aimoit Rodolphe d'une tendreſſe extrême, & qui vouloit l'obliger à prendre confiance en elle, ne fut pas plutôt ſeule avec lui, qu'elle lui témoigna tout l'amour d'une tendre mere, & remarquant ſa profonde mélancolie: Rodolphe, lui dit-elle, la joie que j'ai de vous revoir n'eſt point parfaite, puiſque je vois que vous ne la partagez pas; votre ſombre triſteſſe & la langueur dont je vous trouve accablé ne m'apprennent que trop que la maiſon paternelle n'a plus de charmes pour vous, & que vous avez peut-être laiſſé à Gand des objets qui vous touchent davantage.

La remarque de Stéphanie fit ſoupirer Rodolphe; & ne pouvant prendre aſſez ſur lui même pour cacher le chagrin qui le dévoroit: je vous jure, Madame, lui répondit-il, que Tolede renferme ce que j'ai de plus cher dans le monde, & qu'il n'eſt point d'objets dans l'Univers qui ſoient capables de me faire oublier ceux que j'y ai laiſſés.

La Comteſſe, qui dans ſon ame ſentoit toute la force de ce diſcours, & qui avoit réſolu de le faire expliquer : hé ! pourquoi donc, lui dit-elle, n'avez-vous pas plus de joie en les revoyant, ou plutôt pourquoi les avez vous quittés ? Car enfin, Rodolphe, continua t-elle, je ne puis me ſouvenir d'un départ ſi précipité ſans être agitée de la plus vive douleur. Je ſais bien que vos jeunes années vous ont fait mener une vie peu digne de vous ; & que des compagnies que l'honneur n'aſſembloit pas, vous ont fait commettre de grandes fautes ; mais après tout, mon fils, quels ſont les jeunes gens qui n'en font pas ? Cela devoit-il vous porter à nous abandonner ? & ne pouviez-vous pas vous retirer du vice ſans quitter un pere & une mere qui vous aiment ſi tendrement, & qui, toujours prêts à vous pardonner & à vous conduire, vous auroient remis eux-mêmes dans les voies de la vertu ?

Parlez, mon cher Rodolphe, ne me déguiſez point la cauſe d'un ſi prompt départ : vous n'avez plus rien à craindre de nos reſſentimens. Inſtruits depuis long-temps que vous nous faites autant d'honneur que vous nous avez donné de peines, vous ne devez appréhender ni reproches ni rigueurs : expliquez-moi donc le ſens obſcur de votre lettre ; & ſi vous avez jamais eu quelques ſentimens de tendreſſe pour une mere à qui vous avez toujours été cher, ne lui refuſez pas cette ſatisfaction.

Cette pressante sollicitation acheva de déconcerter Rodolphe : les larmes que sa mere ne put s'empêcher de répandre en lui parlant ainsi, fit couler les siennes ; & son cœur, qui ne s'étoit jamais épanché dans le sein de personne, trouvant en ce moment une espece de douceur à se dégager du poids qui l'accabloit dans celui d'une femme vers qui la nature l'entraînoit, ne fit qu'une foible résistance pour se découvrir ; mais la honte combattant le désir de se déclarer : ah ! Madame, lui dit-il en la regardant tristement, quel aveu me demandez-vous ?

Tel qu'il puisse être, reprit promptement Stéphanie, qui vouloit profiter de l'état où elle le voyoit, je le veux savoir; je vous promets un éternel secret, & Dom Fernand même n'en saura jamais rien. Cette assurance d'une bouche respectable, ces témoignages de bonté, & plus encore l'espoir de trouver du soulagement à sa peine en la communiquant, déterminerent Rodolphe à la satisfaire : il rêva quelques momens les yeux attachés vers la terre, avec la contenance d'un homme qui se trouve dans la plus étrange perplexité ; puis les relevant tout à coup.

Ne croyez pas, dit-il, Madame, que je balance à vous obéir ; je serois indigne de la tendresse que vous me témoignez, si je gardois un plus long silence. Mais, ô Ciel ! comment accorderai-je le respect que je vous dois avec le récit sincere de l'aventure du monde la plus odieuse ? Cependant,

vous me l'ordonnez, je vais vous prouver mon obéissance ; la seule grace que j'ose exiger de vous, est de vous souvenir que vous l'avez voulu. Alors la voyant attentive à ce qu'il alloit dire, il lui conta l'enlévement de Léocadie de la même maniere qu'elle le lui avoit appris, ajoutant les choses qu'elle n'avoit pu savoir, comme la promesse qu'il avoit faite à ses amis de la leur livrer, l'horreur que cette promesse & son emportement lui avoient inspirée ; le regret qu'il en eût, le détour qu'il prit pour dégager sa parole, ainsi que sa résolution de ne pas pousser plus loin l'outrage qu'il avoit fait à l'inconnue ; de quelle sorte il l'avoit laissée dans son appartement ; les discours qu'elle lui avoit tenus à son retour, & la maniere dont il s'en étoit séparé. Mais quoiqu'il prît toutes les précautions nécessaires pour conformer ses termes à la chasteté des oreilles qui l'écoutoient, la violence de son amour, les réflexions que ce souvenir lui faisoit faire, & les transports qu'elles lui inspiroient, firent souvent rougir la vertueuse Stéphanie. Cependant, continuant son discours, il le termina par la résolution qu'il avoit prise dès la même nuit de sortir de l'Espagne, & de tout abandonner plutôt que de reparoître dans des lieux qu'il avoit déshonorés par une si lâche action ; de quelle augmentation de douleur il avoit eu l'ame atteinte en ne trouvant plus sa croix, ne doutant point que l'inconnue ne l'eût prise dans le dessein de

s'en ſervir pour connoître ſa condition, & lui reprocher ſon crime; le déſeſpoir où cette penſée l'avoit mis, l'état où il avoit toujours été depuis ſept ans, & enfin celui dans lequel il étoit encore par l'ardente paſſion qu'il conſervoit pour ce fatal objet.

Voilà, Madame, continua-t-il, ce que vous m'avez commandé de vous révéler, & l'unique cauſe de ma fuite & de la mélancolie que vous avez remarquée. La honte de mon crime me ſuit par-tout, non que je ne le croie pardonnable à l'âge où j'étois alors; mais ce qui me le rend inſupportable, c'eſt l'amour qui m'en eſt reſté, & je ne ſuis plus le maître de mes tranſports, quand je viens à ſonger que je ſuis haï, déteſté & mépriſé, comme le plus indigne de tous les hommes, de celle pour qui mon reſpect eſt devenu auſſi grand que l'outrage que je lui ai fait. Je ne verrai point de femme déſormais, que je ne la croie être celle que j'ai offenſée; & pour une ſeule que j'adore, je ſerai dans la néceſſité de les craindre toutes.

Mille ſoupirs alors interrompirent l'amoureux Rodolphe, & Stéphanie fut ſi touchée de le voir en cet état, que, ſans la crainte de déplaire au Comte, elle lui eût tranquilliſé l'eſprit d'un ſeul mot; mais ne voulant point enfreindre ſes ordres, elle ſe contraignit du mieux qu'il lui fut poſſible, pour ne pas montrer l'excès du contentement que lui donnoit la ſituation de l'ame de ſon fils; & reprenant un air grave & ſérieux:

Il eſt vrai, lui dit-elle, que je ne m'at-

tendois pas à de ſi terribles choſes, & que vous avez raiſon de vous trouver coupable, puiſqu'on ne peut l'être davantage; mais comme je vous ai promis de ne vous point faire de reproche, & qu'il eſt des remedes à tout, je vous conſeille, mon fils, de faire vos efforts pour éteindre une flamme qui ne peut que vous rendre malheureux. Si celle que vous avez offenſée eût été d'une noble naiſſance, ayant un témoignage authentique contre vous dans la croix qu'elle vous a priſe, ſes parens auroient cherché à s'en venger, ou trouvé des moyens d'en tirer réparation en vous contraignant à lui donner la main: & puiſque depuis ſept ans rien de cette aventure n'eſt venu juſqu'à nous, il n'y a point de doute que l'inconnue ne ſoit peu de choſe, & ne nous ait fait un vol ſi conſidérable que comme un prix qui étoit dû à la perte de ſon innocence: peut-être même eſt-elle morte. Enfin, quoiqu'il en ſoit, il n'y faut plus ſonger, le temps efface tout, & j'eſpere qu'en vous guériſſant d'un amour frivole, il vous mettra en état de pouvoir accepter une épouſe digne de vous.

En attendant, mon cher Rodolphe, je n'épargnerai rien pour diſſiper vos funeſtes idées; & pour y parvenir, j'engagerai la fille de Dom Louis de Zagréda, qui eſt une jeune perſonne toute aimable, & fort de mes amies, à permettre que vous ſoyez préſent au plaiſir qu'elle nous donne quelquefois par les doux accens de ſa voix: c'eſt la

la ſeule conſolation que j'aie goûtée depuis votre départ, & je me flatte qu'elle en ſera une pour vous. Il eſt tard, ajouta-t-elle, retirez-vous, & ne vous montrez point dans Tolede que le Comte ne vous l'ordonne. Rodolphe lui fit connoître par ſa réponſe que ce dernier ordre ne lui étoit pas néceſſaire, & que la ſolitude auroit pour lui bien plus de charmes que ceux de la Cour ou de la Ville : il lui rendit mille graces de ſes bontés, en lui marquant une grande indifférence pour les amuſemens qu'elle venoit de lui vanter, & la quitta pour la laiſſer dans la liberté de ſe coucher.

Ce qu'elle ne fit qu'après avoir viſité Léocadie, à qui elle rendit un compte fidele de ce qu'elle venoit d'entendre, trouvant une douceur extrême d'être la premiere à l'inſtruire des ſentimens de Rodolphe. Le Comte, qui les vint joindre, en fut charmé, & la belle Léocadie y parut auſſi ſenſible qu'elle le devoit. Toutes leurs meſures étant priſes pour le lendemain, chacun ſe retira, & la nuit deſtinée au repos ne le procura pas à tous également. Léocadie la paſſa à s'entretenir de Rodolphe avec Lucie, & à ſe préparer à ſoutenir ſa vue avec fermeté. Pour lui, il ne s'occupa que de ſa douleur & de ſon amour, ſans pouvoir un moment fermer la paupiere. Stéphanie & Dom Fernand furent les ſeuls tranquilles : le retour d'un fils ſi cher, & la certitude de le ſavoir amoureux de celle

qu'ils lui destinoient, avoient entiérement banni leurs inquiétudes.

Le jour parut, & les mouvemens différens recommencerent. La Comtesse passa une partie de la matinée à faire parer Léocadie de ce qu'elle avoit de plus superbe en diamans, qu'elle fit semer avec art dans ses cheveux & sur ses habits; ce qui relevoit de telle sorte sa beauté naturelle, qu'on ne pouvoit qu'à peine en soutenir l'éclat. Stéphanie lui mit au col un riche collier de perles & de rubis, au milieu duquel elle attacha la croix de l'Ordre de Calatrava, qui par la longueur du cordon venoit tomber sur son estomac; mais comme cet ornement extraordinaire ne devoit paroître que lorsqu'elle le jugeroit à propos, on la cacha par une riche mentille qui couvroit une partie de sa gorge.

Le jeune Dom Carlos fut aussi vêtu superbement, & rien ne fut oublié pour porter des coups certains au cœur de Rodolphe, qui, bien éloigné de s'imaginer ce qui se tramoit, étoit dans l'appartement du Comte, qui, pour l'amuser, l'entretenoit de mille aventures différentes, en le questionnant sur tout ce qu'il avoit vu dans ses voyages; & lorsqu'il jugea qu'on pouvoit entrer chez Stéphanie, ils y passerent: elle étoit seule avec ses femmes. La conversation fut à peine commencée, qu'une dame de sa suite vint lui parler tout bas.

Stephanie lui répondant à haute voix: faites entrer, dit-elle, & qu'on ne tarde

pas. Seigneur, continua-t elle en s'adressant au Comte, c'est l'admirable Léocadie qui vient dîner avec nous; & s'étant levée après ces paroles pour aller au devant d'elle, les portes s'ouvrirent: Léocadie parut, bien plus parée de ses propres attraits que des diamans dont elle étoit couverte, tenant son fils par la main. Que je suis charmée, lui dit la Comtesse en l'embrassant, de partager avec vous aujourd'hui la joie que me donne le retour de mon fils! Voilà, Madame, ajouta t-elle en le lui présentant, ce Rodolphe dont je vous ai parlé tant de fois.

Léocadie le salua sans rien répondre; & s'étant mise auprès de Stéphanie, elle s'entretint avec elle à demi bas. Pour Rodolphe, tous ses sens demeurerent suspendus à ce charmant aspect, & ne pouvant croire qu'il y eût un objet plus parfait dans le monde, il la regardoit avec tant d'attention, qu'il ne voyoit rien de ce qui se passoit autour de lui.

Mais Dom Fernand, le tirant de son extase, le fit appercevoir que le jeune Carlos lui tendoit les bras. Cette action, qui n'avoit point été préméditée, pensa déconcerter ce que l'on avoit projetté; mais chacun s'étant contraint du mieux qu'il fut possible, on ne s'attacha qu'à examiner Rodolphe, qui, s'étant d'abord baissé pour embrasser Carlos, n'eût pas plutôt jetté les yeux sur lui, qu'il ne fut plus en son pouvoir de les en retirer; sa beauté, ses graces,

& les tendres caresses qu'il lui faisoit, émurent ses entrailles; &, sans qu'il en pût démêler la cause, ses larmes coulerent malgré lui. La ressemblance qu'il trouvoit de ses traits avec les siens l'étonnoit; & ne pouvant plus rester dans l'inquiete agitation que cela lui causoit : Madame, dit-il à Stéphanie, cet aimable enfant a-t-il quelque proximité de sang avec nous ? Un air de famille me frappe, & mon cœur semble me dire qu'il m'est quelque chose. Je ne sais, répondit vivement Dom Carlos; mais je voudrois bien que vous fussiez le pere que Madame m'a promis.

Ces paroles troublerent si fort Léocadie, que son visage fut à l'instant baigné de pleurs. Seigneur, dit-elle à Rodolphe, en s'efforçant de parler, mon fils ne connoît point l'auteur de sa naissance, il faut lui pardonner des souhaits indiscrets. Les accens de cette voix étoient trop présens à Rodolphe pour ne pas les reconnoître, & si le peu qu'il avoit vu Léocadie & sept ans d'absence l'empêcherent de se rappeller ses traits, il n'en fut pas de même des sons qui vinrent frapper ses oreilles. Son trouble en augmenta; & sans quitter Carlos, qu'il tenoit dans ses bras : quoi ! lui dit-il, Madame, c'est votre fils, & son pere ne lui est point connu ! Quel malheur l'a donc pu séparer d'une épouse & d'un fils si remplis de charmes ? Ce sont des aventures trop tristes, lui répondit-elle en dégageant nonchalamment la croix que cachoit sa man-

tille, pour nous en entretenir dans un jour de joie ; & je vous prie d'excuser si les larmes qu'un cruel souvenir m'a fait répandre ont troublé des momens si doux. Rodolphe, plus assuré que jamais qu'il ne se trompoit point au son de cette voix, & se sentant animé par des mouvemens extraordinaires, l'examina alors avec plus de soin qu'auparavant, & ses regards étant tombés sur la croix, il les y attacha avec un étonnement si prodigieux, qu'il ne fut pas le maître de le dissimuler. Que vois-je, s'écria-t-il ? qu'entends-je ? Puis tout-à-coup levant les yeux sur ceux qui étoient autour de lui, voyant le Comte & la Comtesse qui fondoient en larmes, & la belle Léocadie la tête penchée sur Stéphanie : juste Ciel, ajouta-t-il ! ce que je pense seroit-il possible ! Ah ! continua-t-il en se jettant à ses genoux avec transport, terminez mes incertitudes, pardonnez mes desirs curieux : me trompe-je ? & serois-je assez fortuné... Il ne put en dire davantage, ses sanglots lui couperent la parole, & Dom Fernand ne pouvant soutenir un spectacle si touchant : téméraire Rodolphe, lui dit-il d'un ton où la tendresse l'emportoit sur le courroux, voilà l'affront que tu dois laver, & voilà l'honneur que tu dois réparer ; meurs ou reconnois ton épouse & ton fils. Ces mots dissiperent à l'instant l'obscurité qu'il trouvoit dans ses propres idées, & se livrant à l'excès de sa joie : quoi ! c'est vous, dit-il à Léocadie en lui baisant les mains avec ar-

deur ! c'eſt vous, divin objet du plus violent amour, à qui je dois & mon ſang & ma vie ! & cet aimable enfant eſt donc le fils du criminel Rodolphe ?

Alors reprenant Carlos entre ſes bras, & le mettant dans ceux de Léocadie, il les embraſſoit l'un & l'autre avec des témoignages d'amour ſi véhémens, qu'on eût dit qu'il en vouloit expirer. Oui, mon fils, lui dit Stéphanie ; & le Ciel, qui ſavoit qu'il vous puniroit aſſez par vos remords, a voulu faire naître de votre crime même le prix de votre repentir.

Pendant tout ce diſcours, Léocadie étoit dans un état difficile à pouvoir exprimer ; & n'ayant pas la force de prononcer un mot, ſes yeux ſeuls faiſoient connoître tout ce qu'elle avoit dans l'ame. Rodolphe lui avoit d'abord paru trop aimable pour ne pas ſuivre avec plaiſir le penchant qui l'entraînoit vers lui ; mais lorſqu'elle s'apperçut des tendres mouvemens que la vue de Dom Carlos lui avoit inſpirés, & du trouble où ſa voix l'avoit mis, la joie, l'amour & l'eſpérance lui avoient cauſé un ſaiſiſſement dont elle avoit peine à revenir.

Rodolphe, qui jugeoit de la ſituation de ſon ame par la ſienne, la conjuroit de ne ſe pas refuſer à ſes careſſes : ma chere Léocadie, lui dit-il, ce n'eſt plus un lâche raviſſeur qui s'offre à vos regards, c'eſt un amant reſpectueux & ſoumis, c'eſt un époux qui, par l'ardeur d'un feu légitime, veut étouffer celui qui vous a offenſé ; ce n'eſt plus dans

l'horreur des ténebres que, pour cacher sa honte, il vous parle d'amour, c'est à la face du Ciel, en présence des auteurs de sa vie, qu'il vous le jure inviolable, qu'il vous donne sa foi, & demande la vôtre.

De si tendres protestations ayant donné le temps à Léocadie de se remettre : c'est, lui répondit-elle en lui tendant la main, à la vue de ceux que vous dites, & du consentement de celui de qui je tiens le jour, que je reçois avec un plaisir extrême la foi que vous me donnez, & que je vous engage la mienne.

Ces paroles mirent le comble à la satisfaction de Rodolphe ; il la fit voir par toutes les actions d'un homme pénétré d'amour & de reconnoissance : & le Comte de Ribéiros ayant fait appeller Dom Louis, qu'il n'avoit point voulu commettre, en le rendant témoin de ce qui pouvoit se passer, on vit entrer ce vénérable vieillard, que Rodolphe reconnut d'abord, ayant eu tout le temps de le considérer le jour de l'enlévement, puisqu'il étoit un de ceux qui lui tenoient le sabre levé sur la tête au moment qu'on lui arrachoit sa fille pour la lui livrer. Ah ! Seigneur, lui dit-il en s'avançant à lui les bras ouverts, que votre vue me rend coupable, & que je me reconnois indigne des faveurs que le Ciel me fait en ce jour ! Mais, continua-t-il, si ce n'est pas assez pour expier mon crime d'avoir donné à l'incomparable Léocadie mon cœur avec ma foi, prenez ma vie, Seigneur ; mais rendez-moi

votre eſtime. A Dieu ne plaiſe, lui répondit Dom Louis en l'embraſſant, que je trempe mes mains dans un ſang qui m'eſt devenu ſi cher! Ne parlons plus de vengeance & de crime : Dom Fernand ayant pris Léocadie pour ſa fille, je ne vous regarde plus qu'avec des yeux de pere.

Ce fut à cet inſtant que le palais du Comte retentit de mille cris de joie, & que ces cinq perſonnes ſe livrerent entiérement à la leur. Rodolphe, dont des careſſes voloient de ſa femme à ſon fils, & de ſon fils à ſa femme, ſe donnoit à peine le temps de s'inſtruire de quelle façon Léocadie étoit venue chez Dom Fernand : tous les incidens par leſquels on prétendoit lui prouver cette aventure ne lui paroiſſoient rien en comparaiſon des vives émotions de la force du ſang, dont le pouvoir s'étoit ſi bien fait ſentir dans ſon ame. Enfin l'excès de ſa paſſion lui donnant une tendre impatience ſur l'accompliſſement de ſon bonheur, il pria Dom Louis & ſon pere de ne le point retarder : dès la même nuit Léocadie & lui furent unis pour jamais, & par leur conſtante fidelité ils rendirent célebres & mémorables les effets de l'amour & du ſang.

Voilà, dit alors Uranie, l'hiſtoire du monde la plus ſinguliere & la plus touchante, & je ne crois pas que nous puſſions mieux prouver à la belle Arélise le plaiſir qu'elle nous a fait, que par les pleurs qu'elle nous a vu répandre. Je vous avoue, ajouta Thé-

ſamont, qu'il m'a été impoſſible de retenir les miens, & que la façon dont elle l'a contée m'a paru toute nouvelle. Sur-tout, interrompit Orophane en ſouriant, celle dont elle s'eſt ſervie pour nous faire entendre le crime de Rodolphe ſans ſortir des bornes de la pudeur. Enfin, dit Florinde, pour empêcher Orophane de pourſuivre, elle a ſu nous toucher & nous intéreſſer ſans nous bleſſer, & je trouve que Camille avoit raiſon de ſouhaiter qu'Arélie parlât long-temps, puiſqu'on ne peut mieux s'en acquitter.

Toute la compagnie en dit autant, & cette belle fille ſe vit obligée, malgré elle, de ſouffrir les louanges que méritoient ſon eſprit & les graces qu'elle répandoit ſur tout ce qu'elle diſoit; mais voulant faire rouler la converſation ſur une autre matiere: vous ne ſongez pas, dit-elle d'un air enjoué, qu'Alcipe & Liſimond ne ſont point venus ici pour entendre mon éloge, & qu'Uranie & Thélamont doivent être les ſeuls objets de leur attention.

Nous voulons être ceux de leur eſtime & de leur amitié, répondit Uranie, & nous ne pouvons mieux nous les attirer qu'en vous rendant la juſtice qui vous eſt due: cependant, puiſque votre modeſtie veut que nous paſſions ſous ſilence ce que nous aurions à dire, il faut vous ſatisfaire.

Il me ſemble, dit Célimene, que nous pourrions partager la compagnie, & que, pour laiſſer à Florinde un moment de tran-

quillité, une partie de ce que nous sommes devroit jouir du reste de cette belle journée en s'en allant promener, & l'autre demeurer ici. Je vois bien, reprit Florinde, que vous ne vous lassez point de montrer la maison d'Uranie à vos amis, & que vous voulez qu'Alcipe & Lisimond aient cette satisfaction; loin de m'y opposer, je vous y invite, à condition que dans la petite absence de ceux qui me vont quitter, on ne tiendra aucune conversation réglée, & que l'on réservera pour le retour tout ce que l'on aura à dire. Je vous le promets, dit Uranie en se levant pour accompagner Célimene, & que nous reviendrons vous joindre avec toutes nos pensées. A ces mots Thélamont, suivi d'Orophane, d'Orsame & d'Alphonse, avec Uranie, Félicie, Camille & Célimene, conduisirent Alcipe & Lisimond dans les jardins; Arélise, Silviane, Julie, Hortense, Erasme & Mélente resterent avec Florinde, quoique cette aimable femme les voulût engager à profiter de la promenade.

Les amans de Silviane & d'Arélise furent charmés de la retraite d'Uranie; ils en visiterent toutes les beautés, & lorsqu'ils eurent assez admiré les dehors, & qu'ils furent entrés dans la bibliotheque, Alcipe ne put s'empêcher de s'écrier sur les agrémens de ce beau sallon, & sur le choix des livres qui en faisoient l'ornement: il pria Uranie & Thélamont avec instance de lui permettre d'y venir souvent avec eux & la belle Arélise, pour s'instruire de ce qu'ils

ignoroient, & se rémémorer ce qu'ils pouvoient savoir.

Cette modeste demande ne resta pas sans réponse, & les maîtres de ce charmant séjour savoient rendre trop de justice au mérite, pour ne pas témoigner à Alcipe tout le plaisir que leur faisoit une telle priere; mais ne voulant pas les priver plus longtemps de celui de voir Arélise & Silviane, ils les ramenerent à l'appartement de Florinde, où l'on commençoit déjà à trouver qu'ils abusoient de la permission qu'on leur avoit donnée. Chacun ayant repris sa place: tout ce que nous venons de voir, dit Lisimond, nous enchante; & s'il étoit permis de souhaiter des choses extraordinaires, puisqu'il est de toute nécessité que l'homme finisse, je voudrois du moins que ce beau lieu durât jusqu'à la fin des siecles, pour servir d'éternel monument à la gloire d'Uranie & de Théiamont.

Rien n'est plus obligeant que ce que vous dites, répondit-il; mais nous ne devons pas nous flatter d'avoir un sort différent des autres, ni que cette maison soit plus respectable au temps, que tant de superbes Villes qui ont donné des loix aux plus belles parties de la terre, & dont il ne reste pas les moindres vestiges.

Voilà ce qui me désole, dit Julie, par le plaisir que je me ferois en voyant réellement ce qui fut autrefois, & ce que l'on ne peut plus connoître que dans l'histoire.

Vous auriez donc été bien charmée, ré-

pondit Théiamont, si vous aviez été présente à la découverte que l'on fit, il y a plusieurs années, dans la terre d'un Gentilhomme du Côtentin, près de Valognes, & qui donna lieu à nos Savans de faire de beaux raisonnemens, sans pourtant avoir parfaitement éclairci la chose : voici le fait.

Le Côtentin est une langue de terre que la nature a poussée très-avant dans la mer, qui fait partie de la province de Normandie. Dans ce pays il y a plusieurs Villes, Bourgs & Villages bien peuplés ; & la terre, cultivée avec soin, produit abondamment toutes les choses qui sont nécessaires à la subsistance de ses nombreux habitans. Un Gentilhomme de Valognes, faisant bâtir un château près de cette Ville, les Ouvriers, creusant les fondemens, découvrirent assez avant dans la terre un bâtiment solide & régulier. Le Gentilhomme en ayant été instruit, donna ses ordres pour qu'on prît garde de ne point endommager ce bâtiment, & fit poursuivre le travail. A force de monde, on découvrit un théatre grand & spacieux, qui pouvoit contenir quinze à seize mille personnes assises commodément. La surprise fut extrême : le Gouverneur & l'Intendant de la Province se transporterent sur les lieux ; & la Cour informée de cette merveille, ordonna qu'il y eût des troupes & des paysans commandés pour pousser les travaux. Ils découvrirent encore des bains publics, grands & superbes, un fort ou espece de citadelle, dont les murail-

les avoient dans des endroits douze pieds de haut, & dans d'autres dix-huit ou vingt, épaisses de six pieds, ayant seize toises d'enceinte. Plusieurs portiques demi-ruinés, & enfin des marques certaines d'une grande & belle Ville.

Des restes si considérables firent juger que ce devoit avoir été l'ancienne ville d'Alone, dont parle César dans ses Commentaires, capitale des peuples qu'il appelle Venelli ou Unelli, le nom de Valognes étant formé de celui de Valone, dont il approche effectivement. Cependant on n'a point trouvé d'autres traces de la ruine de cette grande Ville, ni pu découvrir par quel accident, ni en quel temps elle a été engloutie si avant dans la terre, & ses plus solides édifices conservés, sur lesquels il y avoit plusieurs caracteres de la langue Celtique, que le temps avoit en partie effacés. Telles sont l'ancienne Persépolis, Babylone, Troye, Sparte, Athenes & la fameuse Carthage, dont on ne connoît plus la situation que par conjecture, & tant d'autres qui ont été détruites par les guerres ou les tremblemens de terre, comme l'a peut-être été celle de Valognes.

Cette découverte, dit Orsame, est tout-à-fait curieuse, & méritoit bien d'occuper les spéculatifs ; mais je trouve qu'il seroit été injuste que ce qui n'est formé que de la main des hommes eût une éternelle durée, puisque ces mêmes hommes ne l'ont pas. Ils l'ont dans la mémoire des autres, répon-

dit Julie, & l'on peut dire qu'ils ne meurent jamais, puiſque le ſouvenir que l'on en conſerve, les fait revivre à chaque inſtant.

Ce que dit Julie, reprit Uranie, eſt ſans contredit, & c'eſt à mon gré une grande conſolation à ceux qui, par leurs vertus ou leurs belles actions, méritent de n'être jamais oubliés, que d'être aſſurés que l'hiſtoire les perpétuera à leurs deſcendans. Nous l'avons bien prouvé par nos citations, interrompit Orophane, & je liſois hier un trait que nous pouvons joindre à tout ce que nous avons rapporté de plus beau. M. de Villeroy, Miniſtre & Secrétaire d'Etat, qui mourut à Rouen, âgé de 77 ans, le 12 de décembre 1627, fut aimé & chéri de quatre de nos Rois, qu'il ſervit l'eſpace de 53 ans, en maniant les plus grandes affaires avec une habileté qui lui attira ces paroles mémorables de la bouche d'Henri le Grand : les affaires du Royaume ſont celles de M. de Villeroy ; il eſt infatigable, il travaille toujours, & ne ſe laſſe jamais de bien faire. Cet illuſtre Miniſtre étant tombé malade, Henri le Grand, qui craignoit de le perdre, par l'extrême amitié qu'il avoit pour lui, dit encore : je ne ſais laquelle des deux vies eſt plus néceſſaire au bien de mon Etat, la mienne ou celle de M. de Villeroy ; &, lorſqu'il mourut, chacun diſoit hautement : la perte que nous faiſons eſt irréparable, parce que nous ne trouvons point écrit dans nos livres tout ce qu'il ſavoit..

Voilà, continua Orophane, des éloges qui rendent également immortel le Ministre qui les a mérités, & le grand Monarque qui les a faits, & ce sont des choses que l'histoire ne peut trop répéter.

Il faut convenir aussi, dit alors Célimene, que la louange est une justice qui est due aux grands hommes, & qu'un Prince ne peut mieux faire éclater la sienne qu'en donnant des éloges au mérite de ceux qui le servent, non-seulement par leur zele, mais encore par l'effet d'une véritable tendresse; & dans ce que vous rapportâtes hier de Zopirus & du Roi de Perse, rien ne m'a touchée plus sensiblement que le parfait attachement de ce généreux Persan pour son Maître.

Il est vrai, répondit Thélamont, que, lorsque l'amitié se joint au devoir, un sujet est capable de tout entreprendre pour son Souverain; ses sentimens sont de tous les temps & dans le cœur de toutes les Nations: en voici un exemple qui dans son genre ne me paroît pas moins louable que celui de Zopirus.

L'Empereur de la Chine, nommé Kamhi, qui regne encore aujourd'hui, ayant entendu dire que le vin, pris à outrance, ôtoit l'usage de la raison, & que cependant il y avoit des personnes qui en faisoient excès sans la perdre, voulut connoître par lui-même les effets de cette liqueur, & prit pour compagnon de débauche un Mandarin qui, par son mérite & son zele, s'étoit acquis son

amitié. Il fit donc apporter des vins d'Europe, & lui commanda d'en boire avec lui : le Mandarin qui ignoroit quel effet le vin produiroit sur l'Empereur, & qui craignoit que cela ne lui fît commettre quelqu'action messéante, lui représenta avec respect le risque qu'il y avoit à faire cette épreuve pour sa gloire & pour sa santé; mais l'Empereur demeurant ferme dans son projet, il fallut obéir. Ils burent. Le Favori conserva tout son sens froid ; mais le Prince s'enivra de telle sorte, qu'il en fut plongé dans un sommeil si profond, que rien au monde n'auroit pu l'en tirer.

Alors le Mandarin, faisant réflexion que l'Empereur, qui avoit pris un plaisir extrême à boire, sachant que le vin ne produisoit en lui qu'un si foible effet, ne manqueroit pas de s'y livrer souvent, & que cela donneroit occasion à de fréquentes & dangereuses débauches, prit une résolution des plus hardies pour prévenir ce que son amour pour son Maître lui faisoit envisager comme un grand malheur. Il fut à la chambre des Eunuques, & leur ayant appris que l'Empereur étoit ivre, il leur étala toutes les conséquences de l'habitude qu'il pourroit prendre à faire de tels excès, en leur racontant avec feu ce que dans cet état plusieurs Monarques avoient fait d'injuste & de violent, entr'autres ce grand Conquérant, ce fameux Alexandre, dont les annales faisoient mention, qui dans le vin avoit commis les actions les plus barbares, condamné à mort

des innocens, & tué ſes meilleurs amis de ſa propre main : il leur peignit ces déſordres avec des couleurs ſi vives, qu'ils en frémirent. Lorſqu'il les eût mis au point qu'il ſouhaitoit : jugez, continua-t-il, ce que nous avons tous à craindre de notre Empereur, dont l'humeur eſt naturellement violente, & qui, étant excitée par celle du vin, le portera, ſans nul doute, à faire périr ſes plus chers favoris ; ainſi, pour prévenir de ſi terribles accidens, chargez-moi de chaînes, & me mettez dans un cachot comme ſi vous en aviez reçu le commandement de Sa Majeſté, & laiſſez-moi conduire le reſte.

Ces Eunuques, véritablement alarmés du tableau que le Mandarin leur avoit peint de ce qu'on devoit appréhender de l'ivreſſe de Kamhi, ſuivirent de point en point ce qu'il leur dit, & le firent lier, charger de fers, & conduire dans la priſon du palais. Cependant l'Empereur s'éveilla, & ſe voyant ſeul, il appella le chef des Eunuques, & lui demanda où étoit le Mandarin : l'Eunuque faiſant voir alors une extrême triſteſſe ſur ſon viſage, lui répondit qu'il étoit toujours dans la priſon où ſa Majeſté l'avoit fait mettre, & où l'on devoit le faire mourir.

L'Empereur, extrêmement ſurpris de ce diſcours, rêva quelques momens comme pour rappeller ſa mémoire; mais ne ſe ſouvenant de rien qui eût rapport à un tel commandement, il ordonna qu'on lui amenât le Mandarin : il vint, & ſe proſterna à ſes

pieds comme un criminel qui n'attend que l'arrêt de ſa mort. Qui t'a mis en cet état, lui dit l'Empereur, & pourquoi t'a-t-on chargé de chaînes?

Je l'ignore, lui répondit-il; je ſais ſeulement que mon Empereur l'a commandé, & que j'attendois la mort lorſqu'on m'eſt venu tirer de ma priſon. L'Empereur parut plus étonné qu'auparavant, & ayant encore rêvé long-temps, il ne douta point que les fumées du vin ne lui euſſent ôté le ſouvenir d'une violence dont il ne ſe ſentoit pas capable de ſens raſſis contre un homme qui lui étoit cher. Il le fit délier auſſi-tôt, & l'ayant renvoyé chez lui, il reſta ſi confus de cette aventure, qu'il réſolut d'être en garde toute ſa vie contre une liqueur ſi dangereuſe; & depuis ce jour il en a évité les excès avec un ſoin extrême.

Et c'eſt au zele du Mandarin que cette modération eſt due, qui, au péril même de ſa vie, ſi ſon ſtratagême avoit été découvert, a défait ſon Empereur d'une paſſion qui pouvoit le conduire dans les plus grands vices, & jeter l'Etat dans de funeſtes déſordres. Le ſecret s'en eſt gardé avec fidélité dans le palais de l'Empereur, l'intérêt particulier de ceux qui y étoient entrés les obligeant au ſilence; mais les Grands de l'Etat ne l'ont pas ignoré, & le Mandarin n'en a pas moins riſqué. Je crois que cette action peut ſe mettre en parallele avec celle de Zopirus, par rapport au danger qu'ils ont couru l'un & l'autre, & par le même zele qui les ani-

moit, quoique dans des ſituations différentes. Ce trait me plaît infiniment, dit Camille; il ne dément point l'opinion que j'ai de l'eſprit des Chinois, & cette Nation a une certaine fineſſe dans ce qu'elle penſe & dans ce qu'elle entreprend, qui me la rend recommandable. Je ſuis perſuadée, interrompit Félicie, que les Chinois méritent cette prévention; mais il faut avouer que l'éloignement des lieux ou des temps eſt ſouvent favorable aux hommes, ne pouvant les connoitre que ſur les récits qu'on en a faits, ce qui nous donne d'eux des idées que nous perdrions peut-être ſi nous les voyions nous-mêmes. Telles ſont les opinions que nous avons des grands hommes de l'antiquite. La créance qu'il faut de néceſſité donner à l hiſtoire, s'imprime ſi puiſſamment dans nos cœurs, que ſi quelqu'un s'aviſoit de vouloir abaiſſer l'eclat de la grandeur Romaine, ou de s'inſcrire en faux contre les Héros de la Grece, nous le traiterions de la même maniere que s'il attaquoit notre propre gloire.

Cela eſt ſi vrai, ajouta Hortenſe, qu'on ne peut même ſouffrir dans les ſpectacles qu'un Auteur donne un caractere ordinaire ou ſimple à ceux dont nous nous ſommes faits la plus haute idée; & quelque choſe que le Poëme puiſſe avoir de bon d'ailleurs, il paſſe pour médiocre s'il ne fait agir ou parler Alexandre, Céſar, Auguſte, ou de pareils grands hommes, ſelon l'opinion que nous en avons.

Je trouve cela très-juste, dit Silviane en riant; & je saurois très-mauvais gré à un Peintre qui me représenteroit les plus superbes Villes de l'antiquité comme des villages, ou qui voudroit diminuer la moindre chose à cette fameuse Carthage dont nous parlions tantôt, & dont je me suis faite une noble idée.

La compagnie rit beaucoup de la maniere dont Silviane tint ce discours, & Thélamont prenant la parole: si le Peintre, dit-il, vouloit nous en tracer seulement les commencemens, il ne seroit pas fort coupable de ne la pas représenter aussi superbe qu'elle le devint dans la suite. Cette Ville fut fondée par Didon: son premier nom étoit Birsa; & depuis, étant augmentée en richesses & en puissance, elle fut appellée Carthage. Denis d'Halicarnasse a remarqué qu'elle fut fondée trente-huit ans avant la premiere Olympiade, soixante-dix ans avant la fondation de Rome, & trois cents soixante-dix ans après la ruine de Troye, quelques années avant la premiere Olympiade.

Il faut, interrompit Camille, que je fasse toujours voir mon ignorance; mais, puisqu'il s'agit d'apprendre, je n'en rougirai pas, & je demande avec hardiesse quelle est l'origine des Olympiades, & quel nombre d'années elles signifioient.

Il n'est rien de plus aisé que de vous satisfaire là-dessus, ma chere Camille, répondit Alphonse. Olympia étoit une Ville du Péloponnèse, dans laquelle on célébroit tous

les cinq ans des jeux ou des combats, où les Grecs se rendoient en foule pour en remporter le prix. Ces jeux furent nommés Olympiques, par rapport au nom de la ville Olympia; & sous le regne de Joathas, fils d'Ozias, Roi de Judée, Yphite, souverain Magistrat de la ville d'Elée, institua la premiere Olympiade, comme étant une époque certaine pour la supputation des temps, puisqu'étant sûr que les jeux Olympiques s'ouvroient de cinq en cinq ans, l'Olympiade, tirée du nom de cés jeux, formoit un calcul auquel on ne pouvoit se tromper: une Olympiade faisoit cinq ans, deux en faisoient dix, ainsi du reste. Ce même Yphite fit un décret par lequel il étoit ordonné aux Grecs de compter leurs temps & leurs années par Olympiades, du jour de leur institution. Ce fut alors que les Grecs donnerent une face nouvelle à tout ce qui regardoit leurs affaires politiques, & qu'ils commencerent d'écrire leur histoire; car tout ce qui est rapporté avant la premiere Olympiade n'est que fables & qu'obscurité.

Les Romains, ajouta Thélamont, qui ont été les imitateurs des Grecs dans ce qu'ils ont eu d'excellent ou de particulier dans leurs loix & leurs coutumes, instituerent les lustres, qui étoient la même chose que les Olympiades, en la cinquieme Olympiade, cent trente ans après la mort de Licurgue le Législateur. Théopompe, Roi de Lacédémone, créa & érigea en titre d'offices

les cinq Ephores, à qui il fit part d'une partie de la ſouveraine puiſſance. A leur imitation les Romains créérent leurs Tribuns, auxquels ils donnerent une pareille autorité.

Je ne puis, dit Célimene, revenir de l'étonnement que me cauſe la ruine de cette fameuſe République, ſi bien établie, ſi ſagement gouvernée, & remplie de tant de grands hommes.

Il eſt vrai, reprit Thélamont, qu'il n'eſt rien de plus ſurprenant que les événemens qui ont produit cette deſtruction; cependant, lorſqu'on en voudra faire l'examen, on verra qu'il étoit impoſſible qu'elle pût ſe maintenir; l'ambition, l'envie & la jalouſie s'étant emparées du cœur de ceux mêmes qui en devoient être les ſoutiens. Mithridate, Roi de Pont, ayant gagné pluſieurs batailles ſur Ariobarzane, Roi de Capadoce, & Nicomede, Roi de Bythinie, tous deux amis & alliés du peuple Romain, & les ayant chaſſés de leurs Etats, les Romains lui déclarerent la guerre, & en donnerent la conduite à Lucius Sylla.

Caïus Marius, ce grand chef, qui avoit été déjà ſix fois Conſul & ſi ſouvent triomphé, jaloux de la préférence que le peuple & le Sénat donnerent à Sylla, qui avoit été ſon Lieutenant, forme une puiſſante brigue par l'entremiſe de Sulpitius, Tribun du peuple. Sylla, qui voit qu'on le veut priver d'un ſi beau champ d'honneur, aſſemble ſes amis pour les oppoſer à ceux de Marius. Le

nombre en eſt ſi conſidérable, que le parti de Marius s'en voit accablé, & lui contraint de ſortir de Rome, pour ſe refugier en Afrique.

Sylla s'embarque, paſſe en Aſie avec une armée formidable, combat heureuſement Mithridate, & ſoumet aux Romains la Capadoce & la Bythinie. Tandis qu'il ſe couvre de gloire, le Conſul Lucius Cinna, ami de Marius, le rappelle ; il revient, & entre dans Rome à la tête d'une armée : il fait trancher la tête à Eneus-Octavius, à Marc-Antoine, l'Orateur, & à un grand nombre d'autres amis de Sylla, & pour la ſeptieme fois s'empare du conſulat : tout fléchit ſous ſa puiſſance. Sylla cependant, informé de cette ſubite révolution, part d'Aſie, arrive en Italie avec ſon armée victorieuſe, défait en bataille rangée les troupes de Marius, & rentre dans Rome, qu'il remplit de meurtre & de carnage. Cette ſuperbe Ville ne fut pas la ſeule qui reſſentit les effets de ſa vengeance, toute l'Italie en eut de funeſtes preuves.

Après ſes premieres fureurs, il examina à fond la conſpiration de Marius, & tous ceux qui furent convaincus ou ſoupçonnés d'être de ſon parti, ſubirent la mort ou l'exil. Ce fut Sylla qui le premier procéda par la voie de proſcription & & de banniſſement contre les Romains. Le nombre des Citoyens qu'il fit proſcrire fut infini ; car, outre plus de deux mille Sénateurs ou

Chevaliers Romains qu'il extermina, ou qu'il envoya en exil, Marius périt lui-même misérablement.

Enfin Sylla se fait nommer Dictateur, quoique cette dignité eût été supprimée l'espace de cent ans, & paroît en public avec vingt-quatre Massiers qui marchoient devant lui. Alors tout trembla sous sa puissance, rien ne s'opposa plus à ses volontés, & croyant avoir remis le calme, il fit de belles loix pour le maintien de la République. Il donna le surnom de Grand à Cnéus Pompée, fils de Strabon, en récompense de ce que ceux de sa maison avoient fait & souffert pour ses intérêts. La plus grande partie des familles Patriciennes qui étoient de sa faction furent récompensées par les emplois & les postes les plus considérables de la République, où la plupart se comporterent en vrais tyrans, s'appropriant les dépouilles des Provinces, qu'ils pilloient impunément, sans que le Dictateur y apportât aucun remede, ayant ses raisons pour capter la bienveillance de leurs familles ; mais bien loin que tant de richesses satisfissent leur ambition, elles ne firent que l'augmenter : le plaisir de commander, sans rendre compte, que pat maniere d'acquit, leur fit former mille injustes projets aux dépens de la République. Sylla n'ignoroit pas ces désordres, il en tiroit même de tristes conséquences sur le péril que l'Etat couroit : il en parloit souvent en public & en particulier ; mais n'osant

n'osant employer la violence pour châtier de tels excès, il aima mieux se démettre de la dictature, & passer le reste de ses jours en personne privée.

Le peuple, qui ne voit jamais les choses que superficiellement, regarda l'action de Sylla, en se démettant de la souveraine magistrature, comme un acte de modération & de vertu, qui n'étoit dans le fond qu'un effet de sa crainte, jugeant bien que s'il punissoit les désordres que ses créatures commettoient chaque jour, il s'en feroit autant d'ennemis qui le forceroient à quitter honteusement une autorité qu'il ne devoit qu'à leurs services; ainsi cet homme de sang, qui en avoit sacrifié tant d'autres pour maintenir sa puissance, & dont la vie avoit été troublée par tant d'ennemis, mourut au milieu de sa patrie, regretté du Peuple Romain, qui fit à sa pompe funebre tous les honneurs qu'il put imaginer: tous voulurent y contribuer, & le nombre de ceux qui y assisterent est à peine croyable.

Les restes de ceux de la faction de Marius qui étoient échappés à la cruauté de Sylla, & retirés en Espagne dans l'armée de Sertorius, y continuerent la guerre civile jusqu'à la mort de ce Général, qui fut tué par les siens, par la conjuration de Perpenna; mais quelque temps après, ce traitre ayant péri lui-même, toutes les Espagnes se soumirent au Peuple Romain. Les troubles de la République ne finirent pas pour cela, & bientôt après les plus grandes familles furent

occupées de la guerre servile du Gladiateur Spartacus, qui donna tant d'affaires à la République, & qui fut enfin détruit avec son armée par le courage de Marcus-Crassus.

Publius-Servilius fit la guerre contre les Pirates de Silicie, prit la forteresse d'Isaurie, qui étoit leur principale retraite, subjugua la Silicie, & l'Isaurie, & les obligea de demander la paix, qui leur fut accordée; mais s'étant de nouveau révoltés, le grand Pompée y fut envoyé avec une puissante armée navale : il les attaqua si vigoureusement, qu'en quarante jours il les détruisit tous.

De plus légitimes ennemis vinrent encore troubler & attaquer les Romains. Mithridate s'étant relevé des pertes que Sylla lui avoit fait souffrir, entra dans la Bythinie & la Capadoce, à la tête d'une puissante armée. Lucius-Lucullus y fut envoyé ; il lui donna plusieurs batailles, où ce Monarque ayant toujours été battu, il se vit forcé de se sauver dans les montagnes de Pont : tout son pays fut mis au pillage ; & les Romains en rapporterent des richesses immenses. Quintus-Metellus ayant attaqué l'isle de Crete, après plusieurs combats, s'en rendit enfin le maître. Toutes les Villes de Crete furent pillées & saccagées, & le pays érigé en Province, sous le nom de Crétique. Pour la troisieme fois Mithridate entre encore dans les Provinces du Peuple Romain, avec de plus grandes forces qu'auparavant. le grand Pompée marche contre lui à la tête d'une

armée formidable, & remportant sur lui victoires sur victoires, s'empare de la Syrie & de la Phénicie, érige le Royaume de Pont en Province, & de-là passe en Judée, où ayant été offensé par Aristobule, Roi des Juifs, il attaque & prend Jérusalem de force, en fait abattre les murailles; & s'étant fait ouvrir les endroits les plus secrets du temple, il y entre, suivi de très-peu de personnes, & s'y fait expliquer la croyance des Juifs; mais joignant sa piété à sa victoire, il ne veut pas toucher aux vases sacrés, ni à rien de ce qui appartient au temple, se contentant de rendre la Judée tributaire, & de faire conduire Aristobule à Rome, pour servir à son triomphe.

Les dépouilles de tant de grandes Provinces, qui consistoient en des richesses immenses, furent portées à Rome. Alors elle prit une face nouvelle : déjà accoutumée aux projets ambitieux, aux dissentions & aux brigues, l'abondance de tant de biens ne fit que les cimenter : en y joignant le luxe de l'Asie, la débauche le suivit de près, & cette Rome si sage, si modeste & si vertueuse, devint la proie de toutes les passions, les Grands dévorant d'avance les trésors des Pays qu'ils avoient encore à conquérir. L'envie & la jalousie des uns contre les autres formerent la conspiration de Lucius-Catilina, Sénateur, qui ayant eu l'art d'engager dans son parti le Préteur Lentulus-Céthégus, avec d'autres Sénateurs & les principaux de la Noblesse,

alloit perdre la République d'autant plus facilement, que la trame s'en ourdissoit dès long-temps dans ses propres entrailles; mais la pénétration & la vigilance de Marc-Tulle-Cicéron la découvrit. Il fit arrêter le préteur Lentulus Céthégus, & les autres principaux chefs de la conspiration, qui en déclarerent le fond & le nom de tous les conjurés. Cicéron, par leurs supplices, leur fit porter la peine de leur crime; mais voyant que le nombre des complices embrassoit les plus grandes familles de Rome, il ne jugea pas à propos de pousser l'affaire plus loin; & l'ayant étouffée dans le silence, il envoya le Consul Antoine, avec une armée, contre Catilina, qui s'étoit sauvé dans la Toscane, où il avoit assemblé des troupes, avec lesquelles il menaçoit Rome. Antoine lui donna bataille, Catilina y fut vaincu, tué, & son armée fut détruite.

Ce fut à cette occasion que Caton, Tribun du peuple, fit honorer Cicéron du glorieux titre de pere de la patrie : cette époque mémorable se passa en 690 de la fondation de Rome. Mais les amis des conspirateurs avoient une si grande haine contre Cicéron, que trois ans après Publius-Claudius, Tribun du Peuple, le fit bannir; & quoiqu'au bout de seize mois il fut rappellé par un Décret du Peuple, avec de grands honneurs, il n'en fut pas moins haï de ses ennemis secrets, qui firent de nouvelles trames pour ruiner la République.

Peu de temps après Jules-César ayant ma-

rié Julia, sa fille, au grand Pompée, il se forma une si étroite amitié entre ces deux grands hommes, qu'elle fut, pour ainsi dire, le tombeau de la République ; car César s'étant lié avec Marcus-Crassus, surnommé le Riche, se mit bien avec Pompée, & ces trois principales têtes, qui, par leurs alliances, tenoient aux plus grandes maisons de Rome, firent une ligue pour disposer de toutes les affaires de l'Etat. En effet,ils partagerent l'Empire. César eut pour cinq ans le gouvernement des deux Gaules, la Cisalpine & la Narbonnoise ; l'Espagne fut le partage de Pompée pour le même temps, & Crassus eut la commission de la guerre contre les Parthes.

César fit de si grandes choses dans les Gaules, qu'il soumit entiérement & détruisit l'armée d'Arioviste, qui en avoit été nommé le fléau. Pour Crassus, moins modéré ou moins pieux que Pompée, il saccagea Jérusalem, pilla & emporta les vases & les trésors sacrés ; mais ce sacrilege ne demeura pas long-temps impuni : il perdit la bataille contre les Parthes ; son fils y fut tué, & il périt lui même par l'infidélité de ce Peuple barbare. A l'égard de Pompée, il fut élu Consul sans collégue, ce qui n'étoit jamais arrivé : avec cette dignité on lui conféra le pouvoir de Dictateur. Le gouvernement de César lui fut continué pour cinq ans encore, pendant lesquels il pacifia les Gaules, subjugua les Allemands, les Sueves & les Anglois ; ensorte que ces deux

grands hommes gouvernerent l'Empire tant que leur intelligence dura.

Mais la mort de Julia, fille de César & femme de Pompée, rompit les nœuds d'une si belle amitié : cette perte sembla briser tous les liens qui les unissoient ; & n'ayant plus entr'eux deux cet objet si cher par les endroits de la nature & de l'amour, l'ambition, l'envie & la jalousie en prirent la place ; l'un vouloit commander, l'autre ne vouloit ni maître ni concurrent, & Pompée ayant persuadé aux Romains que la puissance de César étoit préjudiciable à la République, il fit tant par ses brigues, que par un Décret il fut ordonné à César de congédier son armée dans un temps préfix ; à quoi n'ayant pas obéi, les Consuls, en vertu de ce Décret, armerent contre lui, afin de l'y forcer.

César voyant qu'on vouloit l'opprimer, quitta les Gaules, marcha en Italie, & s'empara des Provinces autour de Rome. Tous ceux du parti contraire sortirent de la Ville pour aller joindre Pompée ; mais César, informé des sentimens du peuple, marche vers Rome, y entre sans opposition, fait une entrée triomphante, se fait créer & publier Dictateur, s'empare du trésor public, oblige Pompée, par les armes, d'abandonner l'Italie, & de se retirer en Grece, où la bataille de Pharsale décida du sort de la République, l'an 900 de la fondation de Rome.

Cependant Pompée, comptant sur la re-

connoiſſance du Roi Ptolomée, ſe ſauva en Egypte, où cet ingrat Monarque le fait aſſaſſiner. Céſar y paſſe; il apprend les circonſtances de la mort de Pompée : il court un ſemblable riſque par la trahiſon du même Ptolomée, & ne s'en garantit qu'en faiſant mettre le feu à ſa flotte pour ſe ſauver. Ce furent les flammes de ſes vaiſſeaux embraſés qui conſumerent cette célebre & fameuſe bibliotheque d'Alexandrie, qui avoit été dreſſée & formée par Ptolomée Philadelphe, & augmentée avec tant de ſoin par ſes ſucceſſeurs : perte irréparable pour la République des lettres.

Enfin la fortune de Céſar le tira de ce danger. Ptolomée périt : après ſa mort toute l'Egypte ſe ſoumit aux Romains ; après quoi Céſar mit Cléopâtre ſur le trône de ſes peres : & ſachant que pendant les troubles de la guerre civile, Pharnace, fils de Mithridate, avoit attaqué les provinces Romaines, il marche contre lui avec tant de diligence, que Pharnace eſt accablé du poids de ſes armes avant que de pouvoir ſe reconnoître. De-là paſſant en Afrique comme un torrent, il remporte la victoire ſur Juba, Roi de Mauritanie, qui, donnant aſyle aux reſtes du parti de Pompée, renouvelloit la guerre civile.

Scipion & Caton étoient à leurs têtes ; mais ils furent accablés pour toujours, & Céſar fit mourir le Sénateur Afranius, avec pluſieurs autres du corps du Sénat, qu'il croyoit ſes ennemis. Caton, qui s'étoit

retiré dans la ville d'Utique, craignant de tomber vivant entre les mains de César, se donna la mort. Ensuite de quoi César revint à Rome, où il célébra ses quatre triomphes, des Gaules, de l'Egypte, du Pont & de l'Afrique. Il apprend que Cnéius & Sextus-Pompée, fils du grand Pompée, sont en Espagne avec une armée; il y vole, & triomphe encore de ces illustres malheureux. Cnéius y perdit la vie, Sextus prit la fuite; & la guerre civile fut pacifiée par la ruine de la République, qui perdit pour lors ce qu'elle conservoit de son ancienne & premiere face. César, de retour à Rome, fut honoré par le Sénat, du nouveau titre de Dictateur perpétuel; après cela il fit de nouvelles loix. Il avança & augmenta l'étendue du circuit de la Ville; mais la flatterie outrée du Sénat, qui lui déféra, comme à un Dieu, un trône, un temple & un Prêtre, & qui voulut que le cinquieme mois, appellé Quintilis, portât le nom de Julius, lui inspira un si grand mépris, qu'il décidoit toutes les grandes affaires de l'Empire sans le consulter, affectant même la royauté.

Ce qui donna occasion à une conspiration d'autant plus dangereuse, que les conjurés feignoient d'être ses meilleurs amis, & à qui il avoit sauvé la vie: elle éclata la cinquieme année de sa dictature, un jour que le Sénat étoit assemblé près du théatre de Pompée. César, qui se faisoit toujours attendre par un air de supériorité, n'arriva

que lorſque tous les Sénateurs furent aſſis. Dès qu'il y entra, ils ſe leverent tous, & furent au-devant de lui, ſous prétexte de lui faire honneur. Les conjurés profitant de ce moment, l'attaquerent & le maſſacrerent en plein Sénat. Brutus & Caſſius, qui en étoient les chefs, lui porterent les coups de la mort. Peu de temps auparavant il avoit adopté & inſtitué ſon héritier le jeune Caïus-Octavius, fils de ſa ſœur. Le Conſul Marc-Antoine, qui faiſoit les honneurs de la Pompe funebre de Céſar, montra au Peuple ſa robe enſanglantée & percée de tant de coups de poignard, que ce peuple animé ſe ſouleva contre les conjurés. Avec ce ſecours, Marc-Antoine aſſervit le Sénat, ſe ſaiſit de la Gaule Ciſalpine, & aſſiégea le Préteur Décimus-Brutus.

Alors, à la perſuaſion de Cicéron, il fut déclaré ennemi de la patrie, & les Conſuls Hircus & Penſa, chargés de marcher contre lui avec une armée conſidérable : le jeune Caïus-Octavius les ſuivit à la tête d'une autre. Les Conſuls joignirent Antoine auprès de la ville, appellée Mutinée, à préſent Modene, & lui donnerent bataille. L'armée conſulaire fut victorieuſe ; mais les deux Conſuls y perdirent la vie. Octave eut l'adreſſe de joindre ſon armée à la leur, & fit ſi bien que le débris de celle d'Antoine s'y rendit auſſi, excepté la cavalerie, avec laquelle il s'étoit ſauvé auprès de Marcus-Lépidus, qui

commandoit une grande armée dans la Gaule Transalpine.

Octave ne s'amusa point à le suivre : mais il marcha avec ses trois armées, qui n'en formoient plus qu'une formidable, droit à Rome ; & quoiqu'il n'eût que vingt ans, il demanda le consulat. On voulut lui opposer les loix ; mais il fallut leur faire violence, & le Peuple & le Sénat furent forcés de le lui accorder.

Lépide & Antoine, ayant été déclarés ennemis du Peuple Romain, on chargea Octave de marcher contr'eux avec toutes les forces de l'Empire. Il y fut en effet ; mais au lieu de les combattre, ils se lierent d'intérêts & d'amitié pour accabler la République & tous les ennemis de César. Pour y parvenir, ils formerent ce fameux triumvirat qui coûta tant de sang à l'Etat. Cicéron, abandonné par Octave au ressentiment d'Antoine, fut assassiné par ses satellites, qui, après lui avoir coupé la tête & les mains, les attacherent, par les ordres d'Antoine, aux éperons des galeres qui servoient d'ornement à la tribune des harangues publiques. Tout le Peuple Romain frémit en voyant les restes de ce grand homme ignominieusement exposés au lieu même où son éloquence s'étoit faite admirer tant de fois, & dans lequel il avoit été surnommé le pere de la patrie : ce fut lui qui fut appellé le dernier des Romains. La République, n'ayant plus que de foibles défenseurs, fut bientôt renversée & soumise.

En effet, après que les Triumvirs eurent satisfait à leur vengeance, & se furent rendus maîtres du Sénat & du Peuple, ils partagerent l'Empire. Le Levant & la Grece tomberent à Antoine, l'Afrique à Lépide & l'Occident à Octave. Ils abandonnerent la Sicile à Sextus Pompée, qui avoit une puissante armée navale ; ensuite de quoi, Octave fut adopté dans la famille de César, conformément à la loi curiale, & prit le nom de Jules-César-Octave, pour suivre la coutume des Romains.

Octave fit ajourner les auteurs de l'assassinat commis en la personne de Jules-César, son oncle, & obtint contr'eux une Sentence de condamnation de mort. Delà vint le renouvellement de la guerre civile. Octave & Antoine s'étant déclarés vengeurs de la mort de César, ils marcherent avec des forces considérables contre Marcus-Brutus & Caïus-Cassius, qui s'étoient retirés dans la Théssalie, ainsi que les restes des Romains qui soutenoient encore le parti de la liberté publique. La bataille se donna dans les champs Philippiques, près de la ville qui portoit le nom de Philippe. Brutus & Cassius furent défaits & obligés de se faire mourir eux-mêmes pour ne pas tomber vivans au pouvoir de leurs ennemis ; & avec eux mourut la derniere espérance de la République.

Il ne restoit plus que Sextus Pompée, qui avoit un parti puissant parmi le Peuple & dans le Sénat. Octave, qui le savoit, arma

par mer & par terre pour lui faire la guerre, & en donna le commandement à Marcus-Agrippa, qui dans une bataille navale le défit, mit son armée en déroute, prit ou brûla tous ses vaisseaux, & le força enfin de fuir en Afrique, où il mourut après avoir mené une vie languissante. Cette victoire & la conquête de la Sicile firent naître la mésintelligence entre les Triumvirs.

Lépide, qui prétendoit avoir la Sicile, se tenant fort de vingt légions qui étoient en son commandement, la disputa par les armes; mais Octave s'étant servi des mêmes moyens qu'il avoit employés auprès de Modene pour réunir les troupes d'Antoine & celles de la République aux siennes, gagna, par présens & par prieres, les Chefs & les Soldats de Lépide, qui, se voyant abandonné, fut obligé d'en passer par tout ce que voulut Octave.

Tant de succès heureux lui ayant enflé le cœur, il s'attacha à chercher les moyens d'abattre la puissance d'Antoine, qui mettoit encore obstacle à celle où il aspiroit. Ses amours avec Cléopatre parurent favorables à son dessein pour y parvenir, il fit courir le bruit, par ses émissaires, qu'Antoine pratiquoit tous les Princes de l'Orient pour porter la guerre dans Rome, abattre l'autorité du Sénat & du Peuple, afin de faire regner, contre les loix, cette Reine étrangere sur les Romains.

La conduite d'Antoine ne donnoit que trop lieu de croire ces sortes de discours :

quoiqu'il n'ignorât pas les projets ambitieux d'Octave, & qu'il pût s'y oppoſer, ſon amour l'emporta ſur toutes les autres conſidérations, & lui fit répudier Octavie pour épouſer Cléopatre. Il n'en fallut pas davantage à Octave pour le faire déclarer ennemi de la patrie par un Décret du Sénat. Ils armerent puiſſamment de part & d'autre, & l'on vit bientôt les mers de Grece & de Macédoine couvertes de vaiſſeaux, & les pays des environs inondés de deux formidables armées de terre. Ils ſe donnerent bataille. Octave fut victorieux, & pourſuivit Antoine juſqu'en Egypte, qui ſe donna la mort, pour ne pas tomber vivant entre les mains de ſon ennemi : & Cléopatre, pour éviter les horreurs du triomphe où le vainqueur la deſtinoit, ſe fit piquer par un aſpic, dont le venin termina ſa vie.

Ainſi toute l'autorité étant reſtée à Céſar-Octave, il ne fut pas long-temps à s'emparer de la ſuprême puiſſance, & c'eſt ainſi que la diviſion commencée par Marius & Sylla, entraîna la République Romaine ſous le joug d'un ſeul homme, dont l'empire abſolu & indépendant lui fit perdre pour jamais cette liberté dont elle s'étoit montrée ſi jalouſe.

Voilà, dit alors Silviane, un abrégé de l'hiſtoire Romaine bien ſatisfaiſant, & l'on ne peut trop admirer la mémoire & la préciſion avec leſquelles Thélamont vient de nous détailler des événemens ſi ſurprenans.

Orophane, qui ſe douta que Silviane alloit

embarrasser son ami par ses louanges, les interrompit, & prenant la parole : la chûte de la République Romaine, dit-il, étoit nécessaire pour mettre au jour les grandes qualités d'Octave. Il leur falloit un Empire pour se faire connoître, & je trouve que la postérité auroit beaucoup perdu s'il n'avoit pas été Empereur. La sagesse de ce Prince parut dans le plus haut degré, lorsqu'après avoir éteint toutes les factions qui étoient dans Rome, vaincu tous ses ennemis au dedans & au dehors de l'Etat, érigé l'Egypte en Province, ajouté par ses victoires tant d'autres pays à l'Empire, donné la paix à l'Univers sur mer & sur terre, il fit fermer le temple de Janus pour la troisieme fois.

Après quoi il ne s'appliqua plus qu'à maintenir la tranquillité dans toute l'étendue de ses Etats ; il porta même son attention jusques dans les maisons particulieres : sa sagesse & sa prudence lui acquirent l'amour de tout l'Empire. Sa réputation fut jusqu'au fond des Indes ; les Peuples & les Rois de ces vastes régions envoyerent des Ambassadeurs à Rome pour rechercher son alliance. Les Scythes le firent arbitre de leurs différends ; ses vertus, & la gloire dont il étoit couvert, obligerent le Sénat à lui déférer par un Décret solemnel le grand titre d'Auguste, dont il fut honoré le premier, & le mois appellé Sextilis fut nommé de son nom Auguste, qui est le mois d'août.

Il soutint dignement ces superbes titres

d'honneur par ſon application aux affaires de l'Etat : il augmenta conſidérablement l'enclos de la ville de Rome. A ſon avénement il l'avoit trouvée bâtie de terre & de brique, au milieu de ſon regne on la vit brillante d'édifices de marbre, de jaſpe & de porphire, & les eaux de la fontaine Vierge furent conduites au centre de Rome par de magnifiques aqueducs.

Mais ce qui le combla le plus de gloire, furent les loix qu'il fit obſerver religieuſement, & l'exacte police par laquelle il maintint la Ville & les Provinces dans une paix profonde. Cependant ſa politique lui faiſant tout prévoir, pour être aſſuré du dehors, il tenoit ſur pied vingt-deux armées, qui étoient répandues dans les Provinces d'Europe, d'Aſie, & d'Afrique. Ces Troupes conſiſtoient en deux cents mille fantaſſins, & quarante mille chevaux de bataille : cette cavalerie & cette infanterie étoient ſoutenues par trois cents éléphans dreſſés pour la guerre.

Ces nombreuſes troupes étoient bien équipées & exactement payées ; & par une ſage précaution il avoit fait diſperſer dans toutes les places fortes de l'Empire trois cents mille harnois prêts à tous événemens. Ces armées étoient commandées par des chefs habiles, dont la plupart avoient été formés par Jules Céſar & par Octave même, avec leſquels l'un & l'autre avoient remporté tant de victoires. Enfin Auguſte, pour l'entiere ſûreté des frontieres de l'Empire,

fit augmenter les forces navales jusqu'à deux mille vaisseaux & quinze cents galeres, le tout bien équipé & bien armé. Outre cela il avoit ordonné huit cents gros navires de transport, qu'on appelloit tholmiques, destinés pour le service de l'armée. La plupart des tholmiques servoient aussi aux magnifiques pompes & jeux que les Empereurs donnoient aux peuples : ils étoient dorés & sculptés superbement, enrichis de toutes sortes d'ornemens, & distingués par une infinité d'enseignes, d'étendards & de banderoles, outre les marques particulieres de chaque vaisseau. On voyoit à leurs proues des figures de loups, de lions, de tigres, de sphinx, de taureaux, de minotaures, de chevaux, & d'autres sortes d'animaux. L'aigle Romaine, comme le principal étendard de l'Empire, s'y faisoit remarquer avec éclat. L'armée navale avoit pour chef le Préfet de la Marine, duquel elle recevoit les ordres, & le Préfet rendoit compte à l'Empereur, qui avoit soin lui-même de travailler tous les mois aux affaires de guerre, & d'entrer dans tous les détails. Les fonds destinés pour les armées de terre & de mer étoient ponctuellement remis entre les mains des Trésoriers, & c'étoit un crime irrémissible que de les employer à d'autres usages, sous aucun prétexte. Tous ces grands armemens étoient distribués dans les ports de l'océan, dans ceux de la méditerranée, ou dans les em-

bouchures des rivieres de l'une & de l'autre mer.

Mais si cet Empereur méritoit l'amour des Romains par les avantages qu'il leur procuroit, il en étoit encore plus digne par la grandeur de ses sentimens, par le juste choix de ses amis & de ses favoris, par les preuves qu'il donna de sa clémence & de sa bonté, par l'estime qu'il faisoit des gens de Lettres, qui fit naître, pour ainsi dire, tant de grands hommes sous son regne.

Peut-être que sans Octave-Auguste on n'auroit point connu les Mecene & les Agrippa, les Horace, les Virgile & les Ovide, & c'est ce qui me fait croire que je n'ai rien avancé de trop lorsque j'ai dit que la postérité auroit beaucoup perdu, s'il n'avoit pas été Empereur.

Votre réflexion, dit Uranie, est très-sensée: l'on ne peut disconvenir qu'Octave méritoit l'Empire, & que l'ambition de la posséder est bien pardonnable à ceux qui se sentent comme lui capables de gouverner avec tant de gloire.

Sans doute, ajouta Florinde, & jamais Auguste n'auroit pu faire de grandes choses s'il n'avoit occupé la seule place qui le mettoit en droit de les entreprendre.

Dans tout cela, dit Félicie, il faut admirer les décrets de la Providence, qui s'est servie d'un homme de vingt ans pour abattre l'orgueil & la vanité de la République Romaine, qui, sous le prétexte de la liberté dont elle faisoit son idole, la ravissoit

à toutes les Nations qu'elle ſubjuguoit, donnant des loix à toute la terre, ôtant ou diſtribuant les trônes & les couronnes ſelon ſon caprice ou ſes intérêts, rendant les Rois eſclaves, les eſclaves Rois, s'appropriant les biens de l'un pour en gratifier l'autre, & ne formant que des projets ambitieux, & ſouvent inhumains. Je ne ſais ſi c'eſt le peu de goût que j'ai pour cette ſorte de gouvernement qui me fait penſer ainſi; mais j'avoue que ſi je trouve des vertus dans pluſieurs Romains, je trouve de grands défauts dans la République en général. J'y vois beaucoup plus de faſte & d'oſtentation que de véritable grandeur d'ame : je dirai même que la plupart de leurs belles actions me paroiſſent tenir plutôt du barbariſme que de la nobleſſe de leurs ſentimens.

Il me ſemble que la ſolide gloire a quelque choſe de plus doux, de plus ſage, de plus modeſte, & que cet amour exceſſif de la liberté porte les cœurs à des entrepriſes plus hardies que généreuſes, & preſque toujours ſanguinaires; au lieu que dans un peuple ſoumis à un ſeul maître, je ne vois que zele, qu'amour & que fidélité; & dans celui qui gouverne ſeul, que tendreſſe & qu'attention pour ſon peuple. Tant de têtes qui gouvernent un peuple ne peuvent l'aimer également, & le peuple ne ſauroit aimer tant de maîtres à la fois : le cœur ne peut s'attacher à tant de différens objets; il n'en peut aimer qu'un, & tous ne peuvent être aimés que d'un ſeul.

Ainſi la chûte de la République Romaine, & la ſoumiſſion du Peuple Romain pour un ſeul maître, n'ont rien qui me ſurprenne; & j'oſe dire que cet événement eſt de tous les traits de l'hiſtoire celui qui me fait le plus de plaiſir.

Vous ne trouverez perſonne ici, ma chere Félicie, répondit Uranie, qui contrarie votre ſentiment, parce qu'il eſt ſelon la raiſon & l'équité; & puiſque le Ciel nous a fait naître pour obéir, il nous eſt mille fois plus doux de n'avoir qu'un maître, que d'être ſoumis aux volontés de pluſieurs, tels qu'on les voit dans les Républiques.

Chacun ſe préparoit à appuyer ce diſcours par d'autres raiſons, lorſqu'on vint avertir qu'on avoit ſervi. Uranie voulut encore que l'on ſoupât dans l'appartement de Florinde. Ce repas ſe paſſa avec les mêmes agrémens des autres : Alcipe & Liſimond y contribuerent beaucoup par leur eſprit & leur enjouement. On tint table aſſez long-temps ; & comme Uranie craignoit que la journée qu'on avoit fait paſſer à Florinde ne l'eût un peu incommodée, elle obligea la compagnie de ſe ſéparer auſſi-tôt que le ſoupé fut fini. Alcipe & Liſimond remonterent dans leur caleche, & ſe retirerent au château de Célimene, en promettant de ſe rendre le lendemain matin chez Uranie, pour profiter du jour qu'ils avoient encore à y reſter. Quand ils furent partis, chacun prit congé d'Eraſme & de Florinde, pour lui laiſſer goûter un repos dont ſes amis jugeoient

qu'elle avoit besoin après une si longue conversation, & cette belle société ne fut se livrer aux douceurs du sommeil, que dans l'espérance de rendre la journée suivante aussi agréable que celle qu'elle venoit de passer.

Fin de la dix-septieme Journée.



DIX-HUITIEME ET DERNIERE JOURNÉE.

LA nuit s'étant écoulée, l'heure de se rassembler ne fût pas plutôt venue que Florinde se trouvant beaucoup mieux que la veille, se pressa d'aller à l'appartement d'Uranie, pour n'en être pas prévenue : elle y trouva Félicie, & toutes deux charmées de la voir en état de profiter de la beauté du jour que la matinée leur promettoit, elles se rendirent ensemble auprès de Célimene, où Silviane, Arélise & Camille les vinrent joindre avec Julie & Hortense.

Les premieres civilités étoient à peine finies, qu'elles virent entrer Thélamont avec ses amis, accompagnés d'Alcipe & de Lisimont, qu'une tendre impatience ramenoit en ce lieu. Nous profitons, Madame, dit Alcipe à Uranie, de la libetté que vous nous avez donnée de nous rendre ici de bonne heure : les agrémens que nous y avons

trouvés, & le desir extrême d'en jouir aussi long temps qu'il nous sera possible, ne nous a pas permis de suivre l'exacte politesse qui nous défendoit d'abuser des marques de la vôtre. Chacun de nous, répondit Uranie en souriant, prendra sa part de ce compliment, puisqu'il peut satisfaire à-la-fois l'amour, l'estime & l'amitié.

Terminons toutes les cérémonies, interrompit Orophane; & puisque nous n'avons plus rien qui nous empêche de suivre la coutume établie ici, rendons cette journée aussi amusante que les autres, par la diversité de nos occupations.

Orophane fait le législateur, dit Félicie en le regardant avec un air charmant: comme il a eu la gloire de nous prescrire des loix, & le plaisir de nous y avoir soumis, il est jaloux de cet avantage, & craint toujours de les voir enfreindre.

Il a raison, dit Orsame : la loi qu'il a imposée a trop de charmes pour nous, & nous fait passer le temps trop agréablement pour qu'elle ne soit pas inviolable. D'ailleurs, ajouta Camille, nous y avons souscrit d'une commune voix ; & quand ce ne seroit que l'agrément qu'elle me procure en mon particulier, qui est de m'instruire sans me faire rougir de mon ignorance, je la défendrois de toutes mes forces.

Cependant, dit Uranie, je trouve quelque difficulté dans ce que vient de dire Orophane : il nous propose une diversité d'occupations, ce qui ne s'accorde pas à

l'ordre que nous avons gardé jusqu'à présent, puisqu'il me paroît que nous ne pouvons mettre cette diversité dans la conduite qu'il nous a prescrite. Comment, reprit-il avec vivacité, n'y en a-t-il pas dans les sujets de nos entretiens ? Ne nous entraînent-ils pas du petit au grand, du sérieux à l'enjoué, du savant au simple, du tendre à l'héroïque ? Enfin, n'est-ce pas diversifier ses occupations que de parcourir de l'esprit & de la mémoire les temps passés & présens, & faire succéder alternativement à tout cela la promenade & la bonne chere ?

Voilà justement, dit Thélamont, où je vous attendois, mon cher Orophane ; votre complaisance vous priva hier du plaisir de vous promener, & tout votre discours n'a pour motif que de nous engager à n'en pas faire autant aujourd'hui.

Commençons donc par le satisfaire, ajouta Célimene ; la beauté de la matinée nous y convie : aussi-bien, continua-t-elle en riant, je vois ici des personnes à qui quelques tours d'allées sont nécessaires.

Nous vous entendons, reprit promptement Silviane sur le même ton ; mais nous vous tromperons en ne vous quittant point.

Sans nous quitter, dit alors Uranie, nous condamnons Arélise & vous à souffrir le tête à tête. A ces mots, ayant pris Célimene sous le bras, accompagnée de Thélamont, d'Orophane & de Félicie, de Camille & de Florinde, conduites par leurs époux ; d'Orsame & de Mélente, qui don-

noient aussi la main à leurs aimables femmes, elle obligea Silviane & Arélise à céder la leur à Lisimond & à Alcipe.

Ces deux tendres amans saisirent avec joie cette occasion de les entretenir de leurs flammes ; & quoique la compagnie suivît la même route, chacun marchoit de façon à se pouvoir parler sans être entendu des autres. Silviane, dont l'humeur libre & franche fuyoit en tout la contrainte, donna à Lisimond une audience aussi favorable qu'il la pouvoit souhaiter : il eut même la satisfaction de lire dans ses yeux le plaisir qu'elle prenoit aux protestations qu'il lui faisoit d'un amour éternel.

Arélise n'étoit pas moins sensible à celui de l'amoureux Alcipe ; mais comme elle étoit beaucoup plus sérieuse que Silviane, & d'un caractere plus réservé, ce n'étoit qu'avec peine qu'elle se livroit à une conversation particuliere à la vue de tant de personnes. Cet excès de modestie lui donnoit un air de distraction dont Alcipe fut alarmé ; & ne pouvant lui cacher le trouble dont il étoit agité : vous ne me répondez point, lui dit-il, belle Arélise ; vous paroissez même ne m'écouter qu'à regret, vos yeux tournés sur ceux qui nous suivent, semblent y chercher quelqu'autre que le tendre Alcipe. Ah ! cruelle Arélise, continua-t-il en la regardant tristement, ce n'étoit pas ainsi que vous en agissiez avec moi chez Mérine.

Ce reproche ſurprit Arélise, & la fit appercevoir que véritablement elle ne prêtoit pas une attention tranquille à ſon amant; mais comme ſon cœur n'avoit point de part à ces mouvemens extérieurs, qui n'étoient cauſés que par la crainte d'être accuſée d'en uſer trop librement dans une compagnie qui la connoiſſoit à peine, elle n'héſita point à ſe juſtifier.

Je croyois, lui répondit-elle, que vous deviez être aſſez ſûr de mon cœur pour n'être point expoſée à d'injuſtes ſoupçons; cependant, puiſqu'il vous faut raſſurer, ſoyez bien perſuadé, Alcipe, qu'en quelques lieux que je ſois, je ne puis ni ne veux y chercher que vous: ſi je vous l'ai témoigné plus ouvertement chez Mérine, c'eſt que je le pouvois ſans bleſſer le *decorum* que l'on doit garder en toutes choſes. Je pouvois vous dire mille fois en ſa préſence qu'Alcipe m'eſt plus cher que ma vie, parce qu'il m'étoit permis & même ordonné, par l'autorité de mon pere & par la ſienne, de ne vous rien déguiſer de mes ſentimens; mais ici nous ſommes avec des perſonnes étrangeres, devenues nos amies depuis trop peu de temps pour nous pardonner de ſuivre notre penchant.

Il faut, mon cher Alcipe, agir toujours ſelon les temps & ſelon les lieux, & quelque paſſion qui nous guide, ne faiſons jamais rien contre notre devoir. Uranie par politeſſe nous a procuré cet entretien, & la nôtre nous ordonne de n'en point abuſer.

Voilà

Voilà ce qui me faisoit incessamment jeter les yeux sur la compagnie, pour voir si elle ne se rassembloit point sans nous, & voilà ce qui me force à vous prier de la rejoindre plutôt que les autres, après vous avoir réitéré que je n'aime qu'Alcipe, & que je n'aimerai jamais que lui. Et voilà, lui répondit-il, en lui baisant la main malgré elle, ce qui s'appelle faire mourir de joie & de douleur à la fois. Mais, continua-t-il, il faut vous obéir. Alors, ayant un peu doublé le pas, ils rejoignirent assez promptement une partie de la compagnie. En marchant, Alcipe continuant la conversation : cependant, dit-il, ma chere Arélise, vous me permettrez de vous dire que votre modestie n'est pas placée ici avec justice. Nous sommes sur le point d'être unis pour jamais, du consentement de ceux à qui nous devons le jour ; nous nous aimons, & nous nous trouvons heureusement au milieu d'une société remplie d'esprit, d'équité, & qui fait consister le principal bonheur dans les douceurs des nœuds de l'hyménée ; au milieu d'époux & d'épouses qui veulent que l'amour soit inséparable du lien conjugal, & qui s'en donnent à chaque instant de tendres témoignages. Est-il donc un endroit du monde où vous puissiez mieux accorder la sévérité de votre devoir avec l'ardeur de ma tendresse ?

A ces mots, ils se trouverent si près de Célimene & d'Uranie, qu'Arélise n'eut pas le temps de répondre. Mais Uranie, qui

avoit entendu une partie du discours d'Alcipe, & qui en comprit aisément le sujet, prit aussi-tôt la parole : rien n'est plus juste, dit-elle, que le raisonnement d'Alcipe, & c'est mal connoître le caractere de notre esprit & de notre cœur que de craindre de nous rendre témoins des preuves que vous pouvez vous donner mutuellement d'une flamme légitime.

C'est une de nos plus belles maximes, dit Orophane en riant ; nous la suivons exáctement, & nous fuyons avec soin ceux qui veulent s'en éloigner. Je la trouve trop de mon goût, répondit Arélise en rougissant, pour m'en écarter, & je m'en ferai même une loi lorsqu'Alcipe aura joint le nom d'époux à celui d'amant.

Le devoir a toujours le premier rang auprès d'Arélise, s'écria Silviane en joignant la compagnie, & je suis fort trompée si elle ne m'accuse pas en secret d'avoir enfreint le mien en parlant trop long-temps à Lisimond.

Pour moi, interrompit Camille, je trouve que vous n'y avez manqué en rien, & qu'il est du devoir de marquer quelque complaisance à celui qui doit être notre époux, avant même qu'il le soit, pour lui faire juger de l'avenir par le présent.

Cette décision fit rire la compagnie ; & Célimene prenant la parole : il faut convenir, dit-elle, que rien n'est plus satisfaisant que de pouvoir accorder le devoir & l'inclination.

Sans doute, dit Julie, & je crois même qu'on ne peut guere faire ce que l'on doit, quand le cœur ne s'en mêle pas.

Vous seriez donc bien surprise, belle Julie, dit Alcipe, de voir une femme faire uniquement par devoir tout ce que le plus parfait amour pourroit exiger. J'appelle cela vertu, reprit-elle; c'est-là son plus grand effort. Je suis persuadée qu'elle se peut trouver, & qu'il en est de telles; mais j'avoue que les exemples m'en paroissent extrêmement rares, & que j'aimerois bien une femme qui en auroit été capable.

Il faut donc que je vous fasse aimer Dona Elvire de Zuarès, reprit Alcipe, & que pour sa gloire je la fasse revivre, afin d'occuper quelques instans cette spirituelle compagnie.

En vérité, dit alors Hortense, on a bien tardé à mettre la conversation sur le devoir; quelques momens plutôt, Alcipe auroit commencé cette histoire, au lieu que je prévois qu'il faudra la remettre après dîné.

Elle n'eût pas plutôt achevé de parler, que l'on vint effectivement avertir qu'on avoit servi; chacun parut fâché d'être obligé de retarder le plaisir qu'on espéroit d'entendre Alcipe. Toute la compagnie le lui témoigna, & l'on se pressa de se mettre à table, autant par l'impatience d'être en état de le sommer de sa promesse, que pour suivre l'usage, après un repas que la promenade & le grand air commençoient à rendre nécessaire.

Il se passa avec autant d'enjouement &

d'aisance qu'à l'ordinaire ; & lorsqu'il fût fini, cette aimable société, animée du même esprit, se rendit dans la bibliotheque, où la charmante Camille, entrant la premiere : c'est ici, dit-elle, le lieu destiné au souvenir des actions héroïques & vertueuses ; ainsi nous ne pouvons être mieux pour entendre les événemens de la vie de Dona Elvire de Zuarès. La compagnie ne répondit à ce discours que par les regards qu'elle jetta sur Alcipe ; & s'étant placée selon son inclination, elle lui fit connoître par son silence le desir extrême qu'elle avoit de l'écouter.

Je vois bien, dit Alcipe, qu'il n'est plus en mon pouvoir de me dispenser de payer le tribut établi dans ce beau séjour ; & quoique je sache parfaitement que je ne puis le remplir assez dignement, j'espere que mon obéissance me tiendra lieu des charmes de l'éloquence.

Alors, ayant un moment rêvé à ce qu'il avoit à dire, il parla ainsi.



HISTOIRE DE DONA ELVIRE *DE ZUARÈS.*

APRÈS que le Duc d'Albe eût aſſujetti le Portugal à la couronne d'Eſpagne, Philippe II employa toute ſa politique à ſe faire aimer & craindre des familles Portugaiſes qu'il ſavoit être les plus puiſſantes, & qui ne ſupportoient ſon joug qu'avec peine : les unes le ſubirent faute de pouvoir faire autrement, & les autres par un pur motif d'ambition. Un des plus conſidérables entre ces derniers, étoit Dom Baltazard de Lama, jeune Seigneur, bien-fait & brave, dont les ancêtres avoient diſſipé tous leurs biens au ſervice des Rois de Portugal.

Sa fortune, qui ne répondoit point aux deſirs ambitieux dont ſon ame étoit conſumée, lui fit voir avec joie une révolution qui lui préſentoit l'occaſion de rétablir ſa maiſon. Pour y parvenir, il n'oublia rien de ce qui pouvoit le faire aimer du Roi d'Eſpagne, & de tous les Grands de ſa Cour. Le zele & l'attachement qu'il fit éclater pour les

intérêts de ce Monarque, le rendirent recommandable au Duc d'Albe, qui en fit un rapport si avantageux à Philippe II, que ce Prince lui confia les emplois les plus importans, dont il eut le bonneur de s'acquitter avec succès.

Dom Baltazard ne se vit pas plutôt au point d'élévation qu'il avoit si vivement souhaitée, qu'il songea à la rendre solide p r une alliance qui le mît à l'abri des revers imprévus. Comme la seule ambition occupoit son cœur, & que l'amour n'avoit aucune part au nœud qu'il vouloit former, il se donna tout le temps nécessaire pour faire un choix capable de remplir l'étendue de ses projets.

Dona Elvire de Zuarès, qui réunissoit à elle seule tous les biens d'une des plus florissantes maisons du Portugal, & dont la rare beauté surpassoit encore les richesses, fut l'objet sur qui Dom Baltazard arrêta ses regards. Elvire n'avoit que dix-huit ans, & vivoit sous la conduite de Dom Pedre de Zuarès, frere de son pere, qui, en mourant, l'avoit institué son tuteur. Il l'aimoit d'une tendresse extrême ; & comme il n'avoit point d'enfans, & qu'il voyoit en elle tout l'espoir de sa maison, il l'avoit élevée d'une maniere à l'en rendre digne.

Dona Elvire étant un des meilleurs partis du Royaume, Dom Pedre se voyoit entouré d'une foule de prétendans ; mais un seul d'entr'eux en étoit distingué, non seulement par tout ce qui peut rendre un cavalier par-

fait, mais encore par le choix qu'en avoit fait la mere d'Elvire dès sa plus tendre enfance. Elle avoit été unie par la plus forte amitié à celle de Dom Sébastien de Souza, c'est le nom de ce jeune Seigneur, &, du consentement de leurs époux, elles avoient élevé leurs enfans dans l'espoir d'être un jour l'un à l'autre pour jamais.

Ces jeunes cœurs, de concert avec leurs parens, apprirent à s'aimer & à se le dire presqu'en ouvrant les yeux. Le pere & la mere d'Elvire étant morts, vu qu'ils étoient trop jeunes encore pour faire cet hymen, Dom Pedre les remplaça dans l'amour qu'ils avoient pour elle, & leur estime pour Dom Sébastien de Souza, auquel il étoit même allié. Il n'avoit que deux ans de plus qu'Elvire; & l'un & l'autre faisoient éclater de si belles qualités, qu'ils étoient l'ornement & l'admiration de leurs sexes. Leur ardeur mutuelle s'étant accrue avec l'âge, par la connoissance de ce qu'ils valoient, ils attendirent le moment d'être unis avec une égale impatience.

Cet heureux instant avoit été déjà arrêté par Dom Pedre & la mere de Souza, lorsqu'il fut retardé par le terrible désordre que causa dans le Royaume la malheureuse expédition que fit en Afrique Dom Sébastien, Roi de Portugal, dont les troubles ne finirent que par les victoires du Duc d'Albe. Ces jeunes amans n'avoient pas vu ce contre-temps sans une vive douleur; mais le courage de l'un & de l'autre le leur avoit fait

supporter sans foiblesse. La tranquillité ne fut pas plutôt rétablie, que Dom Pedre songea à terminer cet hyménée ; mais l'ambitieux Dom Baltazard de Lama vint y mettre un obstacle que tout l'amour & la fidélité de Souza & d'Elvire ne purent vaincre. Il n'ignoroit pas l'intelligence de ces deux amans, & les engagemens de Dom Pedre ; mais fort de sa faveur à la Cour d'Espagne, il se persuada aisément qu'il l'emporteroit sur tous ses rivaux. Sur cet espoir, il ne balança point à rendre ses soins à Elvire, & de voir Dom Pedre avec assiduité. Comme sa naissance & son crédit auprès de Philippe II exigeoient des égards, Dom Pedre de Zuarès lui fit tous les honneurs qu'il en devoit justement attendre. Après que Lama eût passé quelques jours à donner plusieurs marques d'estime particuliere à Dom Pedre, il ne voulut pas différer à s'expliquer avec lui.

Pour ce effet, l'ayant engagé à une promenade sur les bords du Tage, & séparé du reste de la compagnie : Seigneur, lui dit-il en le regardant avec confiance, je me flatte que la proposition que j'ai à vous faire trouvera en vous des dispositions favorables ; les avantages qui vous en reviendront ne me faisant pas douter que vous ne l'acceptiez avec joie : j'aime Elvire, continua-t-il, & je vous la demande. Vous savez que j'ai eu le bonheur de plaire au Roi d'Espagne : les bienfaits dont il m'a honoré, & ceux que j'en attends encore, sont des preu-

ves inconteſtables de ſa bonté pour moi. Par ce que j'ai fait, jugez donc de ce que je puis faire. Il eſt même de votre intérêt que nous ſoyons unis : nos maiſons tiennent à tout ce que le Portugal a de plus conſidérable ; & par cette alliance, qui perſuadera le Roi Philippe que votre attachement pour lui eſt égal au mien, nous pourrons procurer à nos familles des biens & des honneurs auxquels elles ne ſauroient prétendre ſans cela.

Il eſt difficile de pouvoir exprimer l'embarras où ſe trouva Dom Pedre à ce diſcours. La prudence vouloit qu'il ne dît rien qui pût choquer un homme dont la vengeance étoit à craindre, & l'honneur exigeoit de lui qu'il tînt ſa parole à Dom Sébaſtien de Souza. Cette extrêmité le fit rêver quelques momens à ce qu'il devoit répondre, & voyant que Dom Baltazard attendoit qu'il parlât : Seigneur, lui dit-il enfin, nous ſommes bien malheureux, ma niece & moi, de ce que le généreux Lama ne s'eſt pas expliqué plutôt ; il ne doit point douter que je ne l'euſſe préféré à toute la terre ; mais, Seigneur, il n'eſt plus temps, Elvire eſt engagée à Dom Sébaſtien de Souza : ma parole eſt donnée, & vous ſavez qu'entre ceux de notre rang elle doit être inviolable.

Elvire & Souza ſont deſtinés l'un à l'autre. Dès leur enfance, élevés & nourris dans cet eſpoir, ils ſe ſont faits un devoir de s'aimer ; & vous avez les ſentimens trop déli-

cats, pour vouloir séparer deux cœurs si fortement unis. Cependant, Seigneur, malgré leur amour réciproque, si vous aviez été dans l'idée de m'honorer de votre alliance, il y a quelques années, comme je n'avois rien promis à Souza, & que j'étois maître du sort d'Elvire, je me serois servi de mon autorité pour l'obliger à vous donner la main; mais aujourd'hui les choses sont trop avancées, & je suis persuadé que vous chérissez trop les loix de l'honneur pour vouloir que je ternisse le mien en manquant à ce que j'ai promis.

Ce n'est pas mon intention, lui répliqua-t-il avec un souris amer, ma gloire même y seroit intéressée : mais, Dom Pedre, il est des moyens pour nous mettre à l'abri des reproches ; & lorsque l'on est contraint d'obéir à des ordres suprêmes, on est quitte de toutes ses promesses. Je crois que vous m'entendez, & qu'il n'est pas nécessaire que j'en dise davantage pour vous obliger à ne point disposer d'Elvire que le Roi ne vous le permette. A ces mots, sans attendre sa réponse, il réjoignit avec lui le reste de la compagnie ; & comme cette partie de plaisir n'avoit été formée que par Lama, il la termina le plutôt qu'il lui fut possible, & se sépara de Dom Pedre avec une politesse mêlée de fierté, qui lui fit juger que cette affaire seroit des plus sérieuses.

A son retour chez lui, il trouva Elvire & Souza, qui, se livrant à la joie d'être bientôt unis, avoient passé la journée à se ju-

rer un amour éternel. Dom Pedre, en les voyant, ſe ſentit ſaiſi de la plus vive douleur : elle parut ſi viſiblement ſur ſon viſage, que les deux amans s'en alarmerent & le preſſerent de leur en apprendre la cauſe. Comme il falloit qu'ils en fuſſent inſtruits tôt ou tard, il ne balança point à leur répéter toute ſa converſation avec Dom Balrazard. Ses fréquentes viſites avoient déjà donné de la crainte à Souza ; les tendres aſſurances d'Elvire l'avoient calmé : mais ce coup imprévu le jetta dans un déſeſpoir dont il ne fut pas le maître. Il vit en un inſtant toute l'étendue de ſon malheur ; & ne doutant nullement que ſon rival ne l'emportât ſur lui, par ſa faveur & ſon crédit, il ne trouvoit point d'autre remede pour éviter ce mal que de lui donner la mort ; & la haine, l'amour & la jalouſie ſe joignant à la bouillante ardeur d'une jeuneſſe qui étoit ſoutenue d'une haute naiſſance & d'un grand courage, il voulut ſortir dans le même moment pour aller demander à Lama une ſanglante réparation de l'outrage qu'il venoit de lui faire.

En vain Dom Pedre s'efforçoit de ralentir ſa fureur, & ſans la tendre Elvire, ce jour eût été témoin de la mort d'un de ces deux fiers rivaux : mais cette belle perſonne, après avoir laiſſé jeter à Souza ſon premier feu, voyant que ſon oncle ne pouvoit le retenir, ſe mettant entre lui & la porte de ſon cabinet, dans lequel ils étoient : arrêtez, Dom Sébaſtien, lui dit-elle avec

une fermeté qui l'étonna ; & puisque les justes raisons de Dom Pedre ne peuvent rien sur vous, apprenez mes résolutions. Si vous êtes assez téméraire, continua-t-elle, pour aller attaquer Lama, pour risquer à la fois votre vie & ma gloire par un combat que la prudence, la politique & les conjonctures présentes défendent également, je jure qu'il n'est plus d'Elvire pour vous.

Quoi ! Madame, s'écria Souza, les jours de mon rival vous sont-ils déjà devenus si précieux que vous me condamniez à la mort, si je puis la lui donner.

Je hais Lama, lui répliqua-t-elle, & je vous aime encore plus que je ne le hais ; sa mort ne me consoleroit pas de la vôtre : mais, ou vainqueur ou vaincu, votre perte est certaine. Il est des moyens plus doux, moins dangereux & plus assurés pour nous conserver l'un à l'autre : c'est à moi de les employer, & c'est à vous de m'obéir dans la seule occasion où vous pouvez me prouver le pouvoir que j'ai sur vous. Que faut-il donc que je fasse, lui répondit-il tristement, & que m'ordonnez-vous ?

De m'aimer, lui dit Elvire en le regardant tendrement, & d'attendre des soins de Dom Pedre, & sur-tout de ma fidélité, ce que je vous défends absolument de prétendre par la voie des armes. Nous sommes dans des temps qui ne me permettent pas de dissimuler mes sentimens ; j'ai reçu des ordres sacrés de vous aimer, de

m'en faire un devoir, & d'y mettre ma félicité : Dom Sébastien, continua-t-elle en lui tendant les bras, je ne serai jamais qu'à vous ; que cette promesse calme vos transports, dissipe vos craintes, & vous rende capable de prendre avec nous de justes mesures pour détourner cet orage.

Il n'en fallut pas davantage au malheureux Souza pour l'obliger à faire ce qu'on exigeoit de lui : il se jetta aux pieds d'Elvire, & laissant succéder à la fureur tout ce que l'amour a de plus passionné, il lui demanda cent fois pardon de ses soupçons, lui fit répéter autant de fois qu'elle ne seroit jamais qu'à lui. La charmante Zuarès, qui s'étoit faite un violent effort pour cacher le trouble secret dont elle étoit agitée, ne put le voir en cet état, soumis & douloureux, sans répandre des larmes, & sans détester l'instant fatal qui l'avoit offerte aux regards de l'ambitieux Baltazard.

Dom Pedre, que ce spectacle pénétroit jusqu'au fond du cœur, leur promit de ne rien négliger pour prévenir ce coup, & rompre les projets de Lama. Pour y parvenir plus aisément, il fut résolu dans ce petit conseil qu'on assembleroit les deux familles de Zuarès & de Souza ; qu'on les instruiroit de l'obstacle que l'on vouloit mettre à leur derniere alliance, & qu'on les engageroit à s'y opposer de toutes leurs puissances.

Comme ces deux maisons entraînoient ce qu'il y avoit de plus considérable dans le

Royaume, il étoit à présumer qu'agissant de concert, elles l'emporteroient sur un homme, d'une illustre naissance à la vérité, mais qui ne devoit son élévation qu'à un revers de fortune, dont la plupart gémissoit. Dom Pedre ne perdit point de temps; dès le lendemain tous les parens & alliés d'Elvire & de Dom Sébastien étant assemblés, il y exposa le sujet qui l'avoit obligé à les prier de se rendre chez lui : Elvire fut la seule qui y manqua, sa modestie ne lui permettant pas d'être présente à tout ce qui devoit s'y dire.

Dom Pedre la représentoit comme chef de la famille, & Dom Sébastien y discuta ses intérêts, étant aussi le chef de la sienne : il y parla avec une force & une si noble hardiesse, qu'il n'y eut personne qui ne se rangeât de son parti. Les Zuarès, qui d'abord avoient été éblouis de l'avantage qu'ils pouvoient retirer du mariage d'Elvire avec Dom Baltazard, changerent de sentimens dès qu'ils l'eurent entendu, & chacun jura de s'opposer avec force aux desseins de Lama, & d'aller tous ensemble se jeter aux pieds de Philippe II, pour l'empêcher de rompre des nœuds que l'honneur & la probité devoient rendre indissolubles.

Cette résolution prise, on jugea à propos de n'éclater que lorsque Dom Baltazard parleroit plus authentiquement. Dona Catherine de Mendoce, mere de Souza, vouloit que, sans différer davantage, on fît promp-

tement le mariage de ſon fils avec Elvire, afin d'ôter par-là à ſon rival les moyens de lui nuire; mais les Zuarès s'y oppoſerent, apportant pour leurs raiſons que Lama ayant mêlé le nom du Roi dans ſa converſation avec Dom Pedre, il étoit de la prudence de ne rien précipiter, puiſqu'il pouvoit bien n'avoir parlé dans ces termes que du conſentement de Sa Majeſté, & qu'un hymen formé hâtivement après de telles paroles, marqueroit un deſſein prémédité de lui déſobéir; qu'il falloit au contraire faire les apprêts de ce mariage avec une magnificence éclatante, afin de prouver qu'il étoit arrêté dès long-temps, & que l'on ne craignoit rien.

Soit qu'il y eût dans cette aſſemblée des ſentimens contraires à ceux de Souza, ſoit qu'effectivement cet avis parût le meilleur, il fut approuvé d'une commune voix, & l'on ſe ſépara, en promettant de nouveau de ſoutenir avec hauteur tout ce qu'on venoit d'avancer.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient, Lama n'étoit pas ſans occupation; la maniere dont il avoit été reçu de Dom Pedre l'avoit piqué, & ne voulant point avoir le démenti ſur une affaire de cette conſéquence pour lui, il partit dès le même jour de ſa converſation pour la Cour d'Eſpagne, où il employa ſes amis avec tant de ſuccès, que Philippe II approuva, non-ſeulement ſon alliance avec Elvire de Zuarès, mais lui donna encore en faveur de ce mariage la vice-royauté

des Indes, & le gouvernement de Goa. Il ne fût pas plutôt pourvu de ces titres magnifiques, qu'il se hâta de revenir à Lisbonne, muni des ordres nécessaires au Président du Conseil, pour faire obéir Dom Pedre.

La nouvelle de cette élévation jetta la consternation & la jalousie dans le cœur de ceux qui prétendoient à ce poste par leurs services. Les Souza furent du nombre des mécontens; mais ils eurent bientôt un nouveau sujet de haine contre Lama, qui, ayant appris à son arrivée les superbes apprêts que l'on faisoit pour les noces d'Elvire & de Dom Sébastien, se pressa d'en arrêter le cours. Le Président du Conseil, qui étoit de ses amis, n'eût pas plutôt reçu les ordres qu'il lui apporta du Roi d'Espagne, qu'il manda Dom Pedre, à qui il déclara que l'intention de ce Monarque étoit qu'il donnât sa niece à Dom Baltazard de Lama, & qu'il rompît pour cet effet les engagemens qu'il pouvoit avoir pris.

Dom Pedre allégua vainement les loix de l'honneur, l'amour réciproque des deux amans, la cérémonie toute prête à se faire; on ne lui répondit que par un ordre précis d'obéir. Cette espece de violence toucha sensiblement Dom Pedre; & croyant pouvoir encore s'y opposer, ne voulant avoir rien à se reprocher, il manda de nouveau les deux familles, pour les obliger à tenir ce qu'elles avoient promis. Les Souza se rendirent près de lui, animés contre Lama,

par des motifs de gloire & d'ambition ; mais la plupart des Zuarès n'y vinrent point; & ceux qui y parurent, dirent qu'ils avoient bien promis de s'oppoſer à Dom Baltazard, mais non pas aux ordres du Roi ; & qu'il n'étoit ni du devoir ni de l'intérêt de leur maiſon que Dom Pedre refuſât pour ſa niece un parti auſſi avantageux que Dom Baltazard, Vice-Roi des Indes, & Gouverneur de Goa.

Alors Dom Pedre ſe voyant condamné par ſa propre famille à manquer à ſa parole, ne répondit aux reproches de Dom Sébaſtien de Souza qu'en lui montrant les ordres du Roi. On conçoit aiſément l'excès de la douleur de ces deux amans : toute la Ville prit part à leur malheur, mais perſonne n'oſoit entreprendre d'y mettre obſtacle. La belle Elvire étoit dans une ſituation des plus cruelles : forcée de recevoir les viſites de Dom Baltazard, & de ſe priver pour jamais de la vue de Souza, elle cherchoit inceſſamment dans ſon eſprit quel moyen elle pourroit trouver pour empêcher un hymen qu'elle regardoit comme l'arrêt de ſa mort.

Dom Pedre avoit obtenu huit jours de délai du Préſident du Conſeil, ſous prétexte d'employer ce temps à réſoudre Elvire à ce mariage ; mais en effet pour lui donner celui de prendre ſes meſures. Elle tenta toutes ſortes de voies pour obliger Lama à ſe déſiſter de ſa pourſuite ; mais plus on lui faiſoit voir l'énormité de l'action qu'il

faisoit en séparant pour jamais deux personnes qui s'aimoient si parfaitement, & plus il se faisoit une maligne joie d'y parvenir.

Dom Sébastien, résolu de mourir plutôt que de souffrir cet outrage, gagna sur lui de ne montrer à Elvire qu'une tendre douleur, & de lui cacher avec soin son désespoir & ses desseins secrets; il affecta même d'éviter de rencontrer Lama chez Dom Pedre, ne s'y rendant qu'aux heures où il savoit qu'il n'y étoit pas. Cette conduite, qu'Elvire croyoit être un effet de ses ordres, la tranquillisa sur ses craintes & lui donna la liberté de songer à ce qu'elle méditoit. Enfin se persuadant qu'il étoit impossible qu'un homme d'honneur voulût épouser une femme qui lui avoueroit elle-même qu'elle en aimoit un autre, elle se résolut de passer sur toutes sortes de considérations pour montrer à Lama son cœur à découvert. Une personne véritablement sage ne se détermine qu'avec peine à faire un pareil aveu : il en coûte à sa modestie, sur-tout lorsqu'il s'agit de le faire à un homme qui veut & peut devenir époux; mais Elvire voyant que ce que les autres lui en avoient dit, paroissoit ne lui faire aucune impression, elle s'imagina que, confirmant elle-même ce qu'il en savoit, il ne pourroit honnêtement persister dans son projet : de plus, l'amour & l'extrêmité où elle étoit réduite la rendirent hardie. Ainsi, un jour qu'il la vint voir qu'elle n'avoit que ses femmes auprès d'elle, & qu'il

lui donna occasion de s'expliquer, en la faisant souvenir que le terme que son oncle avoit demandé étoit prêt d'expirer : Seigneur, lui répondit-elle, vous feriez une action digne d'une éternelle louange, si vous le prolongiez pour le reste de ma vie; car enfin, vous ne pouvez ignorer que je suis destinée à un autre, du choix de mes parens & par ma propre inclination; & quand vous voudriez feindre de ne le pas savoir, la douleur où vous me voyez plongée vous en instruiroit malgré vous. Tout Lisbonne le sait; pourquoi craindrois je de vous le dire? Apprenez-le de ma bouche, Seigneur, continua-t-elle en rougissant : j'aime, je suis aimée; tout autre que Dom Sébastien de Souza ne peut prétendre à mon cœur : c'est une passion née avec moi, & que je conserverai jusqu'au tombeau. Quelle gloire, quelle douceur trouverez-vous dans un hymen formé par la violence, & qui ne vous offrira dans votre femme qu'un objet dont toutes les froideurs seront pour vous, & les tendres pensées pour votre rival, & qui, par ces considérations forcées, vous reprochera sans cesse que vous avez causé tout le malheur de sa vie.

Ah! Seigneur, considérez de grace l'horreur d'un semblable lien; épargnez-vous-en la honte : songez que toute la terre saura que je ne vous aime point, que je ne puis jamais vous aimer, & que ma tendresse sera éternelle pour votre rival. Ce sont mes sentimens, Seigneur, je ne veux point vous

les cacher, pour que vous n'ayez pas à me les reprocher lorſqu'il ne ſera plus en votre pouvoir de rompre de ſi funeſtes nœuds. Déſiſtez-vous donc de votre pourſuite, reconnoiſſez-en l'injuſtice, & ne me portez pas à faire des démarches qui, dans la ſuite, outrageroient encore plus votre gloire que la mienne.

Quelque bonne opinion que Dom Baltazard eût de lui-même, il lui fut impoſſible de diſſimuler une partie de ſon dépit à ce diſcours : il rougit, il pâlit, & s'efforça cent fois d'en interrompre le cours, ſans pouvoir trouver des termes pour s'expliquer. Il étoit d'une ſurpriſe extrême de voir qu'une fille de l'âge d'Elvire, dont la modeſtie éclatoit autant que la beauté, eût la hardieſſe de mettre au jour le ſecret de ſon cœur avec un homme qui vouloit être ſon époux.

Comme il étoit naturellement fier & d'une humeur hautaine, ſa premiere penſée fut de répondre avec aigreur ; mais réfléchiſſant qu'il n'étoit pas encore en droit de lui parler en maître, il ſe contraignit pour ne lui rien découvrir de ce qui ſe paſſoit dans ſon ame ; & la regardant aſſez froidement : tout autre que moi, Madame, lui dit-il, auroit de juſtes ſujets de crainte ſur les ſuites de ſon mariage après une pareille confidence ; mais comme je ſais quelle eſt votre vertu, rien n'eſt capable de m'intimider. Vous êtes encore trop jeune pour vous connoître vous-même ; vous prenez pour amour ce que l'obéiſſance vous a preſcrit en faveur de

Souza. On vous avoit ordonné de l'aimer, votre devoir vous en a fait une loi : on vous commande aujourd'hui de renoncer à lui pour être à moi ; le même devoir vous y fera souscrire, & vous obligera d'avoir pour moi toute la tendresse que vous croyez sentir pour lui.

Je vous avouerai même que je suis charmé de la fermeté avec laquelle vous voulez suivre les premieres volontés de vos parens; elle me fait juger de celle que vous aurez à conserver le titre glorieux de femme vertueuse : & bien loin de rien envisager de contraire à mon honneur dans notre union, je n'y vois que bonheur & félicité. Cessez donc de chercher de vains détours pour me faire changer ; plus vous êtes chere à Dom Sébastien, & plus je vous crois digne de l'être : l'estime qu'il fait de vous, régle celle que je dois avoir. Ainsi, Madame, continua-t-il en se levant, ne trouvez pas mauvais qu'au lieu de me désister, j'aille, au contraire, presser l'heureux moment qui me doit rendre possesseur d'un objet si parfait. A ces mots, l'ayant saluée profondement, il sortit, & la laissa dans un si grand désespoir du peu de réussite de la démarche qu'elle venoit de faire, que, sans la principale de ses femmes, qui avoit été sa nourrice, elle se seroit portée à quelque extrêmité contr'elle-même.

Cette sage personne employa tout le pou-

voir qu'elle avoit sur son esprit pour la calmer.

Ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'elle y parvint; mais, comme Elvire avoit l'ame véritablement grande, & fort éloignée des foiblesses du sexe, ayant honte de ses premiers mouvemens, elle y fit succéder une ferme résolution de se jeter pour jamais dans un Cloître, plutôt que d'être unie à Dom Baltazard. L'air ironique avec lequel il lui avoit parlé ne lui étoit pas échappé; elle avoit senti tout le poids de ses paroles, & jugeant bien du sort qu'elle auroit avec un époux de ce caractere, elle ne voulut rien négliger pour s'en délivrer. Ainsi, prenant son parti sur le champ: Léonore, dit-elle à cette femme qui l'avoit nourrie, je me rends à vos remontrances, je vous promets de ne rien faire d'indigne de moi; mais il faut me seconder dans mes desseins, & m'aider à les exécuter. Toute ma famille m'abandonne; une politique ambitieuse l'a rangée du parti de Lama: montrons-lui donc en moi l'exemple de mépris qu'elle devroit faire des vains titres qui l'éblouissent; & malgré toute la terre, ne soyons à personne, si nous ne pouvons être au malheureux Souza.

Alors elle la conjura de l'aider à se dérober de sa maison, & de la conduire dans un Couvent où cette Léonore avoit une sœur Religieuse, lui recommandant de ne découvrir sa retraite à qui que ce fût au monde, pas même à Dom Sébastien, afin

que ſon étonnement fût une preuve convainquante qu'il n'avoit aucune part à ſon évaſion. La difficulté de me trouver, ajouta-t-elle, donnera le temps à Dom Pedre de faire agir ſes amis & ceux de Souza, & cette démarche convaincra les protecteurs de Lama de mon invincible averſion pour lui : le Roi même y fera réflexion, & ne voudra pas ſans doute porter plus loin les marques de ſon autorité.

Léonore fit tous ſes efforts pour la détourner de ce projet ; mais n'en pouvant vien obtenir, elle lui jura un ſecret & une fidélité inviolables. Comme il n'y avoit plus que deux jours pour la fin de la huitaine accordée à Dom Pedre, elles conclurent qu'il falloit partir dès la nuit du lendemain.

Léonore n'ayant beſoin que de ce temps pour avertir ſa ſœur, la choſe fut exécutée ſelon leurs deſirs. La Religieuſe, qui avoit grand pouvoir dans ſa maiſon, promit à Léonore de cacher ſi bien Elvire, qu'on n'en ſauroit jamais de nouvelles que lorſqu'elle le voudroit.

Toutes ces choſes étant réglées, la nuit du jour ſuivant, lorſque chacun ſe fût livré au ſommeil, Elvire, n'ayant que le Léonore avec elle, ſortit de ſon appartement par un eſcalier dérobé qui rendoit dans le jardin, dont une porte de derriere donnoit dans le quartier le moins fréquenté de la Ville : là, Elvire trouva une chaiſe que Léonore avoit eu le ſoin d'arrêter la veille, conduite par

des hommes dont la fidélité lui étoit connue ; elles prirent congé l'une de l'autre, Elvire voulant qu'elle restât dans sa maison & feignît d'ignorer ce qu'elle étoit devenue, pour qu'elle pût l'instruire de tout ce qui se passeroit.

Cette belle personne fut menée & reçue au Couvent, sans accident & sans obstacle, & Léonore rentra dans son appartement, laissant la porte du jardin ouverte. Elle prit aussi la précaution d'attacher aux barreaux des fenêtres les draps d'Elvire, pour faire croire qu'elle s'étoit sauvée par-là ; & s'étant mise dans sa chambre, elle y attendit patiemment l'heure où l'on avoit accoutumé d'entrer dans celle de sa maîtresse pour faire éclater sa perte.

La triste Elvire ne fût pas plutôt dans sa retraite, qu'elle écrivit au Président du Conseil, la Religieuse s'étant chargée de faire tenir sa lettre d'une maniere qui ne pourroit découvrir ce qu'elle vouloit tenir secret. En effet, celui à qui elle en donna commission y avoit les entrées libres, & promit de la mettre sur la table de son cabinet, sans que personne s'en apperçût.

Cependant Lama & Dom Sébastien n'étoient pas oisifs : le premier, en qui les difficultés avoient fait naître un violent amour, en sortant de sa conversation avec Dona Elvire, avoit été trouver le Président du Conseil, pour le prier de n'accorder plus aucun délai à Dom Pedre, & de faire exécuter les ordres du Roi, en fixant le jour de son

mariage ;

mariage ; ce qui lui ayant été assûré, il ne songea plus qu'à profiter des marques d'amitié qu'il commençoit à recevoir de la plus grande partie de ceux de la famille d'Elvire, qui, par une lâche adulation au faux brillant de la fortune, regardoit son alliance comme une grande faveur.

Pour répondre à leurs avances, Dom Baltazard accepta avec joie un superbe festin que lui voulut donner Dom Antoine de Silva, un des plus proches parens d'Elvire ; le jour fut pris pour le surlendemain, à une terre qu'il avoit à deux lieues de Lisbonne. Cette partie, qui devoit être accompagnée d'une fête magnifique, donna le temps à Elvire d'exécuter son dessein : tout sembla même y contribuer ; car Dom Sébastien, qui fut informé de ce qui devoit se passer chez Dom Antoine de Silva, voulant prendre cette occasion d'effectuer ce qu'il projetoit depuis long-temps, ne fut point chez Dom Pedre, dans la crainte que la pénétrante Zuarès ne découvrît sur son visage, ou dans quelques-unes de ses actions, celle qu'il alloit faire.

Ainsi le hazard voulut que le même jour éclairât trois incidens différens. Le matin le Président du Conseil trouva la lettre d'Elvire, sans qu'on pût l'instruire qui l'avoit mise sur sa table : il l'ouvrit à l'instant, & y lut ces paroles.

LETTRE.

Seigneur, l'injuste violence que l'on veut faire à mon inclination, en me forçant de donner à Dom Baltazard de Lama une foi déjà promise solemnellement à Dom Sébastien de Souza, m'oblige à me retirer du monde pour jamais. J'ai tenté toutes sortes de voies avant que d'en venir à cette extrêmité; mais puisque rien ne peut fléchir mes persécuteurs, & que l'on prétend me faire violer les loix divines & humaines en manquant à des promesses sacrées, je me jette entre les bras de celui pour qui seul je puis les enfreindre. N'accusez personne de ma fuite : j'avois trop d'intérêt qu'on n'y mît point d'obstacle pour en donner connoissance; & quelques recherches qu'on en puisse faire, on ne découvrira le lieu de ma retraite qu'en me rendant la liberté de disposer de ma main, ou par le bruit de ma mort.

Dona Elvire de Zuarés.

Au moment que le Président du Conseil faisoit cette lecture, toute la maison d'Elvire étoit en combustion : Léonore étant entrée assez tard dans son appartement, suivie des femmes qui lui étoient nécessaires à son lever, fit des cris perçans en ne la trouvant point, & les autres ayant apperçu les draps noués aux fenêtres, la seconderent avec tant de véhémence, que Dom Pedre accourut au bruit de leurs clameurs. Sa sur-

prise fut extrême ; mais Léonore joua si bien son rôle, qu'il ne douta point que sa niece n'eût pris ce parti sans le lui communiquer.

Cette nouvelle s'étant répandue du palais de Dom Pedre dans toute la Ville, parut se confirmer par la lettre que le Président du Conseil avoit reçue, qui dans son étonnement la lisoit à la Cour dont il étoit environné : tout ce qu'il y avoit de considérable à Lisbonne se rendit chez Dom Pedre ; & l'opinion commune s'étant arrêtée à la créance que Souza avoit enlevé Elvire, il courut à son palais, agité de mille pensées différentes ; mais il n'y trouva que Dona Catherine de Mendoce, sa mere, qui lui jura qu'il n'avoit point sorti la veille, ni cette nuit, mais qu'il étoit monté à cheval dès le grand matin, sans aucune suite.

C'en fut assez pour confirmer les soupçons qui s'étoient d'abord élevés contre lui ; & chacun pensant différemment sur cette action, les uns voulurent le chercher pour s'en faire honneur auprès de Lama ; & les autres, pour lui prêter secours en cas qu'il en eût besoin. Dom Pedre fut du nombre de ces derniers, se persuadant qu'en le trouvant il sauroit où étoit Elvire. On se sépara donc pour cet effet, & par divers chemins, tous se flatterent de marcher sur ses traces.

Mais l'infortuné Souza, bien éloigné d'imaginer que son absence causoit tant de

trouble, animé d'amour, de haine & de vengeance, ſachant l'heure où Dom Baltazard devoit ſe rendre à la terre de Dom Antoine de Silva, étoit allé l'attendre ſur ſa route, dans le deſſein de perdre la vie ou d'avoir la ſienne. Il ne fut pas long-temps ſans l'appercevoir, ſuivi de très-peu de ſes gens; Souza le joignit, & l'ayant ſalué aſſez fiérement: Dom Baltazard, lui dit-il, j'ai des choſes importantes à vous communiquer; êtes-vous homme à m'entendre? Et à vous répondre, lui repliqua Lama, du même ton, qui vit d'abord de quoi il étoit queſtion; & ſans s'expliquer davantage, ayant fait ſigne à ſes gens de ne le point ſuivre, ils pouſſerent leurs chevaux l'un & l'autre dans un valon qui les déroboit à la vue d'un grand chemin. Alors s'étant écartés pour prendre du terrein, & revenant l'un ſur l'autre, ils ſe tirerent leurs piſtolets, dont les balles porterent dans la tête de leurs chevaux. Ils s'en débarraſſerent avec une pareille adreſſe, & mettant l'épée à la main, ils commencerent un combat que l'égalité de leurs forces & de leur valeur ne rendoit que plus terrible. Tous deux jeunes, vigoureux & braves, l'avantage fut long-temps diſputé; cepen'ant Lama fut bleſſé le premier, & Dom Sébaſtien s'abandonnant trop ſur ſon rival, le fut enſuite: mais bien loin que la vue de leur ſang ralentît leur ardeur, ils n'en devinrent que plus furieux, & ſeroient parvenus à s'arracher la vie, ſi Dom Antoine de Silva, ſuivi de tous les

convives, qui venoient au-devant de Lama, inſtruit par ſes gens qu'il s'étoit écarté avec un cavalier qui l'avoit arrêté ſur le chemin, ne ſe fut promptement rendu au lieu de leur combat, ne doutant point que ce ne fût Souza.

Ils arriverent dans le temps qu'ils ſe portoient les plus terribles coups; & ſe hâtant de les joindre, pouſſant leurs chevaux entr'eux, ils les ſéparerent & les obligerent de ſe quitter, plus animés que jamais l'un contre l'autre.

Dans cet inſtant, Dom Pedre, & quelques uns de ceux qui cherchoient Souza, comme le raviſſeur d'Elvire, ayant pris cette route, attirés par le henniſſement des chevaux & le bruit des voix, dont le valon retentiſſoit, y porterent leurs pas.

Ce ſpectacle, auquel ils ne s'attendoient pas, les jetta dans une confuſion des plus étranges: les amis de Dom Sébaſtien l'entourerent, ceux de Lama en firent autant à ſon égard; mais Dom Pedre & Dom Antoine agirent avec tant de prudence, que les deux partis n'oſerent rien entreprendre; les uns amenerent Lama, & les autres firent reprendre le chemin de Liſbonne à Souza.

Dom Pedre ne pouvant ſe diſpenſer de faire quelques civilités à Dom Baltazard, l'aſſura qu'il avoit un ſenſible regret de cette aventure; il lui apprit en même-temps la perte d'Elvire, & lui fit voir dans toutes ſes paroles une ſi grande franchiſe, qu'il

lui fut impossible de n'y pas ajouter foi : mais la nouvelle de la fuite d'Elvire le mit dans une telle fureur, qu'à peine donna-t-il le temps aux chirurgiens qu'on avoit appellés de panser sa plaie, brûlant d'impatience d'aller demander vengeance de cet attentat, dont il ne balança point d'accuser Souza.

Cependant Dom Pedre ayant rejoint ce malheureux amant, à qui ses amis avoient rendu les mêmes soins que Dom Baltazard recevoit des siens, sachant que sa blessure n'avoit rien de dangereux, l'aborda avec toutes les marques de la plus profonde tristesse : Dom Sébastien, lui dit-il, je ne saurois blâmer un combat qu'il semble que l'honneur exigeoit de vous; mais vous ne devez pas en ternir la gloire par l'enlévement d'Elvire : c'est un outrage à sa réputation, que je ne puis vous pardonner, & qu'il faut réparer en me la rendant dès aujourd'hui.

Moi, s'écria Souza ! moi, vous avoir enlevé Elvire ! Ah ! Seigneur, que m'apprenez-vous, & de quel crime osez-vous m'accuser ? Alors chacun lui ayant confirmé ce que disoit Dom Pedre, il témoigna sa surprise & son inquiétude avec trop de sincérité pour être plus long-temps soupçonné.

Comme ils s'étoient arrêtés au village le plus proche pour le faire panser, Dom Sébastien les pressa de remonter à cheval, voulant commencer dans Lisbonne la recherche

de Dona Elvire. Ses amis y consentirent avec peine, lui conseillant de se mettre à couvert des poursuites de son rival ; mais regardant comme une lâcheté de se dérober à ses ennemis, il les obligea à le reconduire à son palais, où Dona Catherine de Mendoce le reçut avec des transports de douleur, que les seuls mouvemens de la nature pouvoient rendre excusables. Cette tendre mere, qui prévoyoit que l'évasion d'Elvire, jointe au combat qui venoit de se passer, alloit mettre son fils dans un danger pressant, ne pouvoit tarir ses pleurs, ni modérer ses craintes. Dom Pedre & tous ses amis, fortement persuadés qu'il n'avoit point de part à cette fuite, & que la jeune Zuarès ne l'avoit prise que pour se garantir d'un hymen qu'elle détestoit, le conjurerent de les laisser agir en sa faveur: mais ils n'en eurent pas le temps. Lama, qui revint à Lisbonne aussi promptement qu'eux, se rendit d'abord chez le Président du Conseil, qu'il informa de cette affaire, en y donnant des couleurs si noires, que ce Ministre, qui d'ailleurs étoit de ses amis, ne put se dispenser de faire arrêter Souza le même jour. Ainsi, malgré la justice de sa cause, & les larmes de sa mere, il fut conduit en prison, & très-étroitement gardé.

Comme il étoit universellement aimé, les plus grands Seigneurs du Royaume agirent en sa faveur ; Dom Pedre lui-même, remuant ciel & terre pour le sauver, & découvrir la retraite de sa niece, se donnoit des

mouvemens inconcevables pour réussir à l'un & à l'autre.

Mais tandis que toute la ville de Lisbonne étoit dans cette agitation, l'infortunée Elvire, instruite par Léonore de tout ce qui se passoit, étoit dans un état qu'on ne peut décrire ; elle fut bientôt informée qu'on traitoit le combat de Souza d'assassinat, qu'on l'accusoit de l'avoir enlevée, & qu'on ne parloit pas moins que de lui faire trancher la tête. Alors croyant qu'en découvrant promptement où elle étoit, elle prouveroit son innocence, elle en fit avertir le Président du Conseil, Dom Pedre, sa famille & tous ses amis : ces derniers se rendirent près d'elle, dès qu'ils surent sa retraite, & les ayant pleinement instruits du motif de son évasion, elle les conjura de tout employer pour le sauver.

Mais le Conseil d'Espagne, informé de la chose, ordonna à celui de Lisbonne de faire prompte & brieve justice ; & comme le but des ennemis de Dom Sébastien étoit de le perdre, malgré les témoins de sa rencontre avec Dom Baltazard, malgré les protestations que faisoit Elvire d'avoir disparu, sans qu'il en eût connoissance, on traita toujours sa fuite de rapt, & le combat d'assassinat. On avoit déjà interrogé Souza plusieurs fois, seulement pour la forme ; & quelques fortes que fussent les sollicitations de ses protecteurs, de sa famille, de ses amis, & les larmes de sa mere, qui

chaque jour étoit aux pieds de ses Juges, on n'attendoit plus que l'Arrêt de sa mort. Lorsque Dona Elvire, ne voyant plus d'espoir pour garantir une vie qui lui étoit si chere, après avoir rendu les plus cruels combats entre l'amour qu'elle avoit pour lui, & l'horreur de le voir mourir, se détermina à se sacrifier elle-même pour le sauver. Le temps pressoit, l'instant fatal approchoit : ainsi, s'affermissant dans sa résolution, à mesure que le péril augmentoit, elle envoya prier Lama de se rendre auprès d'elle. Léonore, qu'elle avoit informée de son dessein, & chargée de sa commission, voyant qu'il hésitoit, lui dit si positivement qu'il y alloit de la vie de sa maîtresse, qu'il ne balança plus.

Il trouva cette belle personne dans un état dont il ne put s'empêcher d'être touché, pâle, languissante, abattue, les yeux baignés de pleurs, mais si belle, malgré tout cela, qu'il étoit impossible de la regarder sans amour. Seigneur, lui dit elle aussitôt qu'elle le vit entrer, en s'efforçant d'arrêter les sanglots qui lui coupoient la voix, ce n'est plus cette Elvire si fiere, si hardie, qui vouloit jadis vous contraindre à ne plus l'aimer, qui vous parle aujourd'hui; c'est Elvire soumise, Elvire mourante, qui vous demande grace pour un illustre malheureux, & qui, pour prix de sa vie, vous offre & son cœur & sa foi. Oui, Seigneur, ajouta-t elle en soupirant, sauvez Souza, & je jure de n'être qu'à vous. S'il est vrai que

l'amour ait eu quelque part à votre recherche, prouvez-le-moi, Seigneur, par cette action aussi juste que généreuse; vous en avez le pouvoir, ses Juges n'agissent que par vous & pour vous: triomphez de votre ressentiment, si vous faites votre bonheur de triompher de mon cœur: que ce que je fais à présent vous paroisse bien moins une preuve de ma tendresse pour votre rival, qu'une marque singuliere de l'estime que j'ai pour vous: c'est le dernier témoignage que je veux lui donner d'un malheureux amour, & le premier que j'ose exiger du vôtre. Enfin, Seigneur, faut-il quelque chose de plus fort pour vous y engager, que de voir Dona Elvire de Zuarès embrasser vos genoux, dit-elle en se jettant à ses pieds, le visage couvert de larmes?

Ah! Madame, s'écria Lama en la relevant aussi-tôt, quel spectacle offrez-vous aux yeux d'un homme qui vous adore! Que le sort de Souza est glorieux! & que le mien est douloureux, de ne devoir votre main qu'au prix d'une vie qui fera peut-être tout le malheur de la mienne! Mais enfin je n'y puis résister, le bien que vous m'offrez l'emporte sur tout le reste: je vais tenter l'impossible pour vous satisfaire; ne trompez point mon attente, & je cours remplir la vôtre.

Non, Seigneur, lui répondit-elle en lui tendant la main, j'atteste le Ciel de la sincérité de mes paroles. A ces mots, Dom Baltazard, transporté d'amour & de joie,

la lui baisa avec ardeur, & la quitta pour ne point perdre de temps dans une conjoncture si pressante. A peine étoit-il sorti, que Dona Elvire, succombant à la violence qu'elle venoit de se faire, tomba évanouie entre les bras de Léonore : toute la Communauté fut appellée à son secours, & l'on fut près de deux heures sans la pouvoir faire revenir.

Une fievre ardente succéda à son évanouissement, mais elle ne voulut jamais se mettre au lit, dans la crainte que Lama ne crût qu'elle feignoit cette maladie pour dégager ou éluder sa promesse. Dom Pedre, qu'on avoit envoyé chercher, la trouva si changée qu'il en fut alarmé : il en apprit la cause avec une joie d'autant plus grande qu'il s'y attendoit moins ; il lui donna mille louanges sur sa résolution, & la pria de la soutenir, en prenant soin de se conserver.

Je ne veux, lui répondit-elle, avoir d'attention pour ma vie, que lorsque je serai assurée de celle de Souza ; & elle exigea de tout le monde de ne rien dire de son mal : ainsi on fut contraint de lui ordonner les remedes qui étoient nécessaires, sans qu'elle s'alitât.

Cependant Lama, qui dans son cœur savoit l'innocence de Souza, & qui voyoit ses desirs comblés, en arrêtant le coup qu'on lui préparoit, ne balança point à solliciter pour lui : sa faveur & son pouvoir étoient si considérables dans le Conseil, qu'aussi tôt

qu'il eût fait voir son empressement pour lui sauver la vie, les choses changerent de face: on y donna d'autres couleurs, on ne parla plus de rapt, ni d'assassinat; & la cruelle Sentence de mort qu'on avoit été prêt à rendre, fut enfin transformée en un ordre de mettre Dom Sébastien en liberté, l'exilant seulement à une de ses terres.

Mais ce nouvel Arrêt fut tenu secret, à la priere de Lama, jusqu'à ce que son mariage avec Elvire fût fait sans nul retour. Pour assurer cette belle personne qu'elle n'avoit plus rien à craindre, il obligea le Président du Conseil d'envoyer montrer l'ordre signé à Dona Catherine de Mendoce, en lui annonçant qu'il ne seroit rendu public qu'après les noces d'Elvire & de Lama. Cette Dame ayant appris par-là qu'elle devoit la vie de son fils au sacrifice que la jeune Zuarès faisoit de sa main, se garda bien de s'opposer au secret qu'on en vouloit faire, afin de laisser Dom Sébastien dans l'ignorance de son malheur; jugeant même qu'il étoit de la prudence qu'il ne sortît de prison que lorsque cette cérémonie seroit terminée, pour qu'il n'y pût apporter aucun trouble.

Mais, pénétrée de reconnoissance envers Elvire, elle fut elle-même lui apprendre ce qu'elle venoit de voir, & la remercier tendrement du service important qu'elle avoit rendu à toute sa famille. Elvire, que Lama avoit déjà instruite de ce qui s'étoit fait, & qui n'attendoit que cette confirma-

tion de la bouche de Dona Catherine pour se lier à lui pour jamais, ne put la voir sans ressentir la plus vive douleur : elles s'embrasserent mille fois, l'une en l'appellant toujours sa fille, & l'autre en lui disant qu'elle n'auroit plus la consolation de la nommer sa mere.

Non, non, ma chere Elvire, lui répondit Dona Catherine, le Ciel est trop juste pour me priver d'un bien si doux : il bénira vos jours, il les recompensera ; & s'il vous a destinée pour n'être heureuse qu'avec mon fils, il vous réunira.

Il ne m'est plus permis d'avoir cette espérance, lui repliqua Elvire, un severe devoir va s'opposer à mes plus innocentes pensées : c'en est fait, Madame, Souza vivra, mais nous ne nous verrons plus.

Cette réflexion fit recommencer ses pleurs & ses sanglots. Dona Catherine, à qui la certitude de la vie de son fils donnoit une douleur plus modérée sur la catastrophe de son amour, la consola le mieux qu'il lui fut possible : mais voyant que sa présence & ses discours ne faisoient que redoubler ses larmes, elle s'en sépara ; & l'ayant embrassée pour la derniere fois : adieu, ma chere Elvire, lui dit-elle ; vous êtes trop digne d'un sort heureux pour ne le pas espérer. Je ne vous presse point de vous souvenir de nous, votre vertu vous le défend ; mais la nôtre nous ordonne de vous assurer que nous ne vous oublierons jamais.

Je chérirai toujours, Madame, lui répon-

dit-elle, les marques de votre tendresse, & je n'en perdrai jamais la mémoire ; la seule grace que j'ose exiger de vous, c'est de tout employer pour m'arracher de celle du malheureux Souza, & de le contraindre à conserver des jours pour lesquels j'ai sacrifié les miens.

A ces mots elles se quitterent, ne pouvant plus soutenir une si triste conversation. Dom Baltazard arriva quelques momens après, accompagné de Dom Pedre & de plusieurs personnes du premier rang. Les articles de ce funeste hymen furent dressés & signés ce même jour ; & les magnificences destinées au mariage de Dom Sébastien, servirent à celui de Lama, qui se fit le lendemain avec toute la pompe imaginable. La triste Elvire ne sortit de sa retraite que pour être conduite à l'Autel, & de l'Autel au palais de son époux. Dans tout le cours de cette cérémonie elle parut comme une victime déplorable de l'amour & du devoir: sa profonde mélancolie marquoit la situation de son ame ; & sa fermeté à soutenir ce cruel revers, sans verser une larme, sans dire une parole qui pût blesser celui à qui elle se livroit, faisoit voir la plus haute vertu.

Cependant Dom Sébastien de Souza, qui, pendant plus de dix jours que ces choses se passerent, n'entendoit aucunes nouvelles ; & qui par ses differens interrogatoires avoit jugé sa mort prochaine, ne pouvoit concevoir l'oubli qu'il sembloit que ses

ennemis & ses amis mêmes faisoient de lui dans tout le cours de sa prison. Il n'avoit eu d'inquiétude que sur ce qu'étoit devenue Elvire; & ne doutant point qu'elle n'eût fui que pour se conserver à son amour, il se consoloit d'ignorer sa retraite, dans l'idée qu'elle ne seroit point à son rival. Il admiroit sa constance, sa fidélité & sa résolution, & lui parlant comme si elle eût été presente, il la remercioit mille fois le jour des preuves qu'elle lui donnoit de sa tendresse, content de mourir s'il avoit la satisfaction de ne la point voir entre les bras d'un autre.

Mais lorsqu'il vit que le temps s'écouloit, sans qu'il parût qu'on se déterminât à sa mort ou à sa liberté, de cruels pressentimens commencerent à l'agiter; un violent desir d'être instruit de ce qui se passoit s'empara de son ame, & le fit tout tenter pour gagner quelques-uns de ses Gardes, afin de laisser sortir un seul valet-de-chambre qu'on lui avoit permis d'avoir avec lui: mais les ordres étoient si bien donnés, & ceux qui les exécutoient si fermes dans leur devoir, qu'il lui fut impossible de les corrompre. Le profond silence que ceux qui le servoient affectoient à ses moindres questions le déconcertoit; il avoit donné trop de marques de son mépris pour la vie, dans sa détention, dans son courage à la supporter, & dans ses réponses à ses Juges, pour croire que l'on craignît de lui annoncer l'Arrêt de sa mort: & s'imaginant des

choſes mille fois plus terribles pour lui que la fin de ſes jours, il les paſſoit dans un état digne de pitié.

Il étoit dans cette funeſte ſituation, lorſque la nuit du vingtieme jour de ſa priſon, & la premiere du mariage d'Elvire, il entendit ouvrir les portes de ſa chambre. Comme ſes inquiétudes ne lui permettoient pas de s'abandonner au ſommeil, il s'étoit levé ; & s'étant avancé vers l'endroit d'où le bruit venoit, il vit entrer Dona Catherine de Mendoce, ſa mere, précédée de pluſieurs flambeaux, & ſuivie de ſes principaux parens & alliés.

Mon fils, lui dit Dona Catherine en lui tendant la main, le Roi connoît votre innocence, & vous rend la liberté ; ſuivez-moi, je vous inſtruirai du reſte dans un lieu moins funeſte. Souza ne répondit qu'en lui obéiſſant : ſe ſentant accablé de la plus noire mélancolie, il monta avec elle dans ſon carroſſe, & les autres les accompagnerent à cheval. S'étant apperçu que l'on prenoit un chemin qui conduiſoit hors la Ville : où me menez-vous, Madame, lui dit-il ? & ne puis-je ſavoir des nouvelles de Dona Elvire ? Pourquoi Dom Pedre n'eſt-il point avec vous ? Savent ils où je vais ? Enfin, les trouverai je où nous allons ? Dom Sébaſtien, lui répondit ſa mere, vous voulez ſavoir trop de choſes à la fois ; je ne puis vous ſatisfaire entiérement que nous ne ſoyons arrivés à la maiſon de plaiſance de Dom Louis de Mendoce, mon frere, où je vous mene : contentez-vous pour l'heure

d'apprendre qu'Elvire eſt à Liſbonne, & que c'eſt à elle ſeule que vous devez la vie ; d'importantes raiſons, dont vous ſerez bientôt inſtruit, vous obligent d'en ſortir, & de n'y paroître de quelque-temps : voilà tout que je puis vous dire à préſent ; mais calmez-vous, & ne troublez point la joie que je reſſens de vous voir délivré d'un péril qui me donnoit la mort.

Dom Sébaſtien, que ce diſcours jetta dans une nouvelle perplexité, n'épargna rien pour lui en faire dire davantage ; mais elle tint ferme contre ſes preſſantes ſollicitations, voulant être aſſurée de ſa perſonne avant que de lui apprendre ſon ſort. Comme la maiſon de Dom Louis n'étoit qu'à une lieue de la Ville, elle l'avoit choiſie pour ſa retraite juſqu'à ce qu'il eût réglé ſes affaires, afin de ſubir ſon exil au temps marqué. On lui avoit accordé quatre jours, à compter de celui de ſa ſortie de la priſon, à condition qu'il ne paroîtroit point à Lisbonne, & qu'il partiroit immédiatement après ce terme.

Comme ils alloient très-vîte, ils arrivent de même chez Dom Louis de Mendoce, qui, étant préparé à les recevoir, les attendoit en nombreuſe compagnie. Tous les amis & les parens de Souza s'y étant rendus, les premiers momens ſe paſſerent en careſſes réciproques : les témoignages de joie & les complimens ſur cet heureux changement étant terminés, Dom Louis,

qui étoit un vieillard vénérable & qui avoit élevé Souza, le fit entrer avec Dona Catherine dans ſon cabinet. Après l'avoir embraſſé tendrement : Dom Sébaſtien, lui dit-il, vous avez ſi bien ſoutenu juſqu'ici la gloire de votre ſang, que je me flatte que vous ne vous démentirez jamais. Une action d'honneur vous a penſé faire perdre la vie, une action de courage doit vous la conſerver : j'ai un grand coup à vous porter; mais plus il eſt terrible, plus vous devez le recevoir avec fermeté. Elvire n'eſt plus à vous, elle a donné ſa foi, pour le prix de votre tête : c'eſt de tout ſon repos, de toute ſa félicité qu'elle a payé le jour qui vous éclaire ; enfin, elle n'a pu vous ſauver qu'en épouſant Dom Baltazard de Lama : elle eſt ſa femme.

Je ne vous dirai point qu'il faut éteindre une flamme ſans eſpérance ; qu'un amour, quelque légitime qu'il nous paroiſſe, devient honteux & criminel quand on ne lui preſcrit pas des bornes : c'eſt le langage ordinaire des hommes de mon âge à ceux du vôtre. Pour moi je ſuis une autre route, & je vous taxerois de la plus lâche ingratitude ſi vous ceſſiez d'aimer Elvire, après un tel ſervice : aimez-la, mais d'un amour ſage, reſpectueux & reconnoiſſant ; aimez-la, Dom Sébaſtien, pour lui conſerver une vie qui lui coûte ſi cher ; & balançant enfin la honte de mourir ſur un échafaud, avec la douleur de perdre une maîtreſſe, faites triompher votre gloire de votre amour,

Souza n'entendit qu'à peine ces dernieres paroles, un froid universel se glissa dans ses veines, une pâleur mortelle se répandit sur son visage ; & malgré tout son courage, il tomba sans nul sentiment dans les bras de Dom Louis, qui, le voyant chanceler, s'étoit approché pour le soutenir. On le mit au lit ; & quelques remedes qu'on employât, il ne reprit ses sens que bien avant dans le jour ; mais ce ne fut que pour former des regrets & tenir des discours si touchans, que tous ceux qui étoient autour de lui fondoient en larmes.

Dona Catherine, sa mere, étoit au chevet de son lit, qui, par mille tendres caresses, l'exhortoit à se consoler. Il étoit sorti de prison à deux heures après minuit, & il en étoit près de sept du matin sans qu'on eût pu le tranquilliser. Enfin, le monde qui l'environnoit, & les raisonnemens des uns & des autres ne faisant qu'aigrir sa douleur, il pria qu'on le laissât seul : les Médecins mêmes lui ayant trouvé de la fievre, défendirent qu'on le fît parler. Ainsi on se rendit à ce qu'il souhaitoit ; il ne fit rester auprès de lui que le valet-de-chambre qui ne l'avoit point quitté, nommé Alvarès, en qui il avoit une entiere confiance.

Lorsqu'il se vit en liberté de l'entretenir sans témoins : Alvarès, lui dit-il d'un ton plus ferme que son état ne sembloit le permettre, j'ai résolu de mourir ; mais je veux que la cruelle Elvire soit témoin de ma mort:

je veux retourner à Lisbonne, & si tu m'es véritablement attaché, donne-m'en les moyens. Alvarès, extrêmement surpris d'un semblable dessein, lui dit tout ce que la raison lui suggéra pour l'en détourner; mais Dom Sébastien se soulevant, lui jura si positivement qu'il se poignarderoit à ses yeux, s'il ne lui donnoit cette marque de son zele, que la crainte l'y fit consentir. La question étoit de sortir de cette maison sans être apperçu, & d'avoir des chevaux, bien persuadé qu'on ne leur en donneroit pas chez Dom Louis. Il fallut donc qu'Alvarès prît le soin de s'en assûrer de deux, & que Dom Sébastien lui laissât toute la journée pour mettre les choses en état. La chose fut exécutée comme ils l'avoient projettée, & le desir de revoir Elvire, & d'expirer à ses pieds, fit sur lui plus d'effet que tous les remedes qu'on lui avoit donnés.

L'après midi, s'étant trouvé beaucoup mieux, il se leva, se fit habiller & conduire à l'appartement de Dona Catherine: Madame, lui dit il, je viens vous demander pardon de la foiblesse que je vous ai montrée; l'excès de mon amour, & la perte que je fais, doivent la rendre excusable: je suis au désespoir, mais j'ai pris mon parti, & je viens apprendre de vous le reste de mon malheur, & ce qu'il faut que je fasse.

Il faut vivre, mon fils, lui répondit-elle promptement: Elvire vous l'ordonne, & l'honneur vous le commande. Ensuite elle

lui détailla comme tout s'étoit passé, & les conditions de sa liberté & de sa vie. Ce récit lui fit sentir tout ce que la douleur a de plus cuisant; mais dissimulant sa peine pour cacher sa résolution, il répondit à Dona Catherine qu'il étoit prêt d'obéir. Elle lui dit qu'il falloit attendre encore deux jours, afin que sa santé fût entiérement rétablie, ses terres étant très-éloignées, & ce voyage pouvant lui être contraire. Il parut souscrire à tout avec une parfaite soumission, pour qu'on lui laissât une pleine liberté, s'étant apperçu qu'on le gardoit à vue.

En effet, Dom Louis le voyant goûter ces raisons plus tranquillement, perdit la crainte qu'il avoit eue qu'il n'entreprît quelque chose contre Lama, & ne s'occupa cette journée & la suivante qu'à le distraire de sa mélancolie, en éloignant de son idée tout ce qui pouvoit y contribuer. On devoit partir dès le matin du troisieme jour: mais la nuit Alvarès s'étant muni de deux bons chevaux, & d'une clef du parc de la maison, ils en sortirent sans bruit, monterent à cheval, & se rendirent à Lisbonne, bien avant le jour, chez un parent d'Alvarès, où Dom Sébastien resta caché, tandis que ce fidele domestique alla chercher les moyens de parler à Léonore.

L'heure destinée au départ ne fut pas plutôt arrivée chez Dom Louis, que Dona Catherine envoya dans l'appartement de son fils lui dire qu'on n'attendoit plus que lui: mais quelle fut sa surprise lorsque pour

toute réponſe on lui apporta une lettre qu'il y avoit laiſſée, qui s'adreſſoit à elle ! Elle l'ouvrit avec précipitation, & y lut ces paroles :

LETTRE.

MADAME,

Puiſque je ſuis exilé, il doit être indifférent où je porte mes pas : toutes les terres ſont égales à un banni. Les miennes ſont encore trop proches des cruels objets qui me perſécutent : je vais plus loin terminer une vie qu'on ne m'a conſervée que pour me la rendre inſupportable.

DOM SÉBASTIEN DE SOUZA.

Dona Catherine fit auſſi-tôt part de cette lettre à Dom Louis & à ſes parens : on tint conſeil ſur ce qu'on devoit faire, & les avis ſe réunirent tous à cacher avec ſoin cette action, ſoit que Dom Sébaſtien fût allé à Lisbonne, ſoit que véritablement il eût pris le parti de ſortir du Royaume, afin de ne jeter aucun ſoupçon ſur ſa conduite, & donner lieu par-là à le faire arrêter une ſeconde fois : ce qui ne manqueroit pas d'arriver, ſi on venoit à le trouver ; qu'il falloit publier qu'il étoit parti pour le lieu de ſon exil, & que Dona Catherine s'y rendroit à petites journées, pour leur donner le temps de lui faire ſavoir ce qu'ils pourroient découvrir de Dom Sébaſtien, dont ils feroient

une recherche exacte, mais très-ſecrete.

Ce conſeil étoit trop ſage pour n'être pas ſuivi: la mere de Souza dit hautement, devant tout ſon monde, qu'elle ſavoit où le joindre, & qu'elle vouloit partir; ce qu'elle fit quelques heures après, le viſage riant, & l'ame pénétrée de douleur & d'inquiétude. Pour Dom Louis & les autres, ils prirent le chemin de la Ville, pour commencer leurs ſecretes perquiſitions.

Cependant Alvarès, qui cherchoit l'occaſion de parler à Léonore, avoit rodé long-temps autour du Palais de Lama, ſans voir perſonne à qui il osât la demander, lorſqu'il l'apperçut à la jalouſie d'une ſalle baſſe, dont les fenêtres donnoient ſur la rue. Comme elles étoient à ſa portée, il la reconnut aiſément: il lui fit pluſieurs ſignes qu'elle n'entendit pas d'abord, ne ſe remettant point ſon viſage; mais s'étant un peu plus avancée, il ne lui fut pas poſſible de le méconnoître, & lui faiſant comprendre qu'elle alloit revenir, elle diſparut. Quelques momens enſuite il vit tomber un papier à ſes pieds, où il lut ces mots: *allez m'attendre à ſainte Urſule.* Alvarès, qui craignoit d'être apperçu, ſe hâta de ſortir de ce lieu pour ſe rendre à celui qu'on lui indiquoit: il n'y avoit pas plus d'une heure qu'il y étoit, lorſqu'il vit arriver Léonore couverte de ſa mante. Elle entra dans une chapelle obſcure; il l'y ſuivit, ſe mit à genoux près d'elle, & là lui expliqua

le sujet de sa commission, lui peignant l'excès du désespoir de son maître, & la résolution qu'il avoit prise de mourir aux pieds d'Elvire. Sage Léonore continua-t-il, je suis si persuadé que cette entrevue lui fera changer ses funestes desseins, que je vous conjure de la lui procurer ; le péril où il s'expose en rentrant dans Lisbonne me fait frémir : il n'en sortira point qu'il n'ait vu Dona Elvire ; & il est capable de tout hazarder si on lui refuse cette vue.

Léonore se trouva très-embarrassée dans cette conjoncture ; elle savoit parfaitement que sa maîtresse n'accorderoit jamais cette grace, si on la lui demandoit : il falloit donc introduire Souza près d'elle, sans qu'elle le sût, & cela ne se pouvoit sans un danger extrême. Elle découvrit toutes ses craintes à Alvarès, en tâchant de le porter à dissuader son maître d'une telle entreprise ; mais comme il savoit qu'elle aimoit Dom Sébastien, il lui fit si bien concevoir le désespoir où ce refus alloit le livrer, qu'elle se résolut de le satisfaire. Elle lui apprit que Dona Elvire, qui étoit malade avant son mariage, & qui avoit caché ses maux pour ne pas retarder la sortie de Souza, en avoit enfin été si accablée, qu'elle étoit au lit depuis deux jours ; que ce qui pourroit lui faciliter de faire entrer Dom Sébastien dans son appartement, étoit que Lama n'y couchoit point, craignant de l'incommoder ;

commoder ; qu'ainsi il n'avoit qu'à l'amener, lorsque la nuit seroit entiérement close, à la porte du jardin du palais de Lama, qu'elle seroit ouverte; lui recommandant de l'attendre dans un cabinet de jasmins qu'il trouveroit en entrant, se chargeant de conduire le reste.

L'ayant quittée, il courut porter cette nouvelle à Dom Sébastien, dont l'impatience étoit sans égale : s'il eût été capable de sentir de la joie, l'espoir d'une si chere vue lui en auroit donné : mais le motif qui la lui faisoit désirer étoit trop douloureux pour exciter rien d'agréable dans son cœur. Quelquefois, s'abandonnant à son amour, Elvire ne s'offroit à sa pensée que comme un objet à l'aspect duquel tous ses ressentimens devoient cesser : il se représentoit la violence qu'elle s'étoit faite, l'éclatante preuve qu'elle venoit de lui donner de sa tendresse, & le triste sort où elle s'étoit condamnée pour lui sauver la vie. Mais lorsqu'il venoit à songer que c'étoit son rival qui profitoit de cet excès d'amour, tout le sien se tournoit en fureur. S'il eût été témoin des cruels moments qu'Elvire avoit passés depuis son hymen, & des tristes réflexions qu'elle faisoit sur son malheur, il l'auroit trouvée mille fois plus à plaindre que lui. Cette charmante femme n'eût pas plutôt donné sa foi, & ne fut pas plutôt Dom Sébastien hors de prison, que la destinée qu'elle venoit de se faire se présenta à son esprit dans toute son hor-

reur. Celle de voir périr un homme qui lui étoit plus cher que ſa vie, l'avoit comme aveuglée ſur ce qui la regardoit elle-même ; & dans les tranſports de ſa crainte & de ſon déſeſpoir, elle avoit cru qu'il lui ſeroit facile de paſſer ſes jours avec un autre, pour ſauver ceux de ſon amant : mais lorſque le péril fût ceſſé, qu'elle ſe le repréſenta libre, vivant, & dans l'eſpoir de la retrouver fidelle, l'action qu'elle venoit de faire prit à ſes yeux une forme toute différente ; & ne la trouvant plus qu'odieuſe & criminelle, elle s'accuſa de légéreté, d'inconſtance & de précipitation, s'imaginant qu'on avoit fait le danger de Souza plus grand qu'il ne l'étoit, pour la contraindre à lui manquer de foi : elle regarda Lama comme ſon tyran & l'artiſan de ſon infortune ; & ne voyant plus pour elle qu'un avenir inſupportable, elle eut beſoin de toute ſa vertu pour ne ſe pas livrer à l'excès de ſon déſeſpoir.

Mais cette Reine des belles ames, dont l'empire étoit abſolu ſur la ſienne, vint lui prêter ſon ſecours, & lui fit ſi bien connoître que moins il y avoit de remede à ſes maux, plus elle devoit les ſurmonter, que non-ſeulement elle réſolut de bannir Dom Sébaſtien de ſon cœur, mais encore d'aimer Lama, & de ne rien épargner pour lui faire oublier qu'elle avoit aimé quelque choſe avant lui.

Cette réſolution ne put ſe prendre qu'après avoir verſé bien des larmes, & rendu de cruels combats ; ce qui, joint à l'état où

elle étoit lorſqu'elle ſe maria, l'abattit entiérement ; & l'on peut dire que ſon corps ſuccomba par la force de ſon eſprit. La fievre qu'elle avoit pris tant de ſoin à cacher, éclata malgré elle le lendemain de ſon hyménée, d'une ſi grande violence, que ſon époux la contraignit de garder le lit, & de ſouffrir qu'on travaillât ſérieuſement à lui rendre la ſanté. Comme il étoit encore dans les premiers mouvemens de la joie que lui donnoit ſa paſſion, & qu'il ſe doutoit de ce qui avoit cauſé ſon mal, il fit en cette occaſion tout ce qu'on peut attendre d'un homme véritablement amoureux de ſa femme.

Ses attentions toucherent Elvire, & voulant le détourner des idées qu'il pouvoit avoir, elle lui en marqua une vive reconnoiſſance, le priant de ne la point quitter, en l'aſſurant que ſa préſence avanceroit ſa guériſon, & que ſa maladie n'étoit pas aſſez conſidérable pour l'obliger de paſſer dans un autre appartement. Mais Dom Baltazard, qui la trouvoit plus mal qu'elle ne vouloit le faire croire, craignant véritablement que la contrainte que ſa vue exigeoit en beaucoup de choſes ne lui fût nuiſible, lui refuſa ſa demande, & n'entroit qu'aux heures où il ſavoit qu'on ne pouvoit abſolument l'incommoder.

Quoique la ſageſſe d'Elvire la fit agir de cette ſorte, elle ne laiſſa pas que de trouver une eſpece de douceur dans la liberté que cela lui donnoit d'être ſouvent ſeule

avec sa chere Léonore, non pour lui parler de ses espérances passées ; mais pour s'affermir dans ses nouvelles résolutions, lui ayant ordonné de ne rien laisser échapper de tout ce que Dom Baltazard feroit pour lui plaire, afin de l'entretenir & de la forcer par-là à ne songer qu'à lui. Cet ordre avoit été exactement observé par la nourrice, qui ne cherchant qu'à lui procurer du repos, s'y étoit conformée avec plaisir : mais l'arrivée de Souza ayant renouvellé à Léonore les premieres félicités d'Elvire, & ses malheurs présens, il lui fut impossible de toute cette journée de parler à Elvire de l'amour de son époux, ni des soins qu'il prenoit pour elle.

Cette belle femme, qui avoit passé deux jours & deux nuits dans une agitation continuelle, s'étant trouvée beaucoup mieux, avoit quelques heures de sommeil, pendant lesquelles Lama étoit venu plusieurs fois à son appartement pour savoir l'état de sa santé. Léonore, qui dans ce même temps, avoit été occupée de la vue d'Alvarès, & du rendez-vous qu'elle lui donna à sainte Ursule, remplie du projet qu'ils venoient de former, n'avoient pas songé à lui dire à son reveil les attentions de Lama : ses autres femmes l'en avoient instruite, & dès l'instant elle l'envoya avertir qu'elle étoit éveillée. Il se rendit près d'elle, & y resta jusqu'à la nuit fermée, aussi-bien que Dom Pedre, & plusieu s personnes de leurs amis. Cette compagnie délivra

pour quelque-temps Léonore de l'obligation d'être auprès d'Elvire, & lui donna celui de tout préparer pour recevoir Souza, & le ſouſtraire aux yeux qui pouvoient lui nuire.

Dona Elvire, que le monde commençoit de fatiguer, & qui par des preſſentimens dont elle ignoroit la cauſe, ſe ſentit extrêmement inquiette, ne put ſi bien cacher ſon agitation que l'on ne s'en apperçut, ce qui obligea Lama à faire retirer la compagnie : comme il étoit très tard, il prit lui même congé d'elle, en lui diſant qu'il vouloit la laiſſer en repos, & ne la revoir que le lendemain matin, eſpérant la trouver entiérement hors d'affaire. Elvire fit tous ſes efforts pour le retenir encore, ſe perſuadant en ſecret qu'étant obligée de l'écouter & de lui répondre, cela détourneroit ſes penſées de Dom Sébaſtien, dont l'image venoit de s'offrir à elle d'une maniere ſi ſenſible que ſa vertu s'en effraya.

Mais Lama ne ſe rendit point à ſes inſtances, parce que les Médecins ne le jugerent pas à propos. Lorſqu'il fut ſorti, Léonore, qui avoit eu des appréhenſions mortelles qu'il ne reſtât, s'approcha d'Elvire ; Dom Baltazard, lui dit-elle, vous eſt devenu bien cher, Madame, puiſqu'il ne peut s'éloigner un moment ſans vous faire de la peine.

Hélas! lui répondit-elle, je voudrois que cela fût ainſi, je ne ſerois pas dans l'état

où je suis : mais, Léonore, est ce à vous à me reprocher une conduite que vous devriez être la premiere à me prescrire? N'est-ce pas à vous à me soutenir dans mon devoir, ou à m'y remettre si je m'en éloignois? Juste Ciel, continua-t-elle, je suis la seule qui veuille aimer Lama! Oui, Léonore, je vois que vous ne m'en parlez qu'avec chagrin, & que vous ne pouvez vous soumettre à l'ordre que je vous ai donné. Où étiez-vous tantôt, lorsqu'il est venu? Pourquoi ne me l'avez vous pas dit? Enfin, que vous ai-je fait pour ne pas vouloir que je cherche à me procurer des jours heureux?

Léonore, qui avoit pris le temps que Lama étoit avec sa femme pour introduire Souza dans un cabinet où elle couchoit, qui rendoit dans la chambre d'Elvire, se sentant coupable de la trahison qu'elle lui faisoit, & plus embarrassée encore de la façon dont elle pourroit le conduire jusqu'à elle, fut un moment à lui répondre. Son silence, la rougeur qui couvrit son visage, & la crainte qui se faisoit remarquer dans toute sa personne, alarmerent Elvire, déjà troublée par mille confuses idées : qu'avez-vous, Léonore, lui dit elle? que se passe-t-il? Ne me déguisez rien.

Alors cette femme, prenant tout-à-coup son parti : Madame, lui dit elle, j'ai de grandes choses à vous dire; mais permettez que j'aille ordonner de votre part à vos femmes de se retirer, & que je ferme votre

appartement, pour que nous ne ſoyons ni entendues, ni ſurpriſes. Et ſans plus attendre, elle fut congédier tout le monde d'Elvire, s'empara de toutes ſes clefs, & revint près d'elle.

Elle la retrouva dans une inquiétude extrême, ces précautions lui faiſant porter ſes penſées aux choſes les plus étranges : cependant elle ne s'imagina point que ce fût pour lui apprendre que Souza étoit ſi proche. Léonore, en l'abordant, ſe mit à genoux : Madame, lui dit-elle, je ſais que je vais m'expoſer à tout votre courroux ; mais il m'a été impoſſible de refuſer à Alvarès d'avoir l'honneur de vous entretenir : il y va de la vie de ſon maître, il faut qu'il vous parle; il ne peut déclarer qu'à vous un ſecret important : je l'ai introduit dans votre palais, il eſt dans ma chambre, où il attend que je vous l'amene.

Grand Dieu, s'écria Elvire! Alvarès à Liſbonne! Alvarès enfermé dans mon appartement! imprudente Léonore, à quoi m'expoſez vous ?

Elle n'en put dire davantage, l'abondance de ſes pleurs lui coupant la parole. Sa nourrice, qui la vit plus attendrie qu'en colere, profita de cet état pour lui repréſenter qu'il y auroit de la cruauté à refuſer cet entretien ; qu'elle n'avoit rien à craindre, qu'elle avoit tout conduit de façon qu'il étoit impoſſible que perſonne en eût connoiſſance, à moins qu'elle ne voulût ſe perdre elle-même. Enfin, elle s'énonça avec tant de force, &

& la malheureuse Elvire étoit si troublée, qu'elle ne put résister à ses raisons. Levez-moi, lui dit-elle, je ne suis point assez tranquille pour être au lit tandis que cet homme me parlera : qu'il vienne promptement, & qu'il sorte de même ; sur-tout dites-lui qu'il ne me présente point de lettre, je ne la recevrois pas. En disant cela elle passoit une simarre dans ses bras ; & s'étant jettée dans un fauteuil, ne pouvant se soutenir qu'à peine, elle attendit que Léonore lui amenât le prétendu Alvarès.

Souza n'étoit pas dans une meilleure situation : il s'étoit rendu à l'heure marquée dans le cabinet de jasmins, accompagné de son désespoir & du seul Alvarès, qui y resta, tandis que Léonore conduisoit ce malheureux amant dans sa chambre, où elle l'avoit enfermé. Il n'avoit pas dit une parole pendant ce temps-là ; accablé des plus touchantes réflexions, il sembloit à Léonore qu'elle conduisoit un spectre plutôt qu'un homme vivant. En effet, lorsqu'il songeoit qu'il ne pouvoit plus voir, sans lui faire commettre un crime, celle qui, quelques jours auparavant se faisoit un honneur de l'aimer, de l'entendre & de le recevoir à toutes sortes d'heures, il ne se connoissoit plus.

Quand il se vit seul dans cette chambre, si près d'Elvire, & que tout cela se passoit dans le palais de son rival, sa fureur se réveilla à un tel point, que Léonore, qui le vint chercher dans ce fatal instant, ne put

parvenir à le calmer ; & marchant comme un homme éperdu, s'étant à peine instruit de ce qu'elle avoit fait, il entre dans l'appartement de la triste épouse de Lama sans savoir ce qu'il faisoit.

Mais lorsqu'il la vit, un mouchoir sur ses yeux, la tête penchée sur des carreaux qui la soutenoient, sans autre mouvement que celui que lui donnoient ses sanglots, percé jusqu'au fond de l'ame d'un spectacle auquel il n'étoit pas préparé, l'amour reprenant son empire, les reproches qu'il vouloit faire s'évanouirent ; & se laissant tomber à ses pieds, il embrassa ses genoux sans pouvoir s'exprimer autrement que par ses soupirs.

Dona Elvire croyant que c'étoit Alvarès, que le respect & la douleur obligeoient à cette action, ayant toujours le mouchoir sur les yeux : Alvarès, lui dit-elle, l'état où vous me voyez parle pour moi ; faites en le rapport à celui qui vous envoie, si cela peut le consoler ; mais ne me dites rien de sa part qui puisse blesser ma gloire, elle ne l'est déjà que trop par la grace que je vous fais.

Ce n'est point Alvarès qui la reçoit cette funeste grace, lui répondit Dom Sébastien, c'est le plus infortuné de tous les mortels, qui n'en veut profiter que pour expirer à vos yeux.

Où suis-je, interrompit Elvire en tournant ses regards sur lui ? que vois je ? ô Ciel ! perfide Léonore ! téméraire Souza ! Alors le repoussant, & faisant effort pour sortir

de sa place : Dom Sébastien, lui dit-elle, puisque j'ai été capable de sacrifier mon repos pour vous sauver, croyez que je le suis aussi de perdre la vie pour conserver ma gloire. Vous m'outragez, vous me perdez : j'attendois de vous d'autres marques d'estime & de reconnoissance. Cruelle, lui répondit Souza, en l'empêchant de se lever, & à qui ce discours rappella sa fureur, quelle reconnoissance dois-je avoir ? Vous avez arrêté le coup qu'on me préparoit, pour me poignarder vous-même ? ma mort m'étant donnée par mes ennemis, ne pouvoit assez vous satisfaire, il falloit, pour vous rendre contente, que je la reçusse de votre main. Ingrate! que ne me laissiez-vous mourir ! du moins, en portant ma tête sur un échafaud, j'aurois emporté la douceur de vous croire affligée & fidelle : au lieu que vous ne m'avez laissé vivre que pour vous voir dans les bras de mon rival. Et tandis que, malgré ma fureur, ma rage, mon désespoir, n'écoutant que mon funeste amour, je risque ces mêmes jours pour lesquels vous me dites que vous avez tout sacrifié, pour vous voir un instant, gémir de mon malheur, & mourir à vos pieds, vous ne me revoyez qu'avec horreur ; vos larmes se tarissent, vous vous exhalez en reproches, je vous outrage, je vous déshonore. Eh bien, Madame, continua-t-il en se relevant, les yeux étincelans ! il faut vous prouver ma reconnoissance : puisque vous en attendez de plus éclatantes marques, je vous

rends cette vie que vous m'avez ſauvée, & je la ſacrifie au bonheur de celui que vous m'avez préféré.

En achevant ces mots il tira ſa dague, & levant le bras pour s'en percer le ſein, il alloit l'y plonger, lorſque la déſolée Elvire s'étant jettée ſur lui, aidée de Léonore, lui arracha des mains le fer fatal, l'amour & la crainte lui ayant rendu toutes ſes forces.

Dom Sébaſtien, honteux de ſe voir déſarmé : qu'attendez-vous, lui dit-il en la regardant triſtement, de ce retardement ? Souza, lui répondit Elvire baignée de pleurs, l'état où je vous vois diſſipe toutes mes autres frayeurs ; votre déſeſpoir m'eſt plus ſenſible que vos reproches : l'un, parce qu'il me rappelle le bien que j'ai perdu ; les autres parce que je ne les mérite pas. Mais enfin, je veux bien encore faire un effort pour vous, je vais oublier, pour un inſtant, ce que je ſuis & ce que je me dois, en vous découvrant mon cœur : vous me croirez, Souza, puiſque vous m'aimez ; & malgré l'excès de votre courroux, je ſuis aſſurée que dans votre cœur vous me rendez juſtice, & ne doutez point de mon innocence. Cependant, puiſqu'il faut vous en aſſurer moi-même, j'y conſens ; mais pour le prix d'une ſincérité que la ſituation où je ſuis peut rendre criminelle, j'exige deux choſes de vous : la premiere, c'eſt de ne plus attenter ſur vos jours, de les conſerver avec ſoin, d'enviſager ce que vous venez de faire comme

une action indigne d'un grand cœur & d'un homme soumis aux décrets d'une providence toute divine ; l'autre de m'écouter sans m'interrompre, & lorsque j'aurai parlé, de ne point profiter de ce que je vais vous dire pour m'entretenir d'un amour que je ne puis plus écouter. A ces conditions je ne vous cacherai rien de ce qui se passe dans mon ame ; & vous regardant pour la derniere fois comme ce que j'ai eu de plus cher au monde, je vous en découvrirai les replis les plus secrets : répondez, Dom Sébastien, me promettez-vous ce que je vous demande ?

Elvire, en parlant de la sorte, avoit un air de candeur & de majesté qui la rendoit si belle & si respectable, que l'amoureux Souza, qui la regardoit attentivement, en fut rempli d'étonnement & d'admiration : il garda quelque-temps un silence qui tenoit de l'extase ; & sa fureur se ralentissant à mesure qu'il parcouroit des yeux cette éclatante beauté, il se laissa tomber à ses pieds, & lui jettant des regards où l'ardeur de sa flamme paroissoit triompher de celle de son courroux : je sens bien, lui dit-il, que je ne suis plus digne du jour ; mais, hélas ! quelle pitié, quelle raison demandez-vous à un homme qui vous perd pour jamais ? Cependant je connois trop bien l'injustice de mes reproches, & la soumission que je dois à vos volontés, pour ne vous pas obéir. Oui, Madame, ajouta-t-il en soupirant, je jure de suivre exactement ce que vous m'ordon-

nez, quelque chose que vous puissiez me dire, & que je laisserai au temps, à mon amour & à ma douleur le soin de terminer des jours que je vous consacre tout de nouveau.

Alors Elvire, l'ayant obligé de s'asseoir, après avoir un moment rêvé : Dom Sébastien, reprit-elle, tout ce que j'ai à vous dire coûte beaucoup à ma vertu, & rien à mon cœur; accoutumée à vous aimer, il m'étoit naturel de vous le dire, mais il ne m'est plus permis de vous l'avouer : cependant vous m'y forcez; & c'est pour vous sauver une seconde fois que je prends cette derniere licence. Oui, Souza, vous m'êtes aussi cher aujourd'hui que le premier moment qu'on m'ordonna de vous en assurer; & je prends le Ciel à témoin que si j'avois cru que ma vie eût pu garantir la vôtre, j'aurois choisi la mort avec bien moins de douleur que le parti que j'ai pris.

Je vous dirai bien plus, j'ai pressé moi-même mon hyménée : chaque instant de retardement m'en paroissoit autant de retranchés à vos jours; plus je faisois avancer mon malheur, & plus je croyois assurer votre vie. Enfin, je me suis oubliée moi-même pour ne songer qu'à vous; l'effet a prouvé qu'il falloit que je me sacrifiasse pour vous empêcher de l'être : tout Lisbonne est témoin de cette vérité, il vous est impossible de l'ignorer.

Ma tendresse m'a guidée, ma fidélité ne s'est point démentie, & mon innocence me

justifie. Après un tel aveu vous ne pouvez douter de la cruelle situation de mon cœur, l'état où je suis le témoigne assez ; mais comme vous ne pouvez savoir mes dernieres résolutions sans que je vous en instruise, sachez que plus vous m'avez été cher, & plus je vais travailler à vous bannir de ma mémoire : mon repos, ma gloire, mon devoir, tout m'en prescrit la loi. Ne vous informez point si j'aurai la force d'y parvenir, c'est un secret que je me réserve ; songez seulement qu'il le faut, & que je me rendrois indigne de votre estime même si j'en usois autrement. Il ne m'est donc plus permis de vous voir & de vous entendre, & vous ne pouvez plus m'y contraindre, qu'en me déshonorant. Si vous m'avez aimée, si vous m'aimez encore, ma gloire vous doit être aussi chere qu'à moi; ne la ternissez donc point par d'inutiles tentatives, & par votre résolution à me fuir affermissez les miennes: tous les efforts que vous ferez pour vaincre votre amour me seront autant de preuves que vous m'avez parfaitement aimée. Mais aussi que les soins que je prendrai de vous oublier vous soient autant de témoins de ma vertu, & non d'une lâche infidélité; vivez pour me laisser cette consolation, dans mes malheurs, que c'est moi qui vous ai garanti de la mort. Enfin, conservez des jours qui me coûtent trop cher pour les exposer au péril que vous courez en ces lieux; abandonnez-les pour jamais, ou n'y revenez que lorsque la malheureuse Elvire

aura terminé sa triste destinée. Alors je vous permets de vous souvenir de moi, & de flatter votre tendresse de tout ce qui pourra vous assurer de la mienne, & vous consoler de m'avoir perdue. Allez, continua-t-elle en versant un torrent de larmes; partez promptement : dissipez mes craintes mortelles en vous éloignant; ne me répondez point, je me dis tout ce que vous avez à me dire. Je sais tout ce que vous pensez, je n'en suis que trop attendrie : lisez dans mon cœur comme je lis dans le vôtre, n'en exigez pas davantage; & pour derniere marque de mon pouvoir sur vous, obéissez-moi. Elle se tut, & Dom Sébastien, rempli d'amour, d'admiration & de douleur, leva les yeux au Ciel, se remit à ses genoux, les embrassa avec ardeur, & lui prenant la main dont elle vouloit l'obliger à se relever, il la baisa en la baignant de ses pleurs; & dans cet état il sembloit qu'ils alloient expirer l'un & l'autre : mais la vertueuse Elvire ayant fait signe à Léonore, & Souza s'en étant apperçu, il se releva, & sans avoir la force de lui rien dire, il suivit sa conductrice, qui, presque aussi touchée que lui, le fit sortir du palais de Lama sans aucun accident : il retourna de même chez le parent d'Alvarès, qui n'étoit pas sans inquiétude, ne le voyant point revenir. Son retour le calma; mais il étoit si triste & si changé, qu'il n'osa lui témoigner la joie qu'il avoit de le revoir. Alvarès même, craignant toujours quelque

chofe de funefte, l'accompagna en gardant un filence qu'il ne vouloit pas rompre le premier.

Quand ils furent feuls, Dom Sébaftien fe promena long-temps à grands pas, comme étant agité de différentes penfées : Alvarès le fuivoit pour être à portée d'empêcher un malheur qu'il redoutoit. Le défefpéré Souza ne s'appercevoit point de ce qu'il faifoit, & continua fa promenade jufques bien avant dans la nuit, fans avoir dit un mot ; puis tout-à-coup, s'arrêtant vis-à-vis d'Alvarès : c'en eft fait, lui dit-il, comme s'il eût été inftruit de ce qui s'étoit paffé ; elle le veut, il faut lui obéir. Je vivrai, Alvarès, non pour l'oublier, mais pour l'adorer, l'admirer & la refpecter jufqu'à mon dernier foupir.

Ce fidele confident, charmé de cette réfolution, & concevant aifément ce qui y donnoit occafion : eh bien, Seigneur, lui dit-il ! il faut donc quitter Lisbonne, & vous mettre à couvert des périls qui vous forceroient de manquer à ce que Dona Elvire exige de vous.

Mon cher Alvarès, lui répliqua-t-il, fais tout ce que tu voudras, ne me confulte point ; j'ignore ce que je fuis, ce que je dis, & l'endroit où je dois porter mes pas : je m'abandonne à toi ; je vivrai, je l'ai promis, ne m'en demande pas davantage.

Alvarès ne fe le fit pas répéter deux fois : il fut à l'inftant préparer tout pour partir,

& l'étant venu retrouver, il le fit monter à cheval ; & lui & ſon parent en firent de même, bien déguiſés & bien armés. Dom Sébaſtien les laiſſa faire tout ce qu'ils voulurent, ſans s'informer de rien. Ils ſortirent de la Ville ; & au premier village, Alvarès ayant remis à ſon parent ſon cheval & celui de ſon maître ; il lui fit prendre la poſte pour ſe rendre à ſa terre, où Dona Catherine de Mendoce n'arriva que trois jours après, ne croyant pas y trouver un objet ſi conſolant.

Cependant Elvire ne le vit pas plutôt hors de danger, qu'elle ſe ſentit extrêmement ſoulagée d'avoir pu lui découvrir ſon cœur : il lui ſembla que c'étoit le moins qu'elle pouvoit faire pour un homme qu'elle avoit ſi long-temps regardé comme devant être ſon époux ; dans cette penſée elle pardonna à Léonore, en lui recommandant de ne pas retomber dans une pareille faute.

Elle paſſa même une partie de la nuit à s'entretenir avec elle de Dom Sébaſtien ; & bien loin que cette converſation ralentît ſes réſolutions, elle n'en devint que plus ferme à les exécuter. Le jour parut, & Léonore l'ayant conjurée de faire treve à ſes penſées, elle la recoucha : ſon ame étant moins agitée, elle goûta dans cette matinée un repos dont elle n'avoit pas joui depuis plus d'un mois.

Il étoit déjà aſſez tard quand Léonore jugea à propos de l'éveiller, pour lui dire

que Lama étoit venu plusieurs fois à son appartement, & que le bruit couroit dans son palais qu'il avoit reçu des nouvelles de la Cour. Elvire, qui étoit infiniment mieux, lui ordonna de le faire avertir qu'elle souhaitoit le voir.

Il vint au même moment, & lui communiqua les ordres qu'il venoit de recevoir: ils portoient qu'il eût à partir incessamment pour prendre possession de la vice-royauté des Indes, la flotte pour Goa étant toute prête, ajoutant qu'il ne la pressoit point de le suivre; que lorsque sa santé seroit entiérement retablie elle viendroit le joindre.

Il y avoit un certain air de froideur répandu dans ses paroles, dont Elvire fut alarmée; l'admiral y répondit avec douceur, en le conjurant de la laisser partir avec lui; qu'elle se sentoit en état d'entreprendre ce voyage, & que même elle croyoit que le changement d'air lui seroit favorable.

Dom Baltazard, se retranchant toujours sur sa maladie, lui refusa sa priere, & la quitta en lui disant qu'il étoit obligé d'aller faire tout préparer pour son départ. Cette maniere d'agir surprit extrêmement Elvire; & comme il étoit très certain qu'il n'avoit nulle connoissance de son entrevue avec Souza, elle ne savoit qu'en penser. Léonore, qui haïssoit Lama, fut la premiere à pénétrer la cause de ce changement: Dom Baltazard, lui dit elle, n'a voulu être votre époux que pour se faire un établissement solide; vos grands biens l'ont autant frappé

que votre beauté ; & la vice-royauté des Indes, qui devoit faire la récompense des services de votre famille, ne pouvant lui être justement accordée qu'en faveur de votre mariage, il n'a rien épargné pour y parvenir. A présent qu'il a tout ce qu'il désire, l'ambition reprend son empire, & l'amour devient le plus foible.

Ce raisonnement ne parut que trop vrai à Dona Elvire : n'importe, lui répondit-elle en soupirant, qu'il m'aime ou non, je ferai mon devoir. Tandis que cette belle femme formoit un si noble dessein, Dom Baltazard, brûlant du desir d'aller faire le Souverain, n'étoit occupé que des magnificences qu'exigeoit sa nouvelle grandeur. Tout Lisbonne vint le féliciter, & lui faire la cour : chacun rendit les mêmes devoirs à Dona Elvire, qui, sans avoir autant d'ambition que son époux, les reçut avec plus de dignité.

Léonore, en effet, avoit démasqué le caractere de Dom Baltazard : les difficultés qu'il trouva dans la possession d'Elvire avoient joint l'amour à ses desirs ambitieux ; mais lorsqu'il vit ses vœux entiérement comblés, sa femme devint pour lui un objet ordinaire ; & dans l'éclat de sa nouvelle grandeur, il lui parut qu'à son âge il ne devoit point traîner avec lui une compagnie qui l'obligeroit à garder un extérieur grave, peu compatible avec les plaisirs dont sa jeunesse le rendoit susceptible.

Persuadé, par la profonde tristesse & la

maladie d'Elvire, qu'elle garderoit toujours un tendre souvenir pour Souza, il commençoit à se fatiguer des soins qu'il falloit prendre pour l'en bannir; & content d'avoir mis son honneur à couvert en le faisant exiler, il voulut jouir des avantages que son mariage lui avoit procurés, sans les partager avec celle de qui il les tenoit. Dans cette résolution il fut impossible à la belle Elvire de l'obliger à l'amener avec lui : elle n'épargna ni prieres ni larmes, son devoir & sa vertu lui prêtant les mêmes armes dont se seroit servi le plus tendre amour.

Mais Dom Baltazard fut inflexible; & commençant à lui faire sentir le pouvoir qu'il avoit sur elle, il lui commanda de se retirer dans un château qu'il avoit à quelques milles de Lisbonne, où il l'entoura de duegnes & de surveillans qui devoient lui répondre d'elle, ne lui laissant que Léonore de toutes les femmes qui la servoient auparavant, n'osant pas la lui ôter si-tôt. Dona Elvire fut vivement touchée d'un semblable procedé; mais, ferme dans son devoir, elle se soumit à sa destinée, sans en marquer aucun ressentiment, ni sans en faire le moindre reproche à son injuste époux, qui la fit partir trois jours devant lui, & lorsqu'il la sut établie & renfermée dans son château il s'embarqua, n'ayant l'esprit rempli que d'ostentation, de grandeur & de vanité.

Il arriva à Goa, & prit possession de son gouvernement, où il commença d'exercer

ſon autorité avec une hauteur & une fierté qui ne lui attirerent pas les cœurs. Peu de temps après ſon arrivée, un frere & une ſœur du Roi d'Achon ſe retirerent à Goa pour éviter ſes perſécutions, & demander la protection du Roi de Portugal, que Dom Baltazard leur accorda d'autant plus volontiers que la jeune Princeſſe d'Achon eut l'art de le captiver du premier regard qu'elle jetta ſur lui. Cette Indienne, dont la rare beauté étoit accompagnée d'un air engageant & tendre, & dont les yeux noirs, vifs & touchans ſembloient vouloir dérober tous les cœurs, fit ſentir à Dom Baltazard qu'il n'avoit rien aimé juſqu'à ce jour.

Sa paſſion, auſſi violente que prompte, ne fut pas long temps inconnue à celle qui l'avoit fait naître : comme il étoit bien fait, hardi, & ſur-tout amoureux, & que la Princeſſe d'Achon n'étoit ni aveugle, ni inſenſible au mérite, ils furent bientôt d'accord ; & ſe livrant ſans nulle réſerve à l'ardeur dont ils brûloient, ils ne prirent aucun ſoin de la cacher.

L'amour ne va point ſans projets : ceux de la Princeſſe d'Achon étoient de ſe faire Chrétienne, & d'épouſer Lama ; elle ſe flatta long-temps de cette douce eſpérance, perſonne n'oſant l'informer qu'il étoit engagé ailleurs. Mais dans les tranſports de ſa paſſion, ayant preſſé ſon amant d'achever ſon bonheur, il ne put lui taire davantage le fatal empêchement que le Ciel avoit mis à leur commune ſatisfaction. A cette

nouvelle, la Princesse d'Achon fit voir un désespoir si grand, que le parjure Dom Baltazard, enivré de son amour, lui promit de ne rien épargner pour rompre des nœuds si contraires à ceux qu'ils avoient formés.

L'Indienne violente, emportée & jalouse à l'excès, lui proposa les expédients les plus noirs pour y parvenir; mais soit qu'un reste d'honneur le retînt, soit que les occasions lui manquassent, il lui demanda du temps pour la satisfaire, en lui jurant une ardeur éternelle.

Tandis que ces choses se passoient à Goa, & faisoient murmurer tous les Portugais qui avoient suivi Lama, la triste Elvire passoit ses jours dans une affreuse solitude, ne trouvant de consolation qu'aux pieds du Souverain maître de la nature, à qui sans cesse elle offroit ses peines. Dom Baltazard avoit été quelque-temps à lui écrire assez réguliérement, & malgré la froideur de ses lettres elle y répondoit exactement, en le pressant toujours de permettre qu'elle fût le joindre: mais ayant absolument cessé de lui donner de ses nouvelles, quoiqu'elle profitât de toutes les occasions qui se présentoient pour lui faire savoir des siennes, elle s'alarma sincérement d'un si long silence. Il lui parut qu'il étoit de son devoir de n'être pas tranquille en ignorant ce que faisoit son époux, ou ce qui pouvoit lui être arrivé. Il avoit donné des ordres si précis à ceux qui étoient près d'elle de ne lui laisser voir personne, que l'entrée de ce château étoit même re-

fusée à ses plus proches parens; ce qui faisoit que rien ne pouvoit venir à sa connoissance. Cependant sa douceur, sa bonté & sa générosité envers ses surveillans les lui avoient presque tous dévoués ; ils eurent pitié de voir une femme si jeune & si belle mener une vie si peu conforme à son rang & à sa vertu ; & voulant accorder leur devoir au zele qu'ils avoient pour elle, excepté de faire entrer qui que ce soit dans le château, ils n'épargnoient rien pour la divertir entr'eux, & la dissiper en lui apprenant les nouvelles publiques.

Parmi celles qu'ils recueilloient pour lui en faire part, un de ceux qui paroissoit le plus attaché à lui plaire, & en qui même la vieille Léonore avoit pris quelque confiance, fut, par des personnes qui venoient de Lisbonne, que le bruit y couroit que le Vice-Roi des Indes alloit se marier avec une grande Princesse : comme les choses qui viennent de loin, & passent par plusieurs bouches, diminuent ou augmentent, selon leurs génies, le bruit des amours de Lama parvenu jusqu'à Lisbonne, avoit pris cette forme en arrivant dans le bourg où étoit son château.

Le domestique de Dom Baltazard, qui jugeoit de tout sur les apparences, ne douta point de la vérité de cette nouvelle par l'abandon qu'il faisoit d'Elvire, & pénétré de douleur, il lui fut impossible d'en cacher le sujet à Leonore; il l'en instruisit, afin, lui dit-il, que Dona Elvire prît ses mesures, en lui

proteſtant qu'on n'avoit qu'à l'employer, & qu'il riſqueroit volontiers ſa vie pour lui rendre ſervice.

Léonore le remercia ; & l'ayant exhorté à perſiſter dans ces bonnes intentions, elle courut annoncer à Elvire ce qu'elle venoit d'apprendre, croyant par-là lui rendre l'eſpérance de ſe revoir maîtreſſe d'elle-même, & la délivrer de ſes inquiétudes ſur le ſort de ſon époux, qui les méritoit ſi peu.

Mais cette nouvelle produiſit un effet tout différent de ce qu'elle en attendoit. Elvire l'écouta avec attention ; & lorſque ſa nourrice crut lui avoir aſſez aggravé le crime de Lama : Léonore, lui dit-elle, j'approfondis cette aventure plus que vous ne penſez ; je ſais trop bien qu'il n'eſt pas permis à Dom Baltazard de rompre nos liens pour m'en alarmer; mais ſans doute ce bruit part d'une cauſe qui doit m'intéreſſer, il eſt de mon devoir de n'y pas paroître indifférente, & d'aller montrer à mon époux l'intérêt que je prends en lui.

Je veux partir, me rendre à Goa, & ne rien négliger pour rappeller ſa tendreſſe pour moi. Quoi, Madame, interrompit Léonore avec étonnement ! vous ne l'aimez point, il vous abandonne, & vous voulez l'aller chercher !

Non, Léonore, lui répondit-elle avec majeſté, je ne l'aime point ; mais mon devoir m'ordonne de m'en faire aimer, & ſur-tout eſtimer. On doit mépriſer un amant qui nous trahit; mais il faut tout tenter pour

rappeller

rappeller un époux infidele ; & ſans vouloir l'écouter davantage, elle lui commanda de lui amener celui qui lui avoit fait tant de proteſtations de ſervices: il étoit comme l'intendant de ſa maiſon ; il en avoit le titre, & c'étoit à lui que tous les autres domeſtiques étoient ſoumis.

Léonore n'oſa repliquer ; elle appella Félix, c'eſt le nom de cet homme, & le conduiſit dans le cabinet de ſa maîtreſſe. Dona Elvire lui fit répéter tout ce qu'il avoit dit à ſa nourrice ; & n'y voyant rien qui ne la preſſât d'exécuter ſon deſſein, elle le lui communiqua, après qu'elle ſe fût aſſurée de ſa fidélité par les ſermens qu'il lui fit de lui obéir.

Pour l'y encourager, elle lui donna un diamant de grand prix, & le pria de lui aider à ſortir du château & s'embarquer pour Goa, ordonnant à Léonore de lui fournir tout l'argent qui ſeroit néceſſaire pour rendre ſon départ prompt & ſecret. Cet homme, animé par la générosité d'Elvire, & naturellement porté à la ſervir, lui promit que la ſeconde nuit il la conduiroit à Liſbonne, d'où elle s'embarqueroit pour Goa.

Il lui tint parole : dès le même jour il aſſembla tous les domeſtiques du château, & leur dit, avec beaucoup de myſtere, que le Vice-Roi lui avoit envoyé un ordre précis de conduire ſecrettement Elvire dans un couvent qu'il leur nomma ; que l'intention du Vice-Roi étoit que tous

ceux du château, à la réſerve de lui, fiſſent ſemblant de l'ignorer, & de laiſſer paſſer huit jours ſans rien dire; qu'au bout de ce temps il leur commandoit de publier qu'elle étoit partie pour l'aller trouver, afin qu'on ne fût pas la chercher où il prétendoit la cacher: ajoutant que, pour les recompenſer de leur fidélité, il lui enjoignoit de leur faire préſent de trente piſtoles chacun. Il n'en fallut pas davantage pour les gagner; ils plaignirent le ſort d'Elvire: l'or étalé à leurs yeux les aveugla ſur tout le reſte, laiſſant Félix le maître de conduire la choſe comme il le jugeroit à propos.

Ainſi la ſeconde nuit il prit, ſans oppoſition, le même équipage qui avoit amené la Vice-Reine, pour la ramener à Liſbonne, faiſant lui-même l'office de cocher. Dona Elvire monta en carroſſe avec la ſeule Léonore; & comme il ne leur arriva aucun accident, ſe cachant le jour, & ne marchant que la nuit, je ne vous entretiendrai point de leur voyage: il ſe termina heureuſement. Elvire fut deſcendre à la maiſon de ſon intendant, dans laquelle elle ſéjourna juſqu'à ce qu'il ſe fût informé des vaiſſeaux qui partoient pour les Indes. Il s'en trouva un qui devoit mettre à la voile le troiſieme jour de leur arrivée: ils s'y embarquerent ſans retardement; & Dona Elvire n'eût pas plutôt quitté le port, que s'étant faite connoître au Commandant pour ce qu'elle étoit, diſant qu'elle alloit joindre le Vice-Roi *incognito*, que tout l'équipage lui fut

ſoumis, & lui rendit les honneurs dûs à ſon rang & à ſon mérite particulier.

Pendant que le devoir guidoit toutes les actions d'Elvire, l'amour conduiſoit tous les pas du malheureux Souza. Je vous ai dit qu'il ſe rendit à ſa terre, trois jours avant que Dona Catherine ſa mere y fût arrivée ; vous jugez aiſément de ſa ſurpriſe & de ſa joie en le revoyant lorſqu'elle s'y attendoit le moins. Il ne put lui refuſer de lui rendre compte de ce qu'il avoit fait : elle le blâma, le plaignit, & n'épargna rien pour modérer ſa douleur.

Mais ſa mélancolie devint ſi grande, que l'on commençoit à craindre qu'elle ne terminât ſes jours, quand le bruit des amours de Lama, & du départ d'Elvire pour Goa, parvint juſqu'à lui. Il venoit tant de monde de Liſbonne pour le voir, qu'il n'avoit rien ignoré du départ de Lama pour les Indes, & de la maniere dont il avoit renfermé ſa femme. Il avoit été mille fois ſur le point d'aller à Goa pour arracher la vie au Vice-Roi, ou perdre enfin la ſienne. Les remontrances de ſa mere l'avoient retenu : elle lui repréſentoit ſans ceſſe que par cet éclat il perdroit Elvire pour jamais, quand même il en ſortiroit avec honneur ; qu'une action de cette nature lui ôteroit entiérement l'eſpoir de la poſſéder un jour, puiſqu'elle n'épouſeroit pas le meurtrier de ſon époux ; qu'enfin plus elle étoit malheureuſe, & plus il devoit croire qu'elle ſe ſouvenoit de lui, & que ſi, dans ces mo-

mens le Ciel venoit à diſpoſer des jours de Lama, il ne trouveroit plus d'obſtacle à ſon bonheur. Avec de ſemblables diſcours elle avoit arrêté les effets de ſa fureur ; mais lorſqu'il apprit l'inconſtance de ſon rival, & qu'Elvire étoit partie, il lui fut impoſſible de ne pas ſuccomber au violent deſir de marcher ſur ſes traces.

Il s'imaginoit qu'un homme capable de trahir une femme ſi digne de tout ſon attachement, le ſeroit des plus indignes projets ; & par des preſſentimens qu'un amour auſſi parfait que le ſien pouvoit ſeul donner, il eut des craintes pour la vie d'Elvire, que toute ſa raiſon ne put vaincre. Ne la croyant pas en ſûreté dans un pays & dans un palais ſoumis aux volontés de Lama, il ne goûta point de repos qu'il n'eût fait conſentir Dona Catherine à le laiſſer partir pour Goa. Cette propoſition effraya d'abord cette tendre mere ; & ne concevant pas que Dom Sébaſtien pût échapper jamais à la vengeance de ſon rival, lorſqu'il le verroit ſuivre ſa femme juſques dans les lieux de ſon commandement, elle employa tout ſon pouvoir pour le diſtraire d'un deſſein qui paroiſſoit auſſi téméraire que dangereux.

Mais Souza, tourmenté jour & nuit par les plus affreuſes penſées, ne ſe rebuta point : ne craignez rien pour moi, lui diſoit-il, Madame, je n'attaquerai point les jours de Dom Baltazard, je ne veux que garantir ceux de ma chere Elvire, par le

ſoin que je veux prendre d'éclairer toutes les actions de ſon époux. Je me déguiſerai ſi bien que l'un & l'autre ne pourront me reconnoître. Mon deſſein n'eſt pas d'enfreindre les ordres qu'elle m'a donnés ; je n'expoſerai point ma vie, mais je me mettrai en état de defendre la ſienne. Cet objet adorable ne s'offre plus à mon eſprit, ſoit en veillant, ſoit dans mon ſommeil, qu'un poignard dans le ſein, ou le poiſon ſur les lévres. Enfin, Madame, continua-t-il en embraſſant ſes genoux, ſongez que c'eſt ordonner que je meure, que de vous oppoſer à mon départ ; j'aurois pu ne vous en rien communiquer, & m'échapper une ſeconde fois, ſans que vous euſſiez découvert où j'euſſe porté mes pas ; mais vos bontés, mon reſpect & les inquiétudes où vous ſeriez, me forcent à vous en faire confidence : un pareil aveu doit vous aſſurer que je ne chercherai point le péril, que je l'éviterai même avec ſoin, & que vous me reverrez, ſi ce n'eſt plus content, du moins plus tranquille.

Dona Catherine fut encore long-temps à ſe réſoudre ; mais voyant effectivement qu'il dépériſſoit à vue d'œil, elle conſentit à ſon éloignement, jugeant bien que s'il prenoit les précautions qu'il lui promettoit, il ne couroit aucun riſque, puiſqu'il étoit à préſumer que Lama le croiroit bien éloigné de lui : ainſi elle lui laiſſa la liberté de faire ce qu'il déſiroit. Ce fut le premier moment de joie qu'il eût eu depuis long-temps ; elle

éclata ſur ſon viſage & dans toutes ſes actions, & Dona Catherine la prit pour un heureux préſage de ce qu'il alloit entreprendre. Leurs adieux furent entremêlés d'eſpoir, de crainte & de douleur : elle le recommanda au fidele Alvarès, qui ne voulut point l'abandonner ; & s'étant ſéparés, il revint ſecrettement à Liſbonne, où il s'embarqua quinze jours après qu'Elvire en eût fait autant, parce que c'étoit la ſaiſon où les vaiſſeaux partoient pour les Indes.

Elvire y étoit arrivée après trois mois de navigation ; & s'étant faite conduire au palais du Vice-Roi, elle n'y eût pas plutôt paru que ſon nom vola de toutes parts, par la joie que ſa vue inſpira à ceux qui avoient ſuivi Lama, eſpérant qu'elle le retireroit de la folie paſſion dont il étoit poſſédé. Pour lui, ſa ſurpriſe & ſon chagrin furent extrêmes à cette nouvelle ; cependant il les diſſimula aux yeux de ſa Cour qui l'environnoit lorſqu'elle ſe fit annoncer ; & ne pouvant ſe diſpenſer d'aller la recevoir, il fut au-devant d'elle, ſuivi de ſes Courtiſans. Dona Elvire s'étoit parée de tout ce qui pouvoit relever l'éclat de ſes charmes, pour faire rougir ſon infidele époux de la préférence qu'il donnoit à une étrangere: il n'y eut perſonne qui ne fut ébloui à l'aſpect d'une ſi parfaite beauté, & qui ne blâmât en ſecret Lama de ſon attachement pour la Princeſſe d'Achen.

Dona Elvire l'aborda d'un air de modeſ-

tie & de majesté qui fit redoubler l'admiration des spectateurs : Seigneur, lui dit-elle, pardonnez si j'ose m'offrir à vos yeux sans votre ordre ; je n'ai pu résister au desir de vous rejoindre : l'état languissant où j'ai toujours été depuis votre départ, me fait croire que l'air que vous respirez me sera plus favorable.

Il ne paroît pas, Madame, lui répondit froidement Lama, que mon absence ait fait beaucoup de tort à votre santé, & je pense au contraire que le repos & la solitude vous étoient plus nécessaires que ma présence. Ces piquantes paroles blesserent vivement la Vice-Reine ; mais n'en voulant rien témoigner, elle se contenta de jeter sur lui des regards qui lui firent entendre qu'elle savoit le motif d'un semblable accueil. Il n'en parut point touché, & lui ayant présenté la main, il la conduisit dans son cabinet, où ils entrerent seuls.

Ils n'y furent pas plutôt en liberté, que Dona Elvire, qui s'étoit contrainte pour cacher le trouble de son cœur, ne put arrêter plus long-temps ses pleurs : pénétrée du mépris de son époux, & réfléchissant sur ses malheurs passés, & ceux qui la menaçoient, il fallut les laisser couler : quel abandon, Seigneur, lui dit-elle ! quelle réception ! les mérite-je ? & m'aviez-vous promis un pareil traitement. Je ne viens point ici pour vous faire des reproches ; je n'y viens que pour vous faire souvenir que vous m'avez aimée, que je suis digne de votre

estime, & vous représenter qu'il est de votre gloire qu'une femme de mon âge ne soit pas si long-temps séparée d'un époux tel que vous.

Je vous avouerai, Madame, lui répondit-il, que je suis surpris d'un tel empressement: ou vous êtes bien changée, ou vous savez bien feindre ; mais je ne cherche point à lire dans votre cœur, ne vous embarrassez point aussi de ce qui se passe dans le mien. Vous auriez mieux fait de rester en Portugal, puisque c'étoit ma volonté : vous en êtes sortie sans mon ordre; & pour y réussir, il faut que vous ayez séduit ceux à qui je vous avois confiée. Une semblable conduite n'est pas si estimable que vous le pensez, & pourroit me donner d'assez justes soupçons. Cependant, pour les empêcher de naître, soyez plus exacte à m'obéir à Goa, si vous voulez y jouir sans trouble des honneurs que vous y croyez prétendre. A ces mots il sortit sans la regarder, ni sans attendre sa réponse.

Rien n'est plus outrageant pour une femme qui sacrifie tout à son devoir, & dont la vertu seule régle les démarches, que d'y voir donner des couleurs criminelles par celui-même pour qui elle les fait ; l'amour-propre s'en irrite, l'ame en est agitée, & il faut une haute sagesse pour résister en cette occasion à la vengeance ou à la haine. La malheureuse Elvire sentit en ce moment qu'elle avoit besoin de tout son courage pour vaincre son ressentiment, & pour ne

pas laisser à ses pensées la liberté de s'arrêter à des objets plus dignes de son attachement que son perfide époux. Mais chassant de son esprit la touchante image qui cherchoit à s'en emparer, toute l'indignation que lui inspiroit le procédé de Lama se termina à persister dans le dessein de le ramener à elle, de s'en faire aimer, & de l'aimer elle-même, s'il lui étoit possible ; & pour commencer à lui plaire, elle se résolut de faire amitié à la Princesse d'Achen, afin de l'engager par cette complaisance à lui rendre son cœur & sa confiance.

Pendant qu'elle formoit ces innocens projets, la jalouse rivale, alarmée de son arrivée, & sur-tout de sa beauté, en inspiroit de bien différens à Dom Baltazard. Il s'étoit rendu chez elle en sortant d'avec Elvire ; il la trouva baignée de larmes, cherchant à se débarrasser des bras d'une esclave favorite qui lui retenoit les mains, dont elle vouloit outrager son visage. Ce spectacle mit Lama dans un état difficile à décrire, & cet homme, qui n'avoit point été touché de la douleur sage & modeste de la plus belle femme du monde, se sentit arracher le cœur à la vue de celle d'une maîtresse violente, emportée, & dont l'amour tenoit de la fureur.

Il se jetta à ses pieds avec transport, & lui embrassant les genoux : adorable Xérine, lui dit-il, quel malheur assez grand vous est-il arrivé pour vous porter à vouloir détruire le plus parfait ouvrage de la nature? Si

quelqu'un vous a offensée, je suis prêt à vous venger ; & quand il iroit de ma vie, je jure de la sacrifier pour vous.

Xérine, c'est le nom de cette Princesse, parut se calmer à la vue & aux promesses de son amant ; mais comme elle avoit l'ame aussi méchante qu'on voyoit éclater de graces dans sa personne, & qu'elle ne pouvoit se résoudre à partager le cœur de Dom Baltazard avec une autre, elle ne voulut rien épargner pour l'engager à la délivrer de Dona Elvire. Pour cet effet, joignant avec artifice la colere à l'amour : ingrat ! lui répondit-elle en lui lançant des regards dont elle connoissoit le pouvoir, c'est de vous seul que je dois me venger, c'est vous seul qui m'outragez, & c'est vous seul enfin qui causez l'état où je suis. Ma rivale est en ces lieux, elle y va jouir d'un bonheur qui n'est dû qu'à moi : vous n'aurez plus des yeux que pour elle ; & tandis que vous lui donnerez tous vos momens, les miens s'écouleront dans les pleurs & la tristesse ; & la mort seule finira les tourmens que vous me préparez. Ah cruel, continua-t-elle, n'espérez pas que je sois témoin de sa gloire, & que je souffre patiemment votre changement ! Ce poignard, ajouta-t-elle, en montrant celui qu'elle portoit à sa ceinture, me délivrera de ces objets odieux ; & j'aurai du moins cette consolation en mourant, d'avoir assuré ma vengeance par les remords qui vous poursuivront sans cesse. Alors feignant de vouloir se dégager de ses mains,

pour effectuer ce dessein, le foible Lama croyant déjà la voir expirer, perdit entiérement ce qui lui restoit de raison ; & la retenant, en lui faisant les plus tendres caresses, il l'assura qu'il haïssoit Elvire; que sa présence ne lui étoit pas moins insupportable qu'à elle ; qu'il lui en donneroit des preuves si éclatantes, qu'elle n'en pourroit douter ; qu'il n'adoroit qu'elle, & qu'il ne vouloit vivre & mourir que pour elle ; qu'il la conjuroit seulement de voir de quelle façon il alloit traiter sa rivale, avant que de lui faire des reproches, lui faisant les sermens les plus saints de se soumettre à tout ce qu'elle pourroit exiger de lui, si elle n'étoit pas contente de la maniere dont il alloit agir. Une protestation si forte appaisa la cruelle Princesse d'Achen, bien résolue d'en demander l'exécution dans peu de temps : mais pour prix de la complaisance qu'elle disoit avoir pour lui en cette occasion, elle lui demanda qu'elle ne fût point obligée de voir la Vice-Reine, & que cette Dame n'eût aucune liberté dans le palais.

Dom Baltazard ne répondit que par une prompte obéissance, & faisant appeller un Gentilhomme de sa suite, il lui commanda de faire donner à Elvire l'appartement le plus éloigné du sien, avec ordre de n'en sortir jamais sans sa permission : ne pouvant se dispenser de lui donner des femmes pour la servir, il souffrit que la Princesse d'Achen nommât elle-même cinq de ses esclaves pour cet emploi, afin que lui étant dévouées

elles lui rendissent compte des entrevues qu'il auroit avec elle.

Ainsi les Dames qui se flattoient d'être attachées à la Vice-Reine se virent supplantées par les esclaves de la Princesse d'Achen, & la triste Dona Elvire entourée de femmes inconnues, & qu'elle n'entendoit qu'à peine. Cependant cet ordre fut exécuté sur le champ dans toute sa rigueur : & pour la priver de la consolation que lui auroit donné la compagnie de Léonore, Dom Baltazard lui fit commander de se retirer, & de céder sa place à la principale des esclaves qui la devoient servir. Cette femme pensa mourir de douleur à ce commandement ; & sa séparation d'avec Elvire fut la chose du monde la plus touchante ; mais il fallut obéir.

La Vice-Reine fut donc prisonniere dans son propre palais, servie & gardée par des hommes & des femmes dont sa rivale croyoit être sûre. Cette vertueuse personne supporta encore ce coup avec sa même fermeté, ne voulant seulement pas que l'on pût dire qu'il étoit sorti de sa bouche la moindre plainte contre son époux : au contraire, cherchant à le ramener plutôt par la douceur que par des reproches qui pouvoient l'aigrir encore, elle fit entendre à l'esclave principale que, ne lui ayant pas défendu de lui écrire, elle vouloit se servir de ce moyen pour s'entretenir avec lui, & qu'elle la prioit de lui donner ses lettres. Cette femme s'appelloit Thamar; & sous le

poids de ses chaînes, dans une condition servile, cachoit des sentimens mille fois plus nobles que ceux de Xérine, toute Princesse qu'elle étoit.

La beauté d'Elvire, sa douceur & sa tristesse avoient trouvé le chemin de son cœur ; elle ne put la voir sans l'aimer, sans la plaindre, & sans se proposer de lui être utile : mais le caractere de la Princesse d'Achen lui étoit trop bien connu pour oser faire éclater des mouvemens si contraires aux siens. Il lui étoit enjoint de traiter la Vice-Reine avec dureté, & de ne lui permettre aucune liberté, sous peine de la vie : elle se trouva fort embarrassée à la demande qu'elle lui faisoit ; cependant voulant la satisfaire sans rien risquer, elle lui dit qu'elle en demanderoit la permission à la Princesse, sans laquelle elle ne pouvoit se charger de sa commission. Elvire ne put s'empêcher de soupirer à cette réponse, & Thamar s'éloigna d'elle pour ne lui pas montrer sa sensibilité. Elle fut à l'instant chez la Princesse d'Achen, à qui elle apprit ce que la Vice-Reine désiroit d'elle : je le lui ai refusé, continua-t-elle, Madame, jusqu'à ce que j'eusse reçu vos ordres, & que je vous eusse déclaré ce que je pense à ce sujet. Je crois qu'il est de votre intérêt de ne rien ignorer des sentimens de votre rivale ; il est certain qu'elle ne les découvrira pas à un de ceux qui sont auprès d'elle, & qu'ils éclateront dans ses lettres : je serois donc d'avis, si vous le permettez, de la laisser

écrire ſes lettres, & de ne les rendre au Vice-Roi qu'après que vous les aurez lues, afin que vous jugiez par ſes réponſes, que je vous rendrai auſſi, ce que vous devez attendre de lui.

Ce raiſonnement frappa Xérine, qui d'ailleurs ſe ſentit curieuſe de voir de quelle façon Elvire s'exprimeroit à ſon égard : elle dit à Thamar qu'elle approuvoit ſa penſée ; qu'elle prît ſes lettres, & n'en rendît aucunes à Dom Baltazard ſans les lui avoir montrées ; & que, ſur toutes choſes, Elvire ne ſût point qu'elle les verroit, pour lui laiſſer la liberté de parler d'elle. L'eſclave le lui promit affirmativement, quoiqu'elle n'en eût pas l'intention : & retournant près d'Elvire, elle ne lui rendit réponſe que le ſoir, lorſqu'elle fût couchée, parce qu'elle étoit la ſeule qui reſtât dans ſa chambre, & qu'elle vouloit lui parler ſans témoins. Ainſi quand les autres ſe furent retirées, & qu'elle l'eût miſe au lit, paſſant à ſa ruelle, & s'énonçant dans un Portugais corrompu : tous autres, lui dit-elle, Madame, que la Princeſſe d'Achen & le Vice-Roi ſeroient touchés de votre ſituation ; les cœurs & les conditions ne ſe reſſemblent pas. Ils ſont libres, & d'une haute naiſſance : cependant ils ſont tyrans, injuſtes & cruels. Je ſuis eſclave, & j'ai l'ame tendre & compatiſſante : votre malheur me touche, je ferai tous mes efforts pour l'adoucir ; mais il faut de la prudence, & cacher avec un ſoin extrême la fidélité

dont je veux vous ſervir. Enſuite elle l'inſtruiſit de ce qu'elle avoit dit à Xérine, afin de pouvoir rendre ſes lettres ſans péril.

Que vous importe, ajouta-t-elle, que votre rivale les voie, pourvu que votre époux les reçoive? N'y parlez jamais d'elle, & ne vous plaignez que de moi, & de mes cruautés; demandez même avec inſtance qu'on m'ôte d'auprès de vous : c'eſt un moyen ſûr de m'y faire reſter, & de m'en donner de vous prouver mon zele. Si j'avoir pris votre lettre ſans en avertir la Princeſſe, elle m'auroit crue dans vos intérêts, & m'auroit punie & chaſſée d'avec vous; au lieu que par cette conduite je gagne ſa confiance, & me mets en état de vous rendre de plus grands ſervices.

Thamar en auroit pu dire davantage, ſans qu'Elvire l'eût interrompue; elle s'attendoit ſi peu à trouver cette conſolation, que ſon étonnement lui fit garder long-temps le ſilence. Elle examinoit l'eſclave avec attention, cherchant à démêler dans ſes yeux ſi cet extérieur de bonté ne cachoit point quelque trahiſon; mais comme l'eſclave étoit jeune, aimable, d'une phyſionomie attrayante, & qu'elle s'étoit dégagée, en lui parlant de l'air ſombre & ſévere qu'elle affectoit ordinairement, elle ſouhaita qu'elle fût ſincere.

Vous cherchez peut-être à m'éprouver, lui dit-elle enfin; & je comprends ſi peu qu'une favorite de la Princeſſe d'Achem puiſſe être ſenſible à mes maux, que j'ai

de la peine à vous croire. Je ne vois rien dans votre perſonne qui ne mérite la confiance que vous voulez m'inſpirer ; mais le rang que vous tenez auprès de ma rivale s'accorde ſi mal avec vos paroles, qu'il n'eſt pas ſurprenant de m'en voir douter : cependant, quel que ſoit votre deſſein, comme le mien n'eſt pas de parler d'elle à mon époux, je vous donnerai mes lettres ; quelque chemin qu'elles prennent, il ne m'importe, pourvu qu'elles parviennent juſqu'à lui.

Je me ſuis bien attendue, Madame, lui répondit Thamar en ſouriant, à votre incrédulité : j'ai des voies aſſurées pour vous les faire perdre, & je ne vous demande d'ajouter foi à mes diſcours que lorſque je les aurai miſes en pratique ; mais ſur toutes choſes écrivez comme je vous ai dit. A ces mots elle tira ſes rideaux & la laiſſa en liberté de rêver à ce qu'elle avoit à faire. La belle Vice-Reine paſſa une partie de la nuit à rendre grace au Ciel de lui avoir envoyé ce ſecours dans ſes maux, & à ſonger à ce qu'elle manderoit à ſon perfide époux.

Lorſque Thamar la crut éveillée, elle ne l'aborda qu'avec ce qui lui étoit néceſſaire pour écrire : faites votre lettre, lui dit-elle, tandis que nous ſommes ſeules ; l'heure approche où je dois me rendre auprès de Xérine. Elvire ne lui répondit qu'en mettant la main à la plume, de laquelle elle traça à Dom Baltazard, dans les termes les plus touchans, la douleur qu'elle reſſen-

toit de lui avoir déplu en le venant trouver, le conjurant de lui pardonner une liberté qu'elle n'avoit prise que par l'inquiétude que lui avoit donnée son silence; qu'elle le supplioit de ne la pas priver de sa vue; que tout lui étoit supportable hors son absence; qu'elle en souffriroit plus patiemment les outrageantes duretés de l'esclave Thamar; que cependant elle le supplioit de songer qu'elle étoit d'une naissance qui devoit la mettre à l'abri des indignités auxquelles elle étoit exposée; & finissoit en l'assurant que quelque chose qu'il pût faire, elle ne manqueroit jamais à ce qu'elle lui devoit.

Elle cacheta sa lettre & la donna à l'esclave, qui la porta aussi-tôt à Xérine. Cette Princesse, qui n'y vit rien qui marquât qu'elle lui attribuât ses malheurs, ni qui pût détourner le Vice-Roi de ce qu'il lui avoit promis, la lui rendit elle-même, très-contente que Thamar exécutât si bien ses ordres. Dom Baltazard se donna à peine le temps de l'achever; & l'ayant rendue à Xérine, il la pria tendrement de croire qu'il ne pouvoit être sensible qu'à ce qui la touchoit, & défendit à Thamar de se charger davantage de pareilles commissions.

La fiere Princesse d'Achen triomphoit dans son ame d'avoir mis le cœur de Lama dans la situation où elle le souhaitoit; ce n'étoit dans son palais que fêtes, bals & festins, dont elle avoit les honneurs, faisant éclater l'un & l'autre leur criminelle passion, sans aucun ménagement, & ne

gardant nulle mesure aux yeux de la Cour & du Peuple, tandis que la Vice-Reine gémissoit dans une étroite captivité, n'ayant de consolation que dans les soins de Thamar, qui étoit obligée de se contraindre à lui paroître sévere devant le reste de ses domestiques, ne pouvant lui marquer son zele & sa douceur que lorsqu'elles étoient sans témoins.

Il y avoit près d'un mois que Dona Elvire étoit arrivée, & menoit cette vie, sans que toutes les tentatives qu'elle put faire, pour toucher Baltazard, lui eussent donné le plus foible repentir; lorsque la jalouse Xérine voyant qu'elle ne succomboit point sous ses malheurs, & que sa vie seroit toujours un obstacle à son contentement, se détermina à la lui ôter, à quelque prix que ce fût.

Le parjure Lama, qui s'ennuyoit autant qu'elle des nœuds qui l'attachoient à Elvire, ne s'opposoit que par politique aux moyens qu'elle lui proposoit chaque jour, lui représentant le danger qu'il courroit, si on savoit jamais qu'il eût commis cet attentat. Mais Xérine, qui trouvoit ces raisons trop foibles, au prix de celles qui devoient le porter à lui donner cette marque d'amour, le mit enfin en état de ne lui rien refuser. Pour cet effet, elle affecta une mélancolie si profonde, que tous les divertissemens que Lama lui procuroit sembloient plutôt l'augmenter que la diminuer. Extrêmement inquiet de la situation où il la voyoit, il la pres-

ſoit à chaque inſtant de lui en dire la cauſe, prenant le ciel & la terre à témoins de ſon amour & de ſa fidélité. A tout cela l'artificieuſe Xérine ne répondoit que par des larmes, en le conjurant tendrement de ne point ceſſer de l'aimer, malgré le changement qu'il remarquoit dans ſes attraits. Lui, qui la trouvoit plus belle que jamais, lui faiſoit mille ſermens d'une conſtance éternelle; & toutes leurs converſations ne finiſſoient que par les pleurs de l'un & les aſſurances de l'autre. Quand elle le vit enfin prêt d'entrer dans le dernier déſeſpoir de ne pouvoir lui faire dire ce qui la mettoit en cet état, elle feignit de ſuccomber à ſon mal, ſe mit au lit, & ſe fit croire mourante. Dom Baltazard, plus alarmé que jamais, vole auprès d'elle, abandonne juſqu'au ſoin des affaires les plus importantes, pour ne plus ſortir de ſon appartement; & par des actions auſſi peu pardonnables à ſon rang qu'à ſon fol amour, lui prouve que ſa vie eſt abſolument attachée à la ſienne. Alors Xérine, d'un air mourant, lui tendant tendrement la main: non, Seigneur, lui dit-elle, c'eſt à moi ſeule de mourir, pour expier la faute où mon orgueil m'a faite tomber, en me croyant digne de votre amour. Dona Elvire l'eſt ſans doute plus que moi, puiſque le Ciel la laiſſe vivre, & qu'il me fait mourir: ce n'eſt pas cependant par ſa tendreſſe pour vous, puiſque vous m'avez avoué qu'elle ne vous a jamais aimé. Hélas! continua-

t-elle, en répandant quelques larmes, qui pourroit vous aimer comme la malheureuse Xérine ? C'est ce trop parfait amour qui me met au tombeau ; vous ne pouvez être entiérement à moi, & je ne puis vivre sans être à vous. Il faudroit la mort d'Elvire pour vous donner à la Princesse d'Achen, il faut la mort de cette Princesse pour vous rendre à Elvire. Il est juste, Seigneur, que ce soit moi qui soit sacrifiée. Heureuse, continua-t-elle en portant la bouche sur sa main, & la baisant avec ardeur ; heureuse si ma mort peut assurer votre félicité !

Quelles paroles pour un homme possédé de sa passion ! elles firent sur Dom Baltazard tout l'effet que la cruelle Xérine en espéroit. Ah ! c'en est trop, Madame, s'écria-t-il ! S'il ne faut pour vous rappeller à la vie que vous sacrifier celle d'Elvire, je vous la livre ; ordonnez, commandez : que tout périsse plutôt que mon adorable Princesse. Que ce transport m'est doux, interrompit-elle ! & qu'il seroit bien capable de prolonger mes jours, s'il étoit aussi sincere qu'il paroît plein d'amour ! Que faut-il donc faire, interrompit Lama d'un ton véhément, pour vous le prouver ? Il faut, reprit Xérine, me laisser maîtresse du sort d'Elvire, approuver mes desseins, me soutenir dans leur exécution, & me rendre heureuse à jamais en vous unissant à moi. Dom Baltazard étoit si fort aveuglé sur cette Princesse, & sa passion pour elle avoit un caractere si contraire au bon sens, que n'envisa-

geant que la douceur de la rendre contente, & de lui prouver ſon amour, il conſentit à tout ce qu'elle voulut, en réitérant ſes ſermens d'approuver tout ce qu'elle feroit, & de l'y ſéconder même s'il étoit néceſſaire. La barbare Xérine lui en marqua ſa joie & ſa reconnoiſſance par tout ce que l'amour lui put inſpirer de tendre & d'attrayant; & par ſes careſſes inconſidérées ſut l'engager de telle ſorte, qu'il parloit avec elle de poignarder ou d'empoiſonner Elvire avec le même ſang froid, que s'il ſe fût entretenu de quelques fêtes galantes.

Mais tandis qu'ils cherchoient les moyens les plus ſûrs & les moins dangereux pour perdre Elvire ſans ſe perdre eux-mêmes, le Ciel, qui la protégeoit, avoit conduit à ſon ſecours le ſeul être capable de veiller ſur ſes jours. Dom Sébaſtien de Souza, qui s'étoit embarqué peu de temps après elle, ayant eu le vent favorable, étoit arrivé à Goa preſque auſſi-tôt que cette belle infortunée. Alvarès & lui furent deſcendre chez un Juif qu'ils avoient connu à Liſbonne, qui, pour quelque ſervice qu'il avoit rendu à l'Etat, avoit obtenu la permiſſion de s'établir dans ceux de la domination du Roi de Portugal, ſelon que ſon commerce le demanderoit : ce qui lui donnoit la liberté de venir de temps en temps à Liſbonne vendre des eſclaves, dont il faiſoit un grand trafic. Dom Sébaſtien, qui ſavoit que l'intérêt étoit le premier mobile de toutes les actions de ces ſortes de gens, fit d'abord briller

l'or à ses yeux ; & par des preuves essentielles d'une libéralité peu commune, l'engagea à les cacher chez lui jusqu'à ce qu'ils eussent réfléchi à ce qu'ils vouloient faire.

Le Juif, qui se vit en un instant autant de biens que lui en auroit pu rapporter un bon nombre d'esclaves, s'attacha sincérement à lui, & lui jura de le servir en tout ce qu'il pourroit. Comme il faisoit aussi un trafic considérable de diamans & de perles, & que cela lui donnoit entrée chez le Vice-Roi, chez la Princesse d'Achen, & dans les plus grandes maisons, Souza le chargea de savoir tout ce qui s'étoit passé chez Lama depuis l'arrivée de la Vice-Reine, & de quelle sorte il se gouvernoit avec elle. Il ne fut pas nécessaire qu'il sortît pour l'en instruire, la conduite du Vice-Roi étoit trop éclatante pour être ignorée d'un homme qui se trouvoit à portée, chaque jour, d'entretenir ceux qui l'approchoient le plus près: ainsi dès ce moment il apprit à Souza comme Dona Elvire avoit été reçue & traitée ; lui fit le récit de sa captivité, & de quelle sorte de gens elle étoit entourée, sans oublier la dureté que le Vice-Roi avoit eue de lui ôter sa nourrice, & de la chasser de son palais.

Ce discours fit frémir Souza de rage & de fureur ; mais ayant résolu de ne rien tenter qui pût risquer Elvire, il se calma, & demanda au Juif si, par son entremise, on ne pourroit point lui déterrer cette femme

qui avoit été chaſſée. Il lui répondit que la choſe lui ſeroit facile, parce que c'étoit à lui qu'elle s'étoit adreſſée pour ſe loger, & qu'il l'avoit miſe chez une perſonne de ſa connoiſſance, originaire de Portugal, qui s'étoit établie à Goa. Il n'en fallut pas davantage à Dom Sébaſtien pour le prier de la lui amener à l'entrée de la nuit. Il n'y manqua pas; & s'étant rendu au logis de Léonore, il lui dit qu'ayant à lui découvrir des choſes très-importantes qu'il ne pouvoit lui communiquer que chez lui, il la prioit de l'y ſuivre. Léonore, à qui le grand âge ôtoit la crainte des accidens qui auroient pu la menacer dans ſa jeuneſſe, & qui d'ailleurs ſe ſentoit obligée au Juif de mille agrémens qu'il lui avoit procurés dans ſon déſaſtre, ne fit nulle difficulté de l'accompagner : elle ne fut pas plutôt entrée qu'il la conduiſit à l'appartement de Souza, qui, du plus loin qu'il l'apperçut, courut à elle les bras ouverts, & l'embraſſa avec une ardeur qui donna à Léonore des ſoupçons bien éloignés de la vérité. Mais ayant levé ſon voile pour voir & détromper celui qu'elle croyoit qu'il ſe méprenoit, elle eût à peine jetté les yeux ſur lui, qu'elle lui rendit ſes careſſes avec uſure, en verſant des larmes de joie & d'étonnement : ah! Seigneur, lui dit-elle, par quel miracle le Ciel m'envoie-t-il une conſolation ſi peu attendue? Hélas! chere Léonore, lui répondit Souza, je ne ſuis guere en état de vous en donner, & je ne viens que vous en deman-

der. Léonore, à qui ces paroles rappellerent toutes les infortunes d'Elvire, n'y répliqua que par ses pleurs; mais s'appercevant qu'elle en avoit usé avec beaucoup de liberté devant le Juif, elle se démêla doucement des bras de Dom Sébastien, & prenant une contenance plus respectueuse: pardonnez, Seigneur, reprit-elle, si l'excès de ma surprise & du plaisir que m'a fait votre vue, m'a forcée d'oublier le respect que je vous dois: mon âge, mon zele & vos bontés autorisent cet égarement. Souza la pria de ne point changer de façon d'agir, puisqu'il la regardoit comme la mere de ce qu'il avoit de plus cher au monde. Ces discours mêlés de joie, de respect & de douleur, firent juger au Juif que Dom Sébastien prenoit un vif intérêt à la Vice-Reine, & qu'il devoit avoir de puissantes raisons pour se cacher: dans cette pensée il se retira pour ne le pas contraindre par sa présence. Lorsque Léonore le vit sortir, elle demanda à Dom Sébastien le sujet qui l'amenoit en des lieux où il avoit tout à craindre de la puissance de son rival.

Ce fidele amant d'Elvire fit un récit sincere des appréhensions qui le tourmentoient sur les périls où ce cher objet se trouvoit exposé, & lui avoua que son dessein étoit de faire ensorte de s'insinuer dans le palais de Lama, afin d'être à portée de secourir Elvire, ou de la tirer de sa captivité, s'il en trouvoit l'occasion. Léonore approuva une partie de ses intentions; mais elle s'at-

tacha

tacha à le détourner d'entrer chez le Vice-Roi : ce n'est point dans son palais, lui dit-elle, que vous pouvez être utile à Dona Elvire ; vous n'y sauriez rien de tout ce que vous voudriez savoir, & vous vous exposeriez au danger d'être reconnu ; &, puisque vous n'avez point d'autre motif que de veiller sur les jours de la Vice-Reine, mon avis seroit que vous fissiez ensorte d'entrer au service de la Princesse d'Achen : c'est dans son palais seul que les résolutions se prennent, que les projets se forment, & ce n'est que par ses ordres qu'ils s'exécutent. La plus grande partie des esclaves qui lui sont dévoués, sont auprès d'Elvire, & viennent chaque jour lui rendre compte de ses moindres actions, & recevoir ses ordres sur le traitement qu'ils lui doivent faire ; & le foible Lama ne pense & n'agit que par ses volontés. Le Juif Isaac, qui est celui chez qui vous êtes, peut même vous rendre service en cette occasion, étant parfaitement bien auprès de la Princesse, qui se sert de lui pour ses commissions les plus secrettes. C'est-là que, n'étant point connu, & ne courant nul risque de l'être, vous pourrez tout apprendre, en faisant amitié avec les esclaves qui servent Elvire, & qui ne font qu'aller & venir du palais du Vice-Roï à celui de la Princesse d'Achen. Sur-tout, je vous conseillerois de tout employer pour gagner sa favorite, jeune esclave, appellée Thamar, qui est à la tête de celles qu'elle a placées auprès de

la Vice-Reine. Je ne sais même, ajouta Léonore, si cela ne sera pas très-facile, parce que, depuis quelques jours, l'ayant rencontrée plusieurs fois, j'ai remarqué que, lorsqu'elle a cru n'être apperçue de personne, elle m'a fait des signes d'intelligence où je n'ai osé répondre, crainte de trahison : cependant elle les a réitérés tant de fois, que j'ai résolu de l'aborder à la premiere occasion qui s'en présentera.

Dom Sébastien trouva que Léonore pensoit fort juste ; & poussé par Alvarès qui redoutoit le palais du Vice-Roi, il ne balança point à chercher les expédiens les plus convenables pour s'introduire dans celui de Xérine. Pour y parvenir, ils conclurent qu'il falloit se confier entiérement au Juif, & l'appeller à leur conseil secret. Alvarès le fit venir, & Dom Sébastien, prenant la parole : il seroit inutile, lui dit-il, de vouloir vous cacher que de puissantes raisons m'obligent à ne rien ignorer des amours du Vice-Roi & de la Princesse d'Achen. Toutes les questions que je vous ai déjà faites vous ont suffisamment appris à quel point je m'y intéresse: mais pour en être mieux instruit, & m'en rendre témoin sans risque, j'ai recours à votre industrie pour me faire entrer au service de cette Princesse, & me vanter à elle comme un homme qui peut lui être utile & même nécessaire en bien des choses: mais je voudrois être si fort déguisé, qu'il fût impossible à aucun des Portugais de Lisbonne de me reconnoître. Si vous pouvez me

rendre ce ſervice, comptez ſur une reconnoiſſance ſans bornes. Le Juif avoit déjà trop bien connu la générosité de Souza pour douter de ſes promeſſes; ainſi, après l'avoir aſſuré de ſa diſcrétion & de ſa fidélité, il lui dit que rien n'étoit plus aiſé que ce qu'il ſouhaitoit; qu'avec le ſuc d'une herbe très-commune dans ces climats, qui avoit la propriété de teindre la peau du blanc au noir, il changeroit ſi bien ſa phyſionomie, qu'il défioit même Alvarès de le reconnoître, s'il n'en étoit pas inſtruit; & que, déguiſé de la ſorte, il le préſenteroit à Xérine comme un eſclave qui, par ſon mérite ſingulier, lui avoit paru digne de lui être offert.

Dom Sébaſtien, charmé de cet expédient, le ſaiſit auſſi-tôt, & d'autant plus volontiers, qu'il ſavoit parler Indien, comme les naturels du pays; parce qu'étant d'un rang & d'une famille qui le mettoient en droit de prétendre aux plus hautes dignités, & que celle de Vice-Roi des Indes pouvoit un jour lui être acquiſe, il avoit appris cette langue pour juger par lui-même des choſes qui regarderoient ces peuples, ſans avoir beſoin d'interpretes.

Il ne voulut donc pas différer l'épreuve du ſecret dont le Juif venoit de faire l'éloge. Perſonne n'ignore qu'il eſt vrai que les Indes abondent de cette herbe, dont le ſuc s'incorpore ſi parfaitement dans la peau, qu'il lui ôte ſa couleur naturelle, pour lui donner la ſienne: tromperies dont les Mar-

chands d'esclaves se servent souvent dans les pays où les plus noirs passent pour les plus beaux. Tout ce qui inquiétoit Léonore, étoit de savoir s'il seroit aussi aisé de remettre Dom Sébastien dans sa premiere forme; mais le Juif l'ayant assurée qu'il avoit une eau qui reblanchiroit son visage, quand il le voudroit, elle ne s'embarrassa plus de rien.

Isaac fut à l'instant chercher de son herbe, dont il avoit provision; & l'ayant pilée & exprimé le jus, il en frotta Dom Sébastien, qui, du mieux fait & du plus beau de tous les Portugais, devint en un moment le plus parfait de tous les negres. Cette métamorphose étoit si considérable, que Léonore & Alvarès en perdirent absolument leurs craintes; & ce fidele domestique, ne voulant point abandonner son maître, se fit faire la même cérémonie, pour être en état de l'accompagner par-tout. Il ne fut plus question que de le présenter à Xérine, ce qu'Isaac promit de faire le lendemain. Dom Sébastien & Léonore convinrent de se rendre un compte exact de ce qu'ils apprendroient, & que leurs rendez-vous seroient chez le Juif: après quoi ils se séparerent jusqu'au jour suivant, où ils devoient se revoir.

Quoique toutes ces menées ne parussent pas conduire à de grandes choses, Dom Sébastien étoit si charmé de se voir dans la même Ville que Dona Elvire, de s'approcher d'elle, & d'être à portée de savoir

de ses nouvelles à toutes heures, qu'il en perdit le souvenir du fâcheux obstacle qu'on avoit mis à sa félicité, & sentit naître dans son cœur une espérance dont la cause, toute inconnue qu'elle lui étoit, ne laissoit pas de le satisfaire.

Le véritable amour s'alarme & se flatte aisément; un rien le trouble & le désespere, un rien le calme & le rassure; & comme il fait chérir ses plus cruels tourmens, il fait aussi goûter mille douceurs dans le moindre de ses plaisirs : c'en étoit un sensible pour Souza d'imaginer que tout ce qu'il entreprenoit alors n'avoit qu'Elvire pour objet. Ses inquiétudes, son voyage & son déguisement l'avoient occupé de la même façon que si chacune de ces choses devoit lui en assurer la possession. Il ne faut donc pas s'étonner si ces démarches, qui, aux yeux des autres, pouvoient paroître sans fondement, paroissoient aux siens utiles & nécessaires. Léonore pensoit à-peu-près comme lui ; elle crut n'avoir plus rien à craindre pour Elvire, puisque Dom Sébastien étoit à Goa. Sa présence avoit jetté dans son ame une tranquillité dont elle n'avoit pas joui depuis qu'on l'avoit séparée d'Elvire ; elle ne se sentit plus agitée que du desir de retrouver Thamar, pour voir à quoi tendoient tous les signes qu'elle lui avoit faits. Cette aimable esclave, qui avoit reconnu que la Vice-Reine n'avoit en elle qu'une confiance imparfaite, voulant se l'attirer entiérement, en lui procurant quelque

consolation, avoit résolu de faire ensorte de pouvoir parler à Léonore, & de l'engager d'écrire à sa maîtresse, afin que par cet innocent commerce elle eût un foible soulagement à ses maux : c'étoit dans cette intention que, l'ayant rencontrée le lendemain de son entretien avec Elvire, elle lui avoit fait des signes d'amitié, & qu'elle continua de même les jours suivans : mais l'indifférence qu'elle lui avoit témoignée, jointe au mépris que Lama avoit fait de la lettre d'Elvire, la mirent de si mauvaise humeur, que la Vice-Reine, qui examinoit toutes ses actions, s'en apperçut.

Cette belle personne, qui ne donnoit aucune face agréable à tout ce qui pouvoit la regarder elle-même, s'imagina que Thamar avoit voulu voir ce qu'elle pensoit ; & n'attribuant sa tristesse qu'aux mauvais succès qu'avoit eus sa tentative, elle eut encore une plus grande réserve avec elle. Thamar étoit vive, pénétrante, & d'un esprit difficile à tromper ; elle ne se méprit point aux sentimens d'Elvire à son égard ; & voulant les lui arracher à quelque prix que ce fut, elle se résolut de tout hazarder pour parler à Léonore ; & le lendemain matin, qui étoit justement le jour où Dom Sébastien devoit être présenté à Xérine, étant sortie pour se trouver au lever de cette Princesse, comme à l'ordinaire, elle projetta de ne pas laisser échapper l'occasion, si le hazard lui faisoit rencontrer la nourrice de la Vice-Reine.

Comme Léonore étoit dans une pareille intention, elle sortit exprès du matin, entourée de sa mante, pour attendre l'heure où Thamar avoit coutume de se rendre au palais de la Princesse d'Achen. Ainsi, étant toutes deux, sans le savoir, aussi impatientes de s'entretenir, elles ne furent pas long-temps sans s'appercevoir : elles s'avancerent réciproquement l'une vers l'autre, après avoir long-temps regardé si personne ne les examinoit. Léonore fut la premiere qui prit la parole : vous m'avez paru, lui dit-elle, avoir dessein de me parler ; me serois-je abusée, ou vous serois-je véritablement utile à quelque chose ? Oui, lui répondit Thamar sans hésiter, vous m'êtes nécessaire pour prouver à la Vice-Reine que je lui suis aussi dévouée que vous : ses malheurs m'ont touchée, je ne sers Xérine qu'à regret ; je ne vois ses amours qu'avec horreur ; & quelque péril qu'il y ait pour moi en portant dans mon cœur de pareils sentimens, je ne feins point de vous les déclarer, puisqu'il est de votre propre intérêt de les cacher. Je veux servir Elvire en tout ce que je pourrai ; mais comment y parvenir, si j'ignore toujours ce qui se passe dans son ame ? Et de quelle façon puis-je en être instruite, si elle ne prend nulle confiance en mes paroles ? C'est donc à vous, sage Léonore, à servir de preuve à mon zele ; faites que je lui porte la seule consolation qu'elle peut avoir à présent, en recevant de vos nouvelles de votre propre main. Ecrivez-

lui, & chargez-moi de votre lettre : je vous en rendrai la réponſe avec exactitude ; & par-là je vous aſſurerai l'une & l'autre que vous pouvez vous confier au zele de l'eſclave Thamar. Vous êtes preſſante, lui répondit Léonore; mais, que vous ſoyez ſincere ou non, je ne riſque rien en vous accordant ce que vous me demandez, puiſqu'il eſt naturel que je cherche les moyens de faire connoître à celle que j'ai nourrie la douleur que j'ai d'être ſéparée d'elle ; & qu'on ne peut me rien faire de plus que ce qu'on a déjà fait. Cependant où vous trouverai-je pour vous donner ma lettre ? Thamar rêva quelques momens, enſuite de quoi, la regardant avec un air de ſatisfaction de l'expédient qu'elle avoit trouvé, cherchez, lui dit-elle, le Juif Iſaac, perſonne n'eſt plus connu à Goa ; donnez-lui vos lettres, je le préviendrai, c'eſt une voie ſûre. Adieu ; un plus long entretien nous feroit ſurprendre : comptez ſur moi. Et l'ayant quittée à l'inſtant, elle la laiſſa très-perſuadée de ſa franchiſe, & charmée de ce que le Juif Iſaac ſeroit l'entremetteur de cet innocent commerce. Comme elle ſavoit qu'il ne ſeroit pas chez lui à cette heure, elle retourna chez elle pour écrire à Dona Elvire, afin de remettre ſa lettre au Juif, lorſqu'il ſeroit de retour du palais de la Princeſſe d'Achen. Thamar ne tarda pas à s'y rendre, & trouva Iſaac avec ſes deux eſclaves, qui attendoient qu'on pût la voir. Cette aimable fille ne les put regar-

der ſans admiration, & les ayant examinés avec attention : voilà, dit-elle au Juif en lui parlant bas, deux beaux noirs ; depuis quand les avez-vous, & que viennent-ils faire ici ? Iſaac, qui vouloit commencer par capter Thamar, lui répondit d'un ton de confiance : ils ſont encore plus parfaits que vous ne le croyez, belle Thamar, lui dit-il; ils ſavent jouer de toutes ſortes d'inſtrumens, parlent pluſieurs langues, & le plus jeune des deux a un art ſingulier pour faire le ſorbet & le chocolat. Comme je connois la délicateſſe de la Princeſſe ſur toutes ces choſes, je venois dans le deſſein de vous prier de m'aider à les lui faire accepter, ne lui demandant pour le prix d'un tel préſent que ſa protection auprès du Vice-Roi, dans le commerce que je fais à Goa. Vous vendez bien peu, lui dit-elle en riant, des hommes ſi rares ; je ne crois pas que vous ayez beſoin de ma protection pour qu'on les reçoive : leur air parle aſſez en leur faveur. Mais Iſaac, continua-t-elle de la même maniere, ſi vous voulez que je ne vous ſois pas contraire, rendez moi un ſervice : une perſonne avec laquelle j'ai intérêt d'être en commerce, vous doit remettre les lettres qu'elle aura pour moi, obligez moi de les prendre, & de ne me les rendre qu'en ſecret ; vous êtes aſſez accoutumé à ces ſortes d'emplois avec mes pareilles, pour ne pas trouver étrange qu'à mon âge j'aie quelque aventure myſtérieuſe. Iſaac ne balança pas à le

lui promettre, comptant bien que cette complaiſance ſerviroit aux deux feints eſclaves. A peine lui eût-il juré de la ſatisfaire, qu'on ouvrit chez la Princeſſe. Thamar y entra ſeule, & après avoir fait nager ſon cœur dans la joie, par le récit des perſécutions dont elle feignoit d'accabler ſa rivale, elle lui vanta le préſent que le Juif venoit de lui faire. Cette cruelle Princeſſe, qui faiſoit tout rapporter à ſon amour & à ſa jalouſie, s'imaginant d'abord que ces nouveaux eſclaves pourroient lui être utiles dans ſes deſſeins, lui commanda de les faire entrer. Elle n'attendit pas qu'Iſaac en fît l'éloge : leur beauté, leur taille, & ſur-tout un certain air de grandeur & de fierté qui brilloit dans toute la perſonne de Souza, lui plurent de telle ſorte, qu'elle ſe les appropria avant qu'Iſaac les lui eût offerts. Cependant il lui fit ſon compliment, & Xérine y répondit ſelon ſon eſpérance, en leur ordonnant de reſter à ſon ſervice. Voilà donc Souza dans le palais de la Princeſſe d'Achen, deſtiné à lui préparer ſon ſorbet & ſon chocolat. Iſaac les quitta après les avoir inſtruits de ce qu'ils avoient à faire pour gagner Thamar ; mais ces leçons n'étoient pas néceſſaires : un maître plus ſavant que lui en donna de plus étendues à Alvarès, pour parvenir à ſe l'aſſujettir : il ne put voir cette jeune eſclave ſans devenir le ſien ; & l'amour, qui ſe plaît auſſi bien chez les petits que parmi les Grands,

lui fit ſentir pour elle, dans ſa condition, l'ardeur des mêmes feux dont Souza brûloit pour l'incomparable Elvire; & par les effets invincibles de la ſympathie, Thamar prit pour lui des ſentimens peu différens des ſiens, quoiqu'elle eût formé des projets dans ſon cœur, contraires à cette naiſſante inclination, & qu'elle eût dès long-temps plus de penchant pour les blancs que pour les noirs: mais la force de ſa deſtinée l'emporta ſur cette prétendue averſion. Cependant, comme elle étoit ſage, elle voulut connoître plus particuliérement ces deux Mores, avant que de ſe livrer à de plus tendres idées, pour ne rien hazarder dont elle eût lieu de ſe repentir. Dom Sébaſtien lui fit mille amitiés, la pria de le conduire dans les choſes qu'elle ſavoit être les plus agréables à la Princeſſe. Elle le lui promit, & retourna auprès de la Vice-Reine, à qui elle apprit l'entretien qu'elle avoit eu avec Léonore, & qu'elle lui donneroit tous les jours de ſes nouvelles, ſans aucun riſque. Voilà, lui dit-elle, Madame, le moyen que j'ai imaginé pour m'attirer votre confiance, & ſi je puis trouver celui de vous faire voir Léonore, je le ferai avec joie.

Dona Elvire ne put s'empêcher d'être ſenſible à cette attention de Thamar, qui, dès le lendemain, lui ayant apporté une lettre de ſa part, la convainquit de ſon zele & de ſa ſincérité. Elle ne balança donc plus à s'y confier, & prit pour elle une ſi tendre amitié, qu'elle lui faiſoit voir les let-

tres de Léonore & les siennes ; & dans la suite lui fit une confidence entiere des malheurs de sa vie. La tendre Thamar n'entendit point ce triste récit sans verser des larmes ; & sa compassion la rendit si chere à la Vice-Reine, qu'elle fit bien-tôt son unique plaisir d'épancher ses secrets dans son sein. Thamar, qui brûloit du desir de se faire Chrétienne, ne doutant point que les maux qu'elle souffroit ne parvinssent bientôt à Lisbonne, & que sa famille ne fit ses efforts pour la tirer de ce funeste état, la supplia de lui permettre de la suivre, si jamais elle quittoit Goa. Dona Elvire, charmée des pieuses dispositions de cette fille, le lui promit, quoiqu'elle ne vît aucune apparence à la fin de son infortune.

Cependant Léonore écrivoit tous les jours à la Vice-Reine, & en recevoit les réponses très exactement par le Juif Isaac ; mais comme Dom Sébastien lui avoit expressément défendu de parler de lui, elle ne lui mandoit rien qui eût rapport à ce qui se passoit. Ces deux nouveaux esclaves se firent si fort aimer de tous les domestiques de Xérine, que c'étoit à qui s'empresseroit le plus à leur marquer de la bienveillance. Thamar, qui avoit souvent occasion de les entretenir, ne pouvoit s'empêcher d'avoir pour Dom Sébastien une considération respectueuse, que la majesté qui régnoit dans toute sa personne inspiroit à ceux qui l'approchoient ; ce qui la rendoit plus retenue avec lui qu'elle ne l'étoit avec Alvarès, qui,

par des manieres enjouées & galantes, familiarisoit davantage avec elle. Comme elle ne songeoit qu'à ce qui pouvoit faire plaisir à la Vice-Reine, & que Xérine vantoit extrêmement le chocolat que faisoit Dom Sébastien, il lui prit envie d'en faire goûter à sa prisonniere ; pour cet effet, le jour qu'elle se trouva seule avec Alvarès : votre compagnon, lui dit-elle en souriant, a un air de Prince qui m'ôte la liberté de lui parler, lorsque j'en ai envie ; ainsi je m'adresse à vous pour le prier de me faire de cet excellent chocolat dont la Princesse est si charmée : je voudrois en régaler secrettement quelques-unes de mes compagnes dans le palais du Vice-Roi, où je suis obligée d'être. Vous n'avez besoin de personne, belle Thamar, lui répondit-il, auprès de mon camarade pour l'obliger à vous rendre service, il fera ce que vous desirez avec plus de plaisir que vous ne pensez. Mais, continua-t-il en la regardant attentivement, que ne vous servez vous aussi de moi ? ne vous serois-je pas aussi fidele que le Juif Isaac ? Thamar fut surprise de ces paroles : comment, dit-elle, Isaac me trahit-il ! Non, Thamar, lui repliqua promptement Alvarès ; & puisqu'il faut que je vous révele un secret que je souhaitois que vous pénétrassiez sans vous le dire, apprenez que je vous adore, que je n'ai pu vous voir sans vous aimer, ni vous aimer sans être jaloux. Je me suis apperçu qu'Isaac vous rendoit des lettres : je lui ai décou-

vert mes ſoupçons. Pour m'en guérir, comme il connoît ma diſcrétion, il m'a avoué d'où partent ces lettres myſtérieuſes. Je ſuis plus à portée que lui de vous les rendre en ſûreté : Léonore même vous marquera que vous pouvez avoir une entiere confiance en mon compagnon & en moi. Vous prenez un expédient, lui répondit Thamar, pour me parler de votre paſſion, qui m'empêche de vous en témoigner mon reſſentiment : j'attendrai à vous répondre que vous m'ayez prouvé que je le puis ſans rien craindre. A ces mots elle le quitta pour informer Elvire que Léonore avoit commerce avec les nouveaux eſclaves de Xérine ; & Alvarès fut rendre compte à Dom Sébaſtien de ce qu'il venoit de faire.

Les choſes étoient en cet état, lorſque la Princeſſe d'Achen prit, comme je vous l'ai dit, la réſolution de faire périr Dona Elvire, & mit le Vice-Roi dans celle de riſquer tout pour la ſatisfaire. Quelques jours avant qu'ils euſſent arêté le genre de ſa mort, Léonore écrivit à la Vice-Reine, du conſentement de Dom Sébaſtien, que le Juif Iſaac étoit dans ſes intérêts, & n'avoit mis ces deux negres auprès de la Princeſſe d'Achen que pour ſeconder Thamar dans ſes bonnes intentions, & qu'elle pouvoit s'y fier. Cette jeune eſclave, s'étant apperçue que la maladie de Xérine étoit feinte, & ſe doutant qu'elle tramoit quelque choſe d'extraordinaire, en marqua ſa crainte à Alvarès ; ce qui obligea Souza à

ſe rendre encore plus aſſidu auprès de la Princeſſe, pour faire enſorte de pénétrer ſes deſſeins. Ce zele plut ſi fort à Xérine, qu'elle jetta les yeux ſur lui pour les exécuter; & étant convenue avec Lama d'empoiſonner Elvire, elle crut qu'elle ne le pouvoit faire plus ſûrement que dans le chocolat qu'elle prenoit tous les matins; & qu'en cas qu'on en eût quelque ſoupçon, il lui ſeroit aiſé de ſacrifier l'eſclave noir, en l'accuſant de cet attentat, étant le ſeul dans ſon palais qui compoſât cette boiſſon. La prudence n'accompagne pas ordinairement le crime: & il ſemble que la Providence jette une obſcurité dans les penſées de ceux qui le commettent, qui les empêche de voir la fauſſeté de leurs raiſonnemens.

Xérine, impatiente de perdre ſa rivale, ne ſe donna pas le temps de la réflexion; & remplie de ſon idée, fit appeller Souza, & l'ayant fait entrer dans ſon cabinet, où elle étoit ſeule: Zélim, lui dit-elle, c'étoit le nom qu'il avoit pris, l'affection avec laquelle vous me ſervez, vous a acquis ma confiance; votre fortune eſt aſſurée ſi vous vous en rendez digne par votre ſoumiſſion à mes volontés, & par une exacte diſcrétion: jurez-le moi, Zélim, avant que je m'explique davantage. Souza, que ce diſcours prépara aux choſes les plus ſiniſtres, ſe mit à genoux, & par le ſerment le plus ſacré parmi ceux de la religion dont il paroiſſoit être, il lui promit de la ſervir, &

de lui obéir au péril même de ſa vie. Alors Xérine, les yeux brillans de joie : tenez, lui dit-elle, en lui donnant une petite boîte d'or, jettez demain de cette poudre dans le chocolat, & vous le porterez vous-même où Thamar aura le ſoin de vous conduire ; ſur-tout voyez-le prendre à celle à qui je vous envoie : gardez un profond ſilence ſur ce que je vous ordonne, & comptez ſur une récompenſe éclatante.

Souza, à qui Alvarès venoit de dire ce que Thamar déſiroit de lui, crut, ſans balancer, qu'elle étoit du complot avec Xérine, ne doutant point que ce ne fût à la Vice-Reine qu'on le dût conduire; mais il n'héſita pas à ſe charger de cette horrible commiſſion, pour être en état d'en empêcher l'effet; & ayant aſſuré la Princeſſe d'Achen qu'elle auroit lieu d'être contente de lui, il prit la boîte & la laiſſa dans le doux eſpoir de la mort de ſa rivale. Il ne l'eût pas plutôt quittée, qu'il ſe rendit au logis d'Iſaac, où il manda promptement Léonore, & lui ayant conté ce qui venoit de lui arriver, il lui commanda d'écrire à Elvire le péril qui la menaçoit, & qu'elle ſe gardât bien de prendre le chocolat que Thamar lui feroit donner par le nouvel eſclave de Xérine, qui l'en avoit avertie. Léonore frémit de crainte, & ſe preſſa d'exécuter l'ordre de Don Sébaſtien, béniſſant mille fois le jour qu'il avoit eu l'inſpiration de venir à Goa. Iſaac ſe chargea de rendre la lettre à Thamar, comme à l'ordinaire, ſans lui

rien découvrir de cette trame. Il la fut trouver à l'instant : elle étoit entrée dans l'appartement de la Princesse au même moment que Souza en sortoit ; il fallut que le Juif attendît qu'elle repassât pour lui parler. Lorsque Xérine la vit, elle ne put lui dissimuler l'excès de son contentement, & l'embrassant tendrement : ma chere Thamar, lui dit-elle, ta Princesse sera demain au comble de sa félicité. Ensuite elle lui commanda d'introduire Zélim auprès de Dona Elvire à l'heure dont elle étoit convenue avec lui pour présenter le chocolat. Ces paroles glacerent Thamar d'effroi ; & comme Xérine ne voulut pas s'expliquer davantage, elle s'imagina que Zélim ne savoit pas la conséquence de sa commission. Pour prévenir ce terrible coup, elle se contraignit, feignit une joie sincere de celle de la Princesse ; mais elle ne l'eût pas plutôt quittée, que trouvant Isaac qui l'attendoit avec impatience : Isaac, lui dit-elle toute troublée, dites à Zélim qu'il faut que je lui parle, & qu'il se rende chez vous, où je vais l'attendre. Elle sortit en prenant la lettre qu'il lui présenta, sans qu'il pût lui répondre.

Elle fut du même pas chez le Juif, où elle trouva encore Souza & Léonore, qui, par leur profonde tristesse, lui firent juger qu'ils n'étoient pas moins agités qu'elle ; mais la douleur mortelle du faux Zélim, & la situation dans laquelle il étoit lorsqu'elle entra, la surprirent de telle sorte, qu'elle s'arrêta à la porte de la chambre pour le

contempler quelques momens. Dans le trouble où ils étoient ils avoient négligé de la fermer, ce qui donna à Thamar la facilité d'y entrer ſans qu'ils fuſſent avertis. Souza étoit ſur un ſopha, la tête appuyée ſur une de ſes mains, tenant de l'autre un portrait qu'il regardoit attentivement, & ſur lequel tomboient des larmes qu'il ne pouvoit s'empêcher de répandre : Léonore aſſiſe vis-à-vis de lui d'une maniere reſpectueuſe, tenoit un mouchoir ſur ſes yeux. Mille ſoupçons confus s'éleverent dans l'eſprit de Thamar en voyant ce ſpectacle. Plus elle examinoit Zélim, moins elle lui trouvoit l'air d'un eſclave ; la régularité de ſes traits, qui n'avoient rien de la difformité ordinaire dans les negres, l'avoient ſouvent étonnée, auſſi bien que ceux d'Alvarès : mais en ce moment elle en fut encore plus frappée, ayant le temps de le regarder ſans précipitation. Un doute obſcur de la vérité vint la ſaiſir ; & comme elle étoit extrêmement vive, cette idée lui fit faire un mouvement involontaire qui tira Souza de ſa rêverie : & levant les yeux, il l'apperçut dans la poſture d'une perſonne remplie d'admiration.

Il ſe leva promptement, ainſi que Léonore, & s'avançant à elle : belle Thamar, lui dit-il, quel deſſein vous conduit ici, & pourquoi Iſaac ne nous a-t-il point avertis ? Je ſuis arrivée, lui répondit-elle, plutôt que lui ; & je venois pour vous prier de me dire à quelle intention Xérine veut

que vous préſentiez demain le chocolat à la Vice-Reine, & quel eſt l'ordre qu'elle vous a donné, afin de vous prévenir ſur un malheur que je redoute, & que je croyois que vous ignoriez. Mais, continua-t-elle, ou je me trompe fort, ou les jours de la belle Elvire vous ſont auſſi chers qu'à moi. Ne me déguiſez rien : cette illuſtre infortunée m'a informée de tous ſes malheurs; je vous ſoupçonne d'être en ces lieux de la part d'un homme qu'elle ne peut bannir de ſa mémoire. Si cela eſt ainſi, uniſſons-nous enſemble pour la ſauver; & ſur toutes choſes gardez-vous bien de rien prendre de la main de Xérine, ni de rien préſenter à Elvire que vous n'en ayez fait l'épreuve. Enfin, ajouta-t-elle, ſi vous n'êtes pas vous-même Dom Sébaſtien de Souza, ſous cette figure empruntée, comme la nobleſſe qui ſe remarque en vous me le fait ſoupçonner, prenez, s'il ſe peut, ſes ſentimens pour tirer de captivité la plus parfaite & la plus malheureuſe perſonne de la terre.

Ces paroles, prononcées avec feu, rendirent à Souza ſa premiere eſtime pour Thamar; & ne jugeant pas à propos de feindre avec une fille qui lui étoit ſi néceſſaire, il lui avoua ce qu'il avoit déjà pénétré, & lui conta ce qui s'étoit paſſé entre Xérine & lui, la poudre qu'il en avoit reçue, & l'uſage qu'il en devoit faire. Léonore lui dit auſſi que la lettre qu'elle venoit de recevoir, avertiſſoit la Vice-Reine de ne rien

prendre de sa main. Thamar la lui rendit en la priant d'en changer les termes, puisqu'il n'y avoit personne au monde de plus attachée qu'elle à Dona Elvire. Cependant ils convinrent qu'il falloit exécuter de point en point le commandement de Xérine, afin de donner à Souza la satisfaction de voir la Vice-Reine, à laquelle il fut résolu de cacher avec soin que Dom Sébastien étoit si près d'elle; & en même temps la contraindre, par l'épreuve qu'on feroit du poison, à ne plus garder nulle mesure avec Lama, & de demander justice à la Cour du traitement odieux qu'elle en recevoit. Après s'être parfaitement instruits de ce qu'ils avoient à faire, ils se séparerent.

Thamar fut charmée de savoir que celui pour lequel son cœur s'étoit déclaré en secret étoit Chrétien, & le fidele Alvarès, dont Elvire lui avoit si souvent parlé dans le récit de ses aventures, se rendit près d'elle, l'esprit plus satisfait qu'elle ne l'avoit espéré dans les divers événemens dont il étoit occupé.

Dona Elvire reçut la lettre de Léonore; & Thamar l'ayant pressée de la lire, elle y trouva ces paroles :

LETTRE.

Il semble que le Ciel ait fait naître, pour vous garantir de la mort, le nouvel esclave de votre ennemie; tout étoit perdu si elle se fût adressée à quelqu'autre : sui-

vez, Madame, les conseils de Thamar & du More Zélim.

Alors ayant demandé à Thamar l'explication de cette lettre, elle lui récita tout ce qui s'étoit passé, en lui exagérant le mérite du More, son zele, & l'horreur que lui causoit l'action de Xérine, & la trahison de son époux. Si nous ne le retenions, Madame, lui dit-elle, il iroit lui plonger un poignard dans le sein, trop content d'expirer en vous délivrant de vos ennemis.

Dona Elvire ne put s'empêcher de répandre des larmes en apprenant le sort que Lama lui préparoit; elle douta même qu'il y eût donné son consentement, & vouloit persuader à Thamar que Xérine seule avoit formé ce projet. Cette belle esclave ne put lui arracher une pensée si favorable à son époux: toujours prête à l'excuser, elle ne pouvoit le croire capable d'une semblable lâcheté. Cependant, prenant son parti sur ce qu'elle avoit à faire, elle assura Thamar qu'elle ne prendroit point ce qu'on lui devoit apporter, & qu'elle feroit un usage de ce poison bien différent de celui que sa rivale en espéroit. Cette journée se passa, des deux côtés, dans l'inquiétude & dans l'impatience. Xérine ayant remarqué quelque tristesse sur le visage du Vice-Roi, ne voulut point lui dire que c'étoit le lendemain le dernier jour de la vie d'Elvire, dans la crainte qu'il ne changeât de sentiment; & Dom Baltazard, sentant un commencement de remords d'a-

voir permis une telle action, ne lui en parla point, pour ne l'en pas faire souvenir, se flattant qu'avec le temps il pourroit l'en détourner. Il se retira même plutôt qu'à l'ordinaire, agité sans en trop savoir le sujet. La nuit ne lui offrit aucun repos : un sommeil mille fois interrompu par des objets sinistres lui fit enfin connoître que le crime traîne toujours une suite effrayante ; & ne pouvant résister aux mouvemens dont il fut saisi, il se leva, & attendit le jour dans la résolution d'engager la Princesse d'Achen à se contenter des peines de la Vice-Reine, sans y joindre une mort violente.

Tandis qu'il combattoit entre l'honneur, l'amour & la pitié, l'heure arriva où Dom Sébastien devoit être introduit dans l'appartement de la Vice-Reine. Avant qu'il partît, Xérine le fit appeller, & lui recommanda encore de faire ce qu'il avoit promis : il lui réitéra ses sermens, & se rendit auprès d'Elvire, conduit par Thamar. La Vice-Reine étoit au lit : elle avoit accoutumé d'y prendre son chocolat, & l'on ne voulut rien changer à cette habitude, pour ne donner aucun soupçon.

Dom Sébastien, se voyant si près du seul objet qui l'attachoit à la vie, se sentit saisi d'un tremblement universel : à peine se soutenoit-il, en approchant de son lit. Elvire s'en apperçut, & crût que la commission dont il étoit chargé lui donnoit cette émotion : ne craignez rien, lui dit-elle lorsqu'il

fut à portée qu'elle pût lui parler bas, pour que les autres esclaves qui étoient présens ne l'entendissent pas ; que je meure ou que je vive, je saurai vous garantir du péril où vous vous exposez pour moi. Je ne crains point la mort, Madame, lui répondit-il en mauvais Portugais, & d'une voix que son agitation changeoit entiérement ; mais je veux empêcher la vôtre. En disant cela il accommodoit le fatal breuvage ; & comme tout étoit concerté entre Thamar & Dona Elvire, après qu'il en eût rempli un vase du Japon, la Vice-Reine élevant la voix : vous êtes celui, dit-elle, qui préparez cette liqueur à la Princesse d'Achen ; tous ceux qui m'environnent ici lui sont dévoués ; ce qui sort de son palais m'est suspect, ainsi avant toutes choses je veux me guérir de mes soupçons. En disant ces mots elle prit le gobelet & le présenta à un chien qui suivoit toujours un de ses surveillans. L'animal avala cette boisson avec avidité, & l'eût à peine achevée, qu'il expira sur le champ. Les témoins de cette aventure resterent dans un morne silence. Thamar & Zélim affecterent un grand étonnement : la seule Dona Elvire parut tranquille, & se préparoit à parler, lorsqu'un grand bruit se fit entendre dans une des salles qui précédoient sa chambre, dans laquelle elle vit entrer le Vice-Roi, suivi d'un assez grand monde. Vous jugez aisément de la surprise d'Elvire ; mais il est presque impossible de vous représenter l'é-

tat de Lama, ni les différens mouvemens des personnes intéressées à cet événement.

Le Vice-Roi, persécuté par ses remords, comme je vous l'ai dit, s'étoit rendu au palais de Xérine de très-bonne heure, pour la dissuader d'en venir à cette extrêmité. Comme il y avoit déjà quelque-temps que Thamar & Zélim en étoient sortis, s'imaginant que rien ne pouvoit plus arrêter le coup qu'elle avoit porté, elle ne vit pas plutôt le Vice-Roi, qui entroit chez elle à toute heure avec liberté, qu'elle lui cria d'un air rempli de joie: enfin, Seigneur, vous ne serez plus qu'à moi; cet instant vous délivre d'un objet qui nous est également odieux. Ces mots firent frémir Lama; & son cœur déjà changé par les réflexions qu'il avoit faites pendant la nuit, se trouva si pénétré d'horreur à ce discours, que sortant promptement du palais de Xérine, il courut au sien comme un homme éperdu, & se rendit à l'appartement de la Vice-Reine, au moment qu'elle venoit de faire l'épreuve du chocolat.

La plupart de ceux qui venoient à son lever, l'ayant vu dans une agitation qui ne lui étoit pas ordinaire, l'avoient accompagné, sans même qu'il y eût fait attention, tant il étoit préoccupé. Lorsqu'il fut dans la chambre d'Elvire, l'étonnement & le silence qui y régnoit, & le chien qui étoit étendu mort auprès du vase répandu à terre, lui offrirent un spectacle si terrible, que

tout

tout ſon corps en fut ému ; & ne pouvant plus ſe ſoutenir : ô Ciel, dit-il en ſe laiſſant tomber ſur un ſiege ! que vois-je & qu'ai-je fait ?

Elvire s'étant remiſe de la ſurpriſe que cette vue lui avoit cauſée, pardonnez, Seigneur, lui dit-elle, ſi je n'ai pas voulu mourir; perſuadée que vous n'avez point ordonné mon trépas, j'ai garanti ma vie pour qu'il n'y eût que vous ſeul qui en diſpoſât. Je ne puis me réſoudre à ſacrifier mes jours à la cruelle Princeſſe d'Achen ; mais je ſuis prête à vous les ſacrifier, ſi ma mort vous eſt néceſſaire. Parlez, Seigneur, le fatal breuvage que Xérine m'a fait préparer, n'a pas entiérement ſervi à la perte de cet animal ; il en reſte encore aſſez pour me donner la ſatisfaction de vous prouver que je mets ma gloire à vous être ſoumiſe.

Tandis qu'elle parloit, Thamar pâliſſoit, & Souza lançoit des regards de haine & de rage ſur ſon rival, tout prêt à le percer, s'il oſoit attenter ſur une ſi belle vie. Lama n'étoit pas en état de s'appercevoir de tous ces mouvemens, ſes yeux attachés ſur Elvire, ſembloient ſe dévoiler à chaque parole qui ſortoit de ſa bouche. Il fut long-temps ſans pouvoir lui répondre ; mais enfin, faiſant un effort pour vaincre la douleur qui commençoit à vouloir éclater par ſes pleurs; ſortez, dit-il à ceux qui étoient dans la chambre : Thamar, & vous auſſi, reſtez, ajouta-t-il en s'adreſſant à Zelim. Lorſqu'ils ne furent plus qu'eux quatre : Madame, dit-il à

la Vice-Reine, ce ſeroit en vain que je chercherois à me juſtifier ; rien ne peut excuſer mon crime, quels que ſoient même les remords qu'il me cauſe : je vous ai vivement outragée, & je vous dois une réparation authentique des offenſes que je vous ai faites. Je voudrois qu'il me fût permis de vous venger ; mais ajoutez à la patience que vous avez eue dans vos ſouffrances, un généreux pardon pour une Princeſſe qui ſera aſſez punie par la perte de ſes eſpérances. A la place de cette victime que je vous devrois, je vais vous en ſacrifier deux dans ces malheureux eſclaves, pour apprendre à leurs pareils combien il eſt dangereux de ſe charger de ſemblables commiſſions. Pour moi, je ſens que le Ciel, irrité des malheurs que je vous ai cauſés, ne veut pas me donner le temps de les réparer, & que ma mort ſera bientôt le ſeul bonheur que je vous aurai procuré.

Ces paroles toucherent Elvire juſqu'au fond de l'ame; une tendre compaſſion s'empara de ſon cœur, & le regardant avec une douceur charmante : ah ! Seigneur, lui dit-elle, ſi vous conſentez que je vive, il faut vous réſoudre à vivre avec moi ; non-ſeulement je pardonne à Xérine, mais je vous promets de ne me jamais ſouvenir de votre égarement. Pour ces eſclaves, dit-elle en montrant Thamar & Zélim, ce n'eſt qu'à eux que je dois la vie ; ils ſont innocens, & j'oſe vous conjurer de les mettre à l'abri du reſſentiment de la Princeſſe d'Achen. Alors

elle fit ſigne à Thamar de dire au Vice-Roi comment Xérine avoit voulu ſuborner Zélim : elle le fit avec une adreſſe merveilleuſe ; & , ſans rien déguiſer de la vérité, elle cacha les motifs ſecrets qui les avoient portés à ſauver Elvire. Lama l'écouta avec attention, & lorſqu'elle eût ceſſé de parler : hé bien, Madame, dit-il à la Vice-Reine, qu'ils reſtent près de vous, ils y ſeront en ſûreté par les ſoins que je vais prendre pour la vôtre.

A ces mots il ſortit ; & Thamar inquiete pour Dom Sébaſtien, qu'Elvire ne ſoupçonna jamais d'être autre choſe que ce qu'il paroiſſoit, la ſupplia de le laiſſer retirer chez le Juif Iſaac, où il n'auroit rien à craindre. Elle y conſentit, en lui commandant de ne point quitter Goa ſans ſon ordre. Souza ne répondit qu'en s'humiliant profondement ; & profitant de la combuſtion où tout étoit dans le palais du Vice-Roi, il retourna chez ſon Juif, où Alvarès l'attendoit avec Léonore, très-impatiens d'apprendre ce qui étoit arrivé.

Il leur en fit un récit ſuccinct ; la vue & le repentir de ſon rival avoient mis ſon ame dans un état ſi cruel, qu'il ne pouvoit ſonger à autre choſe.

Cependant Lama ne fut pas plutôt ſorti d'avec Elvire, qu'il donna des Gardes à la Princeſſe d'Achen, ſous prétexte de la mettre à couvert de la fureur des Portugais, inſtruits qu'elle avoit voulu empoiſonner la Vice-Reine. En même-temps il envoya

dire à cette derniere qu'elle étoit libre dans le palais, qu'elle y pouvoit commander en Souveraine, & prendre possession de l'appartement qu'elle eût dû occuper dès son arrivée, & faire revenir Léonore, que l'on fut chercher à l'instant, & qu'on lui amena. La Vice-Reine ne voulut profiter de cette liberté que pour se rendre près de lui. Elle le trouva comme on le mettoit au lit, une violente fievre ayant succedé à toutes ses agitations. Dona Elvire, véritablement sensible à son mal, en fut alarmée; & se renfermant avec lui, ne l'abandonna pas un instant tout le temps qu'il dura. Lama lui en témoigna sa reconnoissance par les marques les plus visibles d'un repentir sincere, n'ouvrant la bouche que pour lui demander pardon, & la prier de ne le point haïr. De semblables discours perçoient le cœur à la belle Elvire, qui, malgré l'opposition qu'elle y trouvoit à l'aimer, donnoient à son devoir tous les traits du plus parfait amour. Enfin le quatrieme jour de sa maladie il empira si considérablement, qu'il ne douta point que sa mort ne fût prochaine: les Médecins y avoient préparé Elvire; elle fondoit en pleurs au chevet de son lit. Thamar & Léonore, qui ne l'avoient point quittée, la secondoient dans sa douleur d'une façon à lui persuader combien elles lui étoient attachées.

Le Vice-Roi connoissant à leurs larmes, aussi-bien qu'à son mal, qu'il n'y avoit plus d'espoir, la conjura de faire approcher Léo-

nore, afin qu'elle fût témoin de ce qu'il avoit à dire. Elle lui obéit, & le Vice-Roi prenant la parole : Madame, dit-il à Dona Elvire d'une voix mourante, en lui montrant une cassette qui étoit sur une table à côté de lui, vous trouverez là dedans mes dernieres volontés ; mais je vous prie de ne l'ouvrir qu'à Lisbonne, où vous me ferez plaisir de vous rendre aussi-tôt que le temps vous permettra d'en faire le voyage. Je confie cette cassette à Léonore, lui commandant de ne vous la remettre qu'en présence de Dom Pedre, votre oncle, de Dom Sébastien de Souza & de vos amis communs. Alors il ordonna à Léonore de prendre ce coffre, & continua ainsi, en donnant la clef à la Vice-Reine : vous y verrez, Madame, un témoignage authentique de mon estime pour vous, & de l'admiration que vous m'inspirez. J'espere & je me flatte que mes derniers momens vous empêcheront d'avoir ma mémoire en horreur. A ces mots il se trouva si mal qu'il ne put en dire davantage : quelques momens après il perdit entiérement la connoissance, & mourut entre les bras d'Elvire, qu'il avoit faite avancer pour l'embrasser.

On l'arracha promptement de ce funeste lieu. Thamar & Léonore la ramenerent dans son appartement, presqu'aussi désolée que si elle eût perdu ce qu'elle avoit de plus cher : mais enfin, comme elle ne perdoit dans cet époux qu'un homme qui avoit causé tous les malheurs de sa vie, lors-

que les premiers mouvemens d'une pitié naturelle aux belles ames furent appaisés, elle avoit tant de raisons pour se consoler, qu'il ne lui fut pas difficile d'y parvenir. Pendant tout le temps de la maladie de Lama la Princesse d'Achen ne cessa pas d'y envoyer & de lui écrire, pour lui demander en grace de lui accorder un moment d'entretien : mais Thamar & Léonore ne laissèrent point parvenir ces messages jusqu'à lui ; & comme il n'en dit pas un mot qui pût marquer qu'il se souvînt d'elle, on ne jugea pas à propos de lui en renouveller l'idée. Cette violente Princesse, au changement de Dom Baltazard, & à la nouvelle de sa mort, voulut plusieurs fois se tuer, & ce ne fut qu'avec des peines extrêmes qu'on l'en empêcha. Dona Elvire, informée de son désespoir, poussa la générosité jusqu'au point de l'envoyer consoler, & lui dire qu'elle étoit libre dans Goa comme à l'ordinaire.

Cette belle veuve fit faire de superbes obseques à son époux, & lorsqu'elle se vit débarrassée de ces occupations funebres, elle songea à son départ. Les vaisseaux commençoient à partir pour Lisbonne, elle voulut profiter des premiers qui mettoient à la voile, & fit tout préparer pour son embarquement ; mais n'ayant pas mis en oubli le service que lui avoit rendu le More Zélim, elle ordonna à Thamar de le chercher, & de le lui amener. Il lui fut aisé de lui obéir, puisque l'amoureux Souza n'étoit

point ſorti de chez le Juif Iſaac. Pendant tous ces événemens, Thamar & Léonore alloient tour à tour l'inſtruire de ce qui ſe paſſoit. Alvarès & la jeune eſclave voyant les choſes dans une ſituation ſi favorable pour lui, lui conſeilloient de ſe découvrir à Elvire, & de lui montrer le fidele Souza ſous le déguiſement de Zélim; mais comme il connoiſſoit ſa vertu, & qu'il jugeoit bien que ſa préſence l'alarmeroit dans une conjoncture ſi délicate, il fit triompher ſon reſpect de ſon amour, pour ſe conformer aux ſentimens de celle qu'il adoroit, & réſolut de ne ſe déclarer qu'en Portugal, pour ne donner aucune atteinte à la réputation de la Vice-Reine: &, malgré les mouvemens de joie & d'eſpérance dont il étoit rempli, il ne changeat point de ſentimens. Lorſque Thamar le vint prendre pour le conduire à Dona Elvire, il lui fit promettre qu'elle ne diroit pas une parole & ne feroit aucune action qui pût le faire reconnoître.

Dans cette réſolution il parut pour la ſeconde fois devant elle. Cette belle femme, qui ne l'avoit vu que dans une occaſion qui ne lui avoit pas permis de l'examiner, jetta cette fois ſur lui des regards curieux, l'enviſageant comme un homme auquel elle étoit redevable de ſa vie. Elle ne put s'empêcher de l'admirer; & malgré ſa couleur, elle remarqua ſur ſon viſage une forme de traits qu'elle crut ne lui être pas inconnus; & à force de chercher à s'en rappeller l'idée, celle de Souza vint la frapper d'une telle ſorte:

qu'elle en rougit. Pendant cet examen, Dom Sébastien, qui n'étoit pas moins attentif à la regarder, la trouvoit si belle dans ses vêtemens lugubres, qu'il fut tenté mille fois de se jeter à ses pieds, & de lui marquer par ses transports l'excès de son amour; mais réfléchissant sur l'effet que cela pourroit produire, il se contraignit, pour ne lui laisser voir dans ses yeux que le respect qui lui étoit dû. Le silence qu'ils observoient l'un & l'autre avoit quelque chose de si singulier, que Thamar craignant qu'il ne finît d'une façon contraire au dessein de Souza, s'approcha d'Elvire, & la tirant de l'espece d'extase où elle étoit tombée: Madame, lui dit-elle, Zélim attend vos ordres. Je le vois bien, répondit-elle en poussant un profond soupir, que le souvenir de Souza lui arracha malgré elle: Zélim, continua-t-elle en s'adressant à lui, je vous dois la vie, je ne suis point ingrate; suivez-nous à Lisbonne, je rendrai votre sort heureux: & pour vous donner des preuves d'une plus ample reconnoissance, prenez ce diamant, dit-elle en lui présentant celui qu'elle portoit à son doigt, & le gardez comme un gage de ma parole. Le faux Zélim mit un genoux en terre, prit le diamant avec respect, le porta sur son cœur, & contrefaisant sa voix, lui jura dans son langage qu'il ne la quitteroit jamais; & dès ce jour, jusqu'à leur départ, il ne s'en passa point qu'il ne lui marquât son zele par des services assidus.

Elvire, qui le voyoit toujours avec plaisir, ne put cacher à Léonore & à Thamar la ressemblance qu'elle trouvoit de ses traits avec ceux de Souza.

Ces deux adroites confidentes, sans entrer entiérement dans sa pensée, ne l'en détournerent point aussi, pour qu'elle en devint plus sensible à la discrétion de Dom Sébastien, quand elle viendroit à le reconnoître. Je ne vous entretiendrai point du temps de leur départ, ni de celui de leur voyage ; je vous dirai seulement qu'ils s'embarquerent avec des sentimens bien différens que la premiere fois, & qu'ils arriverent à Lisbonne, où la Cour étant déjà informée des déportemens de Lama & de l'indigne traitement qu'il faisoit à son épouse, dont la famille pressoit la vengeance, le Roi se préparoit à le rappeller, lorsqu'Elvire annonça sa mort, & la fin de ses infortunes, par un retour que l'on n'attendoit pas.

Tout Lisbonne vint la recevoir, & la joie de la savoir délivrée de tant de maux, fut une espece de triomphe pour elle : on la conduisit à son palais, où Dona Catherine de Mendoce fut des premieres à se rendre, espérant savoir des nouvelles de son fils, dont elle n'avoit rien appris depuis son éloignement. Dom Pedre & elle firent à la Vice-Reine des amitiés si tendres, ils répandirent tant de larmes par le souvenir des ses malheurs, & par le

plaisir de l'en voir délivrée, qu'elle ne put douter combien elle leur étoit chere.

Dona Catherine, qui ne vouloit pas d'abord s'informer de Souza, ne lui en parla point; & Dona Elvire, qui croyoit que son devoir l'obligeoit à n'en rien dire, n'étant libre que depuis si peu de temps, n'osa prononcer son nom; mais Léonore, qui avoit une extrême impatience de voir tant d'incidens terminés, fit souvenir cette belle veuve, devant tous ceux qui étoient présens, des dernieres paroles de Dom Baltazard, en lui représentant qu'elle se devoit presser de les exécuter, puisqu'elle se voyoit entourrée des mêmes personnes qu'il avoit nommées pour être témoins de l'ouverture de sa cassette. Dona Elvire paroissoit souhaiter attendre quelques jours; mais ce discours avoit excité une curiosité si grande à ses parens & à ses amis, qui étoient presque tous rassemblés, qu'il ne lui fut pas possible de retarder à les satisfaire. On ouvrit la cassette; & avec les plus précieuses des pierreries du Vice-Roi, on y trouva un écrit de sa main, par lequel il en faisoit présent à Dona Elvire; à la vertu de laquelle il rendoit une justice éclatante, en s'avouant coupable des motifs de son mariage, de sa poursuite contre Souza, & de son amour pour Xérine, dont il demandoit pardon à Elvire, à Dom Sébastien & à Dom Pedre; exigeant de sa veuve qu'elle n'attendît pas le terme de son deuil pour réparer l'injure qu'il avoit faite à son rival; la

conjurant de lui donner ſa foi auſſi-tôt qu'elle ſeroit de retour à Liſbonne, afin que ſa mémoire en devînt moins odieuſe à ceux qu'il avoit offenſés.

Cette lecture attendrit fort cette nombreuſe aſſemblée. Elvire répandit des larmes; Dona Catherine ne cacha point les ſiennes, & chacun perdit la haine qu'il avoit pour Lama, en voyant les marques de ſon repentir. Mais Dona Catherine, jugeant qu'il étoit alors à propos de parler de ſon fils, témoigna la douleur qui la tourmentoit, ne ſachant ce qu'il étoit devenu depuis qu'il étoit parti pour Goa, inſtruiſant exactement Dona Elvire & les aſſiſtans du motif de ſon voyage.

Cette nouvelle mit la Vice-Reine dans une perplexité qu'elle ne put diſſimuler, le ſervice qu'elle avoit reçu du More Zélim, ſes traits qu'elle avoit cru reconnoître, & plus encore la ſecrette inclination qu'elle avoit priſe pour lui, lui perſuaderent qu'il y avoit du myſtere à tout cela. Elle commanda qu'on fît venir Zélim dans le même moment: cet ordre, qu'elle donna ſans avoir communiqué ſes ſoupçons, jetta Dona Catherine dans une inquiétude extrême. Zélim parut enfin au milieu de ſes amis, de ſes parens, & aux yeux de ſa mere, ſans que pas un ſe doutât de la vérité; mais ſi on ne le reconnut pas, il n'en fut pas moins admiré. Comme il venoit dans l'intention de ne plus feindre, il ſe dépouilla l'air timide & contraint qu'il s'efforçoit,

d'affecter pour tromper Elvire ; & laissant éclater dans toute sa personne les graces & la majesté qui lui étoient naturelles, tout le monde l'entoura, en témoignant une grande surprise à la vue d'un noir si extraordinaire.

Dona Elvire, plus troublée que jamais, prit la parole : Zéïm, lui dit elle, ce que vous avez fait pour moi me donne lieu de croire que vous ne voudrez pas ternir une si belle action en déguisant le sujet qui vous y a porté. Je sais bien que la compassion seule peut vous avoir conduit ; mais je vous ai vu faire des choses qui me prouvent que vous y avez été poussé par un intérêt plus pressant : déclarez la vérité, il y va de ma gloire. Elle m'est trop chere, Madame, lui répond-t-il en se jettant à ses pieds, pour ne pas la défendre au péril de ma vie Il vouloit continuer, mais le son de sa voix, qu'il ne déguisoit plus, frappa si bien le cœur de Dona Elvire & de Catherine de Mendoce, qu'elles s'écrierent à la fois : ô Dieu ! c'est Dom Sébastien !

Oui, c'est lui-même, ajouta-t-il, qui, vous devant la vie, n'a voulu l'employer qu'à conserver la vôtre. Jamais surprise ne fut égale à celle de tous les assistans ; personne ne lui permit de poursuivre, chacun voulant l'embrasser, & lui marquer sa joie. Thamar & Léonore prirent ce temps pour instruire Dona Catherine & Elvire de tout ce qui s'étoit passé. Cette belle veuve ne pouvoit revenir de son étonnement, & sentit dans son cœur un redoublement de ten-

dresse dont elle ne fut pas la maîtresse. La conduite respectueuse que Souza avoit observée, en ne lui faisant rien connoître de son déguisement, pour empêcher qu'on ne la crût d'intelligence, lui parut une preuve de son amour, aussi parfaite que celle de lui avoir sauvé la vie. Ainsi, lorsqu'il se fût débarrassé des autres, & qu'il se rapprocha de sa mere & d'elle, elle se joignit à Dona Catherine pour lui montrer sa reconnoissance dans des termes proportionnés à ce qu'elle lui devoit.

Enfin, après qu'on eût assez passé de temps en questions, en récits & témoignages de satisfactions, on vit venir Alvarès, qui s'étoit muni de l'eau qui devoit leur rendre leur premiere couleur. Dom Sébastien s'en servit, & parut tel qu'il étoit. Dona Catherine & Dom Pedre presserent Elvire d'exécuter les volontés de Lama, en épousant Souza dans peu de jours; mais cette vertueuse femme, qui faisoit toujous passer le devoir par dessus toutes choses, n'y voulut pas consentir; & obtint de Souza qu'il ne murmureroit point de ce retardement. Cependant la Cour, informée de toute cette aventure, déclara Dom Sébastien libre de son exil, le rappella à Lisbonne, & ordonna à la belle & vertueuse Elvire de ne pas attendre la fin de son deuil pour lui donner la main, voulant par-là réparer en quelque sorte l'injustice qu'on lui avoit faite. Ainsi cet hymen se célébra avec un applaudissement universel. Thamar se fit Chrétienne,

& trouva la récompense de son zele dans les marques éclatantes de la générosité d'Elvire & de Souza, qui lui firent épouser Alvarès.

Et la charmante Elvire, dans son union avec Dom Sébastien, reconnut que si le devoir, conduit par la vertu seule, donne une haute réputation, le devoir, guidé par un tendre amour, est la source des vrais plaisirs.

Cette histoire plut infiniment à la société d'Uranie, qui en marqua son contentement à Alcipe, en le louant extrêmement de la maniere dont il l'avoit contée. Comme ce récit avoit mené loin, & qu'il étoit tard, on ne finit cet entretien que pour aller se mettre à table. A peine commençoit-on à s'y placer, que Thélamont reçut des lettres de Paris, par un exprès qu'on lui avoit dépêché. La chose paroissant pressante, il demanda à la compagnie la liberté de les lire: elles lui apprenoient que son mérite & son savoir l'avoient fait nommer pour remplir un poste honorable, & qu'il lui étoit enjoint de partir au plutôt pour en prendre possession, & rendre graces à la Cour. Il ne voulut pas en faire un mystere à ses amis, & leur ayant communiqué cette nouvelle, il en reçut de sinceres félicitations: ce qui rendit le soupé des plus agréables; & il fut résolu qu'ils partiroient tous ensemble le lendemain matin.

Comme cette charge alloit donner de grandes occupations à Thélamont, cette belle société jugea qu'elle ne se rassembleroit

peut-être jamais dans cet aimable lieu. Camille en marqua du chagrin, dit mille jolies choses à ce sujet; & Félicie l'interrompant : personne, lui dit-elle, ne doit en être plus touchée qu'Orophane, puisque ce changement abolit ses loix. Nous les suivrons partout où nous serons, dit Uranie; & le nouveau grade de Thélamont n'est pas incompatible avec des coutumes si remplies d'agrémens. On vit bien qu'Uranie avoit quelque regret d'abandonner si-tôt sa retraite, mais qu'elle cherchoit à le cacher : ainsi ses amis changerent de conversation, & ne s'entretinrent que de leur départ; & chacun s'étant retiré pour s'y préparer, fut goûter dans les bras du sommeil le repos dont il avoit besoin. Toute la compagnie se leva de très bonne heure; & après un déjeûné aussi délicat que tous les repas qu'Uranie leur avoit donnés, elle monta en carrosse, & dit adieu à cette aimable maison, dans laquelle elle avoit passé tant de jours heureux, amusans & instructifs.

Fin des Journées amusantes.



TABLE

DES JOURNÉES

ET HISTOIRES

Contenues dans ce huitieme Tome.

Fin de la Table.